WILLIAM M. JONES
Bookbinder.

BDU-1613

PQ
282
.C52
1868
SMRS

LA LIBRE PAROLE

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE

LES DERNIERS MONTAGNARDS, histoire de l'insurrection de prairial an III (1795), d'après des documents inédits. 2e édition. *Librairie internationale.* 1 vol. in-18.

En préparation :

CAMILLE DESMOULINS ET LES DANTONISTES, 1 vol.
LA CONVENTION EN EXIL, 1 vol.

CRITIQUE ET ÉTUDES LITTÉRAIRES

LES CONTEMPORAINS OUBLIÉS. — Alphonse Rabbe. — Georges Farcy. — Charles Dovalle — Elisa Mercœur. — H. de la Morvonnais. — 1 vol. in-32.
PÉTRUS BOREL LE LYCANTHROPE, sa vie et ses écrits. 1 vol. in-32 raisin.

En préparation :

LASSAILLY ET LES EXCENTRIQUES DE 1830. 1 vol.

ROMANS

ROBERT BURAT. 3e édition de L'ASSASSIN. 1 vol. in-18.
LES FEMMES DE PROIE. Mademoiselle Cachemire. 2e édition. 1 vol. in 18
LES VICTIMES DE PARIS, *nouvelles.* 1 vol. in-18. *Epuisé.*
LES ORNIÈRES DE LA VIE, *nouvelles,* 1 vol. in-18. *Epuisé.*
PIERRILLE. histoire de village. 1 vol. in-18.
HISTOIRES COUSUES DE FIL BLANC, *nouvelles.* 1 vol. in-18.

Sous presse :

MADELEINE BERTIN. 1 vol.

VOYAGES

LES VOYAGES D'UN PARISIEN (Cherbourg. — Les Charmettes. — Londres et les Anglais. — L'Allemagne. — La Belgique. — Le champ de bataille de Waterloo). 1 vol. in-18.

MÉLANGES

Sous presse :

LA FOUDRE AU VENT, notes et croquis. 1 vol.

En préparation :

LE NEVEU DE RAMEAU, par D. DIDEROT. Nouvelle édition, revue sur les meilleurs textes, précédée d'une étude sur Diderot, par *Jules Claretie,* d'une notice bibliographique par *Georges Dezeux,* et accompagnée d'un portrait de Diderot, gravé à l'eau forte, d'après un buste de Houdon 1 vol.

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC. 30.

LA LIBRE PAROLE

AVEC UNE

Lettre à M. le Ministre de l'Instruction publique

PAR

JULES CLARETIE

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cᵉ, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1868
Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lalibreparoleave00clar

T.·. C.·. V.·.

Je viens solliciter de vous et des f.·. de votre respectable atelier, un hommage à la mémoire d'un de vos f.·. les plus illustres.

P.-J. Proudhon est un des penseurs dont les travaux honorent le plus la maç.·.

D'accord avec la famille de Proudhon, la maison LACROIX (Librairie internationale, 15, boulevard Montmartre, à Paris), publie, en ce moment, la série complète des OEuvres, tant anciennes que posthumes, de l'illustre écrivain.

C'est la première fois que ces écrits se trouvent réunis en un ensemble imposant, et l'intérêt et l'importance de cette publication sont accrus par la série d'œuvres *entièrement inédites* qui rentrent dans cette collection.

Cette nouvelle édition a été combinée pour la mettre à la portée de toutes les bibliothèques. Elle est très-soignée, et le volume, format Charpentier, compacte, ne coûte que 3 fr. 50 cent.

Pour rendre l'acquisition de cette collection des OEuvres de Proudhon plus facile aux f.·. maç.·., la maison LACROIX a consenti, en ma faveur, la combinaison suivante :

Tous les ateliers qui souscriront, de même que tous les f.·. recevront *immédiatement* les volumes publiés (1), et n'auront à effectuer leur paiement que par mensualités de 5 fr., ce qui forme un notable avantage pour les souscripteurs.

En adhérant à cette combinaison, T.·. C.·. V.·., les F.·. de

(1) La collection des œuvres de Proudhon, composée, comme il est dit sur le prospectus ci-joint, de 20 volumes, est en grande partie parue (14 volumes); six volumes seulement, actuellement sous presse, restent à paraître et seront envoyés aux souscripteurs dan le cours d'une période de moins de trois mois.

votre atelier pourront donc posséder l'œuvre entière de Proudhon et rempliront en même temps un devoir de fraternité envers la famille de cet écrivain, dont les enfants n'ont pour toute fortune que le produit même qui leur revient de l'édition et de la vente des œuvres de Proudhon.

C'est dire assez, T.·. C.·. V.·., que je compte sur votre appui bienveillant afin de m'adresser une souscription au nom de la bibliothèque de votre resp.·. atelier, en même temps que la vôtre personnelle, et afin de recommander à tous vos f.·. de m'adresser leurs bulletins de souscription.

Je vous envoie à cet effet un nombre de prospectus et de bulletins d'adhésion que je vous prie de vouloir bien distribuer dans votre R.·. L.·.

Recevez, T.·. C.·. V.·., les salutations frater.·. de votre dévoué f.·.

LANDOWSKI.

Auquel on est prié de s'adresser pour toutes les réclamations qui concernent les souscriptions :

25, quai des Grands-Augustins.

N. B. — Vu la difficulté de faire toucher 5 francs chaque mois chez les f.·. habitant la province, la maison LACROIX enverra, tous les trois mois, aux souscripteurs une petite traite de 15 francs.

PARIS. — IMP. L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.

PRÉFACE

—

Lettre à M. Duruy, ministre de l'instruction publique.

Monsieur le ministre,

Peut-être avez-vous lu, dans les journaux, une lettre que je tiens à reproduire ici :

« Mon cher confrère,

« Vous savez qu'il s'est formé, sous la direction de M. Paschal Grousset, une sorte d'association littéraire entre des hommes de lettres et des savants de conscience et de volonté : l'*Institut libre*, qui donne ses leçons boulevard des Capucines, dans l établissement des conférences.

« Le directeur de ces cours m'apprend à l'instant que M. le ministre de l'instruction publique, qui vient d'accorder à MM. Jules Janin, Francisque Sarcey, Joncières, etc., le droit de parler sur les sujets qu'ils ont choisis, « a reconnu qu'il n'y a point lieu de donner suite à « la demande formée pour moi. »

« Je ne sais vraiment s'il me faut remercier M. le ministre de cette exception (j'allais dire de cette distinction), mais je puis, à coup sûr, m'en étonner. Le sujet que je voulais traiter n'avait rien d'inquiétant, je suppose : c'était

le *tableau de la littérature française au dix-huitième siècle*. Je dis, notez-le bien : littérature. Le programme, la logique même, voulaient en effet que l'orateur s'occupât beaucoup plus de Diderot ou de Lesage que de Mirabeau ou de Camille Desmoulins.

« Il est certain que j'aurais vu dans le dix-huitième siècle autre chose que ce qu'y vit M. de Barante et que ce qu'y voit M. Veuillot. Il est certain aussi que les rédacteurs de l'*Encyclopédie* ne sauraient figurer tout à fait dans la classe nombreuse des écrivains *agréables*. Mais il faut bien prendre l'histoire comme elle est. C'est même une des vertus de cette science, qu'elle ne puisse subir aucune atteinte sous peine de ne plus exister, et qu'elle se soucie médiocrement des modes et des réactions.

« Permettez-moi d'ajouter que, renonçant à notre chère et morale entreprise, je vais m'occuper de réunir sous ce titre, la *Libre Parole*, les conférences que j'ai eu jadis l'occasion de faire, et que je m'empresserai, que je me ferai un devoir de dédier ce volume à M. le ministre de l'instruction publique.

« Agréez, je vous prie, mes sincères salutations.

« Jules CLARETIE. »

Je viens aujourd'hui tenir ma promesse. Ce n'est pas la première fois, monsieur le ministre, que vous voulez bien m'ôter la parole, mais c'est la première fois que je réclame le droit de parler. Quelques journalistes malveillants ont insinué que vous ne m'aviez interdit la chaire de l'Institut libre que parce que j'avais, au temps jadis, relevé dans vos livres d'histoire certaines peccadilles et certaines erreurs. Pour moi, je vous l'avoue franchement, je n'en veux rien croire. Le ministre abdique les petites susceptibilités de l'homme de lettres dès qu'il a son portefeuille sous le bras, et, pour vous rappeler un mot historique que j'ai lu dans

vos abrégés, le roi de France ne venge jamais, paraît-il, les injures du duc d'Orléans.

Non, vraiment, il n'y avait dans cette interdiction aucun levain de rancune. Vous avez trouvé Gresset dangereux, Rivarol excessif et Marivaux révolutionnaire. Les cléricaux vous accusaient de laisser professer librement des gens qui affirment — je ne les démentirai point — que l'homme est un singe perfectionné et que Goëthe est une édition revue et corrigée, quoique diminuée, du gorille. Vous avez voulu donner, en passant, une satisfaction à vos adversaires, et vous avez doucement égorgé Diderot et d'Alembert sur l'autel de M. Dupanloup, et de monseigneur Veuillot. Rassurez-vous, monsieur le ministre (car je connais vos secrètes préférences), d'Alembert et Diderot se portent encore assez bien.

Je dis que ce sont les Encyclopédistes, — à moins que ce ne soit Voltaire ou Rousseau — que vous avez voulu frapper, parce que je ne suppose point que ce soit moi que vous ayez eu l'intention de proscrire. Je n'ai point la fatuité de me croire dangereux.

Il n'y a de dangereux que la vérité. Or, on ne lui retire point la parole par un arrêté. Un décret même n'y ferait rien. Et vous le savez mieux que moi, monsieur le ministre, car l'histoire vous a depuis longtemps appris qu'on ne peut la verrouiller longtemps et longtemps la chasser. Ce sont là de ces banals principes de droit et de morale que vous écriviez quand j'étais encore sur les bancs du collége, que j'ai appris de vous-même et que je n'ai pas oubliés.

C'est, voulez-vous me permettre de risquer le mot, une chose bien maladroite, monsieur le ministre, que cet arrêté qui m'interdisait de prendre part aux cours de l'Institut libre et dont les journaux ont bien voulu entretenir leurs lecteurs en même temps qu'ils publiaient ce discours où vous proclamiez la liberté entière de l'ensei-

gnement supérieur. Vous avez vu quelle importance soudaine prenait ce petit acte d'arbitraire inutile. Les journalistes, qui sont tous plus ou moins diaboliques (M. Dupanloup le leur a dit tout net), n'ont eu garde, comme bien vous pensez, d'oublier de relever le fait et d'en former comme un post-scriptum ironique à votre morceau d'éloquence. Vous m'auriez laissé parler, comme j'en ai le droit, monsieur le ministre, que l'on n'eût pas eu cette occasion excellente de vous prendre sans vert, et une interdiction à la main.

Je sais bien que vous m'avez interdit déjà, voilà quatre ans, de prendre part aux conférences publiques. Ce n'était pas alors à l'Institut libre, c'était au Grand-Orient de la rue Cadet J'avais parlé de Béranger, un dimanche, devant des auditeurs qui m'avaient paru sympathiques ; je l'avais fait en toute conscience, quitte à me faire accuser d'être en retard sur l'esprit public, — ce qu'on n'a point manqué d'affirmer, — et de venir entretenir les gens de poëtes oubliés. Ma parole vous sembla d'un accent désagréable. Il me fut défendu bien vite de parler dorénavant en public. Je ne suis point fâché de réimprimer ici la conférence qui me valut ce *veto* et que je distribuai alors à quelques amis. En vérité, si l'on ne peut, dans une chaire libre, risquer un mot sans craindre qu'il ne soit, deux heures après, le sujet du rapport de l'inspecteur qui écoute; si l'on doit étouffer l'émotion qui vous saisit, la passion qui vous emporte; et si le geste est épié, la phrase tournée et retournée comme un habit dont on visiterait les doublures, mieux vaut renoncer à ces conférences, à ces entretiens, à ces cours, renoncer à la parole, et reprendre la plume, qui, du moins, obéit, et, toute frémissante, sait encore transformer la souffrance en ironie et la protestation en hommage.

Mais permettez-moi, monsieur le ministre, de répondre par une question à une interdiction que vous auriez peut-

être désirée sans réplique. Supposez un moment que ce cours, que l'on m'avait proposé de faire, au lieu d'être (ce qu'il est pour des confrères plus favorisés que moi) une œuvre de dévouement à l'instruction publique, eût été, au contraire, une question de nécessité absolue. Supposez, en un mot, que j'eusse attendu pour vivre ces émoluments de professeur libre. L'homme que vous frappiez ainsi dans son existence avait-il vraiment mérité d'être condamné à ne point vivre? Je ne parle point pour moi, notez-le bien.

Et puis, monsieur le ministre, en laissant de côté tout argument personnel, comment expliquer qu'il puisse encore se trouver une interdiction à la libre parole d'un honnête homme, dans un temps où, excepté les ennemis de la science, tout le monde reconnaît que la France a besoin de *lumières*, qu'elle manque de savoir, qu'elle est terriblement teintée de sombre sur cette carte d'Europe dont la géographie a changé et que l'on ne divise plus maintenant d'après les montagnes ou les fleuves, d'après les races ou les divisions arbitraires tracées au crayon par les faiseurs de traités, mais logiquement et d'après le degré d'instruction des gens, leur moralité et leur savoir. Comment croire que l'on puisse empêcher de parler ceux qui veulent bien donner leur temps et le peu de science qu'ils tiennent de leurs devanciers à ceux qui ont besoin d'apprendre? Toute interdiction, qu'on y songe bien, ne frappe pas seulement celui qui en est l'objet (et je vous prie de croire, monsieur le ministre, que je mets de côté, je le répète, ma personnalité en parlant ainsi), elle frappe aussi, d'un même coup, tous ceux qui attendaient la parole du professeur et qui voulaient bien en profiter.

En vérité, c'est que le moment est curieux et l'époque pour ainsi dire, climatérique. La France subit une crise. Nous sommes tous, plus ou moins, à cette heure douteuse, artisans de lumière ou de ténèbres. Laissez, laissez,

monsieur le ministre, laissez parler ceux qui ont une vérité à dire et qui la veulent dire loyalement.

Et permettez-moi justement, monsieur, de vous rapporter certains menus propos que nous échangeâmes, quelques amis et moi, un soir du mois passé. Peut-être ne vous sera-t-il pas indifférent de connaître ce que pensent des gens de cœur, jeunes pour la plupart, qui ont déjà marqué leur place et qui l'occuperont avec honneur, je l'espère pour eux du moins et pour nous.

Ne prenez pas mes compagnons pour des pessimistes. Ils ont fortement enraciné en eux-mêmes l'espérance et la foi. Ils souffrent et s'irritent, il est vrai, de toute injustice et de toute abdication; ils ne sont pas de ceux qui passent indifférents ou en *dilettanti* à travers le monde et qui regardent la vie comme un spectacle, sans même se donner la peine de le siffler. Mais c'est bien pour cela que je les estime et que je les aime. Ils savent encore protester; ils peuvent se sentir à la fois embrasés d'enthousiasme et de colère, les deux grandes vertus qui s'en vont, dédaignées ou raillées, comme tout ce qui est beau et tout ce qui est bon.

L'un d'eux est médecin, l'autre était professeur et vous a, voici deux ans, adressé sa démission; le troisième est un de ces hommes de lettres qui prennent au sérieux la dignité de leur profession et tiennent haut le drapeau chimérique dont tant d'autres font un haillon. Ces trois mécontents sont des gens honnêtes qui demandent à vivre honnêtement et sans se baisser.

Comme nous en étions à passer en revue la plupart des questions qui agitent ce temps fiévreux, — ou plutôt, car c'est bien la vérité cruelle, qui ne troublent point la quiétude de son atonie, — quelqu'un d'entre nous s'avisa de dire (et ne croyez pas qu'il commit un paradoxe) qu'il y aurait, comme jadis Ledru-Rollin le fit pour l'Angleterre,

un livre profondément poignant à écrire sous ce titre douloureux : *De la décadence de la France.*

— Et pourquoi pas, fit l'homme de lettres (ces diables de gens agissent toujours de prime-saut)? je me chargerais volontiers, pour ma part, de montrer combien tout s'effondre dans ce monde littéraire, qui, dirait Hamlet, est *hors de ses gonds* comme les autres. La France littéraire, comme la France industrielle, ne vit plus, ne tient plus le premier rang que par l'*article de Paris.* Futilité, c'est sa devise. L'opérette égorgille le théâtre avec ses sauteries taillées en scies, le roman se meurt d'anémie, le livre se vend, aujourd'hui que tout le monde lit, deux fois moins qu'au siècle dernier, où il coûtait dix fois plus cher. Nous avions une grande chose, la critique; la critique menace ruines. C'est, en effet, voyez, une vérité bien constatée et parfaitement acceptée, ce me semble, que la critique littéraire disparaît de jour en jour. Non pas qu'on la déteste dans les *gazettes*, mais volontiers proclamerait-on que cela est gênant et que *cela tient de la place.* Interrogez un secrétaire de rédaction, il vous répond tout net que l'article *Variétés* est un obstacle à la *mise en pages.* On ne saurait décemment couper en deux, allonger ou raccourcir une étude littéraire, tandis que le fait divers se plie admirablement aux nécessités du tirage. De là sa force. Il est plus *courant*, d'un placement plus facile et de dimensions plus commodes. L'article, au contraire, et en particulier l'article littéraire, veut dans le journal prendre ses aises; il s'étend, il se prélasse, il se carre dans les colonnes; il est orgueilleux, et il a le droit de l'être. Aussi certaines gens lui gardent-ils rancune de cette fierté. Le jour où il a été dit que « parler d'un homme ou citer un livre, c'est lui *faire une réclame,* » la critique littéraire a été frappée au cœur. Il est admis à peu près partout que le compte rendu d'une œuvre dramatique, quelque

médiocre qu'elle soit, doit être publié en temps utile et que le public s'y intéresse très-certainement; mais personne n'oserait affirmer que la critique d'un livre soit d'un intérêt bien grand pour le lecteur. J'ai entendu poser ceci en axiome : *Un article bibliographique n'est lu que par deux personnes : l'écrivain qui le signe et celui qui a composé le livre dont on parle.* Rien n'est moins vrai, sans doute, mais essayez donc de prouver le contraire! On vous verra parler tout à votre aise du dernier vaudeville des Folies-Dramatiques, du chef-d'œuvre des Folies-Marigny, d'un acte quelconque joué au théâtre Saint-Pierre; mais avisez-vous de mettre sur le tapis un roman, un livre d'histoire, un volume de critique, on vous tournera le dos. Il est entendu que ce sont là simplement des *réclames.*

« En vérité, il est bouffon de constater que tous les lundis sans exception des gens d'un talent rare s'empressent de nous annoncer que la pièce de M. Jules Renard a ou n'a pas réussi, tandis qu'on laisse paraître, sans en dire un mot, des œuvres dignes d'attention, de bons et parfois de beaux livres; car les livres qui valent la peine d'être lus peuvent encore compter. J'étais étonné, l'autre jour, en lisant la table décennale de l'*Année littéraire* de M. G. Vapereau, de la quantité d'ouvrages vraiment remarquables que l'on a publiés depuis une décade. Encore pourrais-je citer bien des lacunes. Oui, vraiment, notre décadence a des soubresauts robustes; mais ces soubresauts-là, qui les voit, qui les constate et qui s'en inquiète? La foule connait-elle ce maître livre de M Littré qui s'appelle les *Études sur les Barbares?* Le public lisant n'a-t-il pas pour tout ce qui pense et veut le contraindre à penser le dédain le plus écrasant? La critique se meurt! Savez-vous bien que cela est un symptôme?

« Pour moi, je prévois, non sans un certain effroi, le moment où M. Sainte-Beuve, ne défendant plus ses idées qu'à la tribune du sénat, — il s'en acquitte bien, et c'est

quelque chose ; — où M. Cuvillier-Fleury, dormant sur ses palmes vertes, ne faisant plus que de courtes apparitions au *Journal des débats ;* où M. de Pontmartin, quittant pour le roman la causerie littéraire ; où M. Philarète Chasles, le juge magistral des littératures étrangères, ne gardant que sa chaire du Collége de France, d'où il laisse tomber sa parole ardente ; où M. Jules Levallois, s'enfermant avec les moralistes, interrogeant avec son honnêteté ferme et douce la *Conscience moderne ;* où M. Montégut traduisant après Emerson et Shakespeare tant d'Anglais que nous ne connaissons pas, nous nous trouverons définitivement réduits à juger la littérature, les hommes et les livres nouveaux sur les *notes* rédigées par les éditeurs et les annonces de librairie, — ou bien encore (ce qui serait plus triste et ce qui peut, hélas! arriver) à ne plus les juger du tout.

« Reste l'histoire. C'est encore là que les forces vives de la patrie se sont réfugiées. A lire le rapport sur les études historiques de MM. Geffroy, Zeller et Thiénot, on éprouve une certaine satisfaction et l'on est un peu consolé. Oui, l'histoire est toujours puissante. Encore faudrait-il ajouter que les grands travaux de ces derniers temps nous viennent de l'exil et que les voix qui nous parlent le plus haut ressemblent à des voix d'outre-tombe. Et puis comparez ces travaux historiques français à ces vastes compositions que signent les Américains ou les Allemands. Michelet, Louis Blanc, Quinet, Guizot exceptés (et ceux-ci sont bien éloignés de la génération qui est entrée en lice depuis 1848), avons-nous un Prescott ou un Bancroft? Ces Américains morts ont laissé là-bas des disciples, et l'école historique des États-Unis marche au premier rang et nous devance. Avons-nous un homme pareil à ce Grote, qui ressuscite tout un peuple, — et quel peuple ! la Grèce, — toute une civilisation, tout un monde. Les Anglais sont fiers de lui comme les Allemands le sont de Th. Mommsen, qui refait l'histoire de Rome, ou de Gervinus, le hardi

penseur qui d'un coup d'œil vaste embrasse l'histoire tout entière du dix-neuvième siècle. A nous les monographies, les fouilles patientes et curieuses; aux étrangers, les grands coups d'aile et les découvertes qui ouvrent à l'humanité des jours nouveaux.

— Ce que vous dites là des lettres, fit celui d'entre nous qui est médecin, je pourrais, avec plus de raison peut-être, le dire des sciences. La science a ses Gervinus et ses Grote, qui s'appellent Wirchow et Ch. Darwin. Vous parlez du rapport adressé au ministre par des professeurs distingués sur le *progrès* des études historiques en France : lisez une brochure fort curieuse et fort instructive que vient de publier un professeur agrégé de la faculté de médecine de Paris, médecin de l'hôpital Saint-Antoine, le docteur P. Lorain, que je ne connais pas autrement que par ce travail sur la *Réforme des études médicales par les laboratoires*. Ce M. Lorain est un praticien qui a voyagé en Allemagne, en a visité les hôpitaux, les établissements scientifiques, et en est revenu à la fois rempli d'admiration et, quoiqu'il veuille le dissimuler, d'humiliation. L'admiration, comme bien vous pensez, ne s'adresse qu'aux Allemands. Hélas! sur le terrain scientifique, les Allemands sont devenus nos maitres. Or nous étions les leurs autrefois. Mieux que nous ils étudient l'anatomie pathologique, l'histologie, la physique et la chimie médicales, la physiologie expérimentale, tant d'autres choses, lorsque nous nous attachons à ne plus voir dans la médecine que son expression la plus simple, l'hygiène. Et savez-vous d'où vient la supériorité des Allemands? D'une simple cause, qui est une chose considérable : la multiplicité et le parfait agencement des *laboratoires*. Lisez, encore une fois, cette brochure de M. Lorain. Vous y verrez tout ce que l'Allemagne sacrifie d'argent et de soins à ses hôpitaux, quels examens doit subir un candidat, par quelle

série de travaux doit passer l'élève avant de conquérir ses diplômes, quelle prodigieuse science un docteur allemand doit amasser avant d'arriver même à cet *examen d'état* après lequel il aura le droit d'exercer la médecine. Pauvre science, traitée en Cendrillon dans notre France, ils te donnent là-bas la première place au foyer, la meilleure part au budget! Ils ne comptent point lorsqu'il s'agit d'apprendre. Le laboratoire de Berlin coûte 3 millions de francs, comme celui de Bonn. Le laboratoire de Greifswald (Prusse) a coûté 150,000 thalers; celui de Gœttingue, 100,000 thalers. Et vous croyez que l'État intervient toujours dans ces dépenses? Point du tout. Laissez là les habitudes françaises. Le seul petit État de Bade a donné 100,000 thalers pour le laboratoire de chimie d'Heidelberg. Tandis que nos savants n'ont, pour tenter leurs expériences que de misérables appareils, les Kühne, les Helmholtz, les Jean Müller, les Bunsen ont des collections merveilleuses de microscopes, de kymographions, de myographions, d'appareils électriques, etc Le laboratoire du savant et grand Helmholtz, à Heidelberg, est célèbre. « Tous les physiologistes, en Europe, dit le docteur Lorain, y *accomplissent un pèlerinage.* » Ces pèlerinages-là valent mieux que ceux qu'on fait, dans notre belle France, à Notre-Dame de la Salette ou à Notre-Dame d'Auray. Les Allemands en sont aux miracles de la science, quand nous en sommes, nous, aux miracles de Benoît Labre.

— Ah! cela est triste vraiment, reprit-il; ce mouvement de recul me navre. Sans doute nous avons encore et nous pouvons opposer aux Allemands Claude Bernard, Ch. Robin, Würtz, Claude Bernard surtout, qui est peut-être le plus grand physiologiste de son temps. « Vous venez me demander ma voix pour l'Académie, lui disait M. Legouvé l'autre jour; pourquoi la demander? C'est moi qui suis fier de vous la donner : vous êtes un homme de génie. » Eh! oui, nous les avons encore, mais bientôt nous ne les

aurons plus. Et quels successeurs viendront après Alexandre? Quelle sera la monnaie de M. de Turenne? Nous avons porté la lumière chez les autres; les Geoffroy Saint-Hilaire et les Lamarck ont été les précurseurs des Virchow et des Darwin, mais de ce feu sacré nous n'avons point gardé le foyer. Nous sommes perdus, cela n'est point douteux, si l'on ne révolutionne pas radicalement l'enseignement des sciences. Elle est aujourd'hui, cette science, quoi qu'on fasse et quoi que disent les mandements pieusement furibonds, la maîtresse du monde. La force d'un pays, comme la force d'un homme, est tout entière dans sa pensée. Eh bien, je vous le jure, la pensée de la France s'affaiblit, la matière cérébrale est moins volumineuse qu'autrefois. Nous avons eu peur des fusils prussiens : leurs universités sont bien plus terribles que leurs armes à aiguille. Les Autrichiens fuyaient devant ces engins nouveaux; nous, — et c'est plus humiliant, ce me semble, et plus douloureux, — nous rougissons devant la science allemande. Il nous faut, pour découvrir quelque vérité, ouvrir les livres qu'on imprime de l'autre côté du Rhin, et lorsque quelque étudiant nous vient de Bonn ou de Berlin, et qu'il nous parle de l'état scientifique de son pays, nous nous taisons étonnés, et nous écoutons comme un Espagnol du temps des rois catholiques devait écouter un compagnon de Colomb à son retour du Nouveau-Monde. Il y a, en effet, un monde nouveau de l'autre côté du vieux Rhin allemand. La science marche là-bas à pas de géants, et si nous ne nous hâtons point, nous aurons, nous aussi, notre Sadowa, — le Sadowa de l'ignorance.

« De laboratoires, en effet, de ces laboratoires qui sont comme la bibliothèque du praticien, nous n'en avons pas; de salles d'anatomie, nous n'en avons pas davantage. Nos salles d'anatomie, le docteur Lorain les appelle des *charniers*, et il a raison. Je voudrais vous les montrer; après avoir vu, vous demeureriez incrédule. Souvent ni eau ni

serviette pour se laver et s'essuyer les mains. Des amphithéâtres de dissection sans une tablette, sans une armoire, sans une chaise. Les garçons des morts portant les cadavres dans leurs bras, mal payés, réduits pour vivre à arracher les dents des cadavres, à leur couper les cheveux et à les vendre. Dans plusieurs hôpitaux, — c'est M. Lorain qui le dit, — la femme même de l'homme de l'amphithéâtre aide son mari à charrier, à recoudre les morts. Et je ne parle pas des vieux hôpitaux, comme la Pitié ou l'Hôtel-Dieu, mais des nouveaux, des plus somptueux. Avisez-vous de réclamer, on ne vous répondra point. Tenez, voici une note de la brochure en question : « Je ne puis me décider à « quitter cet objet de justes récriminations et de réflexions « tristes, sans rappeler que l'on a construit des hôpitaux par « *ordre administratif*, sans donner satisfaction à nos vœux « légitimes. Oui, on élève des hôpitaux, on y enfouit des « millions *pour somptuosité extérieure*, et on affecte de les « disposer suivant un plan qui a été blâmé et refusé offi- « ciellement par les médecins ; et l'indifférence des masses « permet ce fait comme n'exerçant aucune influence fâ- « cheuse sur les rapports de la nation avec l'administration, « Nous, médecins, nous affirmons que les malades manque- « ront d'air, qu'ils seront exposés à l'infection purulente, « à la fièvre puerpérale ; nous protestons, mais en vain. » A-t-on besoin de tant s'inquiéter de la science ? D'ailleurs, depuis Molière, on ne croit plus aux médecins en France, mais aux charlatans. Vive l'empirisme ! Eh ! bien, à Berlin, l'illustre Du Boys Reymond est logé dans le plus beau quartier de la ville, en face le palais du roi.

« Chez nous donc, point de laboratoires Et les musées ? Misérables. Le musée Dupuytren, si peu complet, reste toujours dans le même état Les baraques foraines où l'on montre pour vingt-cinq centimes les modèles en cire des maladies sont plus riches que ce musée scientifique. Il faut voir en revanche les collections d'Angleterre ! Pourquoi

chaque hôpital n'aurait-il point son musée pathologique, comme en certains hôpitaux étrangers, en Russie par exemple? Que devient le Muséum d'Histoire naturelle au jardin des Plantes? On sacrifie ce jardin de la science, le bâtiment où les Daubenton, les Geoffroy Saint-Hilaire, les Duméril ont enseigné, à ce Jardin d'Acclimatation et de high-life, où vont les curieux et les promeneurs. Que deviennent les serres? J'ai vu un professeur illustre pleurer à l'idée qu'il n'avait pas la plus misérable somme pour acheter des graines, des plantes pour travailler, pour étudier. Nos serres? Mais les serres de Biberich, sur les bords du Rhin, au temps du duc de Nassau, — serres que ne voient pas ceux qui vont à Wiesbaden pour la roulette, — étaient plus riches que les nôtres. Je sais bien : *Monnaie fait tout*, disait Riquetti lorsqu'il entama le canal du Midi, et M. le ministre de l'instruction publique vous répondra que l'argent lui manque. Mais voilà où je voudrais l'entendre protester et se plaindre, dire tout net la situation qui est faite aux sciences, et demander à tout prix qu'une enquête soit ouverte, puis au besoin donner sa démission comme protestation suprême. C'est qu'il faut sortir de cet état de choses. La partie qui se joue est grave; il s'agit bien là d'une autre bataille que celles dont on nous raconte l'histoire. Nous avons dépensé cinquante ans à gémir sur la perte de la journée de Waterloo, et à nous frapper inutilement la poitrine en disant : Ah! si Grouchy était venu! — Cette fois, sous peine de ruine pour la patrie, il faut que Grouchy vienne. Il faut secourir de nos deniers, de notre ardeur, de notre courage, ce dernier carré de savants qui ne se rendront pas, mais qui vont mourir.

« Songez, songez donc à ce fait si simple et si important : Paris, qui a, pour ainsi dire, étouffé toute vie intellectuelle dans les provinces; Paris, qui se plaît à se nommer la grande ville et la capitale du monde, Paris n'a pas un seul

laboratoire de physique ou de chimie comparable à ceux de Heidelberg, de Greifswald ou de Breslau. Paris est donc au-dessous des petites villes allemandes en ce qui concerne l'enseignement supérieur de la physique et de la chimie. Ceci est un fait. Et maintenant qu'on nous vante ses petits grands hommes, sa musiquette et sa littératurette. Soit. Mais que Paris, capitale des cafés, de la chansonnette et du cancan, reconnaisse que là-bas l'Idée marche et que la lumière des phares jette des clartés plus fières que les lanternes des restaurants.

— Il y a d'ailleurs, fit l'ex-professeur lorsque notre médecin eut parlé, une chose assez triste à dire, mais il faut bien la reconnaître : c'est que tous les gouvernements à peu près sont coupables en cette affaire. Depuis la Révolution, ils ont tous tenu l'Université dans leurs mains, et voici où ils l'ont réduite. Pauvre Université! quand il y a des économies à faire, c'est là qu'on les fait; des fonds à prendre pour les reporter ailleurs, c'est là qu'on les prend. On saigne à blanc un malade et l'affaissement vient tout naturellement. Quelle misère scientifique! Il faut, en vérité, que nous soyons bien forts et que nous ayons reçu une belle dot de santé intellectuelle pour résister à tout cela! Cette situation précaire de l'Université, avouons d'ailleurs qu'elle a été faite bien avant M. Duruy, dont nous pouvons blâmer certains actes, telles circulaires, tels discours, qui sentent bien l'homme qui, étant professeur, se disait seulement *homme de lettres*, mais que nous devons défendre parce qu'il a essayé d'y porter remède. C'est la réaction de 1850 qui est coupable en tout ceci. On ne saura jamais combien cet aimable M. de Falloux a stérilisé d'efforts et d'intelligences. Depuis le coup d'État, M. Duruy seul a tenté de réagir contre la réaction. Il a légèrement augmenté la solde des professeurs, il les a modérément délivrés de certaines tracasseries et sourdes persécutions

dont ils étaient victimes sous Fortoul et M. Rouland. M. Weiss, M. Sarcey, lorsqu'ils semblent regretter le ministère Rouland, sont-ils bien certains de dire tout leur sentiment? Je me rappelle un article où M. Weiss contait, avec émotion, comment de bonnes gens, coupables d'avoir librement pensé, se virent un beau jour mis sur le pavé sans plus d'ambages. « Du soir au matin, après avoir usé leur jeunesse dans les épreuves pénibles par lesquelles s'ouvre la dure carrière du professorat, ils se trouvaient sans carrière, sans avenir, peut-être sans gite et ne sachant pas plus que le pauvre Bernerette où ils iraient dîner le soir. » Ce temps-là et cette administration ne doivent pourtant avoir laissé que des regrets modérés, ce me semble.

« Je ne dis pas qu'il y ait aujourd'hui une vraie liberté; non certes, et tout cela n'est que tolérance. La liberté tolérée et la liberté octroyée ne sont que les sœurs bâtardes de la liberté. Le système subsiste, qui est mauvais; mais le ministère actuel n'en est pas l'auteur, et il a même essayé de le réformer sur bien des points. Puisque nous conversons en toute franchise, il faut, je suppose, être juste. J'ai délaissé le professorat et jeté aux orties une robe qui me gênait aux entournures. Je veux écrire librement l'histoire de mon pays. Mais est-ce une raison pour oublier que si le ministre a des torts à son compte et des fautes (il en a beaucoup), il n'en est pas moins le seul ministre depuis soixante ans qui ait en France agi pour l'instruction populaire? Ce n'est pas M. de Falloux, ce n'es pas M. Dupanloup qui auraient ouvert des milliers de cours d'adultes! Sans doute il fait des concessions, mais il est la cible la plus directe où vont les balles, — on pourrait dire les bulles, — de nos ennemis, et sous cet autoritaire il y a vraiment un démocrate. Après tout, les journaux radicaux eux-mêmes lui tiennent compte de son bon vouloir, et je ne vois guère que les cléricaux qui ne lui par-

donnent rien, parce qu'ils détestent l'instruction donnée au peuple.

« Ah ! que je lui conseillerais une dernière circulaire, lancée comme on pousserait un cri ! Mais les ministres ne poussent point de cris, et c'est nous qui les jetterons. On y montrerait cette vérité cruelle que l'Université est tenue dans un état déplorable de médiocrité pécuniaire et de dépendance administrative. L'éducation libérale de chacun des professeurs, la tradition voltairienne (la France, a-t-on dit, est de la religion de Voltaire) qui circule dans le corps enseignant ne peuvent remédier au mal du système, qui est grand. Il y a un douloureux contraste entre l'éducation des individus, leurs antécédents studieux et la médiocrité de leur position. Leur misère en habit noir est placée entre l'indépendance de leur esprit et la tutelle de l'administration, qui les protége comme l'épée suspendue au fil de soie protégeait la tête de Damoclès.

Savez-vous que la situation moyenne des professeurs de philosophie, de rhétorique et d'histoire, dans la plupart des lycées, est de 3,000 francs? 3,000 francs par an, après la lente éducation classique, les couronnes de la Sorbonne, les trois ans d'École normale, les grades de licence, l'agrégation, le doctorat obtenus au concours; 3,000 francs après des années entières de luttes et de succès! Et savez-vous encore à quoi tiennent ces 3,000 francs? Le professeur est absolument subordonné à la volonté du proviseur. Il peut être étouffé — c'est bien le mot — par des *notes secrètes* laissées à l'arbitraire de ce proviseur. Ce beau système, d'ailleurs, s'épanouissait déjà sous M. Villemain comme aujourd'hui. Enfin, l'avancement sans règles est laissé au choix et au caprice des bureaux. Cette question d'argent, poignante, est aussi primordiale. Vous parliez de l'Allemagne? Un professeur de médecine de province y touche, par an, 3,000 thalers (11,250 francs) de traitement fixe. Les élèves lui payent 60 ou 100 frédéricks d'or, selon le

cours qu'ils suivent. En tout 20 ou 25,000 francs. Combien reçoit, en France, un Velpeau, un Nélaton? 10,000 francs. Le conseiller d'État reçoit 25,000 francs, le sénateur 30,000 francs. Mais un savant! 10,000 francs! Par ma foi, c'est bien assez!

« Et encore les professeurs de l'Université sont-ils, je vous l'ai dit, plus pauvrement payés encore. De là, pour la plupart pères de famille, nécessité de donner beaucoup de répétitions, de dépenser, de s'user, de perdre des loisirs, que, mieux rétribués, ils consacreraient à des travaux d'érudition. Ces travaux, un petit nombre s'en occupe. Et c'est pourtant l'Université seule, cette pauvre et fière Université qui les tente, qui les mène à bonne fin. Mais au prix de quels sacrifices!

« Où sont, hélas! les beaux rêves, si facilement réalisables, que faisait la Convention et que les gens *pratiques* traiteraient volontiers d'*utopies?* Où est-il, ce plan généreux de Condorcet annoté par un des *derniers Montagnards* de l'an III, le savant Gilbert Romme? Ceux-là, ces *Vandales* de la République, n'économisaient pour les réformes ni leur temps, ni leur peine. Romme voulait, dès 1792, qu'il y eût en France 31,000 écoles d'instruction primaire *gratuite*, et pour l'enseignement il demandait, par an, 25 millions (1). Combien donne-t-on aujourdhui à la science, aux lettres? Si le plan de Condorcet et de Romme eût été suivi, quelle nation serions-nous à présent? Et c'est dans ce passé qu'il faut encore rechercher les semences les plus fécondes pour l'avenir! »

(1) « L'ancien régime, dit M. Eug. Despois dans son beau livre, *le Vandalisme révolutionnaire*, ne dépassait guère quatre millions pour les frais de l'instruction publique. » Il faut lire cet important travail de M. Despois, d'une science si avenante et si complète, et qui, pour répondre aux accusations de barbarie, compte toutes les fondations littéraires, scientifiques, artistiques — et elles sont nombreuses — de la Convention nationale. On n'a point publié depuis dix ans un ouvrage plus considérable.

Telle fut à peu près, monsieur le Ministre, la conversation de ces jeunes gens. Faut-il vous avouer que j'étais de leur avis et que je partage leurs inquiétudes? Mais aurais-je fait allusion à toutes ces craintes dans les conférences que je préparais? Si vous m'aviez permis de prendre la parole à l'Institut libre, j'eusse seulement, mais de mon mieux, expliqué les idées, les tentatives, les épanouissements d'un siècle que vous aimez beaucoup, je le sais, comme historien. « Le grand siècle, messieurs, dit un jour M. Michelet, en montant dans sa chaire du Collége de France. » Il s'interrompit et dit : « *Je parle du dix-huitième!* » Et comme les cléricaux, qui allaient en nombre à ses leçons pour protester contre elles et qui ont fini plus d'une fois par les applaudir, comme ces adversaires murmuraient : « Ce siècle, reprit avec autorité M. Michelet, qui, s'il n'eût pas marqué son sillon dans l'histoire, vous eût laissés tous tels que jadis, de telle sorte que vous eussiez été, vous tous qui m'écoutez, persécutés ou — ce qui est plus terrible encore — persécuteurs. » Il n'y eut qu'un tonnerre de bravos pour accueillir ces paroles.

Le dix-huitième siècle s'appelle en effet la délivrance. Il combat tous les fanatismes, il prend le parti de toutes les victimes contre tous les bourreaux. Il naît dans le despotisme, il meurt dans la liberté. Il a fait son œuvre en dépit de ceux qui voudraient la détruire. Il a élevé l'*Encyclopédie* et démoli la Bastille. Il a affirmé la personnalité humaine ; il a, le premier, dit la grande parole : *Justice*. Il a eu ses colères et ses violences ; il a vengé, en quelques mois, les iniquités de plusieurs siècles ; il a eu ses crises farouches. Mais, en 1766, Voltaire, apprenant qu'on avait brûlé — brûlé ! — La Barre, coupable de n'avoir pas tiré son chapeau au saint-sacrement, ce Voltaire, ce justicier, écrivait, tout bouillant de rage :

« Mon cœur est flétri ! Quoi ! c'est là ce peuple si doux, si léger et si gai ! Arlequins, anthropophages ! je ne veux

plus entendre parler de vous! Courez du bûcher au bal, et de la Grève à l'Opéra-Comique; rouez Colas, pendez Sirven, brûlez cinq pauvres jeunes gens qu'il fallait mettre six mois à Saint-Lazare; je ne veux pas respirer le même air que vous! »

Et vingt-six ans après, ce peuple d'Arlequins était devenu un peuple de citoyens. Et les bûchers ne brûlaient plus que les vieux titres et les parchemins maculés.

Or, c'étaient Voltaire, Rousseau, Diderot, Montesquieu, d'Alembert, d'Holbach, Condorcet qui avaient collaboré à cet affranchissement immense. Voltaire avait défendu surtout la *liberté* humaine, Rousseau l'*égalité* de tous, Diderot avait proclamé l'immense amour et la *fraternité* universelle. Ainsi ils résumaient, par leurs aspirations, la formule qui allait devenir le cri du grand mouvement dont on sentait les premières secousses.

J'aurais voulu étudier, une à une, ces figures, m'arrêter surtout longuement devant le sympathique visage de ce Diderot que les philosophes de son temps, comme on l'a fort bien dit, appelaient eux-mêmes *le philosophe*. Ce bouillant et fumeux génie, volcan toujours en éruption, dont nous ne pouvons compter que par fragments les jets de lave, fut, on peut le dire, un précurseur. C'est un homme du dix-neuvième siècle autant que du dix-huitième. Il n'a pas eu en France toute l'influence qu'il pouvait, qu'il devait avoir. Mais il a fait l'Allemagne et il a inspiré Goëthe. C'est un titre. Son rôle d'ailleurs recommence ou commence. Son œuvre, dispersée, apparaitra quelque jour avec sa grandeur colossale, lorsqu'un éditeur l'aura recueillie, en la dégageant des notes de Naigeon. On reconnaitra alors, chose singulière, un contemporain, — et cent fois plus vivant certes que bien des gens que nous saluons tous les jours, — dans cet homme qui eût joué quelque formidable et superbe rôle, s'il fût venu vingt ans plus tard. Mais au fait pourquoi chercher plus loin? Si Rousseau et les

doctrines autoritaires du Contrat social survivaient dans Robespierre, Diderot palpitait, pour ainsi dire, en 1792, dans le grand cœur de Danton. Et il nous semble que c'est sa voix de tribun qui envoyait, qui poussait par les reins les volontaires vers l'ennemi!

J'aurais voulu conter l'histoire presque incroyable, le drame poignant de cette *Encyclopédie* qui fut l'œuvre de plus de vingt années (1751 à 1772). Vingt et un ans de lutte acharnée, de menaces, de poursuites, de visites domiciliaires, de tracasseries mesquines et de brutales persécutions. Il leur fallut une rare force d'âme à ces philosophes que Greuze ou Chardin nous peignent en pantouffles et en bonnet de nuit, pour braver tant de courroux et terrasser tant d'ennemis. En vain voulut-on leur barrer la route, on n'arrête pas l'esprit humain en marche. Ils persistèrent. Celui qu'on appelait le *bon Denis* se roidit et joua sa vie. L'œuvre fut achevée. Il y eut d'ailleurs une part de hasard dans ce triomphe. La Pompadour, qui se piquait de protéger les lettres, comme si elle eût deviné qu'elle aurait un jour besoin de leur protection devant l'histoire, avait pris l'*Encyclopédie* sous sa sauvegarde. Un jour qu'il était question de condamner et de brûler le livre, elle s'avisa de demander au roi l'origine de la poudre à poudrer. Le roi resta court. — « Eh! parbleu, dit la marquise, nous trouverons peut-être cela dans l'*Encyclopédie*. » On ouvre l'ouvrage, on le feuillette, on cherche le mot *poudre*. Le voici : « Poudre à canon, poudre à la maréchale. » Louis XV lit, sourit, est enchanté de la découverte. Il saura désormais comment et de quoi se compose la poudre à l'iris! « Eh! vraiment, dit-il, ce maudit ouvrage n'est pas si noir qu'on voulait bien le dire et il me semble bon à quelque chose. » Respect aux livres qui enseignent aux peuples l'art d'arranger leurs perruques et de nouer leurs catogans. Malheur à ceux qui leur apprennent à penser et à s'affranchir. Ainsi l'ironie du sort voulut que ce testament

philosophique d'un grand siècle fût sauvé par le caprice d'un débauché et l'intervention d'une courtisane.

Vous allez me dire, monsieur le ministre, qu'il y avait un assez grand danger à parler aujourd'hui de Diderot et des encyclopédistes Je vous entends, et la querelle des spiritualistes et des matérialistes vous inquiète. Elle nous fait, je vous l'avouerai, assez peur aussi. Tandis qu'on discute des hypothèses, on perd de vue les vérités. La politique, dont on ne s'occupe guère pourtant, souffre de ce mouvement qui pousse les esprits vers la discussion philosophique. Elle me paraîtrait délaissée et je m'en plaindrais, si tout ne rentrait, en fin de compte, dans son domaine. C'est pour avoir trouvé dangereuse la libre discussion de nos affaires publiques qu'on a, pour ainsi dire, donné le signal de cette lutte qui s'engage et qui ne me paraît pas près de finir. Il faut, c'est une vérité banale, que les forces vives d'une génération s'affirment. N'ayant pas trouvé libre devant elle le chemin de la politique, la jeunesse de notre temps a pris le chemin de la science. Ses efforts ont changé d'objet. Son intelligence, ses aspirations, sa volonté se manifestent par ce mouvement nouveau. Ainsi, à toute compression, répond le cri de Galilée : *E pur si muove!* Et c'est ainsi qu'elle se meut.

On avouera d'ailleurs que les spiritualistes seuls ont créé les matérialistes. C'est La Harpe qui fait Naigeon, disait-on jadis. On pourrait dire aujourd'hui que c'est M. Dupanloup qui fait ses adversaires. Il y a quelques années déjà, M. Ernest Bersot, — un spiritualiste libéral, celui-là, — écrivait dans un de ses traités : « Si le spiritualiste entend « ses intérêts, il doit reconnaître à quels hommes il s'a- « dresse, et comprendre l'*esprit du temps;* or, il est impos- « sible de nier qu'au sein de notre société se déclare un « mouvement sérieux vers la nature. Le spiritualisme en « tiendra-t-il compte? Le siècle reculera-t-il? Telle est « la question qui s'agite aujourd'hui, non dans les livres où

« se débattent bien des questions frivoles, mais ce qui « est autrement grave, dans la réalité. »

Eh bien! depuis que M. Bersot écrivait ces lignes, le spiritualisme s'est-il attaché à comprendre l'esprit de notre temps, à faire sa place à ce naturalisme qui est la foi du monde nouveau? Hélas! les mandements, les anathèmes, les dénonciations répondent! — Le spiritualisme n'a pas compris, et le siècle n'a pas reculé.

J'ai hâte, monsieur le ministre, d'en finir avec cette longue lettre. Vous trouverez à sa suite les conférences que j'ai faites, aux Entretiens de la rue de la Paix ou à l'Association polytechnique, au temps où vous me laissiez parler. Vous y verrez, je crois, qu'on peut sans danger causer des choses de la littérature, et vous reconnaîtrez que vous avez eu tort de me sacrifier à M. le ministre de l'intérieur, qui, dites-vous, est le seul auteur de mon interdiction (1). Je n'ai point changé un mot à ces entretiens qui datent déjà de quatre années. J'y ai ajouté quelques articles et études, publiés, à diverses époques, dans les journaux ou les revues. Je pense que ces portraits et ces jugements ont quelque intérêt pour le public qui lit encore. Il m'était venu, monsieur le ministre, l'idée de faire précéder ces divers morceaux d'un rapport — point officiel — sur l'état des lettres en France. Même après M. de Sacy, M. Paul Féval, M. Théophile Gautier et M. Édouard Thierry, il y a quelque chose à dire du journalisme, du roman, de la poésie et du théâtre. Mais vraiment j'aurais l'air d'un rapporteur de mauvais augure. Je montrerais, encore une fois, ce pays, qui est le nôtre, dans toute sa défaillance; je le classerais à son rang, un peu au-dessus de l'Italie et de l'Espagne. Inférieur à l'Allemagne en matière scientifique, il est devancé, je l'ai dit, dépassé par l'Amérique

(1) Je fais allusion à un article de M. A. Ranc qui, dans le *Nain Jaune*, parlait des angoisses ministérielles de M. Duruy, forcé de sacrifier certains conférenciers à M. Pinard.

dans le domaine de l'histoire. La Russie commence à lui disputer la pure littérature ; que beaucoup de Tourgueneff naissent à Pétersbourg, Orel ou Moscou, et le roman émigre vers le Nord. Enfin, le mouvement économique anglais nous a depuis longtemps laissés en arrière. L'économie politique, née en France, n'est plus une science nationale. Adam Smith l'a confisquée jadis à Quesnay, et ses compatriotes l'ont gardée en la développant. Et M. John Stuart Mill aujourd'hui nous domine de toute la hauteur de son génie.

Vous avez commandé, monsieur le ministre, à un groupe de savants et de littérateurs une volumineuse collection de rapports sur les progrès des lettres et des sciences dans notre pays : voulez-vous me permettre de donner à ce recueil le véritable titre qui lui convient? Appelez-le *le Bilan de la France.*

Hâtons-nous d'ajouter que le bilan n'est pas encore déposé et que l'on peut encore éviter la faillite. Cet esprit gaulois a de telles crises généreuses qu'il faut tout espérer de lui. Et d'ailleurs, comme dit le proverbe britannique : *Sans espoir, le cœur crèverait.* Nous pouvons nous avouer en famille nos défauts et nous montrer nos verrues ; nous pouvons, comme un médecin présente un miroir à un malade pour que celui-ci juge de sa maigreur, montrer à la France son amaigrissement et la preuve de son anémie. C'est encore l'aimer que de lui dire ces vérités dures.

Ah ! vraiment, qui n'a éprouvé une souffrance profonde à entendre quelque étranger nous dire avec une compassion railleuse combien les nations étrangères nous plaignent de notre affaissement et comment elles nous jugent ! Qui ne s'est senti comme fouetté par l'ironique douceur d'un Allemand, vous répétant (avec vérité, hélas !) : — Nous avons maintenant pris le pas sur vous et vous nous suivez, cette fois, et de loin. Vous en êtes encore à Büchner, que nous en sommes depuis longtemps à Moleschott. Vous

avez des théâtres où l'on parodie l'antiquité grecque : nous avons des scènes, dans nos villes de second ordre, où l'on joue, non pas des traductions, mais des œuvres inspirées de Sophocle ou d'Eschyle, et tout le monde comprend, applaudit et se passionne. Et mieux encore. L'état scientifique et la culture littéraires de notre esprit sont tels qu'on peut représenter — comme on le fait — des drames hindous sans que personne chez nous s'avise de crier à la pédanterie. On entend fort bien tout cela et l'on s'y amuse. En France, vous ne savez pas vous ennuyer. Notre théâtre a depuis longtemps mis en scène votre Révolution dont vous êtes si fiers et dont les seuls costumes aujourd'hui semblent factieux. Qui de vous connaît *la Mort de Danton*, de Georges Büchner, jouée chez nous avec grand succès? Vous tirez vanité de quelques travaux d'érudition publiés ici et qui sembleraient banals là-bas. Strauss, depuis trente ans déjà avait dépassé Renan. Vous avez des chaires de littérature étrangère où le professeur parle français à vingt personnes : nous avons des cours de grec où l'on lit Thucydide dans le texte à des foules. Un exemple de notre supériorité : l'Allemagne a institué des chaires pour l'enseignement, non pas du français, qui est banal, mais du vieux français, de votre dialecte breton et de la langue romane. Nous voulons vous connaître jusque dans vos origines que, chez vous, quelques rares savants étudient seuls. Et si j'allais dans un pays voisin du nôtre, en Hollande, je trouverais des noms illustres, que vous ignorez, et dont les travaux d'exégèse dépassent de beaucoup tous les vôtres. Savez-vous ce que sont les théologiens Scholten et Kuenen de l'université de Leyde ? Étudiez les travaux de la Revue de Dagerad, lisez, voyez, ô les premiers du monde, vous perdez votre rang peu à peu !

En vérité ? Eh bien ! et quand elle disparaîtrait, cette France, — ce qui n'arrivera pas ; — quand elle abdiquerait ; quand, lassée de l'idée, elle se contenterait de l'appé-

tit ; quand elle assisterait en riant à sa propre ruine ; quand elle verrait grandir ses voisins, croître les nations rivales, quand tout son éclat terni ne serait plus qu'un souvenir, elle pourrait être fière encore, cette patrie de la liberté humaine ! Elle a eu son heure. Elle a rempli dans le monde le plus noble rôle que puisse ambitionner un peuple. Elle a livré, accordé cette science à pleines mains, elle a jeté au vent la grande semence de l'égalité et de l'amour. « Va, grain de blé, germe au hasard ! Toute terre est bonne qui porte des hommes que tu dois nourrir ! » Elle s'est dévouée, elle s'est sacrifiée. Elle n'a pas, dans la tragédie de l'histoire, joué le personnage égoïste des autres peuples. Elle a donné son sang et sa pensée au monde. Cette orgueilleuse Allemagne du dix-neuvième siècle est fille de notre dix-huitième siècle français. Leur Goëthe vient de notre Diderot. Niebuhr, Kant, Hegel avaient respiré l'air de la Gaule.

On a raillé cette Convention qui proclamait citoyens français Clootz, le Prussien ; Payne, l'Américain ; Schiller, l'Allemand ; et qui adressait l'acte de naturalisation à *M. Gille*. Tout l'esprit de notre chère nation est là. Lorsqu'elle va vers la liberté ou la lumière, elle y entraîne tous les peuples avec elle, et le Français est le seul qui réponde au nom de patrie, comme le marquis de Posa :

— Je suis citoyen du monde !

Allez, nous vous avons tout donné ! Notre nom, encore une fois, est Sacrifice. Qu'importe un passager abattement, qu'importe une décadence d'un jour ! Les âmes de peuples ne meurent pas, a-t-on dit. Et comment mourrait l'âme d'un peuple qui a voué sa vie aux autres ?

Laissez-moi, monsieur le ministre, terminer par ce mo consolant et recevez l'assurance de ma considération.

JULES CLARETIE.

Paris, 30 avril 1863.

LA

LIBRE PAROLE

BÉRANGER [1]

MESSIEURS,

Le sujet que je veux essayer de traiter avec vous est un sujet assurément délicat, difficile, et peut-être dangereux. Béranger, dont je veux étudier la vie et les œuvres, a touché par ses œuvres et par sa vie à presque tous les hommes et à toutes les choses du temps présent. Parler complétement du chansonnier et de ses chansons, ce serait écrire un chapitre tout entier de notre histoire politique et littéraire contemporaine. Je n'ai point qualité pour tou-

(1) La Conférence qu'on va lire a été faite le 19 février, dans la salle du *Grand-Orient*. Le lendemain, un avis m'informait que, par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique, il m'était désormais interdit de prendre part aux Entretiens. Je ne crois vraiment pas avoir mérité les rigueurs de la suppression, et c'est pourquoi je publie, telle que je l'ai prononcée, cette *Étude sur Béranger*.

Je n'ai fait, ce me semble, autre chose que rechercher quels ont été le rôle et la cordiale philosophie de Béranger, — ce politique dont la politique était l'amour, — et tracer rapidement un chapitre d'histoire. Y ai-je mis trop de passion? Je ne sais. Ceux qui voudront bien me lire en jugeront.

21 février 1865.

cher ici aux questions politiques qu'il a soulevées, et, j'en aurais le droit, que je n'en ai pas le pouvoir. Aussi bien, si je ne puis tout dire, et si j'ai la maladresse de trop dire, c'est au public intelligent et bienveillant qui m'écoute de suppléer aux lacunes de cette étude, c'est à lui de ne point chercher de malignes allusions où je ne veux placer que des vérités historiques. Béranger, comme tous les grands hommes, et plus que beaucoup de grands hommes, a ses défenseurs, ses fidèles et ses ennemis. Son nom, jeté au milieu de la foule, n'est pas de ceux qui retombent dans le silence ou le dédain ; il est de ceux qui réveillent des admirations sans bornes ou des rancunes sans trève. Quand on veut louer un homme tel que lui, on a pour soi tous ses admirateurs, mais on a contre soi tous ses adversaires. La chose serait toute naturelle et toute simple, et je n'y trouve rien d'étonnant. Mais le péril est, en cette matière, que plus d'un adversaire qu'on a contre soi est choisi parmi ceux que l'on estime et que l'on aime davantage. Il faut en prendre son parti et librement parler selon ses idées et sa conscience. Ce qui m'encourage surtout à présent, c'est que, par la date de sa naissance et celle de sa mort, Béranger appartient au cycle de la pure histoire. L'Empire, la Restauration, la Royauté de Juillet, la République, qu'il a traversés, sont entrés, grâce au nouveau ministre de l'instruction publique dans le programme de l'enseignement. Il est permis aux professeurs, dans nos lycées, de donner leur avis sur ces temps, naguère fermés aux études. Nous pouvons donc, en montant dans une chaire libre, glisser quelques mots, les plus modérés, non pas sur la politique, mais sur l'histoire contemporaine.

Nous vivons à une époque de recherches, de discussions, de séparation, et notre mot d'ordre semble être l'axiome de la chimie : Les corps n'agissent point s'ils ne sont pas disjoints. *Corpora non agunt, nisi soluta.* Nous autres, surtout, jeunes gens qui n'avons aucun lien avec le passé,

nous tenons à nous rendre compte de ce que furent les hommes qui nous ont précédés et quelle somme de bien et de mal leurs actions, leurs écrits, leurs idées, déposent au creuset de notre analyse. N'ayant à nous reprocher aucune faute, nous croyons devoir être sévères, quand il serait si beau d'être indulgents. Nous jugeons les actes, nous condamnons les mémoires. Parfois n'avons-nous pas sous les yeux toutes les pièces du procès. Parmi les victimes immolées à notre ardeur, à notre impatience, à notre tristesse de savoir, disparues des choses qui auraient pu subsister, parmi les boucs émissaires de notre jeune honnêteté, un des plus illustres est Béranger. Les jeunes et un peu les vieux, — je parle, bien entendu, des lettrés et non du peuple, robuste, quoi qu'on en dise, pour l'admiration, — l'ont sacrifié sans pitié. Au lendemain de ses funérailles, on disséquait déjà sa mémoire. En vain essayait-on de protester : les mains qui tenaient le scalpel étaient les plus fortes. Aujourd'hui que le temps, qui marche vite dans une année, a poussé son flot sur tout cela, peut-être est-ce faire œuvre bonne que de venir rechercher franchement ce qu'il y avait de juste dans les sympathies d'autrefois, ce qu'il y a d'exagéré dans la sévérité d'aujourd'hui. Je ne viens pas défendre Béranger, je viens le juger. Il est de ceux qui peuvent sortir purs du tribunal de l'histoire.

Je ne parlerai pas du Béranger des flons-flons, de celui qu'on se figure sous la treille, le verre en main, la pourpre du vin sur les lèvres. C'est ce Béranger-là, je le sais, qui fut de prime-saut populaire ; c'est lui dont on fredonna tout d'abord les refrains ; c'est le Béranger épicurien et badin, à qui Désaugiers disputerait peut-être la palme de la bonne humeur. Mais c'est une qualité secondaire, à mon avis, que d'être le boute-en-train de la table et des *soupers de Momus ;* un bon vivant ne vaudra jamais un bon mourant. Le Béranger voltairien et satirique, celui qu'on détestait à Montrouge et qu'on eût volontairement excom-

munié à Rome, ne m'appartient pas. Il serait peut-être périlleux de rappeler ces chansons narquoises fort ennemies du moyen âge, qui sentaient leur dix-huitième siècle et qui piquaient droit à leur but, barbelées comme des flèches. La question religieuse est de celles qu'il ne nous est point permis de traiter dans ces réunions. Je parlerai donc de Béranger *poëte populaire* et *poëte national*. On a précisément contesté à Béranger ce dernier titre; on lui a même dénié jusqu'au droit de porter le nom de poëte. Les critiques délicats ont constaté qu'il n'avait ni la grande poésie biblique de M. de Lamartine, ni le souffle si vaste et si puissant de Victor Hugo, ni les cris si profondément humains d'Alfred de Musset. Ils ont ajouté que la forme, chez Béranger, cette forme ardemment caressée qui donne tant de prix à l'idée, était le côté faible, et, pour le prouver, ils ont opposé à ce chef-d'œuvre, qui s'appelle la *Bonne vieille*, un merveilleux sonnet de Ronsard, aussi beau comme pensée, supérieur comme exécution. Puis, brusquement, après avoir dit ce que Béranger ne valait pas, ils ont conclu qu'il ne valait rien. Ils n'ont pas voulu, ils n'ont pas su voir peut-être quelle était la note-maîtresse de la poésie de Béranger, cette note patriotique, véritablement populaire, simple comme tout ce qui est grand, et qui, partie du peuple, allait droit vers le peuple par le plus court chemin, la clarté. Ils n'ont pas vu que Béranger voulait surtout enseigner; ils ont oublié tous ces vers-proverbes qui courent les mémoires comme des maximes de Voltaire, tous ces préceptes de dévouement ou de bonté, de patriotisme et de liberté, que Béranger a fait passer dans tous les cœurs, parce qu'il les a trouvés dans le sien. Et, croyez-vous, d'ailleurs, que Béranger eût l'orgueil de se comparer aux plus grands maîtres? Voici ce qu'il écrivait, le 14 février 1849, à une jeune fille dont il faisait en quelque sorte l'éducation, à mademoiselle Pauline Béga :

« Madame de Sévigné, dont malheureusement je ne puis te prêter les

lettres, car elles manquent à ma misérable bibliothèque, madame de Sévigné, disait, après avoir vu *Esther* à Saint-Cyr : « Racine a bien de « l'esprit. » Le mot esprit pouvait s'appliquer ainsi alors. A présent, quand on parle d'un grand poëte, on dit *génie*. C'est l'effet d'une langue qui marche et qui s'use en marchant; les mots simples ne lui suffisent plus : elle enfle sa voix. Tu préfères Béranger à Lamartine, parce que tu connais l'un et non l'autre; mais juge de la différence. En parlant de Lamartine, on vante son *génie*, et de moi on ne doit vanter que l'*esprit*. Pourquoi ? Parce que les œuvres de l'un ont une élévation qui manque à l'autre. Ne va pas me croire plus modeste que je ne le suis. Parmi ces écrivains qui prennent le ton élevé, beaucoup sont plus boursoufflés que forts et grands; mais chez nous on aime l'emphase, et il a fallu bien du temps pour que La Fontaine fût traité d'homme de génie. J'ai été plus heureux avec beaucoup moins de titres, et plusieurs critiques m'ont baptisé de ce nom. Mais ne t'y trompe pas; ma popularité a plus fait pour cela que mon mérite littéraire. Dans mon âme et conscience, Lamartine est bien au-dessus de moi, et je suis bien loin de La Fontaine.

C'est encore lui qui écrivait à Brazier .

> Si l'on dit que j'ai fait des odes,
> N'en crois rien, j'ai fait des chansons !

Il le savait bien, que son titre véritable, son titre devant la postérité, ce serait celui de *chansonnier*. Avec son bon sens, il ne dédaignait pas ce nom qui n'eût point suffi à une ambition plus haute. Il est le *chansonnier* comme La Fontaine est le *fablier*. Et ne sait-il pas quelle arme terrible elle est entre une main habile? La chanson, comme la baïonnette, est une arme française! C'est la chanson de *Roland* que nos premiers soldats chantaient en allant aux batailles. C'est la chanson de *Robert Wace* que fredonnaient nos serfs courbés sous leurs seigneurs. C'est en chantant que Jacques Bonhomme oubliait ses douleurs ou vengeait ses injures. Les chansons contre le Mazarin faisaient, comme les chants d'Amphion, remuer les pavés et se dresser les barricades de la Fronde. La royauté tombait au refrain d'une chanson, et la patrie renaissait aux accents de la *Marseillaise*. Les classiques du peuple, ce sont les chansonniers. Et Béranger, encore un coup, le savait

bien! Il ne dédaigna pas, lui, ces refrains qui couraient les rues : il les adopta et les ennoblit. Ses chansons furent ce qu'était la Chanson, tantôt joyeuses comme le vin au soleil, tantôt sombres comme un grondement du tonnerre, allant d'Olivier Basselin à Parny et de Boufflers à Tyrtée, amoureuses et sceptiques, railleuses et attendries, pleines de larmes et de menaces, de consolations et de représailles, accablées comme une armée en déroute, triomphantes comme un peuple victorieux! Mais toujours, toujours elles gardèrent le ton populaire, toujours Béranger resta fidèle à sa devise : *Le peuple, c'est ma muse!* Toujours il se souvint qu'il parlait à ceux qui n'ont pas le temps de lire et qui sont affamés de savoir. On a bien cherché à caractériser la personnalité de Béranger; chacun a voulu la définir à sa façon. Et pourtant il est bien simple, le *credo* du chansonnier. Béranger croyait surtout à trois grandes choses, il les proclamait et c'était : la libre pensée, la liberté et la patrie!

Il fut surtout un patriote. Ah! messieurs, nous ne savons pas tout ce que signifiait alors ce nom dont les Barnave et les Vergniaud, aussi bien que les Danton et les Camille Desmoulins, se faisaient une gloire! Nous ne savons pas quel courage il y avait à le proclamer, à une époque où, comme l'a dit Victor Hugo, « la France courbait la tête dans le sombre silence de Niobé, où il semblait qu'on eût peur du courage et qu'on eût honte de la gloire! » Reportons-nous donc par la pensée à ce temps néfaste où l'ennemi tenait chez nous garnison, où tout cet ancien régime qu'on avait détruit semblait renaître, où la Révolution paraissait reculer! Aujourd'hui, lorsque nous relisons les *Messéniennes* de Casimir Delavigne, notre impitoyable esprit d'examen et de critique va chercher dans ces vers les rimes faibles ou les chevilles. Mais on ne se préoccupait, à l'heure où ces poésies courageuses passaient dans la foule, que de l'ardeur qui les animait, et l'on sentait sou-

dain son cœur battre, lorsque le poëte s'écriait en parlant de la France, de la pauvre France :

Malheureux de ses maux et fier de ses victoires,
Je dépose à ses pieds ma joie et mes douleurs;
J'ai des chants pour toutes ses gloires
Des larmes pour tous ses malheurs!

Souvenez-vous que les crosses des Prussiens résonnaient encore sur le pavé de nos rues, et que les arbres des Champs-Élysées portaient encore sur leur écorce la déchirure du licou des chevaux cosaques. Souvenez-vous que les malheureux ont tant besoin d'une main tendue, et vous verrez que c'était bien mieux encore que de la poésie, c'était un acte de courage!

Eh bien! on a reproché à Béranger de n'avoir pas alors défendu ce sol, qu'il aimait tant, contre l'invasion. On nous l'a montré fuyant la conscription pendant que les volontaires paysans mouraient dans l'Alsace et les Ardennes. Mais, à ce moment même, tandis que l'armée abattue défendait le terrain pied à pied, tandis qu'on entendait gronder le canon des alliés, une voix vibrante s'élevait parmi la foule et poussait comme un coup de clairon sa note au milieu de la fusillade :

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France,
Gai! gai! serrons nos rangs,
En avant, Gaulois et Francs!

Non! le poëte ne se taisait pas, et pendant que les soldats combattaient avec leurs armes, il combattait aussi, lui, avec son génie!

Mais le temps passe. Tout est consommé. La Restauration est un fait accompli. Le droit populaire est remplacé par le droit divin. La réaction pousse des cris de haine. Les grands mots d'indépendance sont proscrits. Tout bas,

on étouffe des sanglots, ou des soupirs, ou des menaces. Tout bas on souffre. Tout bas on pleure. Qui consolera de nouveau la France courbée, la France sans gloire et sans liberté? C'est Béranger. Regardez cette salle où la lampe éclaire une table entourée de convives. Le dîner touche à sa fin; les conversations se croisent. Avec précaution on échange les nouvelles, les propos du jour et les derniers *on dit;* l'un parle du général Foy mourant chaque jour de la tribune, la lutte développant en lui l'anévrisme qui le tuera; l'autre raconte Benjamin Constant menacé à Strasbourg, Benjamin Constant cerné dans sa maison de Saumur, Benjamin Constant, coupable de libéralisme; un troisième enfin déploie le journal.... — Savez-vous la nouvelle? On vient d'expulser de la Chambre un député qui s'appelle Manuel. Qu'avait-il fait? Il avait parlé trop haut et trop bien. Il était assis à son banc, des gendarmes sont entrés, le brigadier a dit : *Empoignez-moi cet homme-là!*... Puis, autour de la table, on se tait, les regards seuls parlent encore, des regards éloquents et pleins de colère. Alors on hésite, on attend, on s'assure qu'on n'écoute pas à la porte, on ferme les volets, on se serre les uns contre les autres comme des enfants qui vont écouter quelque fantastique histoire; l'un des convives se lève, et c'est, en effet, l'histoire incroyable qu'il raconte, l'épopée splendide, le conte des temps disparus... Il chante alors, et ce sont les chansons de Béranger. On les chante tout bas! Mais si bas qu'on les chante, ces chansons aussitôt réveillent les souvenirs demi-mornes et les espérances endormies.

C'est *le Vieux sergent* berçant ces fils avec « ces airs proscrits qui réveillent les rois en sursaut; » c'est *le Vieux drapeau*, dont on déploie les glorieuses guenilles ; c'est *le Quatorze juillet* et le soleil éclairant un peuple vainqueur. Alors, les fronts se redressent, les yeux brillent, le cœur bat. Le jeune homme s'est levé, son sang bouillonne, il

demande quand viendra demain, et demain, il sera le combattant des journées de juillet. Le vieillard, lui, respire dans ces chants rebelles le vent sacré qui soufflait au jour glorieux où tombait la Bastille !

Béranger fut un conspirateur en son genre ; il organisa le *carbonarisme des chansons !*

Je les ai relues, ces chansons politiques, pleines encore de poudre, et je les admire ; mais peut-être leur préféré-je la suite des chansons sociales ou philosophiques, qui datent de quelques années plus tard, de cette monarchie de Juillet où l'on pouvait écrire encore et dire tant de choses, et qui sont toujours de saison : les *Fous*, par exemple, les *Étoiles qui filent*, le *Bonheur*, dans ses *Dernières chansons*, l'*Histoire d'une idée*. Celles-ci abordent nettement et courageusement les questions que la société doit résoudre, sous peines terribles. Les redoutables problèmes de l'instruction, du travail, de la misère, Béranger, lui aussi, les a regardés en face. La plupart du temps, la solution qu'il leur trouve est l'amour. Mais parfois aussi la vue des choses qui l'entourent lui arrache des cris qui sont des avertissements et qui ressemblent à des menaces. Écoutez-le prêter sa voix à toutes ces tribus hostiles au joug, et qui sont les *Contrebandiers* ou les *Vagabonds;* aux *Bohémiens*, aux *Gueux*, si fortunés dans leur gueuserie ; à *Jeanne la Rousse*, la femme du braconnier. Cette chanson des *Contrebandiers*, je la citerais volontiers tout entière :

Aux échanges l'homme s'exerce;
Mais l'impôt barre les chemins.
Passons : c'est nous qui du commerce,
Tiendrons la balance en nos mains.
Partout la Providence
Veut, en nous protégeant,
Niveler l'abondance,
Éparpiller l'argent.

.... Quoi! l'on veut qu'unis de langage,
Aux mêmes lois longtemps soumis,
Tout peuple qu'un traité partage
Forme deux peuples d'ennemis?...

A la frontière, où l'oiseau vole,
Rien ne lui dit : Suis d'autres lois.
L'été vient tarir la rigole
Qui sert de limite à deux rois.
Prix du sang qu'ils répandent,
Là, leurs droits sont perçus.
Ces bornes qu'ils défendent,
Nous sautons par-dessus.

Point d'obstacles! tel est le mot d'ordre de Béranger. Point de menottes au travail, la liberté partout, la liberté, cette grande résolutrice des questions! Aussi demande-t-il l'instruction pour tous; aussi veut-il montrer à la société tout ce qu'elle perd par sa faute d'efforts inutiles, d'énergie superbe, de dévouement et d'amour. Cette fois c'est le *Vieux Vagabond*, qui parle en râlant du fond de son fossé :

Dans ce fossé, cessons de vivre;
Je finis vieux, infirme et las.
Les passants vont dire : Il est ivre.
Tant mieux! ils ne me plaindront pas.
J'en vois qui détournent la tête;
D'autres me jettent quelques sous.
Courez vite; allez à la fête,
Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse,
Parce qu'on ne meurt pas de faim.
J'espérais voir, de ma détresse,
L'hôpital adoucir la fin.
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné.
La rue, hélas! fut ma nourrice;
Vieux vagabond, mourons où je suis né (1).

(1) J'aurais pu citer encore ce couplet :

Le pauvre a-t-il une patrie?
Que me font vos vins et vos blés,

Comme un insecte fait pour mûre.
Hommes, que ne m'écrasiez-vous ?
Ah ! plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mis à l'abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi ;
Je vous aurais chéris en frère.
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi !

Dans une édition illustrée de Béranger, Charlet a représenté ce vieux vagabond les cheveux blancs, la barbe inculte, demi-nu, vêtu d'une souquenille, les sabots pleins de paille, étendu sous quelque hêtre, sa béquille entre les jambes. Un brillant équipage passe auprès de lui, puis une dame décolletée, qui tient un enfant par la main. L'enfant curieux voudrait aller vers le vieillard : avec courroux la mère le retient et l'entraîne. La gravure de Charlet est un chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre effrayant. Et que de gens qui ont rencontré sur la route un tableau pareil, mais vivant cette fois, se sont détournés de leur chemin, ont fermé leurs oreilles pour ne pas entendre la plainte, et leurs yeux pour ne pas voir le haillon ! Que de gens pour qui misère est crime et qui se figurent que le vice seul conduit à l'hôpital ! C'est à ceux-là que Béranger parlait ;

Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés ?
Dans vos murs ouverts à ses armes,
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot j'ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

C'est la fable de La Fontaine : *le Vieillard et l'âne* : — Fuyons, dit le vieillard tremblant à son âne chargé du bât. Fuyons ! voici l'ennemi.

— Eh ! que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois ?
Sauvez-vous et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître,
Je vous le dis en bon françois.

Ils se rencontrent cette fois, le fablier et le chansonnier ! Mais, au fait, n'a-t-on pas traité La Fontaine de *socialiste* ?

c'est aux immortels docteurs Pangloss qu'il prouvait que tout n'est pas pour le mieux dans la meilleure des sociétés possibles; c'est à la prudence qu'il s'adressait en même temps qu'à la pitié, à la peur en même temps qu'à l'amour. De tels accents cruels sont rares, d'ailleurs, chez lui. Il ne croit pas — il a bien raison — aux résultats de la haine; il ne veut ni révolte ni vengeance. Il dirait, comme cet ancien, « que la raison est une arme plus puissante que le fer, » et, plus que la raison encore, la concorde, la paix.

Humanité, règne, voici ton âge!

dit-il. Il rêve, — ah! laissez dire les rêveurs, ce sont les voyants, — il rêve l'universel amour et la sainte-alliance des peuples. Il la voit, cette alliance, prochaine et inévitable. Il sait ce que la gloire coûte de sang. Il demande, à présent que le territoire est délivré, la paix et la paix éternelle, et, pour lui, le bonheur de tous est dans le dévouement, dans la liberté, l'égalité, mais surtout dans la fraternité de tous. Il est le *bonhomme* en politique comme en toutes choses; mais ne vous fiez pas trop à cette bonhomie. Regardez comme son sourire fin et doux devient railleur à de certains moments. Il a des dents, il emporte le morceau; il est redoutable à ses heures, Il a pour arme, d'ailleurs, cette maîtresse ironie qui s'enfonce comme un poignard et qu'il retourne dans la plaie en riant. Plus dangereux peut-être quand il raille que lorsqu'il combat, ce sont ses chansons satiriques qui l'envoient à Sainte-Pélagie ou à la Force, et M. de Marchangy les entend chanter, dans la rue, au retour de l'audience, comme si elles avaient été écrites pour servir de refrain à son réquisitoire.

Un jour, la Belgique se soulève, chasse les Hollandais, se trouve libre et se prend à hésiter sur le gouvernement

qu'elle choisira. Béranger voit là matière à conseils ironiques; il n'y manque pas. Il s'assied à son bureau et lance par la fenêtre une feuille de papier où il a écrit : *Conseils aux Belges.*

Quels biens sur vous un prince va répandre!
D'abord viendra l'étiquette aux grands airs;
Puis des cordons et des croix à revendre;
Puis ducs, marquis, comtes, barons et pairs;
Puis un beau trône en or, en soie, en nacre,
Dont le coussin prête à plus d'un émoi.
S'il plaît au ciel, vous aurez même un sacre.
Faites un roi, morbleu! faites un roi.

. . . . . .

Chez vous pleuvront laquais de toute sorte;
Juges, préfets, gendarmes, espions,
Nombreux soldats pour leur prêter main-forte;
Joie à brûler un cent de lampions.
Vient le budget! Nourrir Athène et Sparte
Eût, en vingt ans, moins coûté, sur ma foi.
L'ogre a dîné; peuples, payez la carte.
Faites un roi, morbleu! faites un roi.

J'ai entendu dire souvent que Béranger n'avait dû son succès qu'aux circonstances dans lesquelles il avait écrit ses chansons, prenant pour thème tel ou tel sujet à l'ordre du jour, encyclique ou sermon, ordonnance ou discours, et que sa verve se fût quelque peu éteinte dans un temps de liberté. Le reproche est assez spécieux. La preuve en est, ajoutait-on, dans la conduite qu'il a tenue en Février 1848. On ne songe pas que Béranger était vieux alors et ne chantait plus guère. Au reste, cette page de la biographie de Béranger est, je l'avoue, la page difficile et délicate. La république, rêve de Béranger, était là. On l'appelle à la diriger. Il semble effrayé de la tâche et refuse. Il était vieux! Mais cet ancien avocat au parlement de Normandie, ce vieillard qui s'appelait Dupont (de l'Eure) était plus vieux encore. Quand le gouvernement provisoire arriva sur la place de l'Hôtel-de-Ville, il fallut soulever

l'octogénaire tout ému pour escalader les barricades et les pavés; Dupont (de l'Eure) avait plus de quatre-vingts ans et voulait encore être utile, et, de sa voix devenue faible, il répétait à cette foule, qui le saluait de ses vivats : « Pas de guerre civile, mes enfants, surtout pas de guerre civile (1). » C'était l'heure où tous les dévouements devaient, accourir, où la patrie demandait encore les volontaires, où, donnant à tous des droits, elle exigeait de tous des devoirs. Béranger se réjouissait, lui aussi, de ce qu'il appelait la *grande victoire du peuple* (*Correspondance*, t. III, p. 409). Il écrivait : « Dieu soit béni ! Lamartine a été admirable et les républicains sont à l'abri de tout reproche. » Mais il ajoutait : « Nous voulions descendre marche à marche, on nous fait sauter un étage. » — N'importe; puisqu'on était dans la rue, ce n'était pas une raison pour remonter chez soi. Popularité oblige.

J'ai franchement abordé cette partie de la vie de Béranger, parce que c'est celle-là surtout qui lui a été le plus reprochée par ses coreligionnaires politiques, devenus ses adversaires. Mais, parmi les républicains eux-mêmes et les moins soupçonnés de partialité, on en pourrait trouver qui expliquent et qui absolvent la conduite de Béranger. J'aurais pu dire simplement : qui expliquent. La plupart des arrêts trop sévères viennent d'un manque d'explications. Parmi ces juges vraiment calmes, je choisis, comme un des plus illustres M. Louis Blanc :

« Quelques esprits ardents, dit M. Louis Blanc cité par M. Arthur Arnould dans son livre : *Béranger, ses amis, ses ennemis et ses critiques*, ont reproché, et, aujourd'hui encore, reprochent à Béranger de n'être pas demeuré, en ces jours orageux de 1848, à un poste où sa présence eût peut-être empêché beaucoup de mal. Quant à moi, je dois dire que sa décision ne m'étonna point. C'était lui qui m'avait, en quelque sorte, tenu sur les fonts baptismaux de la politique; c'était lui qui, avec une affection presque paternelle, avait essayé de guider mes premiers pas dans l'âpre carrière. J'avais donc eu l'occasion de l'étudier, et nul mieux

(1) Voy. Daniel Stern : *Histoire de la Révolution de* 1848.

que moi n'avait la mesure de cette grande prudence de Béranger, dont les conseils avaient quelquefois irrité, en les enchaînant, les impatiences de ma jeunesse. Il était républicain, à coup sûr; mais il n'apercevait la République que de loin, bien loin encore dans l'avenir, parce que la génération contemporaine ne lui paraissait pas propre à fournir des républicains; parce que, dans la plupart de ceux qui se proclamaient tels, et qu'il jugeait sincères, il ne découvrait qu'aspirations généreuses où il cherchait des convictions réfléchies; parce qu'enfin beaucoup d'entre eux, suivant lui, prenaient follement pour de la dignité personnelle le mépris de toute discipline, et l'envie pour l'égalité. Je me souviens qu'un jour il me dit, avec un sourire doucement moqueur : « — Vous êtes trop pressé, mon enfant; vous parlez de république? Mais dans une république, il faut un vice-président, attendu que le président peut tomber malade. Or, trouver aujourd'hui quelqu'un qui se contente d'être vice-président, voilà le difficile. » — Cette sagesse si fine, si tranquille, si prompte à s'effaroucher néanmoins, et qui volontiers s'exagérait, sous le rapport de l'observation, le mauvais côté des choses humaines, disposait mal Béranger à accepter une situation quelconque dans la tourmente de 1848. Nommé membre, malgré lui, d'une assemblée qui couvait des colères implacables, il n'en eut pas plus tôt entendu les sourds grondements qu'il pressentit les suites. Il n'était pas homme à se méprendre sur la portée de la lutte qu'il voyait s'engager entre les élus de la province et de Paris. Y avait-il chance qu'il intervînt d'une manière tant soit peu efficace? Le déchaînement des passions réactionnaires, au début même, la fin de non-recevoir opposée à la plus légitime des demandes, le refus du peuple d'assister à une fête de la Concorde inaugurée sous de pareils auspices, les clameurs de la presse, l'exaspération des clubs, tout cela semblait annoncer qu'un conflit, et furieux, était désormais inévitable: Béranger, convaincu de son impuissance à le prévenir, demanda que sa vieillesse ne fût point condamnée au désespoir d'y figurer. »

Messieurs, c'est un vaincu de 48, c'est un de ceux qui ont le plus perdu (jusqu'à leur foyer), c'est un exilé de la République qui parle. Et voyez s'il rejette sur Béranger le poids de sa défaite! Un démocrate sincère, M. Eugène Pelletan, a cru devoir être plus sévère. D'autres que moi, de ceux qui ont connu Béranger et qui avaient le droit de le défendre, lui ont répondu, M. Paul Boiteau le premier, puis M. Arthur Arnould, qui a compté les adversaires et les amis de Béranger, les a pour ainsi dire pesés et nous a montré de quel côté penchait la balance. Si un homme vaut surtout par ses amis, Béranger valait beaucoup, lui qui

vécut en communauté de cœur avec M. de Lamartine, M. Thiers, M. Mignet, M. Michelet, avec Chateaubriand, avec Lamennais, avec Manuel, lui que de jeunes esprits ont su si vaillamment défendre, lui devant qui le héros de Venise, devant qui Daniel Manin venait s'incliner (1).

(1) Quand donc cesserons-nous de nous déchirer ainsi les uns les autres? Quand donc, nous aussi, apprendrons-nous à pratiquer la tolérance? Sans aller bien loin, à quoi ont abouti ces philippiques violentes dont M. Jules Favre a été l'objet lors de sa réception à l'Académie française? En vérité, est-il un plus surprenant, un plus inattendu spectacle que celui que nous ont offert certains démocrates, et des plus autorisés, et des plus sincères, attaquant, au nom de la démocratie, M. Jules Favre, le tribun devenu académicien? J'avais lu la veille un article du *Pays* qui m'avait à la fois irrité et attristé, et vraiment je croyais le relire encore. Savez-vous rien de plus déconcertant que ces scissions et ces reproches inutiles? Ne remarquez-vous point que, tandis que nous procédons par exclusion, proscrivant des gens de notre couleur pour une simple question de nuances, nos adversaires obéissent au mot d'ordre, marchent en bataillons serrés, et, groupes de cadavres au service des idées mortes, vont au combat, semblables à ce comte Alvar Giron de la légende, qu'on avait mis en selle, trépassé et déjà rongé des vers, mais debout encore et emprisonné dans son armure comme une momie dans ses bandelettes?

Hélas! et parce que la division est dans le camp de la vérité, ces ambulantes momies gagnent plus d'une fois les batailles!

A qui la faute?

Il est un mot que nous oublions trop, ce grand mot qui est *tolérance*, Les questions inutiles nous séparent; les querelles byzantines attisent la discorde. Ces questions brûlantes du matérialisme, du spiritualisme, détournent les esprits de spéculations plus vivantes. Se querellerait-on encore entre sociniens et manichéens? Qu'importe à la cause éternelle de la liberté ce que je cache au fond de ma conscience? Silvio Pellico était un croyant. L'Italie, qui — ceci est un fait — est plus près du rationalisme que la France, a-t-elle pour cela renié le patriote captif?

Voyez où l'on en arriverait avec cet exclusivisme maladroit. Robespierre lui-même sera suspect; oui, Robespierre, lui qui croyait à l'existence de l'Être suprême. On le renverrait à Jérusalem, ou plutôt à la rue de Jérusalem.

En vérité, je ne me reconnais point le droit d'imposer à mon voisin mon *credo* ou mon *nego*. Je réclame seulement le droit de nier ou de croire à ma guise. Mais surtout je voudrais qu'on ne tirât point sur ses propres troupes, parce que, tout en revêtant le même uniforme, quelques-uns auraient la faiblesse de porter des scapulaires sur leur poitrine. Tolérance, fraternité, voilà les mots d'ordre. Prenons garde de donner

Il est assez étrange qu'un homme, laissant après lui des œuvres que tout le monde peut ouvrir et étudier, ait vu ses idées mêmes et ses convictions mises en suspicion ou défigurées. Le reproche le plus fréquent qu'on ait adressé à Béranger est celui de s'être fait le poëte et comme le rapsode de la gloire et du génie militaires. Cette fois encore, pour répondre, il faut se reporter en arrière et se demander ce que signifiaient, au temps où Béranger chantait, ce génie et cette gloire. L'Empire, c'était la Révolution incarnée dans un homme, c'était le temps où l'on « bousculait tous les rois, » où

La liberté mêlait à la mitraille
Des fers rompus et des sceptres brisés;

où l'on promenait par l'Europe le drapeau tricolore, déployé en 89 pour la première fois, et Béranger, comme tous les libéraux d'alors, livrés aux Bourbons, regrettaient l'Empire comme on regrette la liberté vaincue; la France et l'Empereur étaient tombés ensemble à Waterloo, et cette chute profonde donnait à celui qu'on appelait l'homme du destin, le prestige du malheur. Il semblait que la nation fût captive avec lui, comme si les nations s'incarnaient à jamais dans un homme et abdiquaient par ses mains. N'importe, Béranger, qui avait raillé l'esprit de conquête,

l'exemple du soupçon. Veuillot ricane devant ces querelles. Nous devons faire envie aux autres et non pitié.

Et quant à l'habit vert qu'a endossé M. Jules Favre, pourquoi vraiment ne le porterait-il point? Victor Hugo n'a-t-il pas cet habit brodé suspendu dans sa garde-robe? La République n'a-t-elle pas déjà vu Lakanal, Daunou, — combien d'autres! — s'asseoir sur ces mêmes bancs de l'Institut que le public prend pour des fauteuils? N'y est-il pas entré, M. Jules Favre, affirmant de sa grande voix la liberté, et, pour un jour, transformant les murmures académiques discrets et délicats en applaudissements ardents? Allez, si vous voulez clouer au pilori les renégats et les traîtres, ne prenez pas ceux qui luttent avec nous, vous n'avez qu'à choisir ailleurs. Soyez sans crainte, les échantillons ne vous manqueront pas.

qui avait chanté le roi d'Yvetot, lequel n'agrandit point ses États et ne fit pleurer le peuple qu'à sa mort ; Béranger fort mal noté aux Tuileries, Béranger chanta le soldat terrassé et prisonnier ; mais il ne chanta que le soldat, la redingote légendaire passant à travers les obus, et dans ce soldat, il oubliait César, pour ne voir que le peuple, le peuple couronné.

Je n'ai flatté que l'infortune! disait-il. Tous alors pensaient comme lui. C'était au nom de Bonaparte que les républicains, comme les sergents de la Rochelle, montaient sur l'échafaud ! Et dans cette gloire militaire même, Béranger sut choisir. Il fut pour le peuple, pour les grenadiers abandonnés, pour ces mutilés de toutes les guerres qu'on laissait dans l'ornière avec leurs inutiles croix pour payer et panser leurs blessures, pour ces héroïques oubliés, les « brigands de la Loire, » alors sans asile et sans pain ; il fut pour ceux dont le sang paya les grades des généraux, les trônes des soldats de fortune, et célébra le dévouement des petits en même temps qu'il flétrissait la trahison des grands :

Les valets à nobles ancêtres
Ont fui, le nez dans leur manteau.
Tous, dégalonnant leurs costumes,
Vont au nouveau chef de l'État
De l'aigle mort vendre les plumes.

Il fut pour tout ce qui souffrait et tombait, pour les humiliés, pour les bafoués, et ne voyant que le présent, oubliant le passé, sans songer à l'avenir, il chanta celui de qui l'image proscrite signifiait alors — ce fut la grande erreur — Révolution et Liberté.

Mais il chanta surtout, et de sa voix la plus fière, les héroïques soldats républicains ; il chanta ces habits en lambeaux qui « brillaient dans la bataille ; » l'armée de Sambre-et-Meuse, l'armée du Rhin, les soldats de Jourdan, de Hoche et de Marceau :

Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
Aux bords du Rhin, à Jemmapes, à Fleurus,
Ces paysans, fils de la République,
Sur la frontière à sa voix accourus?

C'était le soldat qu'il aimait, ou plutôt le paysan en uniforme, défendant sa chaumière et ses moissons; il voulait sur le vieux drapeau le coq superbe des Gaulois; il célébrait la *gloire roturière*, la gloire volontaire, les grands élans de la patrie vers l'indépendance. Quant aux éblouissements, quant aux kolbacks brillants, quant aux habits galonnés, quant aux plumets, quant aux panaches, il les regardait passer; les clairons et les tambours, il fermait sa fenêtre et mettait son bonnet sur ses oreilles. Ah! les tambours:

Terreurs des nuits, troubles des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours?
Tambours, tambours, maudits tambours!

Sous l'Empire ils ont fait merveille.
J'ai vu ces racoleurs puissants
Du génie assourdir l'oreille,
Étouffer la voix du bon sens.

Celui qu'à régner Dieu condamne,
S'il veut faire en grand son métier,
Sait combien il faut de peaux d'âne
Pour abrutir le monde entier.

Non, non, Béranger ne fut le courtisan de personne, et de la gloire militaire du premier empire moins que de toute autre! Il suffit de lire, pour s'en convaincre, sa *Correspondance*, recueillie par M. P. Boiteau, cette *Correspondance* merveilleuse qui ne sera pas un de ses moindres titres devant la postérité. Lisez la lettre qu'il écrivait, le 19 août 1853, à M. Alexandre Dumas, qui voulait en faire un collègue de M. Belmontet; lisez toute cette suite de confessions où le chansonnier républicain dit, cette fois,

toute sa façon de penser. Tâchez de vous procurer aussi une chanson qui n'a point paru dans son dernier recueil, et que M. Arnould cite tout entière dans son livre, sans que je puisse ici en faire autant (1). Vous verrez ce qu'il faut prendre et ce qu'il faut laisser des jugements des critiques. Lisez d'ailleurs cette *Correspondance*, non point par curiosité, mais par amour de ce qui est honnête et sain. C'est là que vous trouverez le Béranger intime, bon, doux, narquois et dévoué à la fois, conteur comme Charles Nodier, un *Petit Manteau bleu* sarcastique, qui fait bon marché de son repos, lui, l'ami du coin du feu, lorsqu'il s'agit de quelque protégé, d'un pauvre diable ou d'un malheureux. Ah! comme il quitte alors sa cheminée et ses pantoufles, comme il court, comme il sait demander pour les autres, cet original qui ne demanda rien pour lui-même! Il console et soutient Rouget de Lisle vieux et misérable; il donne çà et là, quoiqu'il soit pauvre; il fait des pensions à des indigents, une rente régulière de 480 fr. à une vieille femme sans ressources, une rente de 500 fr. à une autre; que de traits ignorés! Que de bonhomie sincère, qu'il faisait bon être son ami! M. Eugène Noël, l'auteur des *Légendes françaises*, nous a montré, dans un charmant petit volume beaucoup trop court à mon gré, ce Béranger que la *Correspondance* nous a fait connaître tout entier. M. Noël allait souvent chez Béranger en compagnie de M. Michelet. Il écoutait; il a rassemblé ses souvenirs, et nous ne nous en plaindrons pas. J'emprunte deux jolis traits entre vingt autres dans ces *Souvenirs de Béranger :*

« .... Béranger nous parla beaucoup des femmes : il les voudrait plus occupées (les femmes qui ont de l'aisance); qu'elles participassent davantage à la vie publique; que dans chaque commune il y eût un hôpital, une école; que les femmes y eussent autorité, *initiative*; qu'enfin la famille se reconstituât dans la commune. — « J'ai toujours pensé, dit-il en-

(1) Elle a pour titre : *Le Mort et la Police*. Voyez la chanson à la fin de ce volume (Appendice).

core, à faire un roman : *La Femme qui s'ennuie.* — Et la femme qui se désennuie? observa M. Michelet. — Mais vous m'enlevez mon dénoûment! s'écria Béranger avec une verve charmante. » (P. 39.)

N'est-ce pas bien joli?

Mais voici un trait singulièrement beau, à mon avis, dans sa simplicité :

« Chez Béranger, dit M. Eug. Noël (p. 36), nous rencontrâmes ***, qui resta tout le temps de notre visite. Affaibli, engourdi comme par l'usage habituel de l'opium, d'une nonchalance désespérante à parler, ce pauvre homme, qui fut beau et qui le serait encore s'il n'avait cette tenue, cette parole, ce regard, ne porte que trop les stigmates d'un homme qui s'est laissé acheter, puis qui a voulu se racheter, et dont l'âme s'est retrouvée à jamais incertaine entre le bien et le mal. Et cependant c'était un homme merveilleusement doué, maniant le vers comme la prose; qui pouvait mieux empreindre une trace forte, nette, ineffaçable?... Quoi qu'il lui soit advenu, il reste intéressant.

« J'ai assisté à une scène bien touchante : les deux hommes les plus purs, les plus honnêtes de ce temps, Béranger, M. Michelet, l'avaient là entre eux, ce pauvre homme si indigent, si troublé, si déchu; et, avec une bienveillance pleine de grâce, ils s'adressaient à lui, le relevaient à eux, lui montrant de la confiance, encourageant tout ce qu'il disait de judicieux. M. Michelet racontait comment, à sa première leçon, il avait redemandé le Panthéon pour Mirabeau, disant qu'une expiation de cinquante années dans le cimetière de Clamart, au milieu des condamnés à mort, suffisait; qu'il fallait maintenant réhabiliter ce pauvre grand homme; — faisant entendre ainsi à celui qui l'écoutait que l'avenir serait juste, même pour celui qui avait failli, qu'il y avait toujours à espérer. Béranger faisait toutes sortes de frais d'anecdotes, d'épanchements, de causerie familière. Jamais je ne l'ai vu plus bonhomme, se mettant si bien à son aise. »

Permettez-moi, messieurs, de saluer cet admirable sentiment qui poussait en même temps M. Michelet et Béranger. L'homme est surtout grand, disons-le bien haut, par la somme de bonté et de sacrifice qu'il possède. Ce qui rapproche l'animal de l'homme, c'est l'amour; mais ce qui élève l'homme au-dessus de tous les êtres de la création, c'est ce merveilleux et divin sentiment dont il a seul le privilége, c'est cette vertu qui rend plus grands que les autres ceux qui la pratiquent davantage, c'est la Pitié (1).

(1) J'aurais pu raconter encore, et mes auditeurs l'eussent assurément

Ne croyez pas, au surplus, que cette bonté charmante exclût en rien la malice. M. Louis Blanc nous disait tout à l'heure que Béranger jugeait parfois avec tristesse les hommes et les choses; comme tous les honnêtes gens, il avait ses velléités misanthropiques : c'est que Béranger était un homme excellent et point du tout niais. — « Que de volumes on remplirait des aventures scandaleuses de ce temps-ci! » lui dit un jour Lamennais. — « Pour moi, j'en sais pas mal, » fit Béranger. Il avait commencé une façon de livre intitulé : *Réflexions sur mes contemporains*. Puis au dernier moment il le brûla. Je le regrette. Il nous aurait appris bien des choses. J'imagine que ce manuscrit de Damoclès, suspendu sur la tête de plusieurs illustres, n'a pas peu contribué à aiguiser leurs rancunes contre Béranger.

écoutée avec la même sympathie, certaine anecdote très authentique et très-ignorée : Béranger avait pour ami un pauvre garçon qui passait ses journées enfermé dans un bureau de la Douane, je crois, et qui, le soir, faisait des vers. A ce commerce, le poëte inconnu gagnait peu de chose et se fatiguait beaucoup. Il vint à perdre sa place. — « Eh bien! se dit-il, mes vers me nourriront! » Et il fit des vers de plus belle. Je n'ai pas besoin de vous dire que sa poésie le tenait à la diète. Et le pauvre homme avait un enfant!

Le jour de l'an venu, il envoyait régulièrement son petit garçon chez Béranger réciter une fable.

Au jour de l'an 1857, Béranger vit accourir le gamin tout souriant avec sa fable sur les lèvres. — « Ah! ah! c'est toi, mon gaillard? Voyons, serons-nous bien sage cette année? » L'enfant en fit le serment et récita la fable, œuvre de son père. Quand il eut fini, Béranger lui frappa sur la joue, l'embrassa et lui mit entre les mains une boîte de bonbons. — « Tiens, voilà pour te recompenser. Aie bien soin de ces dragées et ne mange pas tout à la fois! »

L'enfant revint chez son père, rapportant les bonbons comme un trophée. Il en fut économe, il n'en mangeait qu'aux jours de fête, et le chansonnier était mort que la boîte durait encore. Inutile de dire que le père de l'enfant, qui faisait toujours des vers, était toujours aussi pauvre. Un soir qu'il était rentré triste après une journée de courses, de tentatives et de démarches vaines, l'enfant accourut vers lui, tenant à la main un chiffon de papier. — « Tiens! regarde père! J'ai fini mes dragées, et voilà ce qu'il y avait au fond de ma boîte! » — Il y avait un billet de deux cents francs que Béranger avait discrètement caché pour le père parmi les bonbons donnés à l'enfant.

Il leur avait fait une belle frayeur! On ne pardonne point cela. Peut-être auraient-ils compté avec Béranger biographe. En tout cas, ils lui tinrent rigueur de la panique qu'il avait causée.

Un homme, qu'on ne peut compter parmi les fanatiques de Béranger, mais qui lui a rendu justice, Proudhon, n'a pas de craint de dire, lui, tout ce qu'il pensait de ceux qui l'entouraient. Et vous avez vu quelles ont été ses funérailles, bien méritées. Proudhon, qui proclame nettement (c'est aller loin) Béranger le plus grand poëte du dix-neuvième siècle, lui reproche d'être un poëte *femmelin*. Mais le reproche ne peut étonner, sous la plume de ce mâle génie qui s'appelle Proudhon. Proudhon, d'ailleurs, aime profondément cette poésie où il retrouve la fibre populaire qu'il a en lui. Ces deux hommes, justement, nous représentent bien le peuple. Proudhon, c'est le peuple robuste et puissant, toujours à l'œuvre, sur l'enclume, sur le sillon, toujours; Béranger, c'est le peuple à demi bourgeois, content de peu, se retirant dans son petit jardin dès qu'il a gagné de quoi l'acheter, et le cultivant comme Candide. Proudhon pousserait volontiers les bœufs de l'aiguillon; Béranger se contente de greffer ses rosiers ou de soigner ses tulipes. L'un est un laboureur, l'autre un jardinier. L'un s'inspire du génie populaire, large, âpre, gras et de forte encolure : il va chercher ses mots dans Rabelais; l'autre demande au génie gaulois ses saillies, sa verve, son ironie, sa gaieté, sa philosophie enjouée et feuillette d'ordinaire Montaigne. En politique, Proudhon est un révolutionnaire, Béranger est un libéral. Proudhon, c'est le chêne superbe, au tronc noueux, à la séve ardente; Béranger, c'est le peuplier qui pousse droit ses rameaux vers le ciel et l'idéal. Le chêne est, je le sais, l'arbre divin de nos pères, enfonçant dans le sol ses racines rudes, l'arbre symbolique où les druides cueillaient le gui sacré des Gaulois. Mais n'oublions pas le peuplier, *populus*, l'arbre du peuple, l'arbre de la liberté.

Il faut bien que je m'arrête, messieurs; et que j'aurais pourtant encore de choses à dire! Mais, épuise-t-on jamais de tels sujets? J'aurais voulu chercher avec vous des preuves nouvelles de bonté et de sagesse dans les œuvres de celui qui, pour le caractériser par deux citations, chanta la liberté, « *rebelle antique et sainte,* » et qui s'écriait fièrement :

Je suis du peuple, ainsi que mes amours!

Mais, encore une fois, ses œuvres parlent d'elles-mêmes. Ces œuvres, vous les savez toutes, et je vous demande pardon de citer encore ce testament suprême que Béranger, soulevant la pierre du tombeau, nous a laissé : — dernière et magnifique inspiration qui fut la confession du patriote :

France, je meurs, je meurs; tout me l'annonce.
Mère adorée, adieu. Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce.
Aucun Français t'aima-t-il plus? Oh! non.
Je t'ai chantée avant de savoir lire,
Et quand la mort me tient sous son épieu,
En te chantant mon dernier souffle expire.
A tant d'amour donne une larme. Adieu!

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie,
Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé,
De leurs bandeaux, j'ai fait de la charpie
Pour ta blessure, où mon baume a coulé.
Le ciel rendit ta ruine féconde;
De te bénir les siècles auront lieu;
Car ta pensée ensemence le monde,
L'Egalité fera sa gerbe. Adieu!

Après cela, qu'on l'attaque et qu'on lui conteste son droit à l'admiration. Il aura toujours un bataillon sacré de défenseurs, et ce bataillon, cette fois, ce n'est plus la minorité, c'est la foule — la foule qui se trompe parfois, mais qui voit juste le plus souvent, la foule qui frissonne

aux vers de Corneille et qui demain, si on les lui rendait, irait encore applaudir *Hernani* ou *le Roi s'amuse* (1).

Et cette foule, en dépit de tout, dira de Béranger ce que Béranger disait d'Émile Debraux, un chansonnier qui, lui aussi, « sous la Restauration, se laissa poursuivre, juger, condamner, emprisonner sans se plaindre, » et qui *barbouillait des rôles* pour nourrir ses enfants. Béranger, ce cœur d'ami, sut trouver, pour Debraux comme pour Manuel, les plus beaux de ses vers, et je veux vous lire en son entier cette chanson qui servit de préface au recueil du *pauvre Émile*. Elle réunit tout, à mon sens, forme et sentiment, et je cherche vainement chez le voisin pièce mieux inspirée et plus parfaite :

Le pauvre Émile a passé comme une ombre,
Ombre joyeuse et chère aux bons vivants,
Ses gais refrains vous égalent en nombre,
Fleurs d'acacia qu'éparpillent les vents.
Debraux, dix ans, régna sur la goguette,
Mit l'orgue en train et les chœurs des faubourgs,
Et roulant, roi, de guinguette en guinguette,
Du pauvre peuple il chanta les amours.

Toujours enfant, gai jusqu'à faire envie,
En étourdi vers le plaisir poussé;
Pouffant de rire à voir couler sa vie
Comme le vin d'un tonneau défoncé;
Sifflant le sot sous les croix qu'il découvre.
Ou sur son char le grand mal affermi;
Sans s'informer par où l'on monte au Louvre,
Du pauvre peuple il est resté l'ami.

Mais, dites-vous, il avait donc des rentes?
Eh! non, messieurs; il logeait au grenier.
Le temps, au bruit des fêtes enivrantes,
Râpait, râpait l'habit du chansonnier.
Venait l'hiver : le bois manquait à l'âtre;
La vitre, au nord, étincelait de fleurs;
Il grelottait, mais sa muse folâtre
Du pauvre peuple allait sécher les pleurs.

(1) On ne lui a rendu qu'*Hernani*. Elle a applaudi *Hernani* (1868).

De l'œil des rois on a compté les larmes;
Les yeux du peuple en ont trop pour cela :
La France alors pleurait l'éclat des armes
Et les grandeurs dont le cours l'ébranla.
Ta voix, Emile, évoquant notre histoire,
Du cabaret ennoblit les échos;
C'était l'asile où se cachait la gloire :
Le pauvre peuple aime tant les héros!

Bien jeune, hélas! il descend dans la fosse;
Je l'ai conduit où vieux j'irai demain.
Chantant au loin, des buveurs à voix fausse,
Aux noirs pensers m'arrachaient en chemin.
C'étaient ses chants que disait leur ivresse,
Chants que leurs fils sauront bien rajeunir.
De son passage est-il un roi qui laisse
Au pauvre peuple un si doux souvenir?

De sa famille allégez l'indigence;
Riches et grands, achetez ce recueil.
A tant d'esprit passez la négligence;
Ah! du talent le besoin est l'écueil.
Ne soyez point ingrats pour nos musettes;
Songez aux maux que nous adoucissons.
Pour s'en tenir au lot que vous lui faites,
Le pauvre peuple a besoin de chansons.

Il y aura tantôt huit ans, le 16 juillet 1857, que Béranger est mort. Vous vous souvenez du retentissement qui accompagna ses funérailles. Le *Moniteur* enregistra cette mort comme s'il se fût agi d'un maréchal de France. M. Sainte-Beuve rédigea lui-même la notice nécrologique du journal officiel; des affiches, signées de M. le préfet de police, invitaient la population parisienne à se conformer aux prescriptions de Béranger. Béranger demandait dans son testament, à M. Perrotin, d'éviter « le bruit et les discours. » Béranger avait réclamé toujours « le corbillard du pauvre » et « la fosse à l'écart. » A ses amis, qui lui promettaient un tombeau de marbre, il disait dès autrefois:

Non, mes amis, au spectacle des ombres
Je ne veux pas une loge d'honneur.

Voyez ce pauvre au teint pâle, aux yeux sombres,
Près de mourir,... ah! qu'il goûte au bonheur!
A ce vieillard qui, las de sa besace,
Doit avant moi lever le rideau;
Pour qu'au parterre il me garde une place,
Donnons gaiement l'argent de mon tombeau!

Il ambitionnait ce corbillard, il demandait cette place au parterre. Il se souvenait des funérailles de Lamennais; il se rappelait avoir vu tout un peuple suivre en pleurant le convoi du prêtre devenu tribun. Lui aussi eût voulu cette escorte. On lui donna un char funèbre, on lui donna des voitures de deuil semblables à des voitures de gala, on lui donna des orgues et des tambours. Des tambours! Souvenez-vous de sa chanson, *les Tambours* :

Qui flattent jusque dans sa bière
Le sot qui meurt chargé de croix,
Et font vœu, chez la cantinière,
De battre aux champs pour tous les rois (1).

Et ce peuple en foule venu des ateliers, des couronnes d'immortelles à la main, ce peuple tête nue, d'où sortaient des clameurs immenses et des sanglots, — je m'en souviens; échappé du collége, j'étais là — ce peuple qui perdait un des siens, ces faubouriens en deuil, — cœur de Paris qui battait si fort, — cherchaient autour du char funèbre les amis de Béranger. Mais les amis n'avaient pu approcher; la haie officielle se dressait entre eux et celui qu'ils ne devaient plus revoir; ils regardaient s'éloigner le convoi à travers leurs larmes, et Béranger allait là-bas, escorté par des académiciens, des soldats et des sergents de ville...

(1) Voyez, dans l'appendice de *Ma Biographie*, le récit de M. Paul Boiteau.

LA FONTAINE & M. DE LAMARTINE [1]

Messieurs,

Il y a déjà quelques années, un artiste écrivit à M. de Lamartine pour lui demander la permission de publier dans un journal qui n'existe plus, son portrait — ou plutôt sa caricature, sa *charge*, puisque le mot est consacré. M. de Lamartine répondit qu'il n'accordait point cette permission, que Dieu nous avait donné un visage non pour le déformer mais pour le respecter, et que la parodie de la créature lui avait toujours semblé une injure faite au Créateur. Je songeais justement à cette lettre du grand poëte, l'autre jour, en lisant l'étude remarquable qu'il vient de publier sur les *Fables de l'Inde*, et où il appelle la fable « le plus puéril de tous les genres de littérature, une caricature de la nature humaine. » M. de Lamartine

(1) Conférence faite le 3 mai 1864 aux entretiens de la rue de la Paix.

A M. Lissagaray.

Vous savez, cher monsieur, ce que d'Olivet écrivait après la mort de La Fontaine : « Il nous faut placer sa mémoire sous la protection des honnêtes gens. » Sans doute vous êtes de son avis, car vous m'avez permis de dire librement ce que je pensais sur le *bonhomme*. Je l'ai fait, je crois, de façon à ne pas blesser les admirateurs de l'homme de génie qui nous présente *le fabuliste* (chose étrange, la Fontaine semble avoir inventé ce nom pour lui-même) comme un réceptacle et une source d'immoralité.

Permettez-moi de vous dédier le souvenir de cette conférence, afin de vous remercier publiquement de votre confraternel accueil.

Paris, 1 mai 1864

n'aime pas les fables, me disais-je, sans doute pour cette raison même qui le porte à détester le crayonnage de ses traits grossis, et peut-être trouve-t-il qu'il y a violation de la dignité humaine dans ce procédé — dans cet art — qui consiste à faire passer les sentiments et les idées de l'homme dans le corps d'un animal. M. de Lamartine a pris pour devise (et certes il lui appartenait de le faire): *Peindre, c'est embellir;* il ne peut donc trouver bon qu'on choisisse ce programme : — Peindre, c'est mettre en relief les difformités et les vices. — Et dans son amour pour la beauté, dans son admiration pour la forme, il oublie que le moraliste ne s'attache à représenter les défauts que pour les mieux corriger.

C'est une chose regrettable pourtant qu'on n'ait point la justice de reconnaitre chez les autres les qualités qu'on n'a pas, et qu'on veuille mesurer ses voisins à sa propre taille. Soyez pareil à moi, je vous saluerai, mais si votre nature diffère de la mienne, ne comptez pas sur mon approbation. Je tiens à m'applaudir moi-même en vous applaudissant. Ainsi raisonne-t-on trop souvent. M. de Lamartine n'aime pas La Fontaine par cette raison seule que La Fontaine, s'il vivait, n'aimerait pas M. de Lamartine. Et cependant, non, laissez-moi croire que si La Fontaine lisait *le Lac*, il y trouverait aussitôt cette perfection que M. de Lamartine refuse aux *Deux Pigeons;* car La Fontaine unissait à son génie une raison suprême, et c'est parce qu'il en savait tout le prix qu'il aimait surtout la vérité.

Il y a longtemps déjà que M. de Lamartine nourrit contre le fabuliste une antipathie, disons bien, une colère qui semble grossir de jour en jour. Vingt ans après cette superbe éclosion du romantisme où des jeunes gens, qui se sentaient (1) des demi-dieux, tentèrent de briser les idoles classiques, vingt ans après le jour où la perruque de Boi-

(1) Ou se croyaient (1868).

leau fut brûlée dans le Cénacle, où Racine fut traité comme il ne le méritait pas, M. de Lamartine essaya de détruire à son tour un fétiche et il s'en prit à une statue. Il attaqua La Fontaine. Ce fut dans une de ces nombreuses publications que la nécessité l'a durement contraint à mettre au jour, dans le *Conseiller du peuple*, qu'il commença une guerre dont le traité de paix n'est pas encore signé. On retrouve une partie de cette belle colère dans une préface écrite pour les *Méditations* en juillet 1849. Le poëte y parle avec une émotion communicative, une parole qui trouve son écho dans les cœurs, de son enfance, de ses premières impressions, de ses premières lectures, et là nous assistons, attentifs et charmés, à l'éclosion de l'un de nos plus purs et de nos plus incontestables génies. Il faut relire la page où, parmi ses meilleurs souvenirs, il retrouve l'émotion causée par la lecture de *Mérope*, que lui faisait son père; il faut voir avec quel sentiment profond et quelle irrésistible puissance il nous peint à la fois sa terreur et sa surprise, ses larmes de douleur et ses larmes de joie. Ce fut peut-être une révélation — et il serait assez étrange que nous dussions Lamartine, ce poëte de la foi, à ce grand railleur, Voltaire.

Depuis la lecture de *Mérope*, dit-il, je cherchais toujours de préférence des ouvrages qui contenaient des vers parmi les volumes oubliés sur la table de mon père ou sur le piano de ma mère, au salon. La *Henriade*, toute sèche et toute déclamatoire qu'elle fût, me ravissait. Ce n'était que l'amour du son, mais ce son était pour moi une musique. On me faisait bien apprendre aussi par cœur quelques fables de La Fontaine; mais ces vers boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie ni dans l'oreille ni sur la page, me rebutaient. D'ailleurs, ces histoires d'animaux qui parlent, qui se font des leçons, qui se moquent les uns des autres, qui sont égoïstes, railleurs, avares, sans pitié, sans amitié, plus méchants que nous, me soulevaient le cœur.

Plus méchants que nous! En vérité, ce reproche eût fait sourire la Rochefoucauld — et je vous prie de remarquer

en passant que M. de Lamartine accuse La Fontaine de manquer de pitié et d'amitié.

Les fables de la Fontaine, dit-il encore, sont plutôt la philosophie dure, froide et égoïste d'un vieillard, que la philosophie aimante, généreuse, naïve et bonne d'un enfant : c'est du fiel, ce n'est pas du lait pour les lèvres et pour les cœurs de cet âge. Ce livre me répugnait; je ne savais pas pourquoi. Je l'ai su depuis : c'est qu'il n'est pas bon. Comment le livre serait-il bon? l'homme ne l'était pas. On dirait qu'on lui a donné par dérision le nom du *bon La Fontaine!*

Je m'arrête. Tout à l'heure je montrerai ce qu'il y a de vrai dans ce réquisitoire : je plaiderai fort peu la cause du poëte; M. de Lamartine a beau dire que de tels vers sont disgracieux, ces vers se défendent tout seuls. Après avoir lu la critique, on relit *le Loup et l'Agneau,* et la critique est oubliée. Mais il me faudra peut-être d'autres témoignages qu'une citation pour prouver que La Fontaine était bien le bon La Fontaine. Non pas qu'il y ait une tache dans cette vie passée, dit-il, « à dormir et à ne rien faire, » mais on met une telle hâte à s'assurer qu'un homme n'est point parfait, qu'il faut lutter quelquefois beaucoup pour prouver qu'il n'est pas complétement damnable. M. de Lamartine sait par expérience qu'il vient un temps où l'on se lasse d'appeler Aristide le Juste, mais il ignore peut-être que nous ne sommes fort heureusement Athéniens qu'à moitié.

Les reproches que j'ai cités tout à l'heure datent de quinze années déjà et l'on pourrait croire que depuis lors M. de Lamartine s'est repenti de ses rigueurs. Point du tout. Il y a deux ans, dans son *Cours de littérature*, il s'élevait de nouveau contre la gloire de La Fontaine; il vient de l'attaquer encore hier, dans la *Nouvelle Revue de Paris*, et il semble que sa haine se soit accrue par la réflexion.

Nous allons, écrit-il, toucher à la divinité du fabuliste français qu'on appelle le *bon La Fontaine*. Mais nous disons ce que nous pensons et non

ce que les autres pensent. Est-ce la peine de prendre la parole pour confirmer les préjugés de la vogue ou de l'irréflexion sur les livres et les écrivains de son pays?

J.-J. Rousseau pensait comme nous sur la fausse bonhomie de la Fontaine et sur le danger de ce code rimé d'égoïsme et d'habileté vulgaire, que l'on met en France de bonne heure dans les mains des enfants pour exercer leur mémoire. Ces fables sont l'évangile de la personnalité à tout prix. Tous les moyens y sont bons, pourvu qu'on réussisse. Si Machiavel avait écrit des fables pour les enfants, ses moralités seraient précisément celles de La Fontaine. Il y a peu d'écrivains plus spirituels; mais, selon nous, il y en a peu de plus dangereux pour le cœur. La raillerie fine et froide y tombe presque toujours sur la bonté et sur la vertu, comme une pluie glaciale sur les bons sentiments de l'âme. Comme moraliste, La Fontaine est le corrupteur du cœur de l'enfance; comme poëte, il est généralement dans ses fables trivial de style et pauvre d'invention. A l'exception de quelques vers heureux et proverbiaux épars çà et là dans deux gros volumes de négligences, sa versification est sans couleur et surtout sans harmonie... Dans ses autres poésies, il est cynique; c'est le Diogène licencieux des poëtes. Mais il n'a pas même le mérite de créer ses drames; ni dans l'apologue ni dans le conte ordurier, il n'est créateur. L'Inde, la Grèce, Rome, Bidpay, Lokman, Ésope, Phèdre, lui donnent les sujets de ses fables; Boccace, le sujet de ses contes. Mais dans la fable il n'embellit pas, et dans le conte il gâte ce qu'il touche.

Remarquez bien ce surnom, le *Diogène licencieux des poëtes*. M. de Lamartine avait déjà surnommé Rabelais le *boueux de l'humanité*.

Mais avant d'aller plus loin, croyez-vous, dites-moi, que La Fontaine corrompe bien profondément le cœur de l'enfance? Eh quoi! le fabuliste montre aux enfants la vie telle qu'elle est, telle que pour eux elle sera; est-ce donc corrompre que d'avertir? La raison du plus fort est toujours la meilleure, leur dit-il; mais leur dicte-t-il une loi par hasard ou ne leur apprend-il pas à se méfier de la logique de cet axiome qu'il a appris et qu'il leur faudra apprendre en payant cher les professeurs d'expérience? « La raison du plus fort est toujours la meilleure! » ce n'est point l'acclamation d'un courtisan du succès, c'est le cri, c'est la confidence d'un homme qui a beaucoup vu, beaucoup retenu et que la souffrance a rendu causeur. Puis, qu'on efface

ce vers, je ne demande vraiment pas mieux; mais qu'on l'efface alors que le plus fort sera devenu le plus juste, et que les loups, sous prétexte qu'ils ont faim et que les agneaux sont tendres, ne mangeront plus les agneaux! M. de Lamartine reproche encore à La Fontaine d'affirmer que tous les moyens sont bons, pourvu qu'on réussisse; mais ce n'est certes pas un conseil que donne le fabuliste, c'est un fait qu'il constate. Il paraît que le succès aux yeux du plus grand nombre justifiait l'entreprise au temps de La Fontaine; mais M. de Lamartine, qui juge plus favorablement les hommes, tient à nous prouver qu'aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Il aura entendu dire qu'on donne une forte prime pour chaque tête de loup apportée par les forestiers, et il en aura conclu qu'il n'existe plus de loups dans le monde.

Messieurs, pour dire du bien des *Fables de La Fontaine*, je ne voudrais pas médire des contes de fées, mais leurs leçons, dois-je l'avouer, me semblent beaucoup plus dangereuses pour les enfants que les leçons du fabuliste. C'est charmant, un conte de fées, et l'on doit remercier beaucoup ceux qui veulent bien en écrire encore; mais les contes de fées me paraissent s'adresser surtout aux gens qui ont assez vieilli pour se reposer. dans la contemplation d'un monde idéal, des tristesses du monde réel. Alors, qu'importe que le conteur dise que tout est bon et beau à celui qui sait que le contraire est un peu vrai? Qu'importe que les vieillards assistent au mariage de la gardeuse de moutons avec le prince du pays voisin et à la victoire du petit Poucet sur l'ogre aux bottes de sept lieues? Ils savent ce qu'il en faut croire et ce qu'il en faut rabattre. Mais les enfants?... Naïvement ils sourient à ce joli pays bleu qui les attend et qu'ils trouveront (sublime espoir) dès qu'ils seront assez « grands! » Comment voulez-vous qu'ils n'aient pas hâte de vieillir, car ils sont trop petits pour épouser la fée ou le prince Charmant? Oh! dès que leur taille leur permettra, à eux,

de faire la cour à la Belle au bois dormant qui reste cent ans fidèle à son amour, à elles, de revêtir les robes couleur du temps et d'épouser les jolis cavaliers qui ont une plume au chapeau, comme ils seront heureux! On sait où aboutissent ces rêves; et quand on reconnaît que le conteur était un traître, on se souvient qu'on avait rencontré jadis certain fabuliste qui vous avait pourtant bien répété qu'en fait de plumes, les plumes de paon sont souvent mises sur le dos d'un geai, que le monde est plein d'aimables ânes revêtus de la peau du lion, et qu'il faut bien se garder d'imiter les grenouilles lorsqu'elles veulent se faire aussi grosses que le bœuf. Mais quoi! pouvait-on croire aux propos d'un homme aussi désolant?

Ce n'est pas, d'ailleurs, contre le fabuliste seul que s'est armé le poëte des *Harmonies;* c'est aussi contre la fable. Il ne l'aime pas, la fable; encore un peu, et autant que La Fontaine en personne, elle lui *répugnerait.* « C'est, dit-il, un genre faux et mesquin. C'est un genre de littérature seulement propre à l'enfance des peuples. » Ici, je suis tout à fait de l'opinion de M. de Lamartine, avec cette différence qu'à mon humble avis les peuples demeurent toujours de grands enfants. La fable, a-t-on dit, est une vérité présentée de profil. Remarquez, en effet, que le premier des fabulistes, le premier par la date, est un esclave. Il disait à ses maîtres la vérité en la déguisant; la vérité paraissait ainsi moins amère à ces bouches délicates habituées à déguster la louange, mais la médecine, après tout, n'en était pas moins absorbée. Les esclaves et les maîtres ne se retrouvent qu'à l'origine des sociétés, mais il y aura toujours des puissants qu'il ne faudra pas trop heurter de front, ou des amours-propres qu'il ne faudra pas froisser — l'amour-propre est une puissance aussi — et la fable et le fabuliste seront éternels.

Un homme qui n'est pas sans quelque rapport avec La

Fontaine, Franklin, avait inventé l'art de la politique par apologues. Un jour — depuis longtemps la grande œuvre où il avait collaboré était achevée — on vint le chercher dans sa retraite pour le prier de reprendre un moment les rênes de l'État. — « Vous êtes notre clef de voûte, lui disait-on. » Franklin était déjà bien vieux et d'ailleurs la république marchait toute seule. A ce nom de clef de voûte, Franklin sourit, hocha la tête et dit : « Il y avait une fois un fermier qui avait acheté à la ville une herse fort lourde et qui la voulait transporter chez lui. — Holà, dit-il à un paysan de ses amis, toi qui es fort, pourrais-tu par hasard soulever cette herse? — L'autre prend la herse et la met sur ses épaules. — En vérité, s'écria le fermier, ta force est inconcevable! On te prendrait pour un Hercule! Marcherais-tu bien longtemps avec ce fardeau? L'autre sourit avec fatuité et se mit en marche; le fermier ne cessait de le complimenter sur sa force, et quand le porteur de la herse s'arrêtait, un éloge nouveau le stimulait encore — et si bien, qu'il garda cette herse jusqu'à la porte du fermier! » Ceux qui avaient appelé Franklin une *clef de voûte* comprirent et se retirèrent. Mais voici du même homme un autre apologue qui est charmant et que M. Ed. Laboulaye citait l'autre jour au Collége de France. L'Amérique venait de naître, et le congrès de 1776 avait résolu de déclarer hardiment l'indépendance à la face de l'Angleterre. Le 1er juillet, Jefferson proposa dans ce sens un projet dont le fond fut adopté, mais qui provoqua maintes réclamations et modifications. Jefferson était désolé. Chacun tient, paraît-il, à son projet de loi.

« Mon ami, lui dit Franklin, je me rappelle que du temps où j'étais imprimeur à Boston, un chapelier ouvrit sa boutique. Il avait pour enseigne un grand chapeau rouge, et au-dessus de sa porte, il avait fait mettre cette inscription : John Thompson, chapelier, vend et fait des chapeaux au comptant. Il était très-désireux de voir sa belle enseigne approuvée par ses amis. — Elle est bien, votre enseigne, lui dit le premier auquel il s'adressa; mais il y a un mot de trop, le mot *chapelier*.

Puisque vous vendez des chapeaux, il est évident que vous êtes chapelier. — C'est juste, fit John Thompson, et il effaça le mot. Le second dit : — C'est très-bien, mais pourquoi y a-t-il au comptant? Refuseriez-vous de vendre à crédit si une personne solvable vous demandait? — C'est juste, fit Thompson, et il effaça au comptant. Survint un troisième, il dit : — Fait des chapeaux... qu'importe au public que vous fabriquiez des chapeaux; mettez seulement : John Thompson vend des chapeaux. — Pourquoi mettre vend des chapeaux? dit un quatrième. Personne pense-t-il que vous les donniez pour rien? De toute cette enseigne, il ne resta donc que le grand chapeau rouge et le nom de John Thompson. Avis à ceux dont on discute les enseignes et les projets (1). »

Ainsi donc, Franklin n'hésita pas à introduire parfois la fable — car ces allusions, ce sont des fables et pas autre chose — dans les affaires du pays. M. de Lamartine nous répondra que le peuple américain, qui se contentait de pareilles billevesées, était alors un peuple enfant. — Enfant sublime qui, en dépit de tout est demeuré en 1864 ce qu'il était en 1774, conservant aux lèvres son premier cri et dans le cœur son premier amour pour la liberté.

Ne disons pas de mal des fables :

> Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être,
> Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
> Une morale nue apporte de l'ennui:
> Le conte fait passer le précepte avec lui.

Vous le voyez, je reviens à La Fontaine. Le bonhomme Franklin m'a éloigné de lui, il me ramène vers lui. Il faut bien que je me demande pourquoi M. de Lamartine a discuté et nié sa bonhomie, sa naïveté qu'il appelle une naïveté d'emprunt. A son compte, La Fontaine n'aurait été autre chose qu'un acteur assez habile qui aurait joué la comédie de la rêverie et de la bienveillance. Il y a heureusement dans la vie de La Fontaine de ces mots qui vengent un homme de tout soupçon de ce genre. — « Il est plus bête que méchant, disait sa garde-malade aux prêtres

(1) E. Laboulaye. (Voyez la *Revue des Cours littéraires.*)

qui l'entouraient à son lit de mort. Laissez-le. Dieu n'aura pas le courage de le damner. » Ce jugement, j'imagine, vaut bien une absolution — mais encore faut-il le casser. La brave femme se trompait, et ce mourant n'était ni méchant ni bête, ce qui eût été, ce qui est souvent la même chose. Il s'est peint lui-même d'un mot. C'était un délicat.

> Les délicats sont malheureux :
> Rien ne saurait les satisfaire.

Et en effet, il fut malheureux, — non pas qu'on le voie se tordre jamais sous la douleur ; il pousse rarement un cri, c'est à peine s'il verse une larme. Toute douleur devait se traduire chez lui en soupirs et en contemplations muettes. Nature douce et repliée sur elle-même, il transformait ses plaintes en fines ironies ou en regrets dont un sourire tempérait l'amertume.

Dans tout homme il y a plusieurs hommes, et souvent ces hommes divers diffèrent considérablement entre eux. Ceux qui dominent chez la Fontaine, c'est surtout l'ami et l'amant. Il s'était marié jeune à une femme sans aucun doute fort honnête, mais vaine, romanesque et se souciant peu du ménage. Il lui en fait le reproche dans une de ses lettres charmantes où il décrit avec beaucoup de verve son voyage de Paris à Limoges. D'ailleurs, lorsqu'il parle d'elle, dans ses œuvres, il le fait toujours avec une grande réserve et avoue ingénument parfois qu'il n'a pu se faire aux lois du ménage. Il met gracieusement les torts de son côté.

Rappelez-vous les derniers vers des *Yeux indiscrets :*

> Mon discours donc en deux points se renferme,
> Le nœud d'hymen doit être respecté,
> Veut de la foi, veut de l'honnêteté.
>
> . . . . . .
>
> Je donne ici de beaux conseils sans doute :
> Les ai-je pris pour moi-même? Hélas! non.

Qu'on lui jette la pierre si l'on veut, il ne peut se transformer, il faut le prendre tel qu'il est, il ne se déguise pas, il ne vous demande même pas de l'excuser. Plus tard, il ne se pardonnera pas lui-même. Mais s'il est vrai — et c'est mon avis — qu'un homme doit avoir d'autant plus de pitié pour autrui qu'il se sent lui-même plus honnête, nul ne peut songer à faire un crime de sa légèreté à ce poëte qui avoue si franchement ses torts.

Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre,
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens :
Les pensers amusants, les vagues entretiens,
Vains enfants du loisir, délices chimériques,
Les romans et le jeu, peste des républiques,
Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois,
Cent autres passions du sage condamnées
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.
L'usage des vrais biens réparerait ces maux,
Je le sais, et je cours encore à des biens faux.

C'est ainsi que parlait également Ovide :

Video meliora, proboque; deteriora sequor.
Je vois le meilleur, je l'approuve et je suis le pire.

C'est ainsi que parlait encore un homme dont l'Église a fait un saint. Pourquoi demander autre chose à La Fontaine qui n'a jamais eu la prétention d'être canonisé?

Ce qui peint exactement La Fontaine, c'est ce complet détachement des biens de ce monde, cette longue contemplation qui remplissait sa vie, contemplation qui n'a rien, par exemple, de l'extase sublime de saint Jean à Pathmos. La Fontaine ne monte pas si haut; il est un homme, un simple mortel comme son voisin, il le sait, et jamais sa songerie, comme il dit, ne l'égare. Il a l'air de rêver, il est bien éveillé; il voit tout, tout ce qui se rapporte à son art,

car, des autres choses de la vie, il n'a vraiment que faire. La Fontaine, à coup sûr, ne devait pas être un grand mangeur. Il oubliait l'heure du dîner en lisant Tite-Live. Tallemant des Réaux conte qu'un jour, revenant de Paris à Château-Thierry, où il allait régler une grosse affaire en litige, il avait attaché les pièces du procès dans un sac à l'arçon de sa selle. En chemin, le sac se détache et tombe. Le courrier de l'ordinaire qui suivait fort heureusement le poëte, ramasse le sac, aperçoit de loin La Fontaine, le rejoint et lui demande s'il n'a rien perdu. — « Rien, que je sache. — Et cependant j'ai trouvé sur la route ce sac de papiers. — Mon Dieu! donnez, dit La Fontaine, il s'agit de tout mon bien. » Tout son bien ! Il se trompait; il eût bien pu ne point retrouver ses papiers. Comme Bias le philosophe, le poëte portait toutes choses avec lui.

Louis Racine nous a encore laissé, sur La Fontaine, une anecdote significative. Le poëte avait pour ami, à Château-Thierry, un ancien capitaine de dragons, nommé Poignant, qui venait fort souvent à son logis et avec lequel il conversait toujours avec plaisir. On avertit un jour La Fontaine que Poignant allait assidûment chez lui dans le seul but de rencontrer mademoiselle (1) de La Fontaine. On ajouta qu'il était du devoir du mari de provoquer l'indiscret visiteur. — Si mon devoir est tel, dit le poëte, n'ayez crainte, je n'y manquerai pas. Et le lendemain, dès l'aube, il entrait dans la chambre de Poignant. — Eh ! qu'avez-vous donc, demanda le capitaine, pour être aussi matineux? — Mon cher ami, dit la Fontaine, levez-vous, prenez deux épées et me suivez, s'il vous plaît. Le capitaine obéit. On sort, et La Fontaine entraîne Poignant vers un pré voisin. — Ça, mon ami, dit-il alors, il s'agit de vous battre avec moi! — Comment! que dites-vous? Que vous

(1) On ne donnait alors le nom de *madame* qu'aux personnes *de qualité*.

ai-je donc fait? — Vous le saurez tout à l'heure, dit La Fontaine. — Mais réfléchissez, je suis homme d'épée et vous n'avez touché une arme de votre vie! Le poëte était déjà en garde. Force fut à Poignant de se défendre. Il eut bientôt fait sauter l'épée de son adversaire, puis, avec une vive curiosité : — Maintenant, demanda-t-il, me direz-vous pourquoi nous nous sommes battus? — Mon ami, répondit La Fontaine, on trouve que vous venez bien souvent à la maison, et l'on prétend que vous y venez seulement pour voir ma femme. — Qu'à cela ne tienne, dit Poignant, dès aujourd'hui je cesse toute visite afin de couper court à tout soupçon. — Mais c'est que justement, dit le poëte, je ne l'entends pas ainsi. On m'a dit qu'il fallait me battre avec vous, je me suis battu; mais si vous ne me revenez plus visiter, alors nous nous battrons de nouveau! La Fontaine était de ceux qui disent : Bien faire et laisser dire!

Il y a d'autres traits encore qui montrent que la Fontaine était un cœur dévoué et fidèle. C'est lui qui, envoyant des vers inédits à Racine, lui écrivait : « Ne montrez ces vers à personne, car madame de la Sablière — sa protectrice — ne les a pas encore vus! » C'est lui qui, à la mort de cette dame, rencontre un ami de la maison, M. Hervart, qui lui dit de venir désormais loger chez lui. — J'y allais, répondit simplement la Fontaine, qui eût tout aussi naturellement ouvert sa porte à un malheureux dans le même cas. C'est de lui encore que d'Olivet écrivait :

Si des personnes dans l'affliction s'avisaient de le consulter, non-seulement il écoutait avec grande attention, mais, je le sais de gens qui l'ont éprouvé, il s'attendrissait, il cherchait des expédients, il en trouvait, et *cet idiot* qui de sa vie n'a fait à propos une démarche pour lui, donnait les meilleurs conseils du monde.

Et d'Olivet ajoute :

Autant il était sincère dans ses discours, autant il était facile à croire ce qu'on lui disait.

Même (je ne voudrais pas donner à La Fontaine des qualités qui n'étaient pas de son temps) je puis dire qu'il avait aussi quelque chose du citoyen. Un jour, la Marne débordée emporte le pont et la chaussée de Château-Thierry. Pour tout réparer, il faut de l'argent, ce nerf de la paix et de la guerre, et la cité est pauvre. La Fontaine n'a que son talent, il donne son talent, il écrit une ballade et obtient que les réparations seront faites aux frais de l'État.

On l'a présenté bien souvent comme un solliciteur, comme un de ces poëtes faméliques qui rôdaient, l'œil avide, auprès de la table des grands. Oui, La Fontaine reçut une pension de Fouquet, mais bien souvent il refusa sa louange au favori tout-puissant. Il conservait son dévouement pour le ministre déchu. Songez-y, à cette heure d'assoupissement où les fronts les plus altiers se courbaient devant le roi-soleil; à ce moment où le désir de Sa Majesté était un ordre, un de ses sourires une victoire, un froncement de ses sourcils un arrêt de mort; à cette heure qui devançait le moment où au monarque édenté un courtisan allait dire : « Sire, qui est-ce qui a des dents? » — à cette heure-là, pour défendre le mortel insensé qui avait osé déplaire à Sa Majesté, pour implorer la grâce de ce condamné compromettant qui n'avait pas craint de rivaliser avec le grand roi, une voix s'éleva, courageuse, convaincue, suppliante, et c'était celle de ce poëte qui n'avait pas toujours chanté son ami glorieux et riche, mais qui accourait pour le défendre accusé. Son cœur lui avait dicté un de ces cris qui eussent ému tout autre qu'un implacable orgueilleux blessé dans son orgueil, l'élégie des *Nymphes de Vaux* où il disait :

Et c'est être innocent que d'être malheureux!

Louis XIV ne l'écouta pas. Louis XIV d'ailleurs haïssait La Fontaine. Il comprenait bien que toute sa puissance s'arrêtait devant ce promeneur solitaire, qui « tenait les trésors pour peu de chose, » qui devait dire, comme ce sceptique du dix-huitième siècle, qu'en sortant de Versailles, avide de rencontrer un sentiment vrai, on regardait les chiens ronger des os, et trouvait devant les splendeurs de Versailles que les *jardins parlent peu*. Il le haïssait, comme l'autre haïssait le lion, ce despote; il suspendit, un jour que l'Académie tout entière avait nommé La Fontaine, la confirmation que Sa Majesté avait l'habitude de donner. Quelques mois plus tard, à un nouveau fauteuil vacant, on nommait Boileau, et le roi disait en donnant son agrément à cette seconde nomination : « Vous pouvez recevoir incessamment La Fontaine, il a promis d'être sage! » Entendez-vous ce mot du pédagogue royal : Il a promis d'être sage? Je ne sais si la Fontaine avait promis quelque chose, mais dans son discours de réception, il trouva le biais pour louer malignement la générosité du roi qui daignait enfin ne pas lui disputer un fauteuil plus longtemps, et le bonhomme s'inclina devant Sa Majesté avec une révérence ironique. Les têtes vives comme La Fontaine ont beau promettre d'être sages, je vous défie bien de les dompter.

L'âge tout au plus peut les courber. La Fontaine, devenu vieux, se sentit tourmenté de plus d'un remords. Il regrettait sa vie sans doute, ou plutôt non, qu'avait-il fait de mal que sa conscience pût lui reprocher? Il regrettait une partie de ses œuvres, ses *Contes*, que le clergé lui représentait comme immoraux. Il les regrettait, mais comme les parents doivent détester un de leurs enfants *qui a mal tourné*. On voudrait le punir avec d'autant plus de sévérité qu'en secret on l'aime davantage. Aussi quand son confesseur lui disait d'effacer le souvenir de ces *Contes* par des aumônes :

Je n'en puis rien faire, disait-il naïvement, car je n'ai rien ; mais il y a une nouvelle édition de mes *Contes* et le libraire doit m'en livrer cent exemplaires. Je vous les abandonne. Vous les ferez vendre au profit des pauvres.

Il mourut, et, sur son cadavre, vous savez qu'on trouva un cilice. Ce cilice a comblé de joie plus d'un ami du repentir suprême. Je regrette que La Fontaine l'ait porté Sans doute croyait-il effacer, par cette mort monacale, toute sa vie épicurienne ; il agissait comme on agissait alors : païen on vivait, chrétien on mourait. Sans doute, à son heure dernière, il espérait que Dieu lui tiendrait compte de quelques vers écrits à la louange de la révocation de l'édit de Nantes. Mais ce n'est ni par le cilice, ni par la mort sur un lit de cendres, ni par l'éloge d'une expédition inique, qu'on rachète une faute. Comme je préfère à ces macérations dernières, à ces fièvres terminées par un cilice, les troubles, les doutes, les désespoirs, les défaillances de cet autre mondain qui avait nom Pascal ! M. Sainte-Beuve a écrit sur ce contraste une page qu'il faut relire. Pourquoi donc ce cilice, La Fontaine ? Était-ce donc regret du passé, n'était-ce pas plutôt appréhension de cet avenir inconnu qui nous attend tous ? Va, tu pouvais partir sans crainte ; doux et bon, tu avais aimé : craignais-tu donc qu'on n'osât point te pardonner ?

La postérité a été juste envers La Fontaine. Elle a maintenu ce titre de *bonhomme* que lui avaient donné ses amis. Il n'a jamais trouvé que des admirateurs : ceux-là surtout qui l'on imité, ont reconnu la puissance de son génie. Et il a fallu qu'un poëte naquit, un grand poëte, plus majestueux que naturel, pour reprocher à La Fontaine d'avoir été La Fontaine. Comme il se trompait, le fablier, lorsqu'il écrivait :

Si l'on se plaît à l'image du vrai,
Combien doit-on rechercher le vrai même !

J'en fais souvent dans mes contes l'essai,
Et vois toujours que sa force est extrême.
Et qu'il attire à soi tous les esprits.

Oui, tous les esprits amis de la vérité, de la nature et de la simplicité, ceux qui préfèrent parfois à la majesté cette grâce *plus belle encore que la beauté!* Et ceux-là sont nombreux! Et M. de Lamartine se trompe lorsqu'il affirme que les contemporains de La Fontaine « l'estimaient peu de chose. » Boileau, dit-il, « ne prononçait pas son nom parmi ceux des écrivains du grand siècle. » Soit, Boileau avait tort. Il ne pouvait sentir cette bonne odeur campagnarde qui s'échappe de la poésie de la Fontaine, lui qui taillait péniblement une poésie pétrifiée. D'ailleurs, les jugements de Boileau gagneraient à passer devant une cour de cassation littéraire. Jugez-en. Il faisait un crime à La Fontaine d'aimer les femmes; on sait pourquoi. Eh bien! en littérature, Boileau raisonnait comme en morale. « Bossuet le dédaignait, » ajoute M. de Lamartine; soit. « Racine s'en amusait à table comme d'un vieil enfant dont les simplicités servaient de jouet aux convives. » Mais Racine était malicieux et la douceur prête à l'épigramme. « Fénelon en détournait sa pensée. » Ici, M. de Lamartine commet une erreur que je ne veux pas croire volontaire. A la mort de La Fontaine, Fénelon composa un discours qu'il traduisit en latin pour le duc de Bourgogne et où il compare à la fois La Fontaine à Horace et à Virgile.

Il vivra, dit-il, éternellement dans ses écrits immortels.

Je sais encore — M. de Lamartine n'en a point parlé — que La Bruyère disait de lui :

Il paraît grossier, lourd, stupide; il ne sait pas parler, ni raconter ce qu'il vient de voir.

Mais je n'ignore pas qu'il ajoutait :

Ce n'est que légèreté, qu'éloquence, que beau naturel et que délicatesse dans ses ouvrages.

« Voltaire, dit M. de Lamartine, pensait sur la poésie de la Fontaine ce que nous osons dire. »

Oui rappelez-vous le dénoûment de la fable *le Loup et le Chien :*

Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
— Qu'est-ce là? lui dit-il. — Rien. — Quoi! rien? — Peu de chose.
— Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
— Attaché! dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?
— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

Eh bien! savez-vous ce qu'au bas de ce cri de farouche indépendance Voltaire, — oui Voltaire, — écrit, sans trembler? « *Faute contre la langue! Incorrection de style!....* »

Il rencontre ce vers :

« Je ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »

Et se met à rire, « *comme si les trésors étaient à l'usage des loups!* »

Nul plus que moi n'admire Voltaire. Il appartient au groupe des Saint-Christophes qui portent sur l'épaule le Dieu-Humanité! Mais je le dis franchement, Voltaire critique est bien petit, si Voltaire philosophe, Voltaire penseur, Voltaire précurseur est bien grand. Il a raillé Pascal, il s'est moqué de Corneille Je n'aime pas, en général, les notes; cela ressemble à quelqu'un qui vous tirerait par les pieds alors que vous regardez le ciel Mais, quand je vois au bas d'un livre une note signée Voltaire,

j'ai toujours peur de trouver ce génie en flagrant délit d'injustice littéraire, lui qui combattit toujours et glorieusement pour la justice humaine.

Au surplus, si Bossuet se couvre de sa pourpre pour ne pas voir La Fontaine, et si Boileau l'oublie dans la nomenclature des grands écrivains de son temps, La Fontaine peut se consoler bien vite. Il a, pour le venger, la parole et l'amitié de Molière, dont le témoignage, après tout, en vaut bien un autre. Vers le moment où Turenne incendiait le Palatinat, quatre ou cinq poëtes, presque tous illustres, se réunissaient paisiblement dans une maison de la rue du Vieux-Colombier, au faubourg Saint-Germain. La Fontaine, qui prenait habituellement le chemin le plus long pour se rendre à l'Académie et qui n'était pas toujours exact à ses rendez-vous de la *Pomme de Pin*, rue Saint-André-des-Arts, ne manquait jamais d'aller à ces réunions dont Boileau Despréaux, qui était chez lui, faisait les honneurs. On causait, et La Fontaine était souvent bavard avec ses amis. Là venait régulièrement Racine, doux et pourtant railleur, se délassant de la tragédie par la satire et d'Oreste par Cyrano; là, le pétulant Boileau recevait Chapelle, le plus séduisant de tous, le plus spirituel peut-être, et qui a dépensé son talent en causeries; là La Fontaine rencontrait Molière, Molière mélancolique, attentif, avec son regard profond et son beau sourire. Walckenaër nous a appris que des statuts sévères régissaient cette petite académie dont tous les membres étaient de grands poëtes. Ainsi, pour une faute grave, on lisait vingt vers de la *Pucelle* de Chapelain, qui demeurait toujours ouverte sur la table, et l'arrêt qui condamnait à lire la page entière était assimilé à un arrêt de mort (1). Or, un jour que La Fontaine avait commis une de ses

(1) Voyez Walckenaër. *Histoire de La Fontaine* meilleur ouvrage du savant écrivain.

distractions habituelles, on se prit à le railler et vertement. Il se taisait; alors Molière, interrompant les quolibets tout à coup : « Laissez, dit-il, nos beaux esprits se trémousser, ils n'iront pas aussi loin que le bonhomme ! »

Il y a quelque chose de touchant dans l'amitié de ces deux hommes, et le hasard, intelligent quelquefois, a voulu les rapprocher davantage en les réunissant dans le même tombeau. La Fontaine a offert l'hospitalité de sa tombe à Molière qui lui avait promis l'immortalité. Mais si les yeux clairvoyants de celui qui avait écrit le *Misanthrope* lisaient ainsi dans l'avenir, La Fontaine n'était pas moins perspicace en devinant que le goût public changerait bientôt, et en présence des splendeurs, souvent ridicules, du grand règne, il annonçait tout haut que l idéal de l'avenir serait la vérité. Celui qui s'écriait : « Molière, c'est mon homme, » s'emporta un jour bien fort : il dit sa pensée tout entière, au risque de passer pour un fou, il eut aussi ses imprécations de Camille et prédit la chute du faux goût et la fin des majestueux oripeaux dont on habillait en ce temps toutes choses. Mais alors que dut penser Boileau de ce paysan du Danube littéraire qui préférait un vers de Marot ou de Régnier à une ode de Malherbe, et le moindre coin de paysage champenois, — avec un arbre rabougri, un petit filet d'eau courant dans l'herbe, et dans un coin une maisonnette au toit de paille, — à toutes les allées rectilignes du grand Le Nostre ?

J'ai nommé Malherbe. N'est-ce pas une antithèse à noter que nous soyons redevables de La Fontaine, cet ami fidèle du naturel, à ce poëte de la sonorité majestueuse? Un jour La Fontaine entend réciter par un officier de cavalerie, dont on aurait dû nous conserver le nom, et qui serait plus célèbre aujourd'hui par ce seul fait que par tous les coups de sabre qu'il a donnés, il entend, dis-je, une ode de Malherbe, celle qui débute ainsi :

Que direz-vous, races futures,
Si quelque jour un vrai discours,
Vous récite les aventures
De nos abominables jours?

Aussitôt il se trouble, il se fait répéter cette ode, il l'apprend par cœur, il se sent poëte; il le sera! Dès lors sa vocation est décidée; il avait d'abord voulu être prêtre, il avait été ensuite maître des eaux et forêts. Décidément il sera poëte. La poésie et le commerce des Muses! voilà son avenir. La Fontaine avait alors vingt-deux ans. Il demeura jusqu'à quarante-quatre ans, cherchant sa voie, rimant des ballades, tantôt pour Fouquet, tantôt pour la duchesse de Bouillon, aimant à tort et à travers, perdant son temps, gaspillant sa vie. Oh! l'heureux moment où l'on avait le temps de dire à son génie d'attendre et d'user de sa jeunesse sans souci, certain qu'on retrouverait toute sa force à l'heure voulue. Nous n'en sommes plus là; nous n'avons guère le temps d'être jeunes. Il faut agir, et dans les bois, la contemplation du rêveur est interrompue soudain par le sifflet de la locomotive. Mais La Fontaine pouvait être impunément paresseux, paresseux à la façon de l'athlète qui se repose silencieusement pour entrer tout à l'heure dans l'arène. D'ailleurs, ne lui fallait-il pas le temps de se débarrasser de ses admirations premières, qu'il subissait encore, mais qui lui pesaient déjà? Malherbe et Voiture ne le charmaient plus, et il se tournait de préférence vers ces jeunes, naïfs et verdoyants poëtes, les Villon, les Clément Marot, les Régnier, qui lui semblaient si savoureux, et qu'il devait surpasser tout en les appelant ses maîtres. M. Sainte-Beuve a nommé La Fontaine le dernier et le plus grand « poëte du seizième siècle », et il a eu raison. Sa poésie semble, en effet, appartenir à cette dernière floraison de la poésie française. Elle en a le tour, l'expression, la physionomie. Il réunit à la grâce printanière de Remy Bellean la raillerie mordante de Mathurin.

Il fait songer surtout « à ces épiciers de Troyes qui griffonnaient sur leurs comptoirs les histoires allégoriques de Renart et d'Ysengrin » (1). Avec ces poëtes du temps passé, il se sent à l'aise. Il est de la famille. Celui qu'il aime surtout, son conseiller, c'est Rabelais. Il a deviné ce que contient ce colosse; il a sucé toute la moelle du grand satirique. Et un jour que le frère de Boileau, un docteur en Sorbonne, s'il vous plaît, parle de saint Augustin devant La Fontaine : « Savez-vous, dites-moi, demanda celui-ci, s'il avait autant d'esprit que Rabelais? » On connaît la réponse du docteur; il vous toisa dédaigneusement La Fontaine et lui répondit : « Prenez garde, monsieur, vous avez mis un de vos bas à l'envers. » Les biographes ajoutent que le fait était vrai. Mais ils oublient de dire que la distraction de La Fontaine ressemblait fort à une prophétie, et qu'en dépit de tous les docteurs du monde, il avait deviné à quel rang, dans notre histoire littéraire, il faut placer le curé de Meudon.

Ah! qu'il avait eu tort, La Fontaine, de se croire un poëte de l'école de Malherbe! Il avait, comme on l'a dit, une grâce vraiment attique, mais il avait surtout une saveur vraiment gauloise. C'est bien là un génie français, il est Gaulois, il est Champenois jusqu'au bout des ongles. M. de Lamartine affirme que c'est *un préjugé national*. Encore une fois, ce poëte biblique,— car il y a quelque chose du poëte hébreu dans M. de Lamartine, — ne peut comprendre ce *poëte gaulois*. La vaste et infinie poésie du désert sans bornes a séduit l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies*, mais ne reculerait-il pas devant ces pauvres plaines crayeuses et sèches de la Champagne! Il ne comprendrait pas davantage la force concentrée de ce terrain qui distille le vin petillant, qu'il ne comprend La Fontaine, « cette chose légère, a dit M. Michelet, profonde

(1) M. Michelet.

pourtant, ironique à la fois et rêveuse, qui retrouva et ferma pour toujours la veine des fabliaux. »

Rieur, malin, moqueur, du parti des petits, raillant les forts, aidant les faibles, semi-bourgeois, semi-campagnard, tel est La Fontaine. Il est de la race des Passerat et des Pithou, de ces procureurs de Troyes qui ont donné à la France son plus éblouissant pamphlet, la *satire Ménippée*. Il a entendu conter, dans son enfance, les histoires taquines et bouffonnes des temps passés, les aventures du corbeau Tiécelin et du rusé Golpil. Il sait par cœur les contes populaires, ces satires des champs. Il est familier avec les plaintes du fermier qui doit redevance à son seigneur, à son curé, à tout le monde; il a vu les pauvres gens suer sang et eau en apportant la dîme, et tout cela l'a révolté, et cet élève de l'Oratoire écrit une satire sur Escobar, qui vaut les *Provinciales* de Pascal; et ce favori des grands a conté l'histoire du lion qui prend si égoïstement la grosse part; il a senti s'éveiller dans ses veines l'esprit ailé de la Champagne, et mordant et joyeux, il a nargué la dîme, le servage, le droit du seigneur, les procureurs (tout ce qui gruge et grapille), et il a raillé tant et si bien ces abus, qu'il a contribué pour sa bonne part à leur chute. Ne craignez rien, il est plus révolutionnaire qu'il n'en a l'air, le bonhomme; il sent son dix-huitième siècle d'une lieue; et qui n'a songé, en lisant la fable du *Paysan du Danube*, à quelque précurseur des Danton et des Mirabeau !

Nier la poésie à ce poëte est une injustice qui ressemble à de l'aveuglement. Mais, encore une fois, le tempérament de M. de Lamartine explique cette antipathie.

« Voltaire, dit M. Sainte-Beuve dans le tome VII de ses *Causeries du lundi*, — article LA FONTAINE-VOLTAIRE, — voulant expliquer le peu de goût de Louis XIV pour La Fontaine, a dit :

Vous me demandez pourquoi Louis XIV ne fit pas tomber ses bienfaits sur La Fontaine comme sur les autres gens de lettres qui firent honneur au grand siècle. Je vous répondrai d'abord qu'il ne goûtait pas assez le genre dans lequel ce conteur charmant excella. Il traitait les fables de la Fontaine comme les tableaux de Téniers, dont il ne voulait voir aucun dans ses appartements.

Eh bien, il en est de M. de Lamartine comme de Louis XIV. Ce poëte flamand, — je parle de La Fontaine, flamand en tant que peintre d'intérieurs, car je ne sache pas que les compatriotes de Téniers aient confisqué le naturel à leur profit, — ce poëte flamand lui fait l'effet qu'une toile de Millet produirait, je suppose, sur M. Ingres. Mais je ne trouve cependant pas tout simple, malgré cette différence de tempéraments, que la poésie de La Fontaine soit niée aussi obstinément et à plusieurs reprises, quand il suffit de la lire pour la trouver parfaite.

A-t-on plus de charme que La Fontaine? L'école pittoresque moderne a-t-elle tracé de plus frais paysages?

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara; c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée...

Et ce coin de terre où le roseau converse avec le chêne altier?

Le Chêne un jour dit au Roseau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature :
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau :
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête... »

A-t-on mieux représenté ces deux personnages vivant côte à côte

Sur les humides bords des royaumes du vent?

Je pourrais citer beaucoup d'autres exemples, et j'aurais fort envie d'avancer que cette poésie sentimentale, rêveuse, métaphysique que M. de Lamartine a rendue si touchante, La Fontaine lui-même l'avait connue.

En vérité, écoutez ces deux strophes prises dans l'adorable roman des *Amours de Psyché*, et dites-moi si elles ne rappellent pas, — de loin peut-être, — les stances délicieuses du *Lac*.

C'est Psyché qui parle. Elle pleure; elle se trouve dans une forêt où, dit La Fontaine, « une belle pouvait s'endormir sans beaucoup de témérité. Les sylvains ne fréquentaient pas cette forêt; *ils la trouvaient trop sauvage.* » Encore un coup de boutoir du bonhomme à l'adresse de ceux qui ne comprennent pas *Cybèle endormie.* — Puis il ajoute : « La commodité du lieu *obligea* Psyché d'y faire des vers... » Il y a *obligea*, et ce mot peint bien La Fontaine, qui n'était jamais si bien lui-même que lorsqu'il était seul, réfléchissant dans son retrait.

Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe!

Mais citons les vers de Psyché :

Que nos plaisirs passés augmentent nos supplices!
Qu'il est dur d'éprouver, après tant de délices,
Les cruautés du sort!
Fallait-il être heureuse avant qu'être coupable?
Et si de me haïr, Amour, tu fus capable,
Pourquoi m'aimer d'abord?
Que ne punissais-tu mon crime par avance?
Il est bien temps d'ôter à mes yeux sa présence,
Quand tu luis dans mon cœur!

. . . . . .

J'ai vu la beauté même et les grâces dormantes.
Un doux ressouvenir de cent choses charmantes
Me suit dans les déserts.
L'image de ces biens rend mes maux cent fois pires,
Ma mémoire me dit : « Quoi! Psyché, tu respires,
Après ce que tu perds? »

. . . . . .
C'est ainsi qu'en un bois Psyché contait aux arbres
Sa douleur, dont l'excès faisait fendre les marbres,
Habitants de ces lieux.
Rochers, qui l'écoutiez avec quelque tendresse,
Souvenez-vous des pleurs qu'au fort de sa tristesse
Ont versés ses beaux yeux.

« Souvenez-vous, ne m'oubliez pas! » le mot éternel de ceux qui partent à ceux qui demeurent, le cri de l'homme passager à la nature immobile, le cri que poussera plus tard Olympio, celui que redira Musset aux arbres de Fontainebleau, le cri qu'a poussé M. de Lamartine lui-même :

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Et il valait bien la peine, ô poëte, de dénier la poésie à cet homme qui a confié, comme vous, son amour et sa douleur aux rochers, à la forêt, aux pierres muettes, pour pleurer comme lui sur le temps qui passe, sur l'amour qui s'envole et sur le souvenir qui fuit!

Mais cherchons, cherchons encore des preuves de cette fausse moralité que Lamartine prête à La Fontaine. Le corrupteur de la jeunesse, lui? Ne craignez rien, si elle se noie, il se hâtera de la repêcher, ou s'il la moralise, ce ne sera point comme le pédant, pendant que les branches du saule qui la soutiennent menacent de se briser, mais lorsqu'il la verra près de l'étang et que ses conseils pourront être encore de quelque utilité.

C'est lui, — c'est La Fontaine, — qui dit, et je ne choisis pas les citations, je les note au hasard après avoir ouvert les *Fables*, c'est La Fontaine qui dit :

Travaillez, prenez de la peine;
C'est le fonds qui manque le moins.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger les gens sur la mine.

Il ne se faut jamais moquer des misérables,
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux?

Tenez, voilà bien la morale de La Fontaine, la morale pratique et maligne. Il ne vous dira pas, soyez en sûrs : Ne vous moquez pas des misérables, votre devoir est d'être charitable! Non, non. Il connaît trop les hommes. Il sait que le devoir est un fruit placé bien haut sur l'arbre du bien et que nos bras sont si petits!... Il leur dira :

... Qui peut s'assurer d'être heureux?

Il les corrigera par leurs défauts mêmes, il les rendra meilleurs en s'adressant à leur égoïsme. Au lieu de dire, avec la Rochefoucault, — je ne cite que le sens des paroles : — Il y a toujours dans le malheur de notre meilleur ami quelque chose qui nous fait plaisir; il leur fera faire un retour sur eux-mêmes, et dans ce malheur qui atteint le prochain, il leur montrera le coup qui peut les frapper également demain. Que voulez-vous? Il faut bien prendre comme elles viennent les maladies qui nous attaquent. Les fièvres et les vices s'affirment assez vivement pour qu'on ne les nie pas. Le tout est de les combattre, et La Fontaine, qui a écrit un poëme assez long sur le quinquina, semble, avant Hahnemann, faire de l'homœopathie morale. Qu'importe la méthode, si elle nous corrige et si elle nous guérit!

Au lieu de nous montrer la honte du mensonge, il nous en montre la punition. Le renard trompe la cigogne. Rien que de parfait. Mais attendez la revanche de la dupe, et demain le renard se retirera honteux comme si une poule l'avait pris.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris;
Attendez-vous à la pareille.

Il dit encore :

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr; cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde,

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur,
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

La mort ne surprend point le sage.
Il est toujours prêt à partir.

Ici, le conseil est plus grand, le ton s'élève, — et il est à remarquer que toujours, en pareille matière, le génie de La Fontaine atteint naturellement les sommets de l'art. D'aillleurs, a dit Vinet, la fable n'était chez La Fontaine que la forme préférée d'un génie bien plus vaste que ce genre de poésies. Quand il parle de la mort, il fait toujours penser à ces lignes de Pascal :

Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais !

Il est aussi sombre, mais il est plus consolant. Le philosophe a peur de la mort; ce silence et cette immobilité l'effrayent, lui que le doute agite et tourmente. Mais le poëte ! Que lui importe ! La mort n'est pour lui qu'un sommeil, et dans ce long repos qui va suivre, au moins se dit-il qu'il pourra continuer son rêve, son cher rêve que

les nécessités de la vie interrompent à chaque instant.

Ne croyez cependant pas qu'il fasse fi de l'existence. Elle n'est pas pour lui la guenille dont parle Richard III, il ne la supporte point comme Hamlet seulement par crainte de cette contrée, de

> Ce pays inconnu, ce monde qu'on ignore,
> D'où n'a pu revenir nul voyageur encore (1).

Il l'aime pour ses fleurs, pour ses rires, ses rayons de soleil, ses insectes et ses oiseaux ; il l'aime aussi pour ses grandes peines qui font mieux chérir ses petits bonheurs.

Aussi, le plus misérable des hommes, le bûcheron lui-même, qui lutte, sue et halète, préfère-t-il à la mort le travail, les privations et la pauvreté.

Nous touchons, cette fois, messieurs, à une des plus belles, — à la plus éloquente peut-être des fables de La Fontaine.

> Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
> Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
> Gémissant et courbé, marchait à pas pesans.
> Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
> Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
> Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
> Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
> En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
> Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
> Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
> Le créancier, et la corvée,
> Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
> Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
> Lui demande ce qu'il faut faire.
> « C'est, dit-il, afin de m'aider
> A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.
>
> Le trépas vient tout guérir;
> Mais ne bougeons d'où nous sommes.
> Plutôt souffrir que mourir,
> C'est la devise des hommes.

(1) *Hamlet*, trad. Paul Meurice (5e partie, sc. III).

C'est la devise du bûcheron, tout au moins. Ce n'est pas la devise de celui qui traîne un peu partout une existence dégoûtée et inutile. C'est la devise de celui qui tient à la vie parce qu'elle lui coûte cher, qui s'attache à son roc parce qu'il est plus dur, à sa cabane parce qu'elle est plus pauvre, à son pain parce qu'il l'a plus péniblement gagné. On a dit qu'il avait peur, ce bûcheron de la fable, en voyant apparaître sur le revers du chemin le crâne horrible de la Mort. Soit. L'inconnu est toujours terrible. Et puis encore un coup, cette tâche rude de la vie a pour le bûcheron comme une volupté amère. Il a beau se plaindre, il est content de ce qu'il a. C'est le même qui préfèrera à une cognée d'argent ou d'or offerte par Mercure la simple cognée de bois à laquelle sont habitués les calus de ses mains. C'est le même qui rapportera à son foyer le serpent transi de froid qu'il sera forcé de tuer plus tard. C'est encore une autre façon de le consoler que de lui montrer que son sort n'est pas des pires.

Mais, à un autre point de vue, ne trouvez-vous pas que le bûcheron de La Fontaine ressemble singulièrement aux paysans de La Bruyère et que cette chaumine enfumée *est bien faite pour ces* « animaux farouches, mâles et femelles, *qu'on voit* répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible (1)? »

C'est que poëte ou moraliste, chacun d'eux a montré ce qu'il a vu et que la vérité est une. Sans le vouloir, sans le savoir, par la seule force de leur génie qui les entraîne vers ce qui est l'image de la vie présentée dans ce qu'elle a de plus âpre, ils concourent ainsi à ce mouvement qui pousse les grands vers les petits par le sentiment de la pitié, et les petits vers les grands par le sentiment du devoir.

(1) La Bruyère, *De l'homme*.

Je veux retrouver La Fontaine sur un terrain plus riant. On n'a pas grand chemin à faire.

Diversité, c'est *sa* devise.

Tournons quelques pages et arrêtons-nous à cette délicieuse fable de l'*Alouette et ses petits, avec le maître d'un champ* :

Ne t'attends qu'à toi seul : c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit.

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avant laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore,
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nichée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
« Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Ecoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera. »
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
« Ces blés sont mûrs, dit-il . allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : « Il a dit que l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.

— S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite:
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais; voilà de quoi manger. »
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
« Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort; et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose. »
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
« Il a dit ses parents, mère! c'est à cette heure...
— Non, mes enfants; dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure. »
L'alouette eut raison; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême.
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami, ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons. »
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
« C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants!
Et les petits, en même temps,
Voletant, se culebutant,
Délogèrent tous sans trompette.

Messieurs, on pourrait trouver que la morale de cette fable est bien vulgaire. Comment! mais elle prêche l'égoïsme, mais elle décrète la personnalité. Eh bien, non, messieurs, à mon avis, elle n'est que la continuation de cette autre fable du *Charretier embourbé*, qui nous dit :

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Encore une fois, La Fontaine connaît les hommes, et il sait que pour parvenir à moissonner son champ il faut surtout compter sur ses propres bras. Les bras d'autrui vieu-

nent ensuite. Est-ce une morale d'égoïste ou d'individualiste? Cela rabaisse-t-il l'homme jusqu'à la morale du *chacun pour soi*, ou cela l'élève-t-il jusqu'à la maxime : « Notre tâche d'abord et le monde ensuite? »

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux!

dit le vieux Corneille.

Mais j'ai cité cette fable pour autre chose que pour la morale. Je l'ai choisie parce que là surtout La Fontaine se montre naturaliste. Chose singulière : voici deux hommes, La Fontaine et Buffon. Celui-ci est l'historien des animaux, il se constitue l'historiographe de la terre et le peintre de la nature; il écrit de gros volumes sur la formation du globe et sur les créatures qui le peuplent, il passe pour un naturaliste expert et, en tout cas, il se donne pour un naturaliste de profession. Celui-là, au contraire, est un fantaisiste qui fait parler les bêtes, chose fort ridicule, qui leur donne une âme véritable, ce dont Descartes rirait beaucoup, qui leur prête des passions et des sentiments, des vertus et des vices, qui les habille à sa guise, vous, monseigneur le Lion, couronne en tête, pourpre au dos; vous, messire le Loup, selon son caprice, tantôt en bandit, tantôt en berger, et vous, maître Renard, en aimable larron. Eh bien, celui des deux qui a le mieux étudié, le mieux connu, le mieux dépeint les animaux, ce n'est pas l'historien, c'est le chroniqueur; ce n'est pas le savant, c'est le poëte; ce n'est pas Buffon, c'est La Fontaine. Tous les jours on découvre une erreur nouvelle dans l'*Histoire des animaux*. On rencontre tous les jours, dans les *Fables* une exactitude nouvelle, un nouveau trait pris sur nature. Buffon a beau arborer ses manchettes les plus belles, et ses adjectifs les plus sonores, et ses périodes les plus majestueuses pour décrire un héron, — en deux vers La Fontaine nous l'a bien mieux représenté :

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où
Le héron au long bec emmanché d'un long cou.

Et, à propos, laissez-moi vous dire que j'en veux beaucoup à un naturaliste comme Buffon de ne pas comprendre mieux la nature. Il s'endormit tout bonnement un soir qu'un jeune homme lisait devant lui un manuscrit destiné à l'impression. Or, ce jeune homme était Bernardin de Saint-Pierre ; — ce manuscrit s'appelait *Paul et Virginie*. C'est que, pour comprendre la nature, il faut l'aimer, pour l'aimer, il faut être initié à son langage, à ses voix secrètes. Ce n'est pas une hôtesse banale qui vous invite à ses fêtes sur une simple présentation. C'est une maîtresse de maison fort sévère et qui choisit ses invités ; au demeurant la meilleure fille du monde. La Fontaine avait été maître des eaux et forêts ; bien avant ce temps, il avait dû courir par les bois, dans son enfance. Ces animaux, ces oiseaux, ces insectes, il a dû les aimer comme des proies avant de les aimer comme des amis. Il sait trop bien comment se tend un lacs pour ne pas en avoir tendu souvent lui-même. Je me le figure, tout enfant, déjà curieux, passant son temps dans la forêt voisine Tantôt il s'assied au pied de quelque chêne et regarde les fourmis trotter gaillardement parmi les brins d'herbe. Tantôt il place quelque glu dans le tronc d'un arbre et épie les pinsons ou les linots qui iront se prendre au piége. Il poursuit les lézards à travers les pierres, il regarde voler dans l'air les moucherons ou les papillons, et, regagnant la basse-cour prochaine où poules et coqs, chèvres et moutons l'attendent, il écoute les peureuses grenouilles s'engloutir à son approche, et se penchant sur les roseaux, il regarde l'eau « claire ainsi qu'aux plus beaux jours », où « ma commère la carpe » fait de si jolis tours

Avec le brochet son compère.

Il y a, soyez-en sûrs, autre chose que de l'étude dans cette connaissance de la nature. Il y a le souvenir de ces premières courses, de ces premières joies, de ces premières escapades, de ces libres spectacles qu'on a savourés d'abord en toute hâte et qu'on évoque ensuite avec l'anxiété qu'on met à rappeler un rêve disparu.

Un de nos éminents critiques, M. Taine, a écrit, sur La Fontaine et ses fables, un volume qu'il faut consulter souvent pour son profit et relire pour son plaisir. Je me souviens du travail littéraire que l'auteur a fait à propos de la fable que j'ai citée tout à l'heure, *la Mort et le Bûcheron*, et de la façon délicate avec laquelle il a montré quel langage La Fontaine prête au *Paysan du Danube*, et quel discours eût fait tenir au barbare un ami du style noble ou de l'art oratoire classique. Ce qui distingue La Fontaine, c'est, en effet, un goût exquis, un arrangement parfait et une singulière entente du dramatique. Ses fables sont des drames tout faits. Mais de quel style ils sont tracés et avec quelle habileté ils sont conduits et dénoués! La liberté des théâtres n'en fera pas éclore de meilleurs. Le style, surtout, c'est le style qu'il faut admirer sans cesse : une perfection qui ne lasse pas, la plus belle des perfections pour ainsi dire, celle que la grâce et certaines adorables gaucheries rendent à chaque instant plus piquante. « On admire, dit Vauvenargues, qu'un esprit si fin ait été en même temps si naturel. Il serait superflu de s'arrêter à louer l'harmonie variée et légère de ses vers; la grâce, le tour, l'élégance, les charmes naïfs de son style et de son badinage. Je remarquerai seulement que le bon sens et la simplicité sont les caractères dominants de ses écrits. Il est bon d'opposer un tel exemple à ceux qui cherchent la grâce et le brillant hors de la raison et de la nature. »

Vous les savez par cœur, messieurs, toutes ces fables, le charme même, et je ne les citerai pas, car je ne saurais les lire comme vous les sentez. Repassez un instant la quantité

de surprises, d'émotions, de touchants tableaux, de larmes discrètes et de sourires qu'elles contiennent!

Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

Que désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis.
Je suppose qu'un moine est toujours charitable!

Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais?

Et c'est de ce poëte que M. de Lamartine dit que ses vers sont fatigants et sans harmonie.

Que l'avenir, s'écrie M. Bancel, soit plus juste pour lui qu'il ne l'a été lui-même pour La Fontaine!

Je vous demande pardon de citer tous ces noms ainsi, mais dans ce procès qu'un poëte de génie fait à son confrère, je suis bien aise de mander le plus grand nombre possible de témoins à décharge, quoique mon client soit, je l'espère, acquitté d'avance. Celui que je vais faire intervenir, à présent, est un grand poëte encore, un historien, un philosophe, un de ceux qui nous manquent, qui sont loin de nous, et qui nous font songer à ce beau vers de la Fontaine :

L'absence est le plus grand des maux.

Je veux parler de M. Edgar Quinet. Dans son vaste poëme en prose, dans cette allégorie qui contient toute l'histoire légendaire de notre patrie, Edgar Quinet incarne, en Merlin l'Enchanteur, l'esprit littéraire de la France. Merlin est tour à tour le rapsode anonyme d'Arthur et de ses preux, l'auteur de *Pantagruel* et l'écrivain

de *Candide*. Il est aussi le bon La Fontaine. « Il (Merlin) écrivit, sur-le-champ, un premier livre de fables (1). Jamais, il faut le reconnaître, ses vers n'avaient été plus souples ni plus naturels, sans compter qu'il ne reculait devant aucun enjambement. Quelquefois ils étaient grands comme s'ils enfermaient le monde, et soudain ils marchaient comme sur des pieds de fourmis ou de faucheux, ou ils s'élançaient exhaussés et juchés comme sur les ailes-membranes des cigales. Tantôt c'était un souffle printanier, comme l'haleine des grandes forêts dans le mois de mai, tantôt une note brève, impétueuse, comme d'une mésange chevrotante au bord du nid. En un mot, Merlin venait d'inventer un mélange heureux de grands et de petits vers, qui chassaient la monotonie, imitaient à merveille la confusion harmonieuse de tous les êtres : dialogue éternel de l'éléphant et du ciron, de l'étoile et de la perle. ..... A aucune chose, il n'avait pris autant de plaisir qu'à ces petits ouvrages, qui naissaient sans peine et presque sans réflexion sous ses doigts. Il en eut bientôt composé une centaine de livres. Et ce fut une joie sans exemple, dans presque tous les mondes, quand les êtres les plus inconnus, les plus insaisissables par leur petitesse, les plus innommés, apprirent, par hasard, qu'ils avaient leur poëte (2). »

J'ai voulu, messieurs, que le poëte d'*Ahasvérus* répondît au poëte des *Recueillements*. On avouera que je pouvais plus mal choisir. Mais nous n'en avons pas fini avec les reproches de M. de Lamartine. « La Fontaine gâte tout ce qu'il touche ! » Il faut n'avoir jamais lu Phèdre pour porter cette affirmation. Que ceux qui veulent connaître ce qu'est

(1) Edgar Quinet, *Merlin l'Enchanteur*, t. II, p. 231 (1re édition).

(2) J'aurais pu citer encore plus longuement M. Sainte-Beuve qui, depuis dix ans, a fait bonne justice des attaques de M. de Lamartine contre La Fontaine, — et M. Charles de Moüy qui, hier encore, protestait, dans *la Presse* contre l'auteur des *Girondins* en faveur du fabuliste.

la copie de La Fontaine à côté de l'original, lisent *le Loup et le Chien* en français et dans le texte latin. Chez Phèdre, plus de drame, plus de ces détails heureux qui donnent tout le prix à l'œuvre d'art, rien de ce je ne sais quoi qui fait le chef-d'œuvre inimitable. Quelle sécheresse et quelle froideur dans la fable des *Pigeons* de Pidpaï! L'un d'eux veut partir « Mais, mon cher compagnon, lui dit l'autre, vous n'avez jamais souffert les fatigues des voyages, et vous ne savez ce que c'est que d'être en pays étranger. Le voyage est un arbre qui ne donne pour tout fruit que des inquiétudes... Les voyages ne sont agréables que lorsqu'on les fait avec ses amis : car quand on est éloigné d'eux, outre qu'on est exposé aux injures du temps, on a la douleur encore de se voir séparé de ce qu'on aime!... » Toutes ces belles raisons ne vous laissent-elles pas froid? C'est logique, soit, mais où l'âme, s'il vous plaît? Écoutez maintenant la Fontaine :

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : — Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux,
Non pas pour vous, cruel! A moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avançait davantage!
Attendez les zéphyrs. Qui vous presse? Un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons que réseaux. Hélas! dirai-je, il veut;
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte et le reste?

Quelle vérité! quels accents! Et que dites-vous de la manière dont La Fontaine a su gâter la fable du fabuliste indien?

Prenons Ésope maintenant, sa première fable, *le Renard*

et le Buste. Un Renard voit un buste, il s'approche, le regarde : « O la superbe tête, dit-il, mais elle n'a pas de cervelle ! » Une simple exposition, un résumé, quelques mots et c'est tout. Ouvrons bien vite la Fontaine.

LE RENARD ET LE BUSTE

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre,
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit ;
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens ; et, quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'était un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
« Belle tête, dit-il, mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !

Et combien la fable est plus complète et plus saisissante, plus mordante aussi ! Comme le dernier vers arrive naturellement et se grave aussitôt dans l'esprit ! Voilà pourtant le poëte dont on a essayé de faire un flatteur, lui qui, dégoûté de la cour, abreuvé de dédains, disait avec une si profonde amertume :

Les grands se font honneur alors qu'ils nous font grâce !

Lui qui, courageusement, écrivait, — sans doute au retour de quelque fête somptueuse, comme le bilieux Saint-Simon en revenant de Versailles, — la fable du Soleil et des Grenouilles :

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse
Noyoit son souci dans les pots
Ésope seul trouvoit que les gens étoient sots
De témoigner tant d'allégresse.
Le Soleil, disoit-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.

Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.
« Que ferons-nous s'il lui vient des enfants?
Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine
Se peut s'offrir; une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitants.
Adieu joncs et marais : notre race est détruite;
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx. » Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnoient pas mal.

Et puis étonnez-vous que Louis XIV lui disputât un fauteuil à l'Académie! Cette fable seule, qui ne s'imprimait pas en Hollande, devait donner à réfléchir singulièrement à ce roi qui justement portait un soleil sur ses armes.

L'homme que nous avons vu défendre Fouquet accusé, aider ses amis et exprimer en termes si touchants le dévouement, ne pouvait enseigner cette morale perverse qu'on lui reproche. La Fontaine est moral, comme le génie. Sa morale est pratique peut-être et banale, dirait-on volontiers, mais je crois que plus on marche et plus on reconnaît qu'il n'y a de vrai sur cette terre que la banalité. Exprimez les sentiments qui sont les plus généraux, les plus humains, les seuls éternels, si vous voulez être compris de tous. Mais il ne faut pas toujours prendre La Fontaine au pied de la lettre ; si La Fontaine n'est pas un calomniateur, si l'amertume de La Rochefoucauld ne lui plaît qu'à demi, cependant La Fontaine n'est pas un flatteur de l'homme. Il le montre tel qu'il est, criant haro sur le baudet innocent, et toujours dévorant le plus faible, mais comme Molière il veut le corriger. « Molière, dit Chamfort, me fait plus rire de mon voisin ; La Fontaine me ramène plus à moi-même. Après la lecture du premier, je crains ma conscience. Enfin l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourrait demeurer vicieux ; corrigé par La Fontaine, il ne serait plus ni vicieux ni ridicule, il serait raisonnable et bon ; et nous nous trouverions vertueux,

comme La Fontaine était philosophe, sans nous en douter. »

Oui, La Fontaine est le témoin de la comédie humaine, de cette comédie aux cent actes divers, — il en est le peintre, et il enseigne aux acteurs à jouer leur rôle le plus honnêtement et le plus commodément possible, en épicuriens, si vous voulez, mais sans rien sacrifier cependant de leur dignité. Vous avez vu le loup fuir devant le collier du chien. Souvenez-vous du cheval qui s'est voulu venger du cerf. Il est « jusqu'au ventre en litière ». Mais entendez-vous sa triste plainte :

> Hélas! que sert la bonne chère
> Quand on n'a pas la liberté!

Épicuriens, Gaulois, rieurs et railleurs, vous êtes bien tous les mêmes! Toi, Courier, tu vas pleurer sur la perte d'une édition princeps qui manque à ta bibliothèque d'amateur, mais, tout à l'heure, le rouge te montera au front et la colère au cœur en apprenant qu'on empêche quelques villageois de danser! Toi, Voltaire, tu écriras la *Guerre civile de Genève*, mais tu défendras Sirven et Calas et de la Barre! Toi, Montaigne, tu diras : *Que sais-je?* et tu sauras ce que vaut le dévouement et l'amitié. Toi, La Fontaine, tu sembleras absorbé par Baruch, mais tu lutteras obstinément pour les petits et pour les humbles! O sceptiques qui doutez de vous-mêmes, et qui n'avez qu'à mettre la main sur votre cœur pour le sentir battre d'amour à toute action héroïque et bondir de haine à toute nouvelle injustice!

Et puisque j'ai nommé Montaigne, croyez-vous qu'il n'y ait pas entre ces deux hommes, La Fontaine et lui, des points divers de ressemblance? Même insouciance, même philosophie doucement attristée : Montaigne, plus amer, au fond, plus mesuré en apparence; La Fontaine, plus piquant et cependant plus doux; mêmes doutes et mêmes espérances, même dévouement aussi. Un sentiment divin

les réunit d'ailleurs toutes les deux, le sentiment de l'amitié. La Fontaine racontant les malheurs du pigeon, produit sur moi la même impression que Montaigne narrant l'agonie d'Étienne de la Boëtie. « Le pourquoy je l'aymoys?... Parce que c'estoyt luy, parce que c'estoyt moy » de Montaigne, ou les vers des *Deux amis*, c'est la même chose!

« Nos âmes ont charié si uniement ensemble, elles se sont considérées d'une si ardente affection, et de pareille affection descouvertes jusques au fin fond des entrailles l'une de l'aultre, que non-seulement je cognoissoys la sienne comme la mienne, mais que je me feusse certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy (1). »

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur:
Il vous épargne la pudeur
De les découvrir vous-même:
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime (2).

Je viens de citer, messieurs, un passage des *Essais* et un fragment des *Fables*. Qui me dirait où le philosophe s'arrête et où commence le poëte, et si La Fontaine ne continue pas le sentiment de Michel Montaigne?

En morale, La Fontaine fut indulgent; il érigeait la pitié en religion. Mais en matière d'art, il fut plus sévère. Rien ne le satisfaisait. C'est là surtout qu'il était un délicat. Combien de journées est-il demeuré assis sous quelque chêne, l'esprit à la poursuite de quelqu'un de ces vers-proverbes qu'il devait profondément enfoncer dans toutes les mémoires! Il voulait le mieux et le mieux toujours. Aussi est-il arrivé à une perfection telle, que son œuvre tout entière est parfaite. Il fut un temps où la critique re-

(1) *Essais* de Montaigne, liv. Ier, ch. XXVII.
(2) La Fontaine, *Fables*, liv. VIII, fab. XI.

cherchait toujours dans l'œuvre du poëte le point qu'il fallait imposer à l'admiration des autres. Je me souviens qu'au collége, on nous recommandait surtout les *Animaux malades de la peste*, quoique, ajoutait-on, cela dépasse un peu le *genre voulu par la fable!* Un autre choisirait *la Mort et le Mourant*. Je suis en cette matière, de l'avis de Victor Hugo sur les génies, et comme il a répondu « lequel est le plus grand? Tous! » si l'on me demandait laquelle est la meilleure des fables de la Fontaine, je crois que je répondrais : Toutes !

En vérité, M. de Lamartine a été bien mal inspiré le jour, — il faut dire les jours, — où il a ainsi attaqué La Fontaine. Mais ce qui doit consoler le fabuliste, c'est que l'illustre poëte frappe en même temps d'ostracisme beaucoup d'autres grands hommes. Lesquels? Dante, Pétrarque, Racine, Gœthe, Homère lui-même. Homère! « J'ose déclarer, écrit M. de Lamartine dans un de ses entretiens, en parlant d'un philosophe grec, j'ose déclarer en toute conscience que le délire d'un insensé joint à la férocité d'un scélérat ne pouvait jamais arriver aux excès d'absurdité et aux excès d'immoralité de ce prétendu sage tombé en folie... » Et voulez-vous savoir le nom de ce philosophe? Platon. Cervantes, l'auteur de cette sanglante ironie qui trouve moyen de tuer la chevalerie, de poétiser le bon sens et de venger même par son ironie l'idéal bafoué et persécuté, Cervantes ne trouve pas plus que Rabelais grâce devant M. de Lamartine. M. de Lamartine prétend qu'une brute seule écrirait le *Contrat social*. Puis il se reprend : « Mais non, dit-il, nous calomnions la brute. » Ah! je ne serai pas aussi sévère que M. Jules Levallois pour le *Cours de littérature* où il s'imprime de pareils jugements, mais j'avoue que M. de Lamartine est souvent aveugle, pour ne pas dire plus. Au reste, La Fontaine ne se plaindra pas. On vint avertir un jour un brave laboureur à l'agonie que son voisin le notaire et monseigneur l'evêque

venaient de mourir. » — Ma foi, dit le mourant, maintenant je puis partir. Si je suis damné, ce sera du moins en bonne compagnie. » Ainsi de la Fontaine. Si M. de Lamartine l'exile de sa république, au moins les compagnons qu'il lui donne l'aideront-ils à supporter cet exil.

Mais ce qui console La Fontaine ne doit pas faire excuser M. de Lamartine, et pour ne parler que du fabuliste, disons-le bien haut, et parce qu'il est assez grand pour l'entendre, M. de Lamartine a eu tort. La gloire de La Fontaine est une de celles qui ne gênent personne. Elle est d'autant plus pure et plus inattaquable. Alors pourquoi ces coups et pourquoi cet acharnement? Quoi! le poëte qui a le plus souffert des chocs de la vie et des trahisons de la fortune n'épargnera pas celui qui adoucit ces chocs en les partageant, qui l'avertit de ces trahisons et doucement essaye de le consoler? Ah! je le soupçonne de n'avoir pas relu, repris ces fables depuis le temps où, jeune, superbe, glorieux, il entrait si noblement dans la vie. Alors, tout ce qui lui montrait à l'horizon quelque point noir ou quelque nuage, tout ce qui lui rappelait que la joie humaine est courte, que la déception est prompte, que le dévouement, l'amour, le courage, ne sont pas fatalement récompensés ici-bas, tout ce qui empoisonnait la joie de son triomphe lui semblait méchant et perfide, et il a rejeté bien loin ce spectateur attristé de la vie qui lui a dit, à la façon de Rabelais, comment la farce se joue, qui connait tous les dénouements, toutes les fins tragiques et tous les revers, et il a appelé ce témoin un calomniateur! Mais qu'à présent il retourne vers lui, qu'il lui revienne, qu'il le consulte, que, s'interrompant dans son travail obstiné, glorieux, il interroge ce poëte, — qui lui a déjà pardonné ses dédains, — et il verra combien est vraie cette peinture de la vie, triste sans amertume, malheureuse sans colère, et qui ne connait d'autre façon d'oublier la souffrance que de la pardonner.

Et que si M. de Lamartine a de la répugnance à ouvrir ces volumes perfides, il interroge le premier passant venu, cet homme du peuple qui ne connait point Racine, qui n'a jamais lu Corneille peut-être et qui sait par cœur La Fontaine; ce passant lui dira quelle philosophie consolante et douce se cache sous cette amertume, et quel moraliste est celui-là qui vous apprend à connaître les hommes sans vous forcer à les mépriser. L'homme du peuple, ai-je dit, oh! c'est l'homme du peuple qu'il faudra surtout consulter. Le bon La Fontaine est un de ses conseillers à lui. Il le connait, il l'aime. Il le sait par cœur depuis longtemps, et quand ses enfants pourront lire, il leur donnera pour premier livre ce volume de fables ouvert là-bas et toujours à portée de sa main. Messieurs, dans les jours les plus sombres de la Révolution, alors que le peuple irrité ne se souvenait plus que de ses tortures et ne sentait plus que sa force, il y eut, dans une même journée, deux noms qui désarmèrent les plus farouches, deux femmes que les plus furieux voulurent épargner : l'une était la petite-fille de Calas; l'autre, madame la comtesse de Marson, arrière-petite-fille de La Fontaine.

LA FONTAINE & SES CRITIQUES [1]

Mesdames et Messieurs,

Vous connaissez tous ce trait de La Fontaine, arrêtant ses amis par le collet et leur demandant, à brûle-pourpoint : « Avez-vous lu Baruch ? » Naïf comme un homme de génie, le bonhomme venait de lire Baruch, et prétendait l'avoir découvert. A ceux qui lui répondaient négativement, il répliquait : « Lisez donc Baruch Baruch est le plus vaste génie que je connaisse. » Je ne voudrais pas, messieurs, me montrer hostile au prophète Baruch, mais je suis d'avis qu'on peut encore aujourd'hui le *découvrir* sans grand'peine, lui et beaucoup d'autres avec lui. C'est même une manie assez commune, à l'heure qu'il est. On passe son temps à découvrir Baruch. Tout critique cherche, si je puis dire, à inventer un grand homme et à en faire littéralement son Baruch. Mais si l'on peut toujours rencontrer dans une forêt vierge des sentiers non frayés, il est plus difficile de trouver dans un bois assidûment fréquenté, des sentiers inconnus ; et pour faire acte de guide inédit, je préférerais de beaucoup les forêts de l'Alabama aux allées de notre bois de Boulogne.

Le sujet que je vais essayer de traiter ressemble un peu à nos forêts nationales. Chacun y a tracé sa route, percé son carrefour, marqué son chemin. Il s'est même trouvé d'il-

(1) Conférence faite à la mairie de Sceaux (Association polytechnique. — 1864).

lustres voyageurs qui ont laissé leur nom après eux et uni pour jamais leur critique aux éternelles fables de La Fontaine. Pourtant ces quelques livres de fables lues sans cesse, sans cesse étudiées, annotées, expliquées, sont si parfaitement jeunes encore et pour ainsi dire nouveaux, qu'on peut, sans trop de crainte, se risquer à en parler encore, espérant qu'on découvrira peut-être un petit filet d'eau inconnu, une fleur ignorée... Qu'importe, d'ailleurs, qu'on ait respiré le bouquet avant nous, s'il garde tout entier son parfum?

Il y a tant de choses, en effet, dans ces fables! Tout s'y trouve. « Si de ma bibliothèque entière, a dit un jour M. Joseph Droz, l'auteur de l'*Essai sur l'art d'être heureux*, il ne me fallait garder qu'un seul livre, je garderais le *Vicaire de Wakefield*. - Pour moi, — et sans doute plus d'un partagerait mon choix, — je conserverais les *Fables* de la Fontaine. Elles sont à elles seules une bibliothèque complète, un traité pratique de la vie et des hommes, et, selon son humeur et ses goûts, chacun y trouvera la gaieté ou la rêverie, la mélancolie qu'amènent les tristesses de la vie et le doux rire qui les fait oublier.

La fable, d'ailleurs (pour délaisser un moment le fabuliste), est un sujet vraiment inépuisable, gigantesque comme tout ce qui naît dans cette Inde mystérieuse, où les idoles ont cent bras, où les poëmes s'enfoncent dans les siècles. Nous n'en sommes plus à voir dans l'esclave phrygien Ésope le créateur de la fable; l'antiquité grecque n'est plus pour nous qu'une antiquité relative, au-dessus de laquelle planent comme de superbes aïeules, les civilisations asiatiques. La science nous fait pénétrer chaque jour plus avant dans ce passé, et grâce aux travaux des Wilson, des Silvestre de Sacy, des Renan, la grande famille des langues indo-germaniques n'aura bientôt plus de secrets. C'est ainsi que, bien avant Ésope, nous trouvons Pidpaï, ou Pilpaï, ou Bidpay, qu'un orientaliste traduira,

je l'espère, un jour ou l'autre. Ce Pidpaï était un brahmane fort savant et fort sage, que toute la Perse ou toute l'Inde, comme on disait alors, honorait à l'égal d'un dieu. Au moment où vivait Pidpaï, l'Inde était aux mains d'un tyran. La poésie n'a jamais été la bienvenue sous une tyrannie. Pidpaï alla vers le roi, lui dit ce qu'il pensait de ses excès et brava sa colère. On le jeta dans un cachot. Puis, longtemps après et par grand hasard, car les bourreaux ne songent pas souvent à leurs victimes, le roi se souvint, — un jour qu'il était embarrassé pour régner, — de ce brahmane qu'il avait emprisonné jadis. Il voulut qu'on le lui amenât; il l'interrogea, et voilà ce sage et ce roi causant ensemble politique. Leurs opinions étaient si différentes qu'elles finirent par s'accorder. Le roi confia l'administration de son empire à celui qu'il avait chargé de chaines, et le pays fut tout étonné de se sentir délivré du poids qui l'opprimait.

« Pourtant, ce n'est pas assez, dit un jour le roi, que mon royaume soit heureux. Je veux qu'il soit illustre dans la postérité, et les lettres seules donnent une gloire éternelle. Fais un livre, Pidpaï, je t'accorde un an pour qu'il soit achevé. »

Ce roi persan était généreux. Louis XIV eût à peine accordé à Molière un mois pour faire le *Misanthrope*. Pidpaï obéit; au bout d'un an le livre était fait, et ce livre (il devait en effet immortaliser le roi Dabschelim qui l'avait commandé, et le poëte qui l'avait composé) était un simple recueil de fables. Mais dans ce recueil où les animaux parlaient, les hommes devaient trouver un utile enseignement. Science morale et politique, le brahmane avait tout résumé dans le *Kalila et Dimna*. J'ai dit éternel enseignement : l'éternité humaine, qui est la durée, est bien restreinte à côté de la véritable éternité. Le livre de Pidpaï aurait péri s'il ne s'était trouvé un savant arabe pour le traduire dans sa langue. A cette traduction seule nous de-

vons la connaissance de Pidpaï, qui a inspiré plus d'une fable à La Fontaine, et parmi ces fables les *Deux amis*, et cette autre, inimitable chef-d'œuvre, les *Deux pigeons*.

Dans la littérature chinoise, la fable est plus négligée que dans la littérature persane. Peuple alors plus libre, les Chinois n'avaient pas besoin, pour exprimer leurs sentiments, de l'apologue, qui n'est qu'une façon détournée, presque craintive et cependant très-efficace, de présenter la vérité. Ils abordaient de front la philosophie, et leurs traités de morale parlaient directement, sans emprunter la voix des animaux. Aussi bien, la partie la plus riche de leur littérature est-elle la littérature dramatique. Je regrette de n'avoir pas à vous parler de Molière, pour vous prouver que rien n'est nouveau sous le soleil, et que ce qui est renouvelé des Grecs pourrait bien être renouvelé des Chinois. — Un savant orientaliste, M. S. Julien, a traduit dans son entier une comédie chinoise qui s'appelle l'*Avare*, comme la comédie de Molière. Dans cette pièce, qui est dans ses détails un véritable drame, l'avare Kou-Jin, malade et presque moribond, se plaint ainsi à son fils adoptif :

Tu ne sais pas, toi, que cette maladie m'est venue d'un accès de colère. Un de ces jours, ayant envie de manger un canard rôti, j'allai au marché dans cette boutique, là, que tu connais. Justement on venait de rôtir un canard d'où découlait le jus le plus succulent. Sous le prétexte de le marchander (ceci se passe en Chine, ne l'oubliez pas, et se passe aussi peut-être un peu ailleurs), je le prends dans ma main et j'y laisse mes cinq doigts appliqués jusqu'à ce qu'ils se soient bien imbibés de jus. Je reviens chez moi sans l'acheter, et je me fais servir un plat de riz cuit dans l'eau. A chaque cuillerée de riz, je suçais un doigt. A la quatrième cuillerée, le sommeil me prit tout à coup, et je m'endormis sur ce banc de bois. Ne voilà-t-il pas que, pendant mon sommeil, un chien vint me sucer le cinquième doigt. Quand je m'aperçus de ce vol à mon réveil, je me mis en une telle colère, que je tombai malade!...

Voilà pour la comédie et même pour le vaudeville. Voici maintenant pour le drame.

L'avare continue :

Mon fils, je sens que ma fin approche. Dis-moi, dans quelle espèce de cercueil me mettras-tu ?

Le fils. Si j'ai le malheur de perdre mon père, je lui achèterai le plus beau cercueil de sapin que je pourrai trouver.

Kou-Jin. Ne va pas faire cette folie : le bois de sapin coûte trop cher. Une fois qu'on est mort, on ne distingue plus le bois de sapin du bois de saule. N'y a-t-il pas derrière la maison une vieille auge d'écurie? Elle sera excellente pour me faire un cercueil.

Ce sont là des plaisanteries chinoises qui terrifient plutôt qu'elles ne font rire. Ce qui précède est effrayant ; mais ce qui suit est horrible. En raison du trait de mœurs que ce passage contient, peut-être me pardonnerez-vous de l'avoir cité.

— Y pensez-vous? reprend le fils. Cette auge est plus large que longue, jamais votre corps n'y pourra entrer, vous êtes d'une trop grande taille.

Kou-Jin. Eh bien! si l'auge est trop courte, rien n'est plus aisé que de raccourcir mon corps. Prends une hache et coupe-le en deux. Tu mettras les deux moitiés l'une sur l'autre et le tout entrera facilement. J'ai encore une chose importante à te recommander : ne va pas te servir de ma bonne hache pour me couper en deux; j'ai les os très-durs, tu pourrais l'ébrécher; on te prendrait deux liards pour la repasser : tu emprunteras celle du voisin (1).

Certes, Molière n'a jamais été dans la peinture de l'avarice aussi loin que le dramaturge chinois qui écrivait ceci il y a deux mille ans et plus, et Balzac eût envié pour son père Grandet les économies féroces de ce Grandet du pays de Confucius.

Je me suis éloigné de La Fontaine. Quittons la Chine et revenons en France. Avec La Fontaine, nous sommes mieux qu'en France, nous sommes en Gaule. Le temps a beau faire, en effet, en dépit des croisements successifs, deux races distinctes persistent chez nous, et tel descend évidemment des anciens Francs, tel autre des vieux Gau-

(1) Voyez l'excellente traduction de *Plaute*, par M. Naudet, qui a cité tout au long cet extrait, que j'abrége à dessein.

lois. Parmi les grands hommes que nous admirons tous et qui sont notre gloire, les privilégiés me semblent ces descendants des Gaulois qui ont gardé de leurs pères les libres mouvements, l'allure franche et le geste décidé. Je sais bien que ce qui fait la force du génie français, c'est justement l'alliance intime de l'esprit gaulois et de la raison française, et que si, dans un même siècle, il se rencontre un Voltaire pour démolir tout un monde vieilli par la seule force du rire, nous avons en même temps un Jean-Jacques pour rêver un monde nouveau. Je sais bien que ces deux tempéraments si différents, s'unissant ensemble, forment la plus splendide littérature qu'on puisse rencontrer : d'un côté, Rabelais, Régnier, Molière ; de l'autre, La Boétie, Malherbe, Pascal. Mais au milieu d'eux j'aime surtout ces génies d'élite qui peuvent réunir à la fois les qualités des deux races, et, tout en restant gaulois, se montrer éminemment français. Tel est Montaigne, tel est la Fontaine. Je sympathise, en vérité, surtout avec le *bonhomme*, parce qu'il est de ceux-là, et que sa gaieté me paraît la plupart du temps un autre mode de la mélancolie. N'est-ce pas lui qui a dit : « Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux. »

Un certain charme, voilà bien ce qui fait la force de la Fontaine. Toutes ses qualités, tout son génie se résument dans ce mot. Il a le *charme*, c'est-à-dire cet insaisissable et irrésistible attrait mille fois plus puissant que la puissance même, et qui souffle on ne sait d'où. Et ce charme lui vient surtout de ce qu'il est, comme dit Montaigne, *ondoyant et divers*. L'homme n'est pas fait pour vivre, avouons-le, tout d'une pièce. La vertu romaine est certainement une belle chose, et j'ai pu, tout comme un autre, admirer Brutus faisant mettre à mort ses enfants : mais à cette force de volonté superbe, je crois qu'au fond

je préférerai toujours la pitié. La Fontaine, lui, n'était pas un Romain. Le stoïcisme n'entrait pas dans sa nature, au contraire! Vous connaissez son épitaphe, écrite par lui-même :

Jean s'en alla comme il était venu...

Elle est sévère, après tout, sous une forme badine. Ce mondain regrette sa vie, et si on le pressait bien, on lui ferait avouer qu'il déplore assez amèrement d'avoir mangé le fonds avec le revenu. Mais peut-on, après de tels aveux, lui en vouloir beaucoup? Il est si naïvement faible que cette faiblesse, qui devenait du courage à de certains moments, peut lui être comptée comme une vertu atténuée et atténuante. Pourtant, que de fois la lui a-t-on reprochée comme un crime!

La vie de La Fontaine, en effet, a besoin d'une certaine absolution. Il fut paresseux; tout d'abord il se crut destiné à la vie monastique. Il entre au séminaire de l'Oratoire, s'en fatigue au bout d'une année et quitte l'Évangile pour le Code. Le voilà étudiant le droit. Cette ardeur de basoche ne dure pas; il reçoit de son père la charge de maître particulier des eaux et forêts. On le marie, et au bout de quelques années il se sépare de sa femme pour incompatibilité d'humeur, sans chagrin, mais sans scandale, et doucement il s'habitue à ne plus penser qu'il est marié. Parfois, pourtant, lorsqu'il songe au passé, le poëte regrette ce qu'il a quitté, cette vie de famille pour laquelle il était fait, après tout, et cette petite maison de Château-Thierry où le bonheur logeait peut-être. Mais la vie mondaine l'entraînait; mondaine, c'est-à-dire seulement intelligente et un peu décousue. Partout où La Fontaine allait, on l'aimait, on le choyait. Il était doux et bon. Il n'avait pas encore publié la première de ses fables, que les salons se le disputaient comme un hôte aimable. Il n'alla cependant jamais à la cour; hôte d'une cour rivale,

celle de Fouquet, il n'adressa qu'une supplique au roi, une seule, et ce fut une demande en grâce en faveur du surintendant détrôné. Ce qui attirait sur La Fontaine l'amitié de ses contemporains, c'est ce *certain charme* de tout à l'heure, qui a conquis à ses œuvres le suffrage de la postérité. Les femmes surtout l'aimaient. Il devait, en échange d'une tendresse maternelle, donner l'immortalité à madame de la Sablière. Madame d'Hervart ne lui fut pas moins dévouée. Il y a quelques jours, un orateur vous a dit, messieurs, au début de ces conférences, qu'au fond de toutes les entreprises grandes, nobles ou généreuses, se trouve cachée la main d'une femme. On peut dire aussi que les véritables grands hommes ont su attirer sur eux l'amitié des femmes. Les femmes aimaient Jean-Jacques parce qu'elles sentaient en lui un génie féminin dont l'amour devait plaider pour elles. Elles aimaient la Fontaine parce qu'elles savaient que sous cet esprit rêveur et paresseux se cachait un cœur ouvert à toutes les affections. La Fontaine n'avait pas eu de mère, et sa femme ne l'avait point compris; il rencontra madame de la Sablière, et l'amitié remplaça l'amour.

Je ne vous dirai pas que La Fontaine naquit le 8 juillet 1621, à Château-Thierry La vie d'un homme s'écrit plutôt avec des anecdotes qu'avec des dates. Un des traits les plus caractéristiques de l'existence de La Fontaine est celui-ci : Il venait de publier son recueil de fables et s'était décidé à le présenter au roi. Il part pour Versailles. Sa Majesté le reçoit en souriant, quoiqu'elle n'aimât guère l'ami de Fouquet; La Fontaine récite son compliment, mais quand il faut offrir son livre, il reste court et cherche vainement le volume. Il l'avait oublié. Il était distrait, fort distrait; mais s'il laissait à la maison les vers destinés au roi, il se souvenait toujours de les emporter avec lui lorsque ces vers prenaient la défense du faible contre le fort et de l'accusé contre ses juges.

Parler de La Fontaine et raconter sa vie, c'est dire une histoire que tout le monde connaît. J'en viens donc tout droit à ses critiques et d'abord à ses contemporains.

Les grands hommes se divisent en deux classes : les fortunés, les *chanceux*, comme on dirait, et les malheureux. Pour les premiers, la postérité commence à leurs chefs-d'œuvre ; les autres ne travaillent que pour être appréciés après leur mort. Au moment où Voltaire est porté par un peuple justement enthousiasmé à l'Académie, où Benjamin Franklin lui présente son petit-fils, qu il bénit au nom de Dieu et de la liberté, Rousseau quitte tristement son logis de la rue de la Plâtrière et s'en va seul herboriser dans les bois voisins. Les contemporains ne sont pas toujours équitables : aux uns, ils décernent sans compter les couronnes ; aux autres, ils refusent l'aumône d'une admiration. Balzac est mort en entendant nier son génie. Si l'on ne nia pas tout à fait le génie de La Fontaine, on ne sut point le placer au rang qu'il devait occuper, Boileau, du moins, qui était véritablement alors le *législateur du Parnasse*, et qu'on a depuis révoqué de ses fonctions. Boileau avait du goût, et poussa même le bon sens jusqu'au génie, mais il lui manquait certaines fibres délicates que la poésie tendre de La Fontaine eût fait vibrer. Quand il rencontrait quelque malin passage dans La Fontaine, Boileau, qui était malicieux jusqu'à la méchanceté, ne s'en étonnait pas, et si soudain la malice du bonhomme devenait attendrie, Boileau n'y prenait point garde, puisqu'il ne la comprenait point. Le bon sens est une vertu précieuse et qui donne tout, hormis la sensibilité. S'il faut avouer que le dédain de Boileau influa un peu sur les contemporains de La Fontaine, on ne doit pas oublier que Racine, Fénelon (combien d'autres !) prenaient La Fontaine pour ce qu'il était. Fénelon égalait aux anciens ce faiseur de fables, et l'auteur de *Télémaque* devait savoir combien coûte une fable, lui qui s'était exercé à en écrire pour le

duc de Bourgogne, et qui vraiment y avait réussi. Mais de tous les contemporains de La Fontaine, celui qui lui rendit surtout justice, ce fut Molière.

Admirable étendue de ce génie! Molière fut non-seulement grand, ce qui est beau, mais il fut juste. La justice est la grande vertu. Il disait, ce Molière, que le bonhomme irait plus loin que lui dans la postérité, et il le croyait. Mais nul ne peut aller plus loin que Molière. Je me suis souvent arrêté devant ce beau visage, pensif plutôt que sombre, devant ce front rêveur d'où *Tartuffe* est sorti. Génie fait de souffrance et de bonté, Molière a la flamme superbe qui illumine, l'éclat sympathique qui séduit, et, selon l'expression de Bossuet, *ce quelque chose d'achevé que donne le malheur*. Molière avait assez souffert pour être indulgent. Aussi bien, tandis que les beaux esprits raillaient La Fontaine dans sa distraction et ses allures négligées, lui le défendait, et j'imagine qu'il devait savoir le défendre. Rien ne me paraît plus touchant qu'une sérieuse amitié littéraire. Les génies sont frères, ils doivent être unis. Dans la vie de Goëthe, que j'admire sans trop l'aimer, il y a pourtant un trait auquel on ne peut songer sans émotion.

Goëthe n'avait jamais vu Schiller, mais instinctivement il ne l'aimait pas. « Le vacarme que ses œuvres avaient fait dans le pays, écrivait-il, m'épouvantait. » — « Pour moi, disait Schiller de son côté, je déteste Goëthe. » Mais un jour ils se rencontrent; ils causent : une étincelle part, et les voilà unis. Puis, bien des années après, Goëthe, malade, demande des nouvelles de Schiller, qu'il n'avait point vu depuis longtemps. On ne répond pas. « Il est donc bien mal? » Et sa voix s'altère. — « Mon Dieu! s'écrie-t-il, voyant qu'on garde le silence... il est mort? Mort! — » Et ses sanglots éclatent, et il écrit à un ami : « J'ai perdu la moitié de mon être! » — « Pour disputer à la mort cette moitié de son être, dit M. Saint-René Taillandier dans son

étude sur la *Correspondance entre Goëthe et Schiller*, il va ressusciter au fond de son âme la figure vivante de son ami... Schiller a laissé un drame inachevé; Goëthe veut terminer ce drame et le faire jouer sur tous les théâtres de l'Allemagne... » Désormais, quand il écrit, sans cesse il songe à Schiller et répète : « Il est avec nous, il reste avec nous, celui qui s'est éloigné de nous! »

Amitié sublime, qui fut un peu celle de Molière et de La Fontaine. Molière a-t-il conté à cet ami toutes les souffrances de son cœur? Lui a-t-il dit combien était dur pour lui le fardeau de la vie? A coup sûr, si son âme meurtrie a laissé échapper une plainte, La Fontaine n'a pas été sourd. Il semblait frivole, le Champenois : il était bon et dévoué, prenant de la vie ce qu'elle peut nous donner de meilleur, le rêve; mais n'oubliant pas que les rêveurs ont à côté d'eux ceux qui souffrent. Le temps a passé : les siècles ont marqué la place de chacun. L'ami narquois de La Fontaine, celui qui le raillait d'habitude, Chapelain, est oublié, tandis qu'aussi jeune qu'alors, la poésie de La Fontaine garde toujours ces bonnes senteurs campagnardes qu'elle ne perdra pas. Et hier encore (1), ce Molière, se dressant librement devant le peuple avec deux de ses chefs-d'œuvre à la main, semblait dire : « Qu'a-t-on fait depuis moi? mes successeurs m'ont-ils dépassé? » Nos applaudissements lui ont répondu.

Au dix-huitième siècle, Voltaire s'attaqua deux ou trois fois à La Fontaine, mais je suis sûr qu'au fond il l'admirait profondément. En revanche, un critique qu'on a le tort de beaucoup dédaigner aujourd'hui, La Harpe, le nommait le plus original et le plus naturel de nos écrivains : « Il ne compose pas, disait-il, il converse. S'il raconte, il est per-

(1) La liberté des théâtres — qui n'est pas, comme on l'a dit, la *liberté au théâtre*, — venait de permettre à la Porte-Saint-Martin de substituer pour un moment à son répertoire populaire *Tartuffe*, et, je crois, *le Misanthrope*.

suadé, il a vu : c'est toujours son âme qui vous parle, qui s'épanche, qui se trahit... Tout jusqu'au sublime lui paraît familier. Il *charme toujours* et n'étonne jamais. » Et Chamfort démontrait victorieusement que ce naturel et cette familiarité n'étaient autre chose que le triomphe de l'art.

Nous arrivons au dix-neuvième siècle, qui, dans les recherches critiques et historiques, mériterait d'être appelé le grand siècle. Siècle de rénovation et de démolitions, où ce qui est solide aujourd'hui n'est pas bien certain de l'être demain, où chacun tient à renverser quelque idole, où ce qui reste debout, parmi ces ruines, est bien assuré d'être éternel. Je parle seulement ici, bien entendu, des choses littéraires. Les ruines politiques et les ruines religieuses, tout aussi grandes, ne me regardent point. On a démoli çà et là plus d'une statue; on en a élevé d'autres. Qu'est devenu Malherbe, par exemple? Et qui soupçonnait qu'on le remplacerait sur son piédestal par Ronsard? Mais, parmi les démolisseurs, il ne s'en est pas trouvé, que je sache, qui ait porté la main sur Molière ou La Fontaine, ces deux génies obstinément attachés l'un à l'autre.

Je me trompe, et je veux parler rapidement, pour n'y plus revenir, des attaques de M. de Lamartine contre La Fontaine. J'ai déjà eu l'occasion, dans une autre enceinte, de protester avec l'énergie qu'on doit à la cause qu'on croit juste, et le respect qu'il faut garder envers la gloire bien acquise, contre ces attaques réitérées. Méchant homme et méchant poëte, telle est l'accusation que porte M. de Lamartine contre le poète qui a mérité, comme Virgile, d'être proclamé inimitable, et contre l'homme qui a gardé le surnon du *bon La Fontaine*. Mais M. de Lamartine s'est trompé, disons-le hautement. Que si, nous autres jeunes gens, nous devons respecter les devanciers qui nous ont faits ce que nous sommes et qui nous ont appris à aimer le bien en admirant le beau; eux, nos maîtres, faut-il donc

qu'ils oublient ce qu'ils doivent à ces initiateurs de toute poésie, leurs véritables aïeux en grandeur? M. de Lamartine est un de ceux qui contribueront à la gloire éternelle de notre temps; doit-il oublier qu'il est des noms qui sont l'éternelle gloire de notre pays? Mais n'est-il donc permis à aucun homme de se tromper? Si fait, hélas! Et l'erreur est quelquefois un des priviléges du génie, qui a trop souvent aussi le privilége du malheur.

Je ne vous parlerai pas, messieurs, vous le pensez bien, de tous les critiques de La Fontaine. Je n'en aurais guère le temps, je n'en ai pas l'envie. Ce qu'on a écrit sur le bonhomme (et j'entends ce qu'on a écrit de sensé, de savant et de remarquable) remplirait une bibliothèque. Les critiques ont ordinairement du bonheur quand ils parlent de La Fontaine. Il leur communique, dirait-on, un peu de sa verve et de son esprit. Un savant renommé, M. Walckenaër, se serait rendu illustre avec un seul de ses ouvrages, la *Vie de La Fontaine*, un de ces livres de critique solide et agréable à la fois, qu'on consultera toujours. A plusieurs reprises, çà et là et d'année en année, M. Sainte-Beuve a écrit, comme il écrit, divers articles sur La Fontaine qui, réunis en volume, formeraient le plus délicat des ouvrages de littérature. Mais nul n'a plus dit, en disant plus court, qu'un critique qui n'a pas publié d'articles de critique, je veux parler de Béranger.

Béranger a laissé, dans les quatre volumes de *Correspondance* publiés par M. Paul Boiteau, correspondance qu'on n'a pas assez lue et que je trouve merveilleuse, un véritable *Cours de littérature*, une série de lettres à une jeune fille, sur la littérature et les auteurs Cela est sensé, spirituel, doucement ironique, profond sans avoir l'air d'y toucher, comme toutes les pensées de Béranger, qui fut plus encore philosophe et moraliste que poète. Venant donc à parler de La Fontaine, Béranger écrivait (1) :

(1) *Correspondance*. t. IV, p. 17 (lettre du 14 février 1849).

Parmi ces écrivains qui prennent le ton élevé, beaucoup sont plus boursouflés que forts et grands; mais chez nous on aime l'emphase, et il a fallu bien du temps pour que La Fontaine fût traité d'homme de génie.

Et il ajoute, avec une modestie réelle :

J'ai été plus heureux avec moins de titres, et plusieurs critiques m'ont baptisé de ce nom.

Plus loin (lettre du 28 février) il dit encore :

Sa simplicité apparente (la simplicité de La Fontaine), son oubli des usages, surtout son extrême distraction contribuèrent, il n'y a pas de doute, à la célébrité dont il jouit de son vivant; mais aussi, en lui méritant le nom de bonhomme, ils n'aidèrent point à lui marquer son véritable rang parmi les grands hommes de cette brillante époque de notre littérature.

Voilà, jugé par un homme qui s'y connaissait, celui qu'on a appelé un faux bonhomme. Ce jugement de Béranger sur La Fontaine est, à mon avis, précieux. Plus d'un point réunit à mes yeux ces deux hommes, évidemment de même race, gouailleurs et attendris, fanfarons de scepticisme qui croient à la justice, au droit, à la liberté, fort amoureux de leurs aises d'ordinaire et qui s'arment, quand il le faut, pour la guerre aux abus et à l'hypocrisie. Je ne suis pas fâché de dire, en passant, ce que je pense de Béranger. Il a été fort attaqué en ces derniers temps, et assez mal défendu. Il suffisait, pour répondre à tout, de mettre en regard des attaques la vie de Béranger, calme, douce, dont les événements étaient des bonnes actions, et d'écrire simplement au-dessous des violents reproches crayonnés sur le piédestal de sa statue, ces simples vers qui suffiraient à immortaliser celui qui les a rencontrés sous sa plume — je me trompe, celui qui les a rencontrés dans son cœur :

Aimer, aimer, c'est être utile à soi;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.

A travers beaucoup de digressions, ne craignez rien, nous n'oublierons pas La Fontaine. Parmi les critiques du fabuliste les plus autorisés et les plus heureux, il convient de s'arrêter un instant devant M. Taine.

M. Taine est ce jeune maître qui a su promptement conquérir une des plus hautes places de la littérature contemporaine, et, dans un temps où l'on publie tant de volumes et si peu de livres, nous donner un chef-d'œuvre, l'*Histoire de la littérature anglaise*. L'ouvrage qu'il a publié sur *La Fontaine et ses Fables* mériterait une étude spéciale. On peut lui reprocher certain esprit de système qui se retrouve dans tous les ouvrages de M. Taine et qui fait, selon les avis, leur force ou leur faiblesse. On ne saurait trop louer les aperçus ingénieux, les recherches vivifiantes, les peintures achevées dont il est rempli. Tour à tour, M. Taine étudie, à propos de La Fontaine, l'esprit gaulois, puis l'homme lui-même, enfin l'écrivain. Passant ensuite du particulier au général, il recherche dans les œuvres du fabuliste la peinture de la société française au dix-septième siècle, et, pensant, à n'en pas douter, que les poètes sont les véritables historiens d'une époque, il retrouve dans La Fontaine ce qu'il trouve chez Saint-Simon, le roi, la cour, la noblesse, et même ce qu'il n'y rencontre pas, je veux dire le peuple. Je reprocherai une seule phrase à M. Taine : parlant de l'auteur des *Deux pigeons*, il a dit : « Il a l'air de vivre à genoux. » — Quand il s'agit d'un prince ou d'une princesse, ajoute-t-il, « La Fontaine accumule et outre la flatterie. » S'il fallait en croire M. Taine, le fabuliste n'en eût pas agi autrement avec madame de Montespan ou la duchesse de Bouillon que le Bourgeois gentilhomme lorsqu'il reçoit chez lui Dorimène. Souvenez-vous des génuflexions de M. Jourdain :

Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté

de m'accorder la grâce de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence...

Allons, ce n'est pas ainsi que parle La Fontaine, et dans ses dédicaces les plus flatteuses, je vois moins encore le courtisan que l'homme bien né, qui sait comment il convient de parler aux femmes. Tout auteur, dit-il à madame de Montespan,

Tout auteur qui voudra vivre encore après lui,
Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traces.
Eh! qui connoît que vous les beautés et les grâces!

M. Taine me semble mieux inspiré lorsque, à la page suivante, il analyse le caractère frondeur de *son héros :*

Regardez pourtant au fond du cœur et dites si la vénération l'oppresse. Il a beau baisser les yeux, il voit aussi clair que personne. Il comprend ce qu'est l'égoïsme royal..., il le perce à jour, le raille, et n'est jamais las de recommencer son persiflage... Molière, La Bruyère et Boileau se sont couverts du monarque pour railler le reste. Il ouvre sa galerie de ridicules par le portrait du roi. Et ce portrait-là ne nuit pas aux autres. Personne n'a parlé moins respectueusement des « puissances. » Il semble particulièrement se plaire à railler les grands..., et s'il porte quelquefois l'habit d'un valet, il n'en a point l'âme... C'est cette liberté qui le relève, et qui, en lui comme dans la race, ne peut être étouffée ni périr; en vain nous naissons sujets, nous restons critiques.

Cette observation de M. Taine me fait plaisir, et je songe à la réponse bien connue de Piron, qui ne respectait pas toujours la poésie, mais savait faire respecter les poètes. A la porte d'un salon, l'auteur de la *Métromanie* heurte un grand seigneur qui se disposait à entrer. Piron s'excuse, il va passer outre. L'autre le retient.

— Pardon, monsieur Piron, dit-il, je suis de noblesse et je porte l'épée... — Puisque les rangs sont connus, dit Piron, je passe le premier !

Un des critiques les plus éminents de La Fontaine, c'est M. Saint-Marc Girardin. L'éminent professeur a fait, il y a déjà six ans, à la Sorbonne, un cours tout entier sur les fables et le fabuliste, que nous avons suivi avec une profonde attention. Je revois encore ce vaste amphithéâtre, toujours frémissant sous la parole du maître, tantôt charmé par cet esprit si incisif et si fin, tantôt ému par cette honnête et sympathique voix. Depuis, M. Saint-Marc Girardin est descendu de sa chaire de poésie française: une autre voix a remplacé la sienne, et les justes applaudissements donnés au successeur n'ont pas fait oublier ceux qu'on prodiguait au maître. Mais si nous n'entendons plus M. Saint-Marc Girardin, du moins pouvons-nous le lire encore. Ses études sur La Fontaine paraîtront, je crois, prochainement en volumes. Et d'ailleurs, ne sort-il pas, quand il le faut, de sa retraite et de son silence, lorsqu'il s'agit de quelque juste et noble cause? Vous l'avez entendu peut-être, messieurs, il y a quelques mois, dans une de ces circonstances, et justement à cette salle Barthélemy, où l'attendaient les bravos accoutumés: il avait choisi pour sujet le thème que j'essaye de traiter aujourd'hui. Je ne parlerai pas de ses travaux; vous les lirez, vous verrez quelle raison souveraine s'unit chez M. Saint-Marc Girardin à une foi profonde, et comment il sait, critique ami du beau et du bien, défendre encore la cause de la vérité et de la liberté (1).

M. Désiré Nisard, qui a écrit l'*Histoire de la littérature française*, ne raisonne pas en toutes choses comme M. Saint-Marc Girardin, et ce n'est pas lui qui ferait, ainsi que M. Taine, un mérite à La Fontaine d'avoir frondé les

(1) M. Saint-Marc Girardin vient de reprendre son cours de littérature (1868), et il parle aujourd'hui de Voltaire comme il parlait, il y a quatre ans, de La Fontaine. Je l'aimais mieux pourtant nous entretenant du fabuliste, qu'il connaît à merveille, que nous parlant du philosophe, dont il semble volontairement amoindrir l'action.

grands; cependant il est un lettré d'un esprit supérieur, un moraliste véritable, et l'on ne saurait vraiment mieux parler de l'attrait des fables sur tous les âges de la vie :

Dans l'enfance, dit-il, ce n'est pas la morale de la fable qui frappe, ni le rapport du précepte à l'exemple; mais on s'y intéresse aux propriétés des animaux et à la diversité de leurs caractères. Les enfants y reconnaissent les mœurs du chien qu'ils caressent, du chat dont ils abusent, de la souris dont ils ont peur; toute la basse-cour, où ils se plaisent mieux qu'à l'école...

Arrêtons-nous. La Fontaine lui-même s'est expliqué là-dessus dans la *Préface* générale de son recueil :

Platon, dit-il, — on sait combien La Fontaine aimait Platon, — Platon, ayant banni Homère de sa république, y a donné à Ésope une place très-honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduit à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait, que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif, que le renard en sortit, s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin : je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit?

Ce passage de La Fontaine pourrait donner raison à ceux qui regardent la fable comme un genre secondaire. Mais il se hâte d'ajouter :

Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence... et avec elles on se rend capable des grandes choses.

M. Nisard, pour revenir à lui, croit et affirme que les

fables, avec leurs animaux sans cesse en scène, doivent plaire surtout aux vieillards.

Il est, dit-il, peu de vieillards qui n'aient quelque animal familier : c'est quelquefois le dernier ami.

Ceci m'amène à vous parler un instant de La Fontaine naturaliste. En effet, La Fontaine ne se contente pas d'être poète : il connaît les acteurs qu'il fait mouvoir avec tant d'art dans sa comédie... j'allais dire dans sa *comédie humaine*. Il les connaît et il les aime. Tandis que le naturaliste se complaît à décrire minutieusement la structure et le pelage des animaux, lui, le poëte, étudie les mouvements et pour ainsi dire l'âme des bêtes. L'ornithologie passionnelle n'était pas encore inventée, mais avant M. Toussenel La Fontaine l'eût écrite, s'il y avait songé. Voyez comme il réfute Descartes, qui voulait que les bêtes fussent seulement des machines bien construites ! Il entre dans le champ clos, armé en guerre et bien décidé à rompre plus d'une lance en faveur de ses chers animaux. Croyez-le, La Fontaine n'a pas peu contribué à faire naître en nous ce sentiment d'universelle pitié, qui s'est bien et dûment développé et qu'on ne déracinera plus. La pitié, la bonté, voilà à peu près l'impression générale qui ressort des fables de La Fontaine ; ajoutez-y une petite teinte de mélancolie ironique et vous aurez la note véritable. Et cette pitié va non-seulement du plus grand vers le plus humble, mais de l'homme vers la bête. Parfois, La Fontaine semble devancer certains travaux que vous connaissez bien, qui enseignent la bonté à l'homme envers l'homme en lui apprenant la compassion envers les animaux, et qui illustreraient M. Michelet, si son *Histoire* ne le plaçait au premier rang des écrivains.

Voulez-vous un exemple? Lisez la fable de la *Colombe et la Fourmi*, dont la morale est aussi :

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
Quand, sur l'eau se penchant, une fourmi y tombe;
Et dans cet océan on eût vu la fourmi
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmi arrive.
Elle se sauve. Et là-dessus
Passe un certain croquant qui marchait les pieds nus :
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon.
Le vilain retourne la tête;
La colombe l'entend, part et tire de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole.

Remarquez-vous que ce *certain croquant*, qui joue dans le présent drame le rôle de traitre, est un homme, et que les personnages intéressants sont des animaux? La Fontaine ne transige pas : quand les bêtes ont raison, il donne tort aux hommes, et sans hésiter. Il est un peu de la religion de ces Hindous qui se détournent de leur route pour ne pas écraser un insecte à terre, de ces Hindous qui ont inventé la jolie fable de *l'Aigle et le Moineau :*

« Un jour l'aigle dit au moineau : De quel droit viens-tu voleter jusque auprès de mon aire? Le ciel n'est fait que pour les oiseaux de mon envergure. Les oisillons comme toi ne doivent jamais perdre la terre de vue, sous peine d'être emportés par un coup de vent. — Oui-dà! dit le moineau. Et croyez-vous, messire l'aigle, que je ne pourrais pas voler aussi bien et aussi longtemps que vous? » — Si j'étais un aussi bon naturaliste que La Fontaine, je dirais que l'aigle se mit à rire. — « Je vous parie, continua le moineau, que j'irai plus haut que vous vers le soleil. — Suis-moi donc! dit l'aigle. Et d'un coup d'aile, il va brus-

quement toucher les nuages. Puis il montait, montait toujours. Au bout d'un moment, n'apercevant plus le moineau près de lui, il se disposait à redescendre, lorsqu'une voix claire partit au-dessus de sa tête : — Eh bien! qu'en dites-vous, s'écriait-elle, ne suis-je pas au-dessus de vous? » C'était le moineau qui, perché sur le dos de l'aigle, avait traversé l'espace, toujours placé plus haut que son orgueilleux adversaire.

La Fontaine aurait pu nous traduire cette fable : elle est, comme lui, du parti du faible contre le fort, et contient la morale habituelle du fabuliste. Ce mot de morale doit nous arrêter un moment. Le reproche le plus habituel qu'on fasse aux fables de La Fontaine, c'est celui d'être immorales. Je dois avouer que la bonté n'y est pas toujours triomphante et que la vertu n'y parait pas fatalement récompensée, comme dans les mélodrames du boulevard. Les personnes qui aiment à voir les livres *bien finir* ne seront pas enchantées peut-être de la fable du *Loup et l'Agneau*. Mais la doctrine des dénoûments heureux n'était pas encore inventée, et La Fontaine se piquait surtout d'être vrai. Or, la vérité n'est pas toujours consolante, si on la regarde seulement à la surface, et le fait est si souvent triste, qu'il paraît bien près d'être immoral. Pour moi, je crois que la vérité comporte sa morale avec elle, et je pense que tout honnête homme, dans le triomphe du fort sur le faible, de la sottise sur l'intelligence, du savoir-faire sur le savoir, verra, non pas une cause de désespoir, mais une sorte d'encouragement à persévérer dans le bien, par cela même qu'il est le bien. La Fontaine, comme tous les gens qui ont présenté la vie telle qu'elle est, avec ses amertumes, ses injustices et ses déceptions, a encouru le reproche des gens qui tiennent, parait-il, à s'aveugler quelque peu sur l'état des choses. — A quoi sert, disent-ils, de montrer le mal, n'est-ce pas assez qu'il existe? — Les gens comme La Fontaine répondent que cela sert à le

guérir. Les plaies les plus hideuses ont besoin de grand air pour se cicatriser, et je crois assez à l'efficacité de l'horreur. La *Morale en actions* est un excellent livre, mais qui donnerait à ses lecteurs une singulière idée de la vie. Hélas! non, nous ne sommes pas tous vertueux, et il ne s'agit pas de nous répéter toute la journée que tout est pour le mieux dans l'âme humaine. A ce compte, le docteur Pangloss aurait raison. Les hommes comme La Fontaine tiennent à la main un miroir où chacun de nous reconnaît ses ridicules et ses vices. L'homme qui n'aurait jamais vu un miroir de sa vie pourrait mourir en affirmant qu'il est un Adonis. S'il se regarde un peu, il rabat légèrement de sa fierté, et, se connaissant mieux, il est, ce me semble, plus indulgent pour les vices d'autrui et moins assuré de sa propre vertu. Il est bon d'aimer l'homme comme Montaigne aimait Paris, jusque dans ses verrues; mais à mon avis il est mieux, et pour dire le mot, il est plus moral de travailler à faire disparaître ces loupes et ces excroissances. Pour moi, on m'a conté qu'un curé de campagne remplaçait quelquefois son sermon par la lecture d'une fable de La Fontaine, « et, disait-il, ces jours-là mes auditeurs, ma foi, semblent partir plus convaincus. »

Je sais, et vous savez tous, qu'une des plus immorales fables de La Fontaine, c'est les *Animaux malades de la peste*. Écoutez-la donc :

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés;
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie;

Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient,
Plus d'amour, partant plus de joie.

En passant, demandez-vous si jamais tableau fut à la fois plus sombre et plus gracieux que ce tableau de la peste. Avec quelle gradation parfaite le mot est amené, de façon à produire un effet terrible :

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)...

Et quelle tristesse profonde, quelle navrante mélancolie dans ce vers, qui est tout La Fontaine :

Plus d'amour, partant plus de joie.

Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? Nulle offense;
Même il est m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
« Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur;

Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire. »
Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins.
Au dire de chacun étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »
A ces mots on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue.
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Les jugements de cour! soit : j'en suis un peu bien persuadé; mais les jugements du monde, certes, et combien de fois n'avez-vous pas vu se jouer sous vos yeux cette douloureuse comédie du pauvre baudet sur lequel on crie haro? Assurément, dans ces *Animaux malades de la peste*, le dénoûment est immoral, au sens attaché à ce mot par quelques-uns. Il est cruel et peut-être révoltant de voir le misérable baudet mis à mort pour le crime d'autrui. Mais cette fin ironique ne sert-elle pas au contraire la cause du bien, en flagellant comme il convient ceux qu'innocente le succès, mais en les flétrissant de la honte d'avoir commis un crime impuni? Après ce que j'ai dit de La Fontaine, de son amour du droit et de la justice, vous pouvez être convaincus que c'est bien là véritablement un poète

populaire et un des poètes du peuple. Je lis cependant, dans des notes laissées par M. Émile Souvestre, une indication qui m'étonne. En 1848, des professeurs, des hommes de lettres avaient fondé à Paris plusieurs chaires libres où ils faisaient chaque soir pour les ouvriers des lectures publiques (1). Émile Souvestre avait choisi pour ces sortes de conférences une des salles du Conservatoire de musique. Après avoir lu, il notait l'impression qu'avait faite chaque lecture sur son auditoire. C'est ainsi que je vois que Molière et Corneille ont toujours produit un effet très-grand. La *Vie de Jeanne d'Arc*, par Michelet, et quelques *Messéniennes* de Casimir Delavigne, agissaient beaucoup aussi sur le public. Racine produisait un effet moins grand. Enfin, je trouve cette note relative aux *Fables de La Fontaine* : — « Elles amusent, mais la morale qu'elles expriment déroute parfois les auditeurs. » — Messieurs, je ne voudrais pas m'inscrire en faux contre cette observation faite sur le vif. Je veux pourtant dire que La Fontaine, le moins vulgaire de nos poètes, est peut-être cependant celui qui parle le plus directement à la foule. Tout le monde l'a lu, parce que tout le monde trouvera dans les *Fables de La Fontaine* quelque chose de sa propre histoire. « C'est un monde, » disait Lamennais. Quoique délicat de style et de sentiment, il est si profondément vrai, si absolument humain, que tous aussitôt le comprennent.

Les génies, en effet — et je parle des plus remarquables — se divisent en deux classes : ceux qui s'adressent surtout à un groupe choisi, parlant aux raffinés et pour ainsi dire à l'élite des esprits : ceux au contraire qui veulent être compris de tous, dont le génie n'a pas de prédilection, qui parlent aux simples comme au superbe, et diraient volon-

(1) Voyez, à ce propos, un article de M. Sainte-Beuve : *Des lectures publiques du soir, de ce qu'elles sont et de ce qu'elles pourraient être*, au tome Ier des CAUSERIES DU LUNDI (21 janvier 1850).

tiers, eux aussi : *Laissez venir à moi les petits enfants!* Ces derniers sont les mieux partagés, à mon avis. Ce sont eux qui trouvent le cri, le cri parti du cœur et qui va au cœur ; ils vivront éternellement, parce que leur génie représente surtout la vie. Aussi bien, à génie égal, préféré-je à Goëthe l'Olympien, orgueilleusement immobile, Byron, qui sent en lui brûler sa flamme et qui, n'ayant pas su vivre, au moins sut mourir! On peut les admirer, ces orgueilleux qui, de préférence, parlent aux lettrés et aux privilégiés; les autres, on les aime. Ils ont, ceux-ci, rencontré la note suprême qui fait vibrer les cœurs et conquiert les âmes. Aussi bien, qu'on les attaque, qu'on les conteste ou qu'on les nie, il y aura toujours une voix pour s'élever en leur faveur, la grande voix de la foule, qui se trompe souvent, mais qui sait au moins défendre comme il faut ses élus.

J'aurais, après les critiques que j'ai nommés, à parler d'un autre grand critique, dont le suffrage vaut bien quelque chose, celui dont Voltaire disait qu'il avait plus d'esprit que Voltaire, et qui s'appelle *tout le monde*. C'est ce critique qui a donné à La Fontaine le surnom du *bon La Fontaine*, et qui a ratifié l'arrêt de Fénelon en le nommant *inimitable*. C'est ce critique qui a décoré La Fontaine d'un nom que La Fontaine avait inventé lui-même : *le fabuliste*. Ce critique-là a sa voix au conseil : les autres font les réputations, lui seul fait la gloire ! Et la gloire de La Fontaine est d'autant plus pure, qu'il y entre beaucoup de sympathie, et en quelque sorte de l'amitié. Un homme qui fut un poète distingué et un cœur d'élite, M Andrieux, répétait souvent à ses amis : « *Dites du mal de mon père, si vous voulez, mais n'en dites pas de La Fontaine.* » C'est mieux qu'un ami, La Fontaine, en effet, c'est un ancêtre; et de ce poète au style achevé, on peut dire ce que M. Sainte-Beuve a dit excellemment de Molière : « *Tout homme de plus qui sait lire, en France, est un lecteur pour La Fontaine.* »

CERVANTES ET DON QUICHOTTE [1]

Mesdames, Messieurs,

J'ai à vous parler de *Don Quichotte* et de son auteur. Ce sujet-là est un de ceux qu'on n'épuise jamais. Le privilége des œuvres du génie est de fournir une incessante matière aux commentateurs de tous les temps et de tous les pays. De commentateurs et de traducteurs, *Don Quichotte* n'a jamais manqué, et j'espère qu'il s'en trouvera encore un grand nombre. On a beau puiser à cette source éternelle d'ironie, de grandeur et de bon sens, elle ne sera jamais tarie. Un des grands mérites d'un tel sujet, c'est que lorsqu'on examine le livre et le poète, l'œuvre et l'ouvrier, on se sent vraiment heureux et l'on n'éprouve aucune déception. La vie de l'auteur est le commentaire précis du livre, et l'on ne peut séparer le maigre et fier visage du héros de la Manche de la face hâlée du héros de Lépante. Ceux-là sont rares, même parmi les plus grands, dont le caractère est le corollaire vivant de leur pensée et de leurs écrits. Cervantes, vous le savez, vécut et mourut misérable, je veux dire très-pauvre, très-abandonné et très-honnête. Il était né de parents sans fortune, braves gens qui firent élever leurs enfants comme ils purent, et qui destinaient le petit Miguel à l'état ecclésiastique. Mais il ne voulait pas être prêtre. Sa vocation, disait-il, était la médecine, ce qui ne

(1) Conférences du *Grand-Orient*. — 21 décembre 1864.

l'empêchait pas de rimer des sonnets à ses heures perdues et de ramasser (c'est lui qui le dit) les moindres chiffons de papier rencontrés dans les rues pour s'en former sans doute une bibliothèque. Je ne veux qu'esquisser à grands traits cette noble vie. Cervantes quitte sa ville natale pour Salamanque, puis Salamanque pour Madrid, et là entre, — comme employé, je suppose, — chez un certain Lopez de Hoyos, fournisseur breveté de la municipalité pour la confection des devises mortuaires. On n'a qu'à lire les plaintes versifiées de nos cimetières pour voir que nous avons encore de ces poètes-là.

Peut-être Cervantes fût-il demeuré l'éternel collaborateur de l'humaniste Lopez et n'eût-il jamais rimé que des *Souvenirs et Regrets*, sans le hasard, un hasard tragique, qui l'arracha à sa vie nouvelle et le jeta brusquement dans l'aventure. Philippe II régnait alors, ce sombre et pâle tyran, qui, malade, disait à ses médecins : « Vous avez peur de tirer quelques gouttes de sang à un homme qui en a fait couler des fleuves! » Un jour, une nouvelle se répand dans le lugubre palais de l'Escurial : le fils du roi, l'infant don Carlos est mort, dit-on, empoisonné. Deux mois après, la reine Élisabeth de Valois, la femme de Philippe, l'ancienne fiancée de don Carlos, mourait à son tour. Philippe II voulut du moins qu'elle eût de magnifiques funérailles. Or, point de catafalque royal sans devises poétiques. On avertit Lopez de Hoyos, le fournisseur ordinaire de l'*ayuntamiento*, et Lopez confia une partie du travail à son premier commis, Michel Cervantes.

L'élégie composée par le jeune homme parut touchante au légat du pape, Jules Acquaviva, envoyé par Pie V pour porter à Philippe II ses compliments de condoléance. Le légat avait justement besoin d'un valet de chambre. Il proposa le poste à Cervantes, qui, fatigué de son état de poète à gages, poussé aussi vers l'Italie par le désir de voir de près la *grande mère*, partit pour Rome en qualité de

camerero du cardinal. Plus tard, Molière ne devait point rougir d'être le valet de chambre du roi. Il avait eu pour prédécesseur et pour collègue Michel Cervantes.

A Rome, Cervantes sentit bientôt l'inaction l'envahir. Il s'enrôla alors sous Marc-Antoine Colonna et combattit les Turcs aux côtés des Vénitiens. Un an après, il assistait à cette bataille de Lépante où, placé sur sa galère, au poste le plus périlleux, blessé de deux coups d'arquebuse, il voulut attendre qu'un coup de feu lui brisât la main gauche sans lui faire abandonner son poste.

Dès ce jour, Cervantes sentit sa vie s'éclairer comme d'un rayon. Cette grande âme allait être désormais fière de son passé. Elle avait trouvé sa voie; elle avait obéi à son mot d'ordre, dévouement; elle connaissait la suprême vertu, le sacrifice, et Cervantes montrait avec orgueil ses cicatrices et ses blessures qu'il appelait des *étoiles*.

Il sortit de l'hôpital de Messine pour errer à travers l'Italie, étudiant les poètes et les hommes, le présent et le passé, vivant de privations sans doute, lorsque enfin il voulut revenir en Espagne, s'embarqua en Sicile et fut pris par des pirates.

Il a raconté, dans l'épisode du *Captif*, une grande partie de son histoire. Mais il n'a pas tout dit, et l'on ne peut encore juger par ses plaintes de toutes ses souffrances. Son maître le prenait pour un prisonnier de haute importance, et quand Rodrigo de Cervantes, le père du poëte, envoya la dot de ses filles pour racheter son enfant, le maître ne trouva point la somme assez forte. Mais Cervantes avait pour compagnon de captivité son propre frère; il lui donna la somme envoyée pour son rachat personnel, et le frère du poète devint libre. Il devait d'ailleurs tout faire pour l'évasion de Cervantes. Une fois, il fréta un navire, et Cervantes et ses compagnons de chaîne, prévenus par lui et cachés dans un souterrain, attendaient, espéraient. Le vaisseau arrivé, ils s'embarquent; mais les

Maures les reprennent en vue d'Alger. Le dey demande le nom du chef du complot. « C'est moi, » dit Cervantes. C'était se dévouer à la mort. Le dey n'avait qu'un signe à faire, il n'osa. Une autre fois, Cervantes s'échappe encore. Mais il apprend que le dey menace de mort quiconque lui donnera asile. Cervantes ne veut pas exposer celui qui le cache. Il sort de sa retraite et se livre; on lui passe une corde au cou; c'en est fait de lui... Comment le dey fut-il moins féroce et changea-t-il en prison la peine dont il menaçait Cervantes?... Comment celui-ci put-il tant de fois échapper à la mort? Peut-être parce qu'il était marqué pour les grandes destinées et que le malheur ne peut autre chose sur le génie que le fortifier. Le 29 mai 1580, les frères de la Merci rachetaient à Alger le pauvre Cervantes, qui éprouvait bientôt, dit-il, « les deux plus grandes joies que puisse ressentir l'homme, celles de recouvrer la liberté et de revoir son pays ».

Dès lors, peu importe à Cervantes! Le malheur, la misère, la faim, il les bravera sans se plaindre. Il les connaît de longue date, et maintenant le ciel de sa patrie les lui fait oublier. Il reprend le mousquet et allonge encore le pas en Portugal et dans les Açores; il écrit des romans et des nouvelles, des drames et des comédies; il se marie, il devient commis aux vivres, et l'on trouve moyen de l'accuser un jour de détournement de fonds. Il demande du temps pour rendre ses comptes; le grand homme soupçonné cherche, compulse, met en ordre ses registres. On le jette en prison, et c'est là que son amertume conçoit pour la première fois le type immortel, le type universel de don Quichotte.

Au milieu de ses malheurs et de sa pauvreté, Cervantes se trouvait heureux.

Dans son *Voyage au Parnasse*, il raconte que, rencontrant Apollon sur sa route, le dieu lui demande :

— Où vas-tu?

— Seigneur, répond Cervantes, je vais au Parnasse. Étant pauvre, je suis ainsi mon chemin.

Apollon lui conseille de plier son manteau et de s'asseoir dessus.

— Il parait, seigneur, répond Cervantes, que vous n'apercevez pas que je n'ai point de manteau?

— Je ne te vois pas avec moins de plaisir, répond alors Apollon ; la vertu est le manteau de la pauvreté.

Cervantes est vertueux, en effet, et sa vertu est robuste comme celle d'un Spartiate. Il s'en fait gloire. Qui le blâmerait ? La gloriole du sacrifice est trop rare pour qu'on ne la salue pas. Tout harcelé qu'il était par la mauvaise fortune, accablé par le sort, abreuvé d'injustices, Cervantes gardait le front et l'âme hauts, *content de peu*, disait-il, *quoique désirant beaucoup*. Il ne rougissait devant personne de sa misère, et, dictant aux poëtes espagnols les avertissements d'Apollon, s'il écrivait avec raillerie ce paragraphe :

« Si un poète entre chez quelqu'un de ses amis et que celui-ci soit à table et l'invite, quand même le poète jurerait qu'il a déjà dîné, qu'on ne le croie en aucune manière et qu'on le fasse manger par force; dans ce cas, ce ne sera pas lui faire grande violence. »

S'il raille ainsi, dis-je, il ajoute bien vite, avec la fierté d'un homme qui veut et qui sait faire respecter son état :

« *Item*. — Il est ordonné que tout poète, de quelque état et condition qu'il soit, soit tenu pour gentilhomme (*hidalgo*, *hijo de algo*, fils de quelqu'un), en raison du généreux métier qu'il exerce, tout comme on tient pour bons chrétiens les enfants trouvés. »

Cervantes ne devait être bien compris ni de son vivant ni immédiatement après sa mort. Le comte de Lémos, son protecteur fidèle, ne voyait peut-être en lui qu'un amuseur illustre, et tous le jugeaient à peu près comme le faisait Philippe III. Ce roi, accoudé à la fenêtre de son palais,

aperçut un jour un étudiant qui passait un livre à la main, lisant et riant aux éclats :

— Assurément, dit alors le roi en se tournant vers ses courtisans, cet homme est fou ou il lit *Don Quichotte*.

On dépêcha vers l'étudiant un page qui lui demanda le titre du livre. Philippe III ne s'était point trompé. L'étudiant lisait *Don Quichotte*.

Le seizième et le dix-septième siècles ne virent guère dans *Don Quichotte* que ce qu'y voyait le successeur de Philippe II. En dépit du suffrage de madame de Sévigné, on peut affirmer que le dix-huitième siècle seul commença à comprendre ce chef-d'œuvre. Il ne faut certainement pas chercher dans les œuvres d'un auteur ce que l'auteur n'y a pas mis lui-même et en tirer des conséquences qui l'étonneraient beaucoup si on les lui présentait. Dernièrement, M. Nicolas Diaz de Benjumea, un savant espagnol, a publié tout un livre sur le symbolisme de *Don Quichotte*, absolument comme si *Don Quichotte* était un ouvrage allemand. On a opposé aux recherches de M. Benjumea, qui prétendait trouver bien des raisons aux égarements de don Quichotte, l'aveu même de Cervantes : « J'ai essayé dans *Don Quichotte* de donner quelque passe-temps à mon humeur mélancolique. » Malgré cela, on me permettra bien de voir dans ce livre autre chose qu'un passe-temps, — ou, si passe-temps il y a, on avouera que nul ne peut être plus sérieux et plus utile.

Sérieux, *Don Quichotte ?* Montesquieu serait bien étonné en entendant cela, lui qui a écrit : « Le meilleur des livres de l'Espagne est celui qui se moque de tous les autres. » Mais on avouera que la moquerie est souvent chose grave et que cette terrible ironie est une arme respectable. Montesquieu le savait bien, lui qui s'armait à la fois de l'*Esprit des lois* et des *Lettres persanes!* Oui, Cervantes commença sans doute son œuvre pour se distraire et avec ce désir instinctif de se moquer, lui aussi, des fous qui sacri-

fient quelque chose de leur vie à leur idéal. Il était vieux, brisé, torturé ; que de déceptions et de misères! Il comprenait le ridicule du sacrifice, la sottise de l'abnégation ; il avait déjà reçu le châtiment de l'honneur! Sus donc aux chevaliers errants du dévouement et de la vertu! Il se mit à rire, mais d'un rire strident, se bafouant lui-même dans ce personnage qu'il appelait le *fils de son esprit*, ne lui épargnant ni les horions ni les déboires, répondant à toute illusion par une déception, à toute croyance par une négation, à tout espoir par une défaite. Aussi de quoi se mêlait-il, cet écervelé, ce chevalier de la Triste-Figure, maigre et pauvre pantin juché sur un cheval osseux ; de quoi se mêlait-il de défendre le bon droit méconnu, la vertu persécutée, la faiblesse opprimée ?

> Rien que la mort n'était capable
> D'expier son forfait...

La mort, non, mais le ridicule, le rire, la plaisanterie, plus mortels qu'un outrage.

Et sans pitié Cervantes frappe sur le crâne de don Quichotte, que ni sa rondache ni l'armet de Membrin ne peuvent protéger. Il est sans pitié, sans lassitude. Point de répit, point de pardon. — Qui aime bien et qui souffre bien aussi — châtie bien.

Puis il place à côté de ce maigre chercheur d'idéal, le gros et gras Sancho, plein de raisonnements irréfutables et de réponses accablantes, la vivante personnification du bon sens qui tue, de la réalité qui s'impose, de la nécessité qui attache par tous ses liens l'âme à la terre. A tous les dithyrambes du chevalier, le bon Sancho répond par un proverbe. Tandis que l'un rêve, l'autre mange, et le pauvre don Quichotte, toujours vermoulu, est bien aise de rencontrer toujours cet écuyer qui toujours le relève, le remet sur pied et le panse de son mieux. Hélas! Sancho

n'est pas sans montrer aussi à son maître en quelles folles aventures celui-ci s'est engagé, et ses soins sont accompagnés fatalement de reproches bien amers pour le vaincu. « Eh bien! monsieur, vous vous trompiez : ce troupeau d'infidèles, c'était un troupeau de moutons ; ces captifs innocents, des voleurs qu'on menait aux galères ; ces géants, des moulins à vent dont vous avez senti les ailes. » Et don Quichotte ne dit rien, car il souffre, mais il persiste dans son rêve incessant et marche encore vers cette Dulcinée idéale qu'il ne rencontrera jamais.

Mais ce qui venge, — et Cervantes l'a bien compris, — ce qui venge l'idéal bafoué, le dévouement berné, la grandeur méconnue, c'est l'erreur du bon sens lui-même, la folie de la raison, c'est Sancho qui rêve aussi, mais qui rêve une île, un royaume, l'ambitieux; Sancho, aussi fou avec son bon sens que son maître avec son idée.

Puis Cervantes donne à son héros de superbes élans, qui laissent bien loin tous les plus beaux raisonnements du monde :

« Je suis chevalier, dit-il quelque part, et tel je vivrai et mourrai, s'il plaît au Très-Haut. Les uns suivent le large chemin de l'orgueilleuse ambition ; d'autres, celui de l'adulation basse et servile; d'autres encore, celui de l'hypocrisie trompeuse, et quelques-uns enfin, celui de la religion sincère. Quant à moi, poussé par mon étoile, je marche dans l'étroit sentier de la chevalerie errante, méprisant les richesses, mais non point l'honneur. J'ai vengé des injures, redressé des torts, châtié des insolences... Je suis amoureux, mais seulement autant que la chevalerie errante m'oblige de l'être, et l'étant de telle sorte, je ne suis pas des amoureux déréglés, mais des amoureux continents et platoniques. Je n'ai point d'intention qui ne soit droite; je ne songe qu'à faire du bien à tout le monde et à ne donner jamais lieu de se plaindre à personne, et si un homme qui

pense et qui agit ainsi mérite d'être traité de fou, je le demande à Leurs Excellences (1). »

On peut, je crois, faire l'éloge de don Quichotte sans craindre que son exemple soit suivi. L'apologie du chevalier de la Triste-Figure n'est pas une apologie dangereuse. Il a beau avoir des admirateurs, ses imitateurs seront rares. Les redresseurs de torts ne courent plus les rues. L'histoire de don Quichotte nous a prouvé que c'est un métier trop dangereux. J'espère pourtant qu'il s'en trouve encore, et j'ai toujours été flatté pour notre pays de cet étrange reproche qu'on lui fait, d'être une nation de don Quichottes. Oui, acceptons ce reproche comme une gloire, et que ce nom nous soit un titre! La famille du vieux chevalier est une famille noble, après tout. Elle a derrière elle près de deux mille ans de sacrifices. Un aïeul de don Quichotte mourut, ne voulant pas survivre à la liberté romaine : celui-là s'appelait Caton. Au temps de Cervantes, il y avait en Italie un cachot de l'inquisition où le don Quichotte Galilée devait plus tard soutenir que la terre tourne. Un des proches parents de don Quichotte, Colomb, avait donné naguère un monde à l'Espagne, et c'étaient aussi les petits-fils de don Quichotte ces braves gens qui, « pieds nus, sans pain,. » marchaient à la frontière au seul nom de la patrie, — les volontaires de 92!...

Mais, au point de vue littéraire, une des plus grandes qualités de l'œuvre de Cervantes, c'est qu'elle est spécialement espagnole, tout en étant universelle, et qu'elle porte la date même de son moment, tout en demeurant éternelle. Il n'y a pas d'œuvre véritablement belle sans cette double obligation d'être de son heure et de son pays. Or, le *Don Quichotte* est si bien espagnol, que la meilleure manière de voyager en Espagne, — c'est un homme d'esprit

(1) M. J. Libert a cité ce passage dans son *Histoire de la Chevalerie*, où, comme je le dis plus loin, il reproche à Cervantes « d'avoir étouffé chez les Espagnols le vieil honneur castillan. »

qui l'a dit, — c'est encore de lire *Don Quichotte*. Peinture de la nature humaine et peinture d'une nation tout entière prise à telle date, voilà ce livre. On n'a pas dépassé *Don Quichotte* comme pittoresque, et le caractère et les mœurs espagnols s'y retrouvent tout entiers. Outre que Cervantes a fait dépenser par Sancho la plus grande partie du fonds de sagesse de sa nation, il a fait passer dans l'âme de don Quichotte une grande partie de cette fierté castillane et de cette grandeur épique qui traversent le *Romancero*, dont Corneille s'est inspiré et qu'a retrouvées toute bouillantes l'auteur d'*Hernani*.

Cet esprit-là, nous ne le comprendrions guère aujourd'hui peut-être, et le *Romancero*, puisque je l'ai cité, n'a sans doute que peu de lecteurs. Ce livre effraie avec ses épisodes gigantesques, qui valent ceux du *Ramayana*. Mais les légendes espagnoles sont décidément oubliées; elles sauraient pourtant retremper des esprits amollis. Que dire d'une littérature qui contient l'histoire de ce comte Alvar Giron dont la statue de granit allait combattre aux rangs où lui-même avait combattu? Regardez bien : les héros espagnols, parents de don Quichotte, eux aussi, ne peuvent pas mourir; le Cid, mort, galoppe encore dans son armure et conduit ses soldats au combat; le cadavre du comte de Saldaña, père de ce fameux Bernard de Carpio qui, disent encore les traditions, étouffa dans ses bras notre Roland dans les gorges de Roncevaux, ce cadavre chevauche, comme une menace, dans le cortége du roi félon Alphonse II. Légendes, dira-t-on, contes des premiers âges! Mais que penser d'un peuple qui demandait de tels récits pour amuser son enfance? La plupart des poètes espagnols étaient soldats. J'en excepte, bien entendu, Calderon, qui était prêtre. Le sentiment d'une bravoure intraitable était entretenu chez eux avec un soin jaloux, quelquefois sauvage. « Le meilleur raisonnement, c'est l'epée, » a écrit un jour un des leurs, Moreto. On retrouve dans les œuvres

de Cervantes et dans *Don Quijote* plus d'une réponse pareille, ce qui n'a pas empêché Cervantes d'être accusé d'avoir éteint chez ses compatriotes le vieux et fameux *pundonor* castillan. Non, il ne l'a pas éteint, lui qui prêchait d'exemple et montre à la postérité, en même temps que son livre, son moignon glorieux.

Lors de la campagne d'Espagne, on jouait à Saragosse, sous les bombes françaises, une pièce appelée *Numance*, qui était l'œuvre de Cervantes, et lui avait même valu jadis le surnom d'*Eschyle castillan*. Explosion de patriotisme, cette pièce racontait le siége et la défense des Numantins; elle montrait les femmes se jetant au bûcher pour échapper aux Romains, la terre fumante de sang, les places et les rues jonchées de cadavres.

— Sans doute, disait au dernier acte Quintus Fabius, les fiers Numantins se sont entre-tués pour se soustraire à la honte de devenir prisonniers...

Et Scipion répondait :

— Qu'il en reste un seul vivant, et Rome me décernera le triomphe pour avoir dompté cette superbe ennemie mortelle de notre nom (1).

Il restait, en effet, un vivant dans cette nécropole, un enfant, Viriato, qui s'était enfermé dans une tour.

Les Romains vont vers la tour. Scipion interroge l'enfant, l'engage à se livrer vivant.

— Si voulez entrer dans Numance, répond Viriato, vous le pouvez sans difficulté; sachez pourtant que j'ai les clefs de cette ville morte.

Scipion engage en vain sa foi, promet la liberté, des présents, la puissance.

— Toute la fureur de ceux qui sont morts parmi ce peuple devenu une poussière, répond Viriato, toute leur

(1) *Numance*. Voyez le *Théâtre* de Michel Cervantes, traduit pour la première fois par M. Alphonse Royer.

obstination à refuser de se rendre est passée en moi. J'ai hérité de tout le courage de Numance; vois si ce n'est pas une folie de me vaincre.

Et l'enfant se précipite du haut de la tour.

— Romains, disait alors la Renommée, relevez ce corps qui a pu, malgré son jeune âge, vous arracher un si éclatant triomphe; moi, la Renommée, je publierai d'un pôle à l'autre la valeur de Numance. Cet exploit inouï annonce ce que, dans les siècles futurs, seront les enfants de la forte Espagne, dignes héritiers de leurs pères. »

Les assiégés de Saragosse entendaient cela; le canon répondait parfois aux acteurs, et qu'on me laisse croire que la flamme de Cervantes animait aussi bien le cœur des combattants que les prédications des moines. En vérité, on croirait entendre déjà dans le drame de Cervantes l'écho de cette parole d'Alvarez, le défenseur de Girone, en 1810. Cet Alvarez donne à un officier l'ordre de faire une sortie :

— Si le nombre des ennemis est plus grand, dit l'officier, où me réfugier?

— Au cimetière.

Ne soyons point jaloux de ces choses sublimes. Nous avons le *Qu'il mourût!* et nous avons Corneille. Mais sachons admirer partout la grandeur et la beauté. M. Henri Martin, parlant de Vercingétorix, disait au début de ces conférences que la France devait prendre pour mot d'ordre le cri suprême de Médée :

Moi!
Moi, dis-je, et c'est assez!...

Certes, il faut s'attacher à ne point laisser se fondre en nous le vieil esprit de notre race et ce naturel fougueux, ce don quichottisme gaulois qui nous anime. Mais ne faut-il pas enter sur ces qualités superbes les qualités qui nous manquent et que nous pouvons trouver chez les peuples voisins? Le génie, a-t-on dit, n'a pas de patrie. Disons

qu'il n'a pas d'égoïsme, cela sera mieux. Il naît quelque part et il rayonne partout. Pourquoi donc le repousser? Au-dessus de l'esprit gaulois, de l'esprit castillan, de l'esprit saxon, de l'esprit allemand, il y a l'esprit humain. De ces idéals divers, façonnons un idéal commun. Sterne ne cesse pas d'être Anglais, parce qu'il imite Rabelais; Corneille est Français, en imitant Alarcon. Le génie n'est point avare; il convie non-seulement les siens, mais les étrangers à ses festins, et les invités inconnus ne sont pas ceux qu'il traite toujours le plus mal.

Revenons à *Don Quichotte* et à Cervantes. La première partie de ce livre avait été publiée en 1605, et son succès avait fait naître aussitôt autour de Cervantes une foule méchante d'envieux. L'un d'entre eux même s'était avisé de publier la seconde partie de *Don Quichotte* et l'avait fait précéder d'injures grossières pour le pauvre Cervantes. On ignore quel fut cet homme qui s'abrite devant la postérité comme devant ses contemporains sous le pseudonyme du licencié Alonzo Fernandez de Avellaneda. Ce n'était pas assez des événements et de la fatalité, il fallait encore que les hommes vinssent à leur tour frapper Cervantes. On peut comprendre ce que dut souffrir l'auteur de *Don Quichotte* en lisant la seconde partie de son livre. Sa préface répond aux calomnies d'Avellaneda, mais avec une dignité pleine de dédain. Il se contente de dire : « On m'appelle vieux et manchot, comme s'il avait été en mon pouvoir d'arrêter la marche du temps et de faire qu'il ne s'écoulât pas pour moi, et comme si ma main brisée l'avait été dans quelque dispute de taverne!... » Mais sa tristesse et son découragement se trahissent dans le cours du récit, et cette fois le railleur impitoyable n'a plus toujours le courage de se moquer comme autrefois du pauvre don Quichotte. Le chevalier semble se souvenir plus souvent qu'il a non-seulement pour ancêtre Amadis de Gaule, mais Bayard. On lui casse moins de dents, on lui enfonce moins de côtes, il

est plus solide sur ses étriers, et quand Cervantes le met face à face avec un lion, ce n'est pas le chevalier qui tremble !

C'est qu'il a eu beau faire, Cervantes s'est épris d'une amitié sans bornes pour ce fou dont la folie est le dévouement. Il l'aime et le voit malheureux, et malgré toute sa verve de satirique, force lui est bien d'adoucir la route du chevalier errant. Quant à Sancho, comme Cervantes connaît son bon cœur après tout, il diminue son ambition, il affine ses sentiments, il lui met aussi au cœur quelque peu de don quichottisme.

J'ai été sévère tout à l'heure pour Sancho, mais sa conduite à l'île Barataria plaide, je l'avoue, singulièrement en sa faveur. La royauté et la puissance feraient tourner bien des têtes, et celle de Sancho sur le trône demeure solide. C'est un titre et c'est une vertu. Il a son idéal après tout, ce Sancho, et cet idéal, c'est le bon sens. S'il a l'embonpoint de Falstaff, il a parfois la raison de Montaigne. Une fois gouverneur de l'île, il ne fait, je le sais, que suivre les conseils de don Quichotte, mais, comme ces conseils sont bons, il a du mérite à les suivre. « Sois humble, sois dévoué, sois vertueux ! » a dit don Quichotte. Ces préceptes-là ne sont pas si faciles à pratiquer. Que de proverbes Sancho se fait pardonner, dès son installation dans son palais.

« Pendant que le majordome parlait, Sancho regardait avec attention quelques grandes lettres tracées sur le mur ; mais, comme il ne savait pas lire, il demanda ce que signifiaient ces peintures.

« On lui répondit :

« — Seigneur, elles marquent le jour où vous êtes entré en fonctions, et voici en quels termes : « Aujourd'hui, tel jour « et tel an, le seigneur don Sancho Panza a pris possession « de cette île ; puisse-t-il en jouir longues années ! »

« — Et qui appelle-t-on don Sancho Panza ? demanda le gouverneur.

« — Votre Seigneurie, répondit le majordome; jamais aucun Panza n'a occupé la place où vous êtes.

« — Eh bien! sachez, mon ami, reprit Sancho, que je ne porte point le *don;* que jamais personne de ma famille ne l'a porté. Je m'appelle Sancho Panza tout court; Panza s'appelait mon aïeul, et tous mes aïeux se sont appelés Panza sans *don* ni seigneurie. Au reste, Dieu m'entend, et si ce gouvernement dure seulement quatre jours, je prétends dissiper tous ces *don* comme autant de moustiques importuns... (1). »

Ce Sancho a du bon quand il parle comme Jacques Bonhomme. Puis il a une qualité, celle de don Quichotte, l'honnêteté. Sans un maravédis, il entre au gouvernement de l'île, il en sort sans un maravédis. Et qu'on lui demande ensuite des comptes!

— Je sors d'ici tout nu, dit-il, et cela me dispense d'autre preuve.

Le désintéressement chez les gouvernants est aussi rare que la modestie. Nous voilà raccommodés avec Sancho.

Au reste, il fait partie de l'idéal de Cervantes. Le génie, qui ne se trompe que rarement, après tout, aime les œuvres tout à fait complètes. Aussi Cervantes a voulu corriger les échappées sans frein de son héros par les calmes raisonnements de son compagnon, et à côté de don Quichotte monté sur Rossinante, il a placé Sancho, assis sur son âne. Telle monture, tel cavalier, dirait Sancho.

Si je faisais ici une étude complète et comme une dissertation sur Cervantes, je m'arrêterais et j'essayerais d'établir un parallèle, plus réel qu'on ne croit, entre la foi robuste du chevalier errant et la misanthropie honnête de l'Alceste de Molière. L'un croit comme l'autre hait, et il y a une même amertume et une même vertu dans le dévouement de don Quichotte et dans le renoncement d'Alceste,

(1) *Don Quichotte*, traduction Furne.

renoncement que Béranger appellerait un *amour rentré*. J'ai déjà dit que Sancho rappelait quelquefois Montaigne; il est tout aussi vrai que le barbier de don Quichotte, malin et spirituel en diable, rappelle un autre barbier que Beaumarchais nous fera connaître et qui s'appellera Figaro. Mais, en fait de comparaisons, il en est une qui naît d'elle-même : la comparaison de don Quichotte avec Gil Blas. Gil Blas a son idéal, comme don Quichotte, mais un idéal différent. L'un court après la vertu, l'autre après la fortune; l'un porte haut la tête, l'autre courbe spirituellement l'échine quand il le faut; où l'un récolte des bourrades, l'autre ramasse des places ou des prébendes ou des pièces d'or. Don Quichotte entre dans des auberges en les prenant pour des palais, mais il y entre par la grande porte; Gil Blas pénètre dans les palais, mais par l'escalier de service.

Aussi, qu'arrive t-il? Gil Blas réussit; veuf, *il allume*, dit-il, *pour la seconde fois le flambeau de l'hyménée;* il mène « une vie délicieuse avec des personnes bien chères; le ciel daigne lui accorder deux enfants dont l'éducation va devenir, non pas le devoir, — Gil Blas dit l'*amusement*, — de ses vieux jours. » Il est riche, il est heureux, il est aimé. Don Quichotte, lui, meurt « miné par un chagrin secret, » et son heure de joie, j'allais dire la seule véritable, si l'amour de la chimère n'avait pas aussi ses grands et petits bonheurs, son heure de soulagement, c'est l'heure dernière. — « Béni soit le Dieu tout-puissant qui m'accorde un pareil bienfait! » Il appelle ses amis, sa nièce, le curé, le notaire, le bachelier Samson Carrasco et maître Nicolas le barbier: il fait son testament. — qui n'est ni bien long ni bien important, — et comme Sancho lui dit en sanglotant que « les aventures le rappellent, qu'il va découvrir peut-être Madame Dulcinée derrière quelque buisson, et qu'on a vu souvent dans les livres que tel est vaincu aujourd'hui qui demain revient vainqueur... »

— Doucement, mes amis, interrompt Don Quichotte, les oiseaux sont dénichés. J'ai été fou, mais à cette heure, je viens de recouvrer la raison : j'ai été Don Quichotte de la Manche, mais me voilà redevenu Alonzo Quijano.

Que de tristesses sous cette résignation douce et stoïque à la fois, et comme cette mort vous rappelle la mort de Michel Cervantes!

Il était vieux et désabusé, lui aussi, et dans son ombre et son oubli, il se disait comme Don Quichotte que *les oiseaux étaient dénichés ;* mais, tâtant son pouls : — Je sens, ajoutait-t-il, que c'est dimanche que je quitterai ce monde! Puis, songeant à ce noble comte de Lémos, qui l'avait défendu toujours et consolé et secouru, il lui légua, dans une dernière lettre, testament du pauvre homme, la seule richesse qu'il pût donner, — l'immortalité :

« Cette ancienne romance, qui fut célèbre dans son temps et qui commence par ces mots : *Le pied dans l'étrier*, me revient en mémoire, hélas! trop naturellement en écrivant cette lettre, car je puis la commencer à peu près dans les mêmes termes. — *Le pied dans l'étrier, en agonie mortelle, seigneur, je t'écris ce billet.* — Hier, on me donna l'extrême onction, et aujourd'hui je vous écris ces lignes. Le temps est court : l'angoisse s'accroît, l'espérance diminue, et avec tout cela je vis, parce que je veux vivre assez de temps pour baiser les pieds de Votre Excellence, et peut-être que la joie de la revoir en bonne santé de retour en Espagne me rendrait la vie. Mais s'il est décrété que je doive mourir, que la volonté du ciel s'accomplisse : au moins Votre Excellence connaîtra mes vœux; qu'elle sache qu'elle perd en moi un serviteur dévoué, qui aurait voulu l'éprouver son attachement, même au delà de la mort. Sur quoi, je prie Dieu de conserver Votre Excellence, ainsi qu'il le peut. »

Il est à remarquer que ce jour même, le vingt-troisième du mois d'avril 1616, un autre glorieux génie accom-

pagnait Cervantes dans la tombe. Celui-là s'appelait Shakespeare. Le monde, semble-t-il, dut se sentir vide en perdant deux esprits tels que ceux-là, qui font penser à cette parole de saint Paul : *Que l'homme est de la race même de Dieu.* Shakespeare mourait à Stratford, dans l'aisance, soit, mais dans l'obscurité. Il s'était retiré du théâtre, on ne s'occupait plus de lui. Cervantes mourait pauvre, fier et méconnu ; on laissa passer ces deux morts comme s'il n'eût pas été question de deux rois, mais ce qui venge le génie, c'est l'avenir. La réponse au jour présent, c'est demain, qui le souffléte souvent de son jugement. Aujourd'hui huit villes se disputent la gloire d'avoir vu naitre Cervantes, cet autre Homère : aujourd'hui l'Angleterre institue ce qu'elle appelle le musée des reliques de Shakespeare. Le sort de tous les saints Jeans est de prêcher dans le désert, mais c'est à leur voix que le désert se peuple.

Et pourtant les jugements sur Cervantes ne sont pas encore fixés. Plus d'un ne voit encore dans *Don Quichotte* qu'une satire et comme un article de petit journal dirigé contre la chevalerie que les décrets de Charles-Quint n'avaient pu étouffer. On met sur le même rang *Don Quichotte* et *Roland Furieux*, l'éblouissante et poétique plaisanterie de l'Arioste. Permettez-moi de tenir au sens que j'y ai trouvé et de voir là autre chose qu'un pamphlet ou qu'un roman écrit pour amuser les désœuvrés et faire rire les plaisants.

— Eh quoi ! me direz-vous, n'est-il donc pas comique?

— Comique, soit, comme tout ce qui est méconnu, souffrant, triste et malade ; comique à la façon d'une larme, bouffon comme une plainte, ridicule comme le dernier soupir, comme la protestation dernière d'un désespéré.

— Pourtant Cervantes lui a mis en tête une folie?...

— Oui, Don Quichotte est fou, soit encore, mais sa folie n'est pas commune ; ce n'est ni la folie de l'ambition, ni la

folie de la richesse, ni la folie du pouvoir. Non, c'est la folie du droit et de l'honneur!

Je m'arrête, messieurs. J'avais promis d'être court, et vous aurez trouvé sans doute que j'ai failli à ma promesse. Je vous ai parlé du *Don Quichotte* et un peu aussi du *Théâtre* de Cervantes. Il me resterait à vous dire quelques mots sur ses *Nouvelles;* mais vous avez hâte d'entendre celles qu'on vous a promises, et je me tais, vous laissant ainsi passer de l'auteur de *Don Quichotte* à l'auteur de *Madame Gil Blas* (1).

(1) M. Paul Féval allait lire après moi une page charmante, *le Premier amour de Charles Nodier.*

ÉTIENNE DE LA BOÉTIE

Le seizième siècle fut un de ces chaos féconds d'où sort un monde. Les noms mêmes qu'on lui a donnés montrent assez quel rôle important il a joué dans l'histoire. Jamais, peut-être, l'univers n'a été bouleversé comme il le fut, durant cette période de temps, que les uns ont appelée Renaissance, les autres Réforme, et dont le nom véritable est Révolution.

La Réforme avait commencé, comme tout commence en France, par une raillerie, en apparence frivole. Tout finit par des chansons, dit Beaumarchais. Il eût pu ajouter que tout commence de même. On se moquait ouvertement du clergé, on raillait les moines sur leurs richesses. L'esprit nouveau se manifestait dans les applaudissements qu'on prodiguait aux professeurs du Collége de France, qui venait de se fonder, tandis qu'on accueillait par des sifflets les vieux docteurs de la Sorbonne.

L'imprimerie, cette sœur aînée des Muses, selon l'expression de Dubellay, distribuait à tous les *Colloques* d'Érasme et cent autres pamphlets qu'on dévorait avec une ardente avidité. Marot, ce poëte d'esprit et de grâce, traduisait, pour plaire aux dames et aux beaux esprits de la cour, les Psaumes qui devinrent le chant des réformés. On les répétait d'abord, pour suivre une certaine mode et comme pour se distraire, puis il se trouva que ces chants avaient alimenté la flamme et préparé ce vaste incendie qui devait couvrir la France pendant tant d'années.

Ces débuts frivoles eurent les suites sanglantes que nous raconte l'histoire. Le pays nous semble, pour un moment, livré à je ne sais quelle furieuse folie qui pousse les hommes à s'entre-tuer sans merci. Le seizième siècle, avec ses guerres féroces, ses odieux massacres éclairés de la lugubre flamme des bûchers, serait, à coup sûr, le plus triste de notre histoire, s'il n'avait triomphalement abouti à la liberté.

Liberté religieuse et liberté politique, voilà ce qu'il a préparé, ce qu'il a donné en partie. Il laisse, après bien des années de troubles saignants, la France jouissant, en religion, de la tolérance, que viendra seul, plus tard, troubler un despote, — le mari de la Maintenon; en politique, il voit notre pays gouverné par un roi qui y jette les fondements de notre grandeur future; en littérature, il lui laisse une langue épurée, presque achevée, il lui donne Malherbe et lui promet le grand Corneille.

C'est au seizième siècle seulement que nous voyons se former cette grande puissance qui gouvernera plus tard la nation, je veux dire l'opinion publique, dont l'épanouissement s'appelle le suffrage universel. Ce siècle est un précurseur. On l'a comparé à un arbre chargé de fleurs qui se changeront bientôt en fruits. On eût pu dire qu'il portait déjà des fruits. C'est un siècle de création, c'est surtout un siècle d'émancipation, et pour ne parler que des lettres, quoiqu'il soit bien difficile de séparer la littérature de la politique, dans une époque où toute plume est une épée, pendant que de Thou fonde la science de l'histoire, qui doit faire la gloire du dix-neuvième siècle, que le docte Amyot trouve, dans un agréable mélange du pur langage antique et du cher langage gaulois, notre prose française, pendant que Montaigne et Charron sécularisent la sagesse, Ramus dégage la logique des liens qui l'enserraient, établit le raisonnement sur des bases nouvelles et nous annonce ainsi Descartes.

M. Saint-Marc Girardin, dans son *Tableau du seizième siècle*, se demande à qui nous devons le triomphe de la liberté en ces heures de troubles, et il en rapporte toute la gloire à l'esprit français, qu'il aurait pu appeler l'esprit gaulois, rempli de malice et de bon sens, railleur, libre penseur, et cependant net et méthodique, de nos pères. Cet esprit philosophique, ennemi de toute bride et de toute gêne, a produit alors en France tout un parti, également éloigné de l'austérité hautaine des huguenots et de la fougue effrénée des catholiques. C'est le parti des *politiques*, dont la personnification la plus élevée est le chancelier de l'Hospital, qui compte comme auxiliaires les deux plus grands génies de l'époque, Rabelais et Montaigne, et les plus sages, entre autres Étienne Pasquier ; c'est le parti de la sagesse et de la modération, qui donnera naissance à la *Satire Ménippée*, l'immortel pamphlet digne d'Aristophane, et qui, enfin, après bien des années d'attente, verra son triomphe assuré par la venue de ce roi, mort trop tôt pour accomplir ce que l'histoire a appelé *le grand projet*.

M. Saint-Marc Girardin a nettement suivi cet esprit français des Politiques, à travers les troubles du moment, et il l'a franchement incarné dans les trois hommes que nous venons de citer. L'Hospital, ce nom entre tous vénéré, cette vivante statue de la sagesse, le vieux chancelier vertueux, résolu, convaincu, qui semble marcher au milieu de ces luttes ardentes comme le prophète dans la fournaise, confiant dans sa force et sûr du succès, puisqu'il a la douceur, la vertu et la patience. A côté de lui, Rabelais, cet étonnant génie « plus poète que tous les poètes de la pléïade, catholique libre-penseur » saint Christophe de la philosophie, qui porte un monde sur ses épaules. M. Saint-Marc Girardin a tracé de lui un portrait vivant et achevé. Il a été moins heureux pour Montaigne, ce sceptique délicat, héritier direct du vieil esprit narquois et frondeur,

donnant volontiers ses conseils au prochain, sans s'inquiéter si le prochain les suit, et qui n'en substitue pas moins, tout en causant, la philosophie à la théologie, et collabore activement, dans son apparence égoïste, à l'affranchissement de la pensée humaine.

J'ai laissé de côté la poésie, qui tient cependant une si large place dans le seizième siècle. Elle n'est pas encore, sauf dans les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, ces *Châtiments* du seizième siècle, complétement française. Ronsard est un Grec qui court s'abreuver aux sources de l'antiquité païenne, suivi de la pléïade qui chante en chœur ses louanges. Le véritable poète de ce temps, le poète français par excellence, c'est Mathurin Régnier, le franc satirique. Celui-là a été poète et seulement poète; ses satires n'ont aucun caractère politique; qu'ils soient papistes ou huguenots, il attaque les sots ou les méchants de tous les partis, Il frappe sa victime au prêche aussi bien qu'à la messe. Malheureusement pour sa gloire, le style de Régnier se ressent encore davantage du temps où vivait l'auteur que des lieux *où il fréquentait*, comme dit Boileau, et le véritable fondateur de la poésie française est Malherbe, un gentilhomme-poète, un versificateur froid, mais impeccable.

Cependant un homme entre tous émerge, sympathique et séduisant, de ces noires années. En 1548, lors de la révolte de la Guyenne, le connétable Anne de Montmorency fut envoyé à Bordeaux pour *pacifier* — on sait ce que veut dire le mot quelquefois — la ville soulevée contre l'impôt du sel qu'Henri II venait d'aggraver. C'était livrer la cité au pillage, et le connétable ne se fit pas faute d'être cruel. La majesté de la gabelle outragée demandait du sang; le sang coula par les rues. Le connétable traita Bordeaux en ville conquise et lui fit payer cher la velléité qu'elle avait eue de secouer un joug odieux.

Les citoyens cependant souffraient, se taisaient, lorsque

s'éleva pour protester contre ces infamies la libre et fière voix d'un jeune homme que cet acte de courage allait immortaliser.

Cette voix était celle d'Étienne de la Boétie, qui devait illustrer le parlement de Bordeaux au seizième siècle, comme le fit Montesquieu deux cents ans plus tard.

Il était alors bien jeune encore, mais déjà savant, fortement nourri de l'antiquité, profondément imbu des idées républicaines de la vieille Rome. Sa jeune âme n'avait subi aucune des énervantes atteintes de la vie, et toute sa sève s'épancha dans son premier écrit, sur lequel l'amicale piété de Montaigne devait longtemps veiller avec sollicitude. Cet admirable *Discours sur la servitude volontaire* suffit à la gloire de la Boétie, mais il fait naître en nous bien des regrets, et par ce que le publiciste nous a laissé, nous pouvons mesurer ce que nous avons perdu.

« On croirait, a dit éloquemment M. Villemain, lire un manuscrit antique trouvé dans les ruines de Rome sous la statue brisée du plus jeune des Gracques. » La Boétie devait mourir à trente-deux ans. Montaigne a raconté la triste agonie qui termina une vie si courte et si bien remplie. — « *An vivere tanti est?* disait-il. Je m'en vais dormir. Bonsoir, ma femme, allez-vous-en. » Point de cris, pas de plaintes. Sans doute, il comprenait qu'il avait fait sa tâche et qu'il pouvait se reposer.

La postérité est souvent clémente à ceux qui meurent avant la fin de leur journée. Elle leur tient compte de leurs efforts et leur fait crédit de la gloire qu'ils auraient pu atteindre de leur vivant. C'est elle qui dit aussi : *Paix aux hommes de bonne volonté*. Elle, qu'on a accusée d'injustice, s'adoucit cependant quelquefois pour ceux qui tombent les premiers et dépose une couronne sur les fronts trop tôt pâlis. Ces existences dès l'aube tranchées nous semblent comme les fragments d'un marbre qui nous feraient paraître la statue entière plus belle encore qu'elle

n'était peut-être. Bien heureux ceux qui meurent jeunes! Ils ne commettent pas le crime de vieillir!

Quant à la Boétie, l'admiration, d'ailleurs tardive de la postérité, n'est pas de la clémence, mais bien de la justice. Ce qu'il nous a laissé n'est point l'embryon d'un chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre tout entier, et Lamennais, qui, le premier, a appelé l'attention sérieuse sur le publiciste immortel, n'obéissait qu'à un sentiment de sincère et profonde admiration. Nous en avons tant vu de ces exhumations de grands hommes posthumes qui sont bien vite redevenus poussière! Mais la Boétie n'est pas de ceux-là, et, s'il vit, c'est qu'il est immortel. On ne ressuscite pas les morts.

Il suffit de parcourir les pages ardentes de ce *Discours sur la servitude volontaire* pour comprendre qu'Étienne de la Boétie peut compter parmi les aïeux de la Révolution française. « Il l'escrivit, a dit Montaigne, par manière d'essay, en sa première jeunesse, à l'honneur de la liberté, contre les tyrans. » Mais c'était mieux qu'une *manière d'essay*, c'était la généreuse protestation d'une âme libre contre la force odieuse. C'était mieux qu'un livre, c'était un exemple. A bien songer, il est toujours d'une lecture utile, et je suis heureux qu'on ait pensé à en donner une édition d'un format commode et d'un prix réduit qui mette l'œuvre de la Boétie à la portée de tous. La vérité est éternelle comme les abus.

La Boétie prétend et prouve que l'homme n'a pas été créé pour être asservi. Est-ce là une banalité ou bien est-ce un paradoxe? Les temps sont si ondoyants qu'on trouverait des réponses affirmatives pour les deux questions. Toujours est-il que la Boétie ne transige pas.

Certes, dit-il, s'il n'y a rien de clair et d'apparent en la nature, et en quoi il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est cela que nature, le ministre de Dieu et la gouvernante des hommes, nous a tous fait de mesme forme, et, comme il semble, à mesme moule, afin de nous entre-

cognoistre tous pour compaignons, ou plus tost frères. Et si, faisant les partages des présens qu'elle nous donnoit, elle a fait quelques avantages de son bien, soit au corps ou à l'esprit, aux uns plus qu'aux autres, si n'a elle pourtant entendu nous mettre en ce monde comme dans un champ clos, et n'a pas envoyé icy bas les plus forts et plus advisez, comme des brigands armez dans une forest, pour y gourmander les plus foibles; mais plus tost faut-il croire que, faisant ainsi aux uns les parts plus grandes, et aux autres plus petites, elle vouloit faire place à la fraternelle affection, afin qu'elle eust où s'employer, ayant les uns puissance de donner ayde, et les autres besoing d'en recevoir.

Ne voyez-vous pas là apparaître pour la première fois la formule magique de la Révolution? *Liberté, égalité*, affection ou *fraternité?* et le *Discours sur la servitude volontaire* est-il autre chose que le développement et en même temps la source de ce mot célèbre : « *Les grands ne sont grands que parce que nous sommes prosternés devant eux. Levons-nous!* » — « Nous sommes tous naturellement libres, dit la Boétie, puisque nous sommes tous compaignons; et ne peut tomber en l'entendement de personne que la nature ait mis aucun en servitude, nous ayant tous mis en compaignie. » Et le moyen de devenir libre, il nous l'enseigne. Pour arriver à la liberté, il suffit de l'aimer et de la désirer.

Encores un tyran, il n'est pas besoing de le combattre, il n'est pas besoing de s'en défendre. Il ne faut rien lui oster, mais ne luy donner rien : il est de soy mesme desfait; mais que le païs ne consente à la servitude, il n'est point besoing que le païs se mette en peine de faire rien contre soy. C'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui, ayant le choix d'estre subject ou d'estre libre, quitte sa franchise et prend le joug, qui consent à son mal, ou plus tost le pourchasse.

Le portrait de Henri II, « non pas accoutumé à la poussière des batailles, mais encore à grand'peine au sable des tournois, » est une peinture digne de Tacite, et l'éloquence n'a pas de page plus superbe que celle où le bouillant pamphlétaire adjure ses concitoyens de *ne servir plus* la tyrannie.

Celuy qui vous maistrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains,

n'a qu'un corps et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infiny de nos villes, sinon qu'il a plus que vous tous, c'est l'avantage que vous lui faites pour vous destruire. D'où a il prins tant d'yeux d'où vous espie il, si vous ne les luy donnez? Comment a il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous? Les pieds dont il foule vos citez, d'où les a ils, s'ils ne sont des vostres? Comme il a aucun pouvoir sur vous, que par vous autres mesmes? Comment vous oseroit il courir sus, s'il n'avoit intelligence avec vous? Que pourroit il faire, si vous n'estiez receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traistres de vous mesmes?..... Et, de tant d'indignitez que les bestes mesmes ou ne sentiroient point ou n'endureroient point, vous pouvez vous en délivrer, si vous essayez non pas de vous en délivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez résolus de ne servir plus, et vous voylà libres. Je ne veux pas que vous le poulsiez ny le bransliez; mais seulement ne le soustenez plus; vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a desrobé la base, de son poids mesme fondre en bas et se rompre.

Quelle force d'âme avait donc ce jeune homme de dix-neuf ans pour oser prononcer de telles paroles déjà hardies du temps des Valois? La louve romaine l'avait-elle donc nourrie de son lait? Oui, mais c'était la louve des premiers temps de la République, et la Boétie n'avait puisé à ses mamelles que le vaste amour de la liberté — cet amour ardent, jeune, vivace, qui ne voit ni obstacles, ni dangers, et se précipite cœur et bras ouverts au devant de l'objet aimé! Peut-être la Boétie n'avait-il pas rencontré dans Tacite, vieilli par l'âge et le spectacle des hommes et des choses, le mot grave et profond : *La liberté doit être achetée jour par jour. Libertas quotidie emenda.* C'est la réponse de la raison à l'enthousiasme, de l'expérience à l'illusion. Tacite et la Boétie, l'homme et l'adolescent — tous deux aiment, le premier seul sait aimer.

L'amour emplissait justement l'âme de la Boétie. Étienne ne vivait que par lui et aussi par l'amitié, cet autre amour plus durable et plus saint. Il aimait la liberté et il bravait la tyrannie au nom de cet amour, il aimait la femme et défiait en pleurant son dédain et son oubli. Les sonnets qu'il nous a laissés ajoutent le dernier trait à cette grande âme, qui connut tous les dévouements et toutes

les douleurs. Parfois on y sent passer comme le souffle désespéré d'Alfred de Musset, le grand poëte de la passion.

> N'ayez plus, mes amis, n'ayez plus cette envie,
> Que ie cesse d'aymer; laissez-moi, obstiné,
> Vivre et mourir ainsy, puisqu'il est ordonné.
> Mon amour, c'est le fil auquel se tient ma vie.

O cœur legier! dit l'un. — *Mon faible cœur!* dit l'autre. Et tous deux, à travers les siècles, trouvent les mêmes mots, les mêmes soupirs, les mêmes sanglots.

> *Depuis le iour où i'ai prins a t'aymer,*
> *I'eusse vaincu les vagues de la mer.*
> Qu'est ce meshuy que ie pourrois attendre?
> Comment de toy pourrois-ie estre content?
> *Qu'apprendra ton cœur d'estre constant,*
> *Puisque le mien ne le luy peult apprendre?*

Je viens de relire l'œuvre complète, — et, comme on dirait aujourd'hui, les *Reliquiæ* d'Étienne de la Boétie dans l'édition de la *Bibliothèque nationale*. Le *Discours sur la servitude volontaire*, ou *Contr'un*, est précédé d'une préface qui m'a paru excellente, sauf un point que je tiens à réfuter.

L'auteur de cette préface s'y montre plein d'admiration pour Étienne de la Boétie, et ce n'est pas moi qui le blâmerai de ce beau feu, mais pourquoi son enthousiasme pour l'ami de Montaigne le pousse-t-il à déprécier l'auteur des *Essais* au profit de l'auteur du *Contr'un?* C'est un usage assez répandu d'ailleurs chez les critiques de n'ériger une statue qu'en ayant soin de saper la statue voisine. Quand consentira-t-on à admirer à la fois Corneille et Racine, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau? Encore, lorsqu'il s'agit de rivaux, est-il permis d'établir un parallèle pénible pour l'un ou pour l'autre. Mais lorsqu'il est question de Montaigne et de la Boétie, le mieux est de les

réunir dans une étroite et inséparable admiration. Il y a vraiment quelque chose comme un sacrilége — le mot est peut-être un peu dur — à faire servir le nom d'un de ces grands cœurs à l'attaque de l'autre.

On fait là au surplus un singulier reproche à Montaigne : « Il ne ressemblait pas à Étienne de la Boétie. » A chacun sa nature. La Boétie combattait avec l'enthousiasme pour arme, Montaigne avec l'ironie et le scepticisme. L'un maudissait, l'autre souriait. L'un sentait son courroux déborder de tous côtés, l'autre, au spectacle de tant d'iniquités, se repliait doucement sur lui-même et se consolait, par ses souvenirs et ses railleries, à la façon des délicats. Certes j'aime mieux la passion que le scepticisme.

Mais Montaigne était un rêveur plus encore qu'un sceptique ; il connaissait les hommes, il les eût voulu meilleurs, mais il se disait : A quoi bon? — L'étude consolait de la vie ce raffiné de sentiments, celui que l'on appelle ici un *égoïste cauteleux*, et qui a été le meilleur et le plus dévoué des amis. C'est Montaigne qui a dit, parlant de la Boétie : « Si l'on me presse de dire pourquoy je l'aimois, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : Parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moy. Nous nous cherchions avant de nous estre veus. *Nous nous embrassions par nos noms.* »

En vérité, non, ce n'est point là le langage de l'égoïsme. Seulement je sais bien — et je le dirai — pourquoi on a traité parfois Montaigne, comme la Rochefoucauld, avec une sévérité trop grande. C'est que les hommes ne pardonnent jamais à certains de leurs semblables d'avoir trop bien su les deviner.

— 1864. —

VICTOR HUGO

Besançon la monacale, avec ses murailles grises, ses carrefours où la rencontre du pâle visage de Philippe II semblerait naturelle, a quelque chose de l'aspect d'un couvent. « *Vieille ville espagnole*, dit le poète. » Dans le triste *patio* de l'hôtel Granvelle on n'est pas loin de l'Escurial.

En 1802, Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo commandait à Besançon le quatrième bataillon de la 20e demi-brigade. Il avait amené ses enfants, deux garçons, Abel et Eugène, et sa femme, Sophie Trébuchet, fille d'un armateur de Nantes. Le colonel Hugo était Lorrain. En 1531, son aïeul Georges Hugo, capitaine, avait été anobli par le duc de Lorraine, dont il commandait les gardes. L'auteur des *Misérables* parle aussi d'un théologien du nom de Hugo, évêque de Ptolémaïs au dix-septième siècle. A Besançon, madame Hugo devait mettre au monde Victor Hugo. J'ai cherché là bas la maison natale du poète. Deux versions sur le champ en présence. L'un me citait un des vieux hôtels de la petite rue Mairet, qui conduit au théâtre ; l'autre, la place Saint-Quentin. C'est le dernier qui avait raison. La maison natale, nous apprend l'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, s'appelle aujourd'hui *maison Barette*.

Le 26 février de cette année 1867, Victor Hugo a eu soixante-cinq ans. Il vint au monde, comme Châteaubriand, chétif, presque moribond. On le soigna désespérément ; il

est, a-t-il dit, *deux fois fils de sa mère.* Chose bizarre, jusqu'à l'âge de trois ans, il fut élevé dans une île, l'île d'Elbe, parlant l'italien avant le français, essayant de courir les rochers, regardant la mer. Son existence pourrait s'appeler : de l'île d'Elbe à l'île de Guernesey. En 1805, il logeait rue de Clichy avec sa mère ; il allait à l'école rue du Mont-Blanc. Il partait, deux ans après, pour l'Italie avec madame Hugo, qui suivait son mari dans la province d'Avelino. En 1811, après bien des événements, bien des traverses, la mère, cette voltairienne royaliste, faisait pour ainsi dire son nid dans le faubourg Saint-Jacques et y blottissait ses trois enfants.

C'est dans cette vieille demeure des *Feuillantines*, non loin de la maison habitée aujourd'hui par madame George Sand, que se passa l'enfance de Victor Hugo. Il y a pour lui de gais souvenirs enfouis dans ce coin de terre, il y a aussi de terribles histoires. Le général La Horie, compromis avec Moreau, errant depuis des années, traqué d'asile en asile, s'était réfugié chez madame Hugo. Il servait de professeur aux enfants, il expliquait Polybe au futur poète, il lui faisait traduire Tacite. C'était le grand ami. En 1811, on vint l'arrêter ; il embrassa Victor sur le front et partit. Et quand l'enfant parlait du général, on lui répondait qu'il avait été fusillé, un matin, tout près de là, le long d'un mur, avec le général Mallet.

Je lis dans la *Biographie des contemporains* de Rabbe et Boisjolin, que La Horie « fut découvert par suite d'une machination odieuse, dont l'auteur, alors puissant, vit encore (1838), et que M. Victor Hugo se propose de révéler un jour. » Madame Victor Hugo a conté la machination ; l'histoire attend toujours le nom de son auteur (1).

(1) Elle l'attendra longtemps. M. Ernest Hamel, l'historien de Robespierre et de Saint-Just, qui voulait raconter l'histoire de la conspiration du général Mallet, s'est vu, contre toute justice, refuser aux Archives la communication des pièces du procès (mai 1868).

Ah! ce jardin des Feuillantines, « grand, profond, mystérieux, » il est à nous autant qu'à Victor Hugo, — et grâce à Victor Hugo. Le poète est ainsi, qu'il prend à jamais possession des lieux où par hasard il passe, et qu'il nous donne à respirer les fleurs qu'il y a cueillies. Vous avez beau faire, ô vous qui possédez les Charmettes, elles ne sont pas à vous, elles sont à Rousseau, et Jean-Jacques nous les a léguées. Vous avez beau faire, vous qui effacez sur la muraille le nom des Jardies, les Jardies appartiendront demain à Balzac comme elles lui appartenaient hier. Le génie est un accapareur sublime et ne prend rien en viager. Les Feuillantines, les arbres, le soleil, les insectes courant sur les pierres, les papillons voltigeant dans l'air bleu, tout cela est au poète, tout cela est à nous, — et à nous aussi ce doux vieillard que Victor Hugo ne nomme pas, ce prêtre *tout nourri de Tacite et d'Homère*, M. de La Rivière, et à nous aussi sa mère...

Ainsi je grandissais sous ce triple rayon.

Parfois, dans plus d'une page, le génie se laisse aller au courant des confidences; il se souvient et se livre. On le surprend, tout attendri, sur la pente des souvenirs. Et non-seulement dans ses vers, Victor Hugo nous a parlé de lui-même et de son enfance, mais dans tel livre où nous n'aurions pas soupçonné qu'il pût se glisser une de ses propres émotions. Je sais une page du *Dernier jour d'un condamné* que Victor Hugo a écrite, plein de trouble, les yeux fixés sur le passé. Pour lui-même, enchanteur pris à sa propre magie, il évoque les allées du jardin, le *grand puisard*, l'*escarpolette*, la *petite Pepa*, lorsqu'il fait dire à son personnage imaginaire : « Je me revois enfant, écolier rieur et frais, jouant, courant, criant avec mes frères dans la grande allée verte de ce jardin sauvage où ont coulé mes premières années, ancien enclos de religieuses que

domine de sa tête de plomb le sombre dôme du Val-de-Grâce. Et puis, quatre ans plus tard, m'y voilà encore, toujours enfant, mais déjà rêveur et passionné. Il y a une jeune fille dans le solitaire jardin. La petite Espagnole, avec ses grands yeux et ses grands cheveux, sa peau brune et dorée, ses lèvres rouges et ses joues roses, l'Andalouse de quatorze ans, Pepa. »

Pepa, et demain *Pepita*, premier amour, amour enfantin, indécis et charmant comme le bouton qui n'est pas éclos, comme la fleur qui n'est pas ouverte, *Pepa*, nous la retrouverons dans les *Chansons des rues et des bois*, plus tard, sous le pseudonyme charmant de *Rosita Rosa*. Dans le *Dernier jour d'un condamné*, nous la voyons assise à côté de *son camarade* sur un banc de gazon, lui sérieux, elle lisant « de ses prunelles noires à travers ses cils noirs » le tome second des *Voyages de Spallanzani*. « Avant de tourner le feuillet, elle était toujours obligée de m'attendre. Mon esprit allait moins vite que le sien. — Avez-vous fini? me disait-elle, que j'avais à peine commencé. »

Bientôt, et dès l'enfance encore, cet autre amour vaste, profond, qui a été le seul amour de sa vie, allait naître et grandir dans le cœur de Victor Hugo. Il a connu petite fille celle qui devait être sa femme. Il l'a, peut-on dire, aimée toujours, et c'est bien là la compagne rêvée, mieux que cela, le témoin de sa vie. C'est à elle, à elle seule, qu'il faut demander le secret de cette existence si bien remplie, de cette âme de poète et de ce puissant esprit. Elle nous l'a en partie livré dans deux aimables volumes de *Souvenirs*; qui nous ont donné la soif de tout savoir, l'appétit de tout connaître...

Victor Hugo, en 1814, habitait rue du Cherche-Midi, en face de cet antichambre de la bataille où les engagés volontaires entrent en chantant dans la salle d'enrôlement, et d'où sortent des conseils de guerre les condamnés militaires, bons pour la prison ou pour la fusillade. Il était

humilié alors de voir Paris envahi, les Prussiens traîner leurs sabres sur nos pavés et les Cosaques donner leurs bottes à cirer aux décrotteurs du pont Neuf. Pour oublier le présent, il lisait. Il lisait tout, même « les *Contemporaines*, de Rétif de la Bretonne. » Il apprenait seul la géographie, la science anti-française, dit Goëthe. Les mieux informés de ses biographes, — après madame Hugo, bien entendu, — Alphonse Rabbe et Boisjolin, nous le montrent, à cette époque, accompagnant chaque soir sa mère dans la maison Foucher, où grandissait « sa fiancée. »

On sait que Victor Hugo fut destiné à l'École polytechnique. Il y a en lui, en effet, sous le poète, un mathématicien remarquable. Il calcule comme il pense, nettement, rigoureusement. Quelques-unes des théories des courants émises par lui dans certain chapitre des *Travailleurs de la mer* ont été, l'an dernier, reconnues exactes après observation. Il est assez fier du résultat. La géométrie, d'ailleurs, ne l'empêchait point d'écrire et de rimer. *Bug-Jargal* était, je crois, achevé déjà, et le *Conservateur littéraire* allait paraître (1).

J'ai là, sous la main, des précieux volumes du *Conservateur littéraire*, où Victor Hugo fit bravement ses premières armes. A côté de ses vers de débutant, signés parfois de pseudonymes (*Victor d'Auverney*, *Aristide*, etc.), son frère, Eugène Hugo, insère des traductions d'Horace ou des pièces originales. La plupart des travaux de Victor Hugo, publiés dans le *Conservateur* et bientôt après dans la *Muse française*, n'ont pas été réunis. J'y vois un mélange intéressant de tous les genres, des fables et des traductions de l'*Énéide*, des imitations de Lucain et des satires politiques, de la critique littéraire et jusqu'à des

(1) *Bug-Jargal* fut inséré dans *le Conservateur* avec ce sous-titre : *Extrait d'un ouvrage inédit intitulé* : *Les Contes sous la tente*, C'était une nouvelle assez courte, et qui finissait par : *Le Sergent se tut.* Dans cette première version, le capitaine s'appelait *Delmar*.

comptes rendus dramatiques. Quelle bizarrerie ! Le futur auteur d'*Hernani* analysant les pièces de Merville, de MM. Dupin et Carmouche! Celui qui écrira *Marion Delorme*, critiquant le *Cadet-Roussel-Procida* de la Porte-Saint-Martin, ou, encore, les vaudevilles de M. Pain ou de Bouilly, qu'on appelait aussi *Pain-Bouilly!*

Victor Hugo avait alors dix-huit ou dix-neuf ans.

Bien avant ce temps, au surplus, à treize ans, en 1815, au retour d'Espagne et pendant que grondait le canon de l'invasion, Victor Hugo avait déjà signé des vers. « Il s'agissait de Roland et de la chevalerie. » En 1816, il composait une « tragédie classique de circonstance, » ce qu'on appellerait aujourd'hui une *actualité*, sur le retour de Louis XVIII. Les personnages avaient des noms égyptiens et la pièce portait ce titre : *Irtamène*. Un an après, autre tragédie; mais Victor Hugo, assagi cette fois, s'arrêta au troisième acte et laissa là, pour n'y plus revenir, *Athélie ou les Scandinaves*.

Est-on curieux de savoir comment le grand poète préludait aux *Voix intérieures* et aux *Feuilles d'automne?* Telle élégie que je puis citer, le *Jeune Banni*, n'a jamais été réimprimée depuis ce temps, et voici comment Raymond d'Ascoli, disciple de Pétrarque, écrit à Stravaggi, dont on le sépare :

Adieu, bords de l'Arno, Toulouse, et toi, Florence,
Adieu, frères, parents, amis;
Ma jeune épouse, adieu! l'instant fatal s'avance.
Adieu, surtout, hélas! la trop douce espérance
Des baisers que tu m'as promis.

Je préfère de beaucoup à cette pièce les strophes des *Derniers Bardes*, poëme ossianique réédité seulement en partie dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Le souffle est plus puissant, la langue plus mâle, l'accent plus fier :

Vous ne reviendrez plus, beaux jours, siècles prospères.
Le pâtre, heureux de vivre où vécurent ses pères,
Ne traînait pas encore des jours voués au deuil;
Fingal léguait son sceptre à sa race guerrière,
Et l'on voyait un sceptre où l'on voit un cercueil.
Écossais, tes rochers te servaient de barrière,
L'étranger méprisait, sans en franchir le seuil,
Ton indigence héréditaire;
Mais la liberté, pauvre et fière,
Sur ces rocs dédaignés siégeait avec orgueil.

Le 3 mai 1820, l'Académie des Jeux floraux célébrait la fête des fleurs. Le *Siècle de Louis XIV*, ode par M. Dieulafoi, obtenait une amaranthe d'or réservée; on accordait un souci d'argent à M. Ch. de Saint-Maurice, madame Tastu remportait le prix de sonnet (un lis d'argent), — et une amaranthe d'or réservée était adjugée à l'ode de V.-M. Hugo, intitulée : *Moïse sur le Nil*. Victor Hugo, ou plutôt comme il signait alors, Victor-Marie Hugo était déjà maître ès-jeux floraux. C'est le moment des odes royalistes, si différentes des poésies démocratiques de ses dernières années, et que Victor Hugo, devenu tribun, n'a pas répudiées. Pourquoi l'eût-il fait? Le fils de la Vendéenne, — assombri et aussi révolté par le spectacle des journées suprêmes de l'Empire, par l'exécution du pauvre général La Horie, ce vieil ami qui le faisait sauter sur ses genoux, et par les atrocités de l'invasion, inévitables fruits des injustes guerres de conquête, — s'était jeté du côté du royalisme par haine du despotisme, comptant bien, il faut le dire, trouver la liberté dans la légitimité. Là était son erreur, et il le comprit vite. Dès son troisième recueil, dès la préface de *Cromwell*, il secouait le joug de ses jeunes, ou plutôt de ses vieilles idées, et il marchait fermement dans sa voie nouvelle. Je me souviens qu'en 1850 le *Journal des Débats*, par la plume de M. Cuvillier-Fleury, reprocha à M. Victor Hugo, qu'il regardait alors comme le « principal orateur du parti démocratique (il y a même, je crois, dans l'article, *ultra-démocratique*), » d'avoir tou-

jours été tel dans ses poésies et son théâtre. C'était, sous la forme d'un reproche, faire aussi complétement que possible l'éloge de Victor Hugo. On pourrait, en effet, trouver en germe, dans les œuvres du poète antérieures à 1848, les idées qui animent ses derniers romans et ses poëmes nouveaux.

Lucrèce Borgia, Marion, la Thisbé, ces filles perdues et ces *femmes qui tombent*, ne sont-elles pas, en vérité, les sœurs de Fantine? Ruy-Blas, le laquais, Triboulet, le bouffon, ne donnent-ils pas la main à Valjean, le forçat? Le bossu Quasimodo, vivant emprisonné dans sa laideur et les yeux fixés sur Esmeralda, qu'il protége et qu'il sauve, n'est-ce pas déjà Gilliatt, si humble, si gauche et sublime, qui se dévoue et meurt pour Déruchette? Le même sentiment de révolte contre toutes les fatalités, la même protestation contre l'injustice en faveur du droit, anime et vivifie ces œuvres, pourtant si différentes. Elles sont filles de la même idée, et je vois déjà, j'aperçois distinctement dans *Claude Gueux*, qui a vingt pages, les dix volumes des *Misérables*.

Au théâtre encore, Victor Hugo affirme l'héroïsme et plaide pour les souffrants, les faibles et les méprisés. Peut-être le grand poète, brisant d'un coup, comme un autre Samson, les lanières qui le garrottent, s'y dresse-t-il avant le dramaturge; on l'affirme, et pourtant je n'en crois rien, Les *Burgraves*, cette écrasante tragédie, ce drame taillé dans le roc, est en même temps, regardez-y bien, une œuvre absolument scénique; *Ruy-Blas*, certes, est mieux *charpenté* (puisque c'est le mot consacré) qu'un mélodrame du boulevard, et je ne crois pas qu'il y ait au théâtre beaucoup de morceaux aussi saisissants que l'acte des portraits dans *Hernani*. Mais quoi! nous les jugeons aujourd'hui, ces choses d'un autre temps. Elles se réveillent et se raniment. Et l'on songe alors au vieux Barberousse de la légende qui, secouant sa tête chenue, sort parfois, dit-on,

de la grotte où depuis des siècles il sommeille, pour venir, en redressant sa taille haute, montrer à ses descendants combien ils sont petits.

Puis-je caractériser ici l'œuvre entière de Victor Hugo? « Mais c'est un monde, disait Balzac, n'en parlons plus. »

Je vois, dans ces volumes de vers, comme de vastes forêts luxuriantes et des coins discrets, tout remplis d'ombre; des torrents fous et pleins d'écume, des ruisseaux frais riant sur le sable rose; des arbres altiers et de l'herbe douce, des rocs qu'on ne saurait escalader, et des fleurs qu'à pleines mains on peut cueillir. Tout s'anime, d'ailleurs, à sa voix, et chante. Le ruisseau réplique à la libellule, le vent pérore avec les arbres, les bourdons chuchotent nichés au fond des roses, les cailloux répondraient, si on ne les dédaignait pas, et — pour causer sans doute ou pour rire, — la coccinelle qui passe s'abat sur la main d'Olympio qui rêve. Ainsi l'hymne panthéiste a tantôt la douceur virgilienne, tantôt le mâle accent d'un Lucain, et dans ce bois sacré, d'une richesse tropicale et d'une grâce parisienne, s'élève le château de la *Légende des siècles* et rayonne comme une féerie le poëme des *Orientales*.

Puis Victor Hugo surtout a chanté les *petits* d'une voix qu'on n'oubliera pas; sa muse est de celles qui disent : Laissez venir à moi les humbles et les enfants. Musset célébra l'amour, l'amour-passion, Victor Hugo l'amour-devoir. Musset aime la femme pour la femme, et Victor Hugo pour la femme et pour l'enfant. L'un a adoré la maîtresse, l'autre la mère. *Les enfants*, les a-t-on mieux célébrés, caressés, baisés, que dans ses vers éternels, tracés d'une main émue entre deux berceaux? Qui sait si ce mâle poète de la gloire ne restera pas à jamais le poète des enfants? L'enfant, c'est tout. Rien en ce monde au-dessus de sa tête blonde. Il est l'avenir, il est l'espoir. Quelle que soit notre bonté ou notre grandeur d'âme, il vaut mieux que nous dans son innocence. Et qu'est-ce que l'amour dont je par-

lais? Demandez aux Grecs, qui savaient tout personnifier: — Un enfant.

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne voix, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés;
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie,
Et sa bouche aux baisers!

Mais soudain, le poète paternel a des colères et des anathèmes. Il était le rêveur, il est le belluaire, il s'irrite, il bondit, il frappe. Il ne s'attarde plus avec Virgile, son maître, le long des sentiers verts où mugissent les bœufs, il est armé, il est parti, et va, dans la mêlée, rejoindre au plus épais du combat Juvénal, son compagnon. Alors, écoutez, entendez les sifflements des lanières, les susurrements du fer rouge; c'est le cri de haine après le cri d'amour, c'est le rugissement après le baiser. Puis, la colère passée, il s'apaise, et, doucement, comme à travers des larmes, il chante encore les douleurs du *Crapaud* et les misères des *Pauvres gens*.

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie,
Parce qu'on les hait...

J'ai eu l'honneur, l'an passé, de voir pour la première fois Victor Hugo. C'était à Bruxelles, dans cette maison de la place des Barricades qui est la demeure de son fils Charles. Victor Hugo y passe l'été, plus près de la France, plus loin de la mer, avide des nouvelles de Paris, de ce Paris qu'il aime, qu'il vient encore de défendre, et contre nous-mêmes, dans la préface de *Paris-Guide*, ce Paris qui, dit-il, *ne recule pas*. Victor Hugo est abordable, aimable et aimé. Le beau dessin de Mouilleron, d'après la photographie que Bertall fit, voilà six mois, à Bruxelles, vous le montre tel qu'il est.

Des yeux petits, noirs, pétillants et profonds, pleins de flamme, — deux morceaux de lave, — une moustache qui grisonne sur une barbe déjà blanche, les cheveux longs et blancs, je ne sais quoi de robuste et de doux à la fois, de mâle et de tendre ; le front, ce vaste et prodigieux front, chargé de pensées, et les lèvres pleines de sourires. Mais par-dessus tout, gai et bien portant. Sa bonne humeur n'a jamais faibli. Toujours, et en dépit de tout, battu du flot, battu du vent, Victor Hugo a réagi, disant, lui aussi, non pas avec le poing fermé d'Achille, mais avec ce beau rire qui relève ses joues rouges et découvre ses dents blanches : J'en échapperai malgré les dieux et malgré les hommes. C'est qu'il a, lui, ce clair et puissant rire de France, dont l'écho traverse gaiement, comme un joyeux appel de clairon, toute notre sombre histoire ; ce rire triomphant dont on entend la clameur vaillante à certaines heures, soit qu'il proteste au nom des Jacques, soit qu'il affirme au nom du peuple, qu'il pousse le patriote à l'assaut du Véto ou aux Thermopyles de l'Argonne. Le rire, cette autre *Marseillaise* de la France.

Le génie est bon. Il y a dans Victor Hugo je ne sais quoi de paternel et de fort. « Quel est ce bonhomme qui me regarde? demande Napoléon, au début des *Misérables*, en apercevant l'évêque Myriel. — Sire, dit Myriel, vous regardez un bonhomme et moi un grand homme. Chacun de nous peut profiter. » Mais on peut être à la fois un bonhomme et un grand homme. Victor Hugo est là pour le prouver. Que de gens, des plus médiocres, nous parlent sentencieusement comme du haut d'un piédestal! Victor Hugo descend à votre taille, questionne, écoute, plaisante, se livre ; où d'autres discourraient, il cause ; rien de solennel, quoi qu'on en ait dit, rien d'apprêté. Des propos à bâtons rompus, des jugements profonds ou de spirituelles anecdotes, une verve entraînante, charmante, et tout à coup de grands coups d'aile et le grondement de tonnerre du maître :

— Un livre à faire (je l'entends encore railler ainsi), ce serait le *Dictionnaire des interruptions*. Remarquez-le bien, les comptes-rendus ont une langue à eux, qui mérite certainement un lexique spécial. Par exemple — et dans tous les temps, sous tous les régimes — une majorité *proteste* et une minorité *vocifère*. Cette minorité se livre très-souvent à des *interruptions inconvenantes;* la majorité, au contraire, lance toujours des *protestations énergiques*. Sans compter que, selon le banc qu'ils occupent, les membres d'une assemblée ont une remarquable puissance ou une singulière faiblesse dans la voix. C'est ainsi qu'on entend presque toujours le discours des membres de la majorité, et que la parole des orateurs de la minorité se perd souvent dans le tumulte ou n'arrive point jusqu'à l'oreille capricieuse des sténographes. Lorsqu'un député *prononce quelques paroles au milieu du bruit*, vous pouvez être certain qu'il n'appartient pas à la fraction dominante, mais à la fraction dominée, etc. »

Et tant de souvenirs évoqués, de pâles figures ressuscitées, les vaillants de 1830 et les combattants de 48, les soirées de luttes romantiques, les journées des débats parlementaires!

Tout cela finement, éloquemment dit, avec entrain, d'une voix persuasive, un peu aiguë et ironique, le geste soulignant le trait, l'œil vibrant, et, par-dessus tout, un magnétisme sympathique. En deux mots, et ceci est ma sincère impression, après avoir lu Victor Hugo, on l'admire; mais on l'aime après l'avoir vu.

— 1867. —

LES ROMANCIERS

I

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Le temps est loin où quelques esprits sévères faisaient profession de ne lire jamais de romans. Que lirait-on aujourd'hui, si on ne lisait point cela? Attaqué, défendu, critiqué, loué, blâmé, conspué, jeté à la voirie ou mis sur le pavois, le roman aujourd'hui triomphe. Il s'impose. Il ne se cache plus sous les dentelles du boudoir; il s'étale sur la table du salon, sur le bureau du penseur, ici, là, partout, et jusque sur les fauteuils de l'Académie. On ne rougit plus de proclamer le romancier Balzac un homme de génie. Le roman a un pied partout, mille tenants et aboutissants, mille visages et mille costumes. Il est pamphlet, plaidoyer, satire, sermon, tableau, poëme, journal. Il va du salon à l'écurie et de la mansarde à l'égout. Il est démocrate ou bourgeois, aristocratique ou populaire. A propos de *Germinie Lacerteux*, je veux dire quelques mots du *roman populaire*.

On est à l'aise pour parler d'un livre, lorsque ce livre a une préface. La préface est un aimable guide qui vous prend par la main, vous mène par de petit sentiers familiers jusqu'à la route que vous allez suivre, vous explique le terrain, vous met au fait des accidents qui peuvent sur-

venir en chemin et vous dit à peu près les aventures que vous allez courir. Rien d'insipide comme un guide rabâcheur, mais rien de charmant comme un guide spirituel. C'est dire qu'une préface peut être le plus délicat ou le plus indigeste des hors-d'œuvre. Charles Monselet l'appelle la *sauce du livre*. MM. Edmond et Jules de Goncourt ont mis une préface à leur dernier roman, une préface courte, mais qui dit tout ce qu'elle veut dire, une préface hardie, qui ne trompe pas le public. Le guide, cette fois, vous avertit que sur la route on peut heurter des piéges à loup, si bien que les gens timorés auront le droit de détourner la tête et de rebrousser chemin. Mais, au fait, il y a plus qu'un avertissement dans cette préface, il y a une profession de foi.

Vivant au dix-neuvième siècle, disent MM. de Goncourt, dans un temps de suffrage universel, de démocratie, de libéralisme, nous nous sommes demandé si ce qu'on appelle « les basses classes » n'avait pas droit au roman; si ce monde sous un monde, le peuple, devait rester sous le coup de l'interdit littéraire et des dédains d'auteurs qui ont fait jusqu'ici le silence sur l'âme et le cœur qu'il peut avoir. Nous nous sommes demandé s'il y avait encore, pour l'écrivain et pour le lecteur, en ces années d'égalité où nous sommes, des classes indignes, des malheurs trop bas, des drames trop mal embouchés, des catastrophes d'une terreur trop peu noble. Il nous est venu la curiosité de savoir si cette forme conventionnelle d'une littérature oubliée et d'une société disparue, la tragédie, était définitivement morte; si, dans un pays sans caste et sans aristocratie légale, les misères des petits et des pauvres parleraient à l'intérêt, à l'émotion, à la pitié, aussi haut que les misères des grands et des riches; si, en un mot, les larmes qu'on pleure en bas pourraient faire pleurer comme celles qu'on pleure en haut.

Autrement dit, le peuple, à qui l'on a discuté le *droit au travail*, a-t-il *droit au roman?* Voilà la question. La réponse, ce semble, est bien simple. Évidemment toute douleur est digne de pitié, toute larme appelle une larme : évidemment les misères du peuple ne sont pas à dédaigner, et peut-être demandent-elles à être étudiées avant et bien mieux que les autres, puisqu'elles sont plus poignantes et plus terribles. C'est une vérité reconnue, et, depuis *la*

Paysanne pervertie de Mercier jusqu'à *Germinie Lacerteux*, le peuple a eu sa part de roman tout comme un autre; je ne sache pas que les pleurs de Fleur-de-Marie, par exemple, aient trouvé des spectateurs indifférents. Eugène Sue, lui aussi, crut avoir inventé le *roman populaire* lorsqu'il écrivit *les Mystères de Paris*. Il peignit le peuple, il étudia le peuple, il voulut faire « pleurer sur les larmes du peuple. » Et d'un bout à l'autre de l'Europe, en effet, on pleura.

Horace Vernet, qui se trouvait à Saint-Pétersbourg au moment où le livre paraissait, écrivait le 19 décembre 1842 : « *Les Mystères de Paris* sont le sujet de toutes les conversations. Ces ordures charment les Russes; ils semblent se réchauffer à ce foyer d'horreur. Quant à moi, je n'en ai lu qu'une très-petite partie et j'en ai eu bientôt assez. » Ordures est brutal. Mais Horace Vernet, cœur très-patriote, esprit très-timide, ne songeait guère qu'à une chose, c'est que ce livre, très-étonnant en certains endroits, saisissant, parfois superbe, donnait aux lecteurs russes une singulière idée du peuple français. Il lui répugnait peut-être un peu de voir les sympathies de plusieurs milliers de gens s'arrêter, faute de mieux, sur un pauvre brave homme qui avait tout au plus égorgé son sergent, balafré ça et là quelques camarades et *chouriné*, comme on disait alors, plusieurs chrétiens qu'il prenait bonnement à ses heures pour des moutons à dépecer ou des chevaux à équarrir.

Vernet était peut-être de l'avis de Michelet, qui reprochait les mêmes choses au même livre, et se demandait ce que devaient penser les étrangers en voyant le tableau du peuple de Paris ainsi tracé par un homme qui se vantait d'être le romancier du peuple.

La vérité est que ce livre populaire, écrit pour le peuple, se retournait contre le peuple. La pitié s'égarait dans cette foule hideuse et grouillante de faces bestiales, d'appétits

sordides, de consciences ensanglantées, et l'intérêt se réfugiait auprès de ce magnifique Rodolphe, qui semblait n'avoir tant de vertus que parce qu'il était un prince déguisé. Œuvre de philanthropie au moins étrange, où l'auteur ne trouvait d'autre moyen de régénérer Fleur-de-Marie, la fille tombée, que de la sacrer héritière de je ne sais quelle couronne d'Allemagne. Vous le voyez, il ne faut pas s'en tenir à la formule des Louis Blanc du roman. Proclamons le *droit au roman* comme MM. de Goncourt ; mais allons plus loin, organisons-le.

Les réflexions que M. Michelet faisait à propos du livre d'Eugène Sue, évidemment il les ferait encore à propos du roman de MM. de Goncourt.

Le peuple, disait-il, n'est nullement conforme à ces prétendus portraits. Ce n'est pas que nos grands peintres (M. Michelet assurément écrirait encore « grands peintres ») aient été toujours infidèles; mais ils ont peint généralement *des détails exceptionnels*, *des accidents*, tout au plus, dans chaque genre, la minorité, *le second côté des choses*. Les grandes faces leur paraissaient trop connues, triviales, vulgaires. Il leur fallait des effets, et ils les ont cherchés souvent dans ce qui s'écartait de la vie normale... Ils ont détourné les yeux vers le fantastique, le violent, le bizarre, l'exceptionnel. Ils n'ont daigné avertir qu'ils peignaient l'exception. Les lecteurs, surtout étrangers, ont cru qu'ils peignaient la règle. Ils ont dit : « Ce peuple est tel. » Et moi qui en suis sorti, moi qui ai vécu avec lui, travaillé, souffert avec lui, qui plus qu'un autre ai acheté le droit de dire que je le connais, je viens poser contre tous la personnalité du peuple.

C'est dans la préface du *Peuple*, un beau livre, que M, Michelet écrivait ces lignes. Encore un coup, il n'en changerait pas un mot aujourd'hui. On dirait qu'il s'agit en les lisant de *Germinie Lacerteux* et non des *Mystères de Paris*. Quel est donc ce roman nouveau, si discuté déjà, presque attaqué, — singulière bonne fortune ! — et dont le succès n'est plus contestable? C'est l'*histoire d'une servante*, rien de plus; mais il y a loin de l'idylle doucement attristée de M. de Lamartine au drame saignant et réaliste de MM. de Goncourt. Quand Geneviève pleure, M. de La-

martine se contenterait volontiers de comparer ses larmes à des gouttes de rosée; quand les yeux de Germinie se gonflent de larmes, MM. de Goncourt, pour peu qu'on les y poussât, vous diraient comment la glande lacrymale les verse sur la conjonctive et quelle quantité elles contiennent de soude et de phosphate de chaux. Entre Geneviève et Germinie, il y a un monde.

Germinie Lacerteux est une fille de paysans, la dernière venue dans une famille pauvre. « Ah! dit-elle quelque part, elle en a eu des maux pour moi, maman! Elle avait quarante-deux ans quand elle a été pour m'avoir... papa l'a assez fait pleurer! Nous étions déjà trois, et il n'y avait pas tant de pain à la maison... » Une enfance chétive, dès les premiers pas des cailloux, des douleurs, des déchirures, un frère qu'elle aime et qu'on lui tue, la maladie, la maigreur. On l'envoie à Paris chez ses sœurs. Celles-ci placent l'enfant dans un café du boulevard, où elle lave la vaisselle parmi cette foule cynique de garçons qui la prennent pour souffre-douleur, — et même l'un d'entre eux, un vieux, pour souffre-plaisir.

Mais alors Germinie ne peut plus supporter autre chose; elle s'enfuit, elle va chez ses sœurs qui l'injurient, chez une repriseuse de cachemire qui la bat; elle entre en service chez une épileuse, chez un vieil acteur, chez mademoiselle de Varandeuil. Les lecteurs connaissent cette admirable mademoiselle de Varandeuil par le chapitre cité ici dans son entier (1). Les pages destinées à peindre cette vieille fille, sacrifiée elle aussi et souffrante, sont peut-être les plus belles du volume. Cette femme, toute d'abnégation et de dévouement, qui tout enfant achetait comme on le volerait le pain de son père à la porte des boulangers, « les yeux meurtris de froid, au milieu des bousculades et des poussées, jusqu'au moment où la boulangère de la rue des

(1) Cet article a paru dans la *Nouvelle Revue de Paris*.

Francs-Bourgeois lui mettait dans les mains un pain que ses petits doigts, roides d'onglée, avaient peine à saisir, » cette résignée qui se dévoue à son père, vieillit auprès de lui sans obtenir de cet égoïste autre chose que des reproches, donne sa fortune à son frère, disparait aux jours heureux et montre son profil maigre dès qu'on a besoin d'elle pour soulager quelqu'un, cette amie des enfants, cette pauvre fille qui a tant aimé, qu'on a tant méconnue, se prend de belle affection pour Germinie, et la servante et la maîtresse deviennent inséparables, unies par ce lien terrible qui est la douleur.

Et Germinie serait heureuse là sans une terrible fatalité qui est bien la fatalité moderne, — la fatalité du tempérament. Voilà un mot très-usité, très-employé, très-choyé, dont on se souciait fort peu jadis. Ici commence véritablement le roman, la lutte, l'intrigue. Il y a dans *Germinie Lacerteux* deux personnages qui dominent tous les autres : Germinie et son Tempérament. Ce sont les deux adversaires en présence. Le tempérament triomphera-t-il? Germinie, au contraire, sera-t-elle plus forte? Voilà le problème, et l'on en peut facilement deviner la solution. Germinie s'est avisée, un beau jour, de s'éprendre de son confesseur, qui s'éloigne bien vite de cette pénitente un peu compromettante ; elle *s'éprend*, — et le mot est trop faible, — de tout et de rien, du grand air, de sa cuisine, allant, venant, semant du gazon dans une boîte à cigares pour voir de l'herbe, remplissant l'appartement » du tapage de sa personne. — Mon Dieu! lui dit sa maîtresse, es-tu bousculante, Germinie! l'es-tu assez! » — Une autre fois, mademoiselle de Varandeuil conseille à sa bonne de se marier.

Germinie a une autre *amie* que sa maîtresse : celle-ci, c'est la crémière voisine, madame Jupillon (un nom superbe, digne de Balzac). C'est chez la crémière qu'elle passe ses soirées, auprès du poêle, presque sans parler,

sans songer. Quelquefois, elle va voir à sa pension le fils de la crémière, le petit Jupillon, un drôle effronté qui sait mal choisir ses lectures. Germinie rougit parfois sous le regard ardent du gamin. Il grandit; elle se met à l'aimer, elle se pend à son bras pour courir se promener, derrière Montmartre, aux fortifications, s'asseoir sur les talus, causer. L'analyse de cette passion naissante et déjà exclusive est traitée dans *Germinie Lacerteux* avec un art infini. La description de cette partie vague de la campagne parisienne, théâtre de l'*Idylle*, où l'on rencontre plus de gravas que de gazon, est une merveille. Mais je vais abréger cette analyse. Germinie est la maîtresse de Jupillon qui ne l'a jamais aimée. Elle s'est donnée à lui tout entière, pour lui elle sacrifiera tout. Pour rattacher le drôle à elle, elle achètera de ses économies une boutique de gants où il s'établira, elle donnera ses derniers sous, elle ira accoucher à la Bourbe afin d'économiser le prix de la sage-femme, — quarante francs dont il a besoin; — elle s'endettera tout à l'heure pour le racheter de la conscription, elle volera plus tard sa maîtressse pour satisfaire les caprices de ce don Juan de barrières. La passion de Germinie a quelque chose de farouche, de brutal et de rudement dévoué qui fait pitié, — des bestialités et des tendresses de chien. Jupillon la méprise, l'insulte, la trompe, la quitte; elle souffre, elle maigrit, elle vieillit, elle le poursuit avec fureur. Quand elle se sent une rivale, elle veut jeter à la figure de cette fille une fiole de vitriol; tout l'accable à la fois, sa petite enfant est morte, une petite fille qu'elle aimait à l'étouffer; elle n'a plus rien, elle voudrait se tuer, elle boit de l'absinthe, elle s'abrutit, elle se dégrade. L'abjection morale et physique l'envahit, le besoin d'amour la torture, elle se donne à un certain Gautruche qu'elle hait et qu'elle attend, des heures entières, les pieds dans la boue; elle a des envies de l'assassiner, elle est féroce, méchante, misérable; puis ses créanciers l'entourent,

ceux qui lui ont aidé à racheter Jupillon ; sous la curée de tous ces appétits, elle se sent mourir et veut rester debout pour prouver qu'elle est solvable. Si mademoiselle de Varandeuil soupçonnait jamais sa dégradation ! Germinie n'a plus d'autre affection que sa maîtresse. Elle l'adore. Mourante, elle veut la servir encore. Elle quitte à regret la mansarde de bonne qu'elle occupe, parce qu'elle ne sera plus auprès de mademoiselle de Varandeuil. On l'emporte à l'hôpital ; elle se débat, elle agonise, elle meurt.

Tel est ce roman, ou plutôt le squelette de ce roman. Il vaut surtout par les détails, par la profusion de tableaux saisissants, singulièrement vrais et frappants. Il est surtout original par ses hardiesses, ses profondeurs d'analyse, tout ce que j'ai omis, tout ce que je ne pouvais redire. Traitant un sujet si scabreux, MM. de Goncourt ont tout dit bravement, ne reculant devant aucune horreur, allant jusqu'au bout dans leur tâche avec des audaces qui font frissonner, artistes peignant l'écorché avec la cruauté de Rembrandt. J'ai dit artistes, et je crois que ce nom est véritablement celui qui leur convient. En dépit de leur profession de foi de tout à l'heure, je persiste à croire que MM. de Goncourt n'ont voulu faire qu'une œuvre d'art : d'un art vivant, parfaitement marqué au sceau de notre époque, ce qui est la qualité suprême. Une œuvre d'art veut avoir une date pour vivre.

Avant d'aller plus loin, nous laisserons de côté, s'il vous plaît, la question éternelle de la *moralité dans l'art*. L'art est essentiellement moral. On n'a jamais demandé, que je sache, à la vérité de mettre un manteau. Tartufé seul aime les draperies décentes, mais vous savez s'il les veut bien doublées. Je demanderai seulement une chose, à savoir si MM. de Goncourt nous ont bien vraiment présenté, comme ils le disent, les misères du peuple ? Il ne faudrait pas s'étonner de voir des érudits, esprits curieux de toutes les élégances du siècle passé, collectionneurs de

riens précieux, historiens des grâces des époques disparues, plus habitués à marcher dans les parcs de Watteau que dans la boue de l'avenue Trudaine, connaissant surtout en fait d'étables celle où Fragonard chiffonne les jupons des bergères roses et fraiches, se tourner ainsi vers les côtés sombres du roman populaire. C'est une curiosité de plus. Mais ce n'est pas autre chose, je crois. Le sens intime du peuple, ce sens qui faisait dire à Armand Carrel que *le peuple sent bon*, MM. de Goncourt ne l'ont pas. Une larme de Marie-Antoinette, ils auront beau dire, les touchera toujours davantage qu'un sanglot de la paysanne Germinie ou de la bourgeoise Renée Mauperin. Leur démocratie est bizarre; du peuple, ils ne connaissent, — ou du moins il ne nous montrent, — que les côtés sales et crapuleux. Le peuple a *droit au roman;* soit, mais Jupillon, mais Gautruche, mais Germinie, mais la mère Jupillon, mais ce monde de fournisseurs, de bonnes, de fruitières et de portiers, ce n'est pas le peuple! Jupillon et Gautruche sont des exceptions; ils forment *ce second côté* de la classe ouvrière dont parlait Michelet! Ce n'est pas le peuple qui boit, comme Jupillon, les bols de vin chaud du *Bal de la Boule-Noire*, c'est « la bohême du peuple. » Comment! dans votre roman tout entier, pas un visage honnête, franc, loyal, rien, pas un, — excepté mademoiselle de Varandeuil, qui n'est pas du peuple! De l'argot, une senteur d'eau-de-vie et de mauvais lieux, des vices et encore des vices, le Mont-de-Piété, la Bourbe, l'hôpital, et c'est là le peuple!

Il y a autre chose que des vices dans le peuple, et si la police correctionnelle et la cour d'assises y recrutent souvent leurs célébrités, les expositions industrielles vont y chercher aussi des noms pour leurs tableaux d'honneur. A côté et au-dessus du peuple qui boit, il y a le peuple qui lit, qui travaille et qui pense. A côté du peuple des cabarets et des bals, il y a le peuple des écoles, des cours publics et

des cabinets de lecture. Qu'il meure à l'hôpital, il faut bien le reconnaître trop souvent, mais c'est la vieillesse ou le travail qui l'y amènent, plus encore que la débauche. Une maladie enlève à la famille un an, deux ans d'épargnes. Il faut bien aller à cet asile, quand on n'a plus rien. Mais, dans ces lits, aux rideaux semblables à des suaires, disons-le, il meurt plus de malheureux que de misérables. Il y a beaucoup d'ateliers à Paris. Avouons que les Jupillon et les Gautruche y sont rares. On les connaît, ils sont cotés à leur valeur, leurs camarades eux-mêmes en font justice.

Et croyez que je ne discuterais pas ainsi les personnages de MM. Edmond et Jules de Goncourt, si les auteurs de *Germinie Lacerteux* n'avaient pris soin de bien indiquer que c'était le peuple qu'ils prétendaient peindre, le peuple et ses misères, et qu'ils faisaient « œuvre de démocratie. » Je ne vois de très-réellement démocratique, dans tout ce roman, que l'apostrophe éloquente à Paris sur le bord de la fosse commune. Là, le cri est sincère, violent, ému, et l'on s'indigne avec eux devant « cette promiscuité du ver! » Mais, ailleurs, je trouve des curieux étudiant les mœurs de ces « étrangers » qui s'appellent des fournisseurs et des domestiques, les étudiant en artistes et aussi en médecins! Ne disent-ils pas que leur livre est la *clinique de l'amour?*

Je ne blâme pas cette invasion, de plus en plus croissante, de la médecine dans le roman. On y a vu, je le sais, un symptôme de décadence. C'est, à mon avis, un pas nouveau et un progrès. La science du moment est la Physiologie. Nous avons la critique physiologique et l'histoire physiologique. Or, si la physiologie est bien placée quelque part, c'est dans le roman, qui prétend à étudier les maladies de l'âme, si souvent produites par celles du corps. Le Balzac futur, s'il y a un Balzac futur, sera tenu d'être en même temps un Dupuytren. Bichat eût écrit un roman superbe. *Le Rouge et le Noir*, de Stendhal, n'est un si grand chef-d'œuvre que parce qu'il contient à

la fois et l'histoire d'un ambitieux et l'analyse d'un tempérament. Donc, que la médecine ait dans le roman ses coudées franches, rien de mieux. Mais qu'elle s'établisse en maîtresse chez son hôte, comme la compagne de la Lice, voilà qui n'est pas supportable. Or, dans *Germinie Lacerteux*, MM. de Goncourt n'ont pas fait autre chose, ce semble, que puiser dans leur répertoire de connaissances médicales; ils ont écrit leur roman à la pointe du bistouri. S'il y a du peintre, il y a du chirurgien en eux; ils affectionnent les *romans à malades*, les agonies et les opérations. Dans ces deux beaux romans, *Sœur Philomène* et *Renée Mauperin*, il ne vous font grâce ni d'un moxa, ni d'une toux, ni d'un râle de mourant. La description de l'hôpital dans *Sœur Philomène* est prodigieuse; il ne manque pas un pli aux rideaux, pas un coup de brosse au parquet, pas un détail à ces lits de grabataires. Renée Mauperin meurt? Elle mourra, jour par jour, heure par heure, comme sous l'œil du médecin. Dans *les Hommes de lettres*, leur héros, Charles Demailly, devient fou. Vous saurez quels sont ses grimaces et ses cris accoutumés, les syllabes qu'il prononce d'habitude, les lambeaux de mots qu'il balbutie, le traitement qu'on lui fait subir. Tout cela est exact comme une démonstration de professeur. Leur devise est non-seulement « vérité, » mais « exactitude. »

Et je ne m'en plaindrais pas si l'habitude de ces maux, la recherche de ces sujets crus, ne donnait à la fin, dans l'étude d'une maladie morale, je ne dis pas le premier rang, ce qui serait naturel, mais toute la place à la matière. Germinie, par exemple, Germinie ne souffre absolument que comme souffrirait une louve séparée de son mâle. C'est le tempérament, ce sont les sens qui la poussent de chute en chute jusqu'à la fosse commune.

On a parlé de *Madame Bovary*. On a sacrifié madame Bovary à Germinie Lacerteux. On a dit de madame Bovary que, « telle que M. Flaubert la représente, elle est

femme à se perdre en dépit de tout, tandis que Germinie est une âme torturée qui lutte contre le mal et la souillure, et que le défaut de forces morales et de circonstances favorables précipite à l'ignominie (1). » A mon avis, on s'est trompé. Madame Bovary cherche l'idéal, l'idéal rêvé: elle est romanesque; Germinie, intelligence plus que médiocre, est hystérique. Madame Bovary est une *aspiration* (je sais tout ce que le mot a de ridicule et cache de compromis), Germinie est un *appétit*. Madame Bovary, mariée à un homme qui l'eût dominée, dont elle eût été fière, l'orgueilleuse, demeurait honnête; Germinie, agenouillée au confessionnal, va au-devant de sa perdition. Et comment meurt madame Bovary? Elle a trois mille francs à payer; un vieux notaire lui propose de les payer pour elle; — elle refuse, elle se tue. Comment devrait finir Germinie? Voleuse, elle devrait logiquement voler encore. Ayant pris vingt francs, elle en prendrait cent, elle prendrait tout l'argent contenu dans la boite d'où elle a enlevé le premier louis. Je dis logiquement, car enfiévrée, affolée, perdue de dettes, Germinie ne peut trouver vingt francs à distraire de ses faibles gages; Jupillon la presse, et, avec Jupillon, le fruitier, le charbonnier, tous ces gens qui lui ont prêté, — je ne discute pas l'invraisemblance de ces prêts, — deux mille quatre cents francs.

Mais je crois avoir retrouvé l'idée première de *Germinie Lacerteux* dans une page de *Sœur Philomène*, qui a plus d'un rapport avec le présent roman. Comme Germinie, Philomène est une fille du peuple qui s'ennuie chez elle et qui passe ses soirées dans la loge du concierge, édition première de la boutique de la mère Jupillon.

Deux ou trois bonnes de lorettes, au bonnet envolé, à la tête de lézard, à la parole cynique et crue, complétaient cette société de la

(1) Voir, dans *le Monde illustre* du 5 février, un excellent article de M. Philippe Dauriac.

loge où l'on voyait encore la bonne à tout faire d'une demoiselle du cinquième, pauvre vieille fille de quatre vingts ans, ruinée par la révolution, et qui s'éteignait lentement et douloureusement dans une chambre d'ouvrier. Le bruit de la maison était que la vieille demoiselle, sans famille, sans défense, désarmée par l'isolement et la solitude, affaissée sous la demi-enfance de l'âge, était tyrannisée et martyrisée par cette bonne qui la mettait au lit comme un enfant, la faisait jeûner, lui refusait le bois.

Ne reconnaissez-vous pas là une Germinie et une mademoiselle de Varandeuil *avant la lettre?* Mais, en développant, ou plutôt, en mettant en œuvre le roman contenu dans ces quelques lignes, MM. de Goncourt ont senti la pitié qu'ils avaient pour la vieille fille se reporter sur la bonne, et Germinie est devenue, non pas un bourreau femelle, mais une esclave, une enfant soumise, un pauvre être dévoué jusqu'à la fin. Cet amour de terre-neuve qu'elle a pour mademoiselle de Varandeuil est là pour plaider sa cause, je le sais, pour montrer tout ce qu'il y a dans ce cœur orageux; mais est-il possible que cela la détourne de la *via mala* où la pousse sa passion? En dépit de cette passion, une Germinie réelle tomberait plus bas encore que la Germinie de MM. de Goncourt, et, pour suivre la vérité, peut-être eût-il fallu qu'on nous la montrât perdant jusqu'à ce lambeau de vertu auquel elle se rattache.

Mais, me dit-on, où serait la *pitié?* Car il faut qu'on plaigne Germinie. Il faut que cette vertu suprême, la *pitié*, plane au-dessus de cette boue, de ces misères et de ces hontes. Eh bien! la pitié subsisterait toujours, une pitié mêlée d'effroi, comme celle de mademoiselle de Varandeuil, qui voit à l'hôpital la tête contractée de Germinie, avec ses cheveux dressés sur la tête ; la pitié qu'on a pour tous ceux qui cèdent sans lutte à la tentation. Car voilà le défaut de Germinie, elle cède trop facilement. C'est une bonne fille, très-vicieuse.

Dans un roman qui méritait un succès très-grand, et qu'on relira, et qui était aussi un roman populaire, *la Mas-*

carade de la vie parisienne, M. Champfleury notait une à une, et comme à plaisir, les chutes d'une jeune fille que la fatalité entrainait des bords de la Bièvre aux cabinets de la Maison-d'Or, en passant par les chambres enfumées des étudiants et les longues salles des hôpitaux. Mais c'était vraiment au malheur que l'héroïne de M. Champfleury avait à s'en prendre, à celle qu'Edgar Poë appelait sa muse, à la *Male-Chance*, et non à son tempérament. La fatalité du tempérament est de celles qu'on étouffe. Il n'est de fatalités réelles que celles qui vous tombent du ciel, comme des aérolithes, ou vous poussent dans les jambes comme des buissons d'épines.

J'ai discuté les idées et les tendances de *Germinie Lacerteux*, mais je n'ai plus qu'à louer la facture et le côté littéraire du livre, j'allais dire le côté pittoresque. MM. de Goncourt, en effet, sont à la fois et des psychologues, et des romanciers, et des médecins, et des peintres, des peintres surtout peut-être, je l'ai dit. Mais, semblables aussi à de certains peintres qui se préoccupent avant toute chose qu'on admire dans leurs tableaux non l'ensemble de la composition, la correction du dessin, voire même l'harmonie de la couleur, mais un certain nombre de *morceaux* bien enlevés, ils ont pris soin de détacher en vigueur un certain nombre de tableaux tracés de mains de maitre. Il y a de la sorte, — c'est une remarque judicieusement faite par M. Jules Levallois, — de superbes parties : le portrait de mademoiselle de Varandeuil, la promenade aux fortifications, l'hôpital, les dimanches de Jupillon et de Germinie au bord de la Marne, les abattoirs, les boulevards extérieurs, le bois de Vincennes. Le bois de Vincennes! un *morceau* de premier ordre :

D'étroits sentiers, à la terre piétinée, talée et durcie, pleins de traces, se croisaient dans tous les sens. Dans l'intervalle de tous ces petits chemins, il s'étendait, par places, de l'herbe, mais une herbe écrasée, desséchée, jaunie et morte, éparpillée comme une litière, et dont les

brins, couleur de paille, s'emmêlaient de tous côtés aux broussailles, entre le vert triste des orties. On reconnaissait là un de ces lieux champêtres où vont se vautrer les dimanches des grands faubourgs, et qui restent comme un gazon piétiné par une foule après un feu d'artifice. Des arbres s'espaçaient, tordus et mal venus, des petits ormes au tronc gris, tachés d'une lèpre jaune, ébranchés jusqu'à hauteur d'homme, des chênes malingres, mangés de chenilles et n'ayant plus que la dentelle de leurs feuilles. La verdure était pauvre, souffrante, et toute à jour; le feuillage en l'air se voyait tout mince; les frondaisons rabougries, fripées et brûlées, ne faisaient que persiller le ciel. De volantes poussières de grandes routes enveloppaient de gris les fonds. Tout avait la misère et la maigreur d'une végétation foulée et qui ne respire pas, la tristesse de la verdure à la barrière : la Nature semblait y sortir des pavés. Point de chant dans les branches, point d'insecte sur le sol battu, le bruit des tapissières étourdissait l'oiseau; l'orgue faisait taire le silence et le frisson du bois; la rue passait et chantait dans le paysage. Aux arbres pendaient des chapeaux de femmes attachés dans un mouchoir avec quatre épingles; le pompon d'un artilleur éclatait de rouge à chaque instant entre des découpures de feuilles; des marchands de gaufres se levaient des fourrés; sur les pelouses pelées, des enfants en blouse taillaient des branches, des ménages d'ouvrier baguenaudaient en mangeant du *plaisir*, des casquettes de voyou attrapaient des papillons. C'était un de ces bois à la façon de l'ancien bois de Boulogne, poudreux et grillé, une promenade banale et violée, un de ces endroits d'ombre avare où le peuple va se ballader à la porte des capitales, parodies de forêts, pleines de bouchons, où l'on trouve dans les taillis des côtes de melon et des pendus!

C'est le défaut ou la qualité de MM. de Goncourt d'aimer surtout « les morceaux. » Mais ce défaut, si défaut il y a, ne me déplaît pas. Le roman y perd, l'œuvre d'art y gagne. Dans *Renée Mauperin*, — un livre où les auteurs avaient réussi, cette fois, à peindre la bourgeoisie avec ses défauts, ses vertus et aussi ses vices, et où leur verve s'était singulièrement égayée sur un de ces satisfaits qui trouvent qu'on n'a pas assez guillotiné de nobles, mais que l'ouvrier est bien osé de remuer dans ses fabriques, — un vrai hors-d'œuvre, c'est le portrait de l'abbé Blampoix, mais c'est un chef-d'œuvre; on aurait eu bien tort de l'enlever. Un autre roman de MM. de Goncourt, hardi, étincelant, plein de mots et d'idées, spirituel comme la collection d'un petit journal, désespéré comme une nuit d'Young, *les Hommes*

de lettres, n'était à peu près qu'une longue suite de morceaux détachés. Malgré cela, c'est un livre, et des plus remarquables. Il a le défaut de ses cadets; ses auteurs aiment les chapitres éclatants de fantaisie, de paradoxes, de causeries sans fin, et bien souvent ils s'arrêtent dix pages durant pour écouter causer leurs personnages, que ce soient des journalistes qui divaguent, ou des internes qui « blaguent » dans la salle à manger de l'hôpital, ou des bourgeois qui s'amusent à faire leur partie de billard. Pendant ce temps, le roman va comme je te pousse. Ils aiment aussi, et avec un âpre amour, la vérité, dût-elle être horrible. Je me souviens d'une petite esquisse où il y avait l'étoffe d'un beau livre, *Victor Chevassier*, la simple et navrante histoire d'un pauvre homme qui s'abêtit lentement en province, après avoir rêvé la gloire à Paris. Victor Chevassier tient registre de ses sensations, et un jour, sur ce registre, il écrit : « Mon petit garçon s'en est allé, le croup l'a emporté. Il était beau et souriant vendredi encore... Des gens du pays qui ne m'aiment pas ont jeté, le soir, par-dessus la *haie de mon jardin, un petit cochon de lait mort...* » Que dites-vous de ce trait sinistre?

En résumé, ce talent souple, hardi, charmant et violent à la fois, de parti pris fuyant ce qui fait courir la foule, aristocratique jusqu'à reprocher à la Révolution, entre autres méfaits, la dispersion de toutes ces brillantes fanfreluches de l'ancien régime (1), compatissant jusqu'à tout plaindre, très-contemporain, très-parisien, je veux dire ouvert à toutes choses, aux leçons de Mickiewicz (2), aux sermons de Lacordaire et aux âneries de Calino, aux drames de Victor Hugo et aux pantomimes des Funambules, aimant le coquet, le joli, le poudré, le soyeux, et

(1) Voir les premiers chapitres de leur *Histoire de la société française pendant le Directoire*.

(2) Je ne jette pas ce nom au hasard. Voyez dans *les Hommes de lettres* une page excellente où il est question de l'illustre professeur.

aussi l'âpre, l'ardent, le mâle; s'extasiant devant un bon mot de Sophie Arnould et battant des mains à un néologisme du ruisseau; ce talent heurté, parfois bizarre, toujours supérieur, cet esprit qui vient du dix-huitième siècle et qui sent le mot d'aujourd'hui, de ce matin, de tout à l'heure, fumeux comme Diderot, pétillant comme Gavarni, qui va, selon son humeur, de l'histoire à la chronique, de la biographie au roman, de la grande dame à la lorette, des coulisses à l'église, ce talent si disséminé et si complet, est un de ceux qui me séduisent, un de ceux que je préfère entre tous.

J'ai écrit, un jour, qu'après avoir travaillé longtemps, après quinze ans, après vingt volumes, MM. de Goncourt n'étaient point placés à leur rang dans cette portion des lecteurs qui a l'oreille sourde et qui est le public; mais j'ai idée que les voilà bien près de s'asseoir au degré qu'ils méritent, et, quel qu'il soit, leur prochain roman sera, certainement, — dans un autre sens, — un *roman populaire* (1).

— 1865. —

(1) Depuis que cette étude est écrite, la popularité est venue à MM. de Goncourt par cette bataille de *Henriette Maréchal*, une chute qui vaut mieux qu'un succès. Il y a des échecs profitables. « C'est de la gloire à l'envers, » disait Henri Delatouche. *Henriette Maréchal* a vulgarisé le nom des romanciers qui de la sorte ont écrit à la fois pour *leur* public et pour *le* public les *Idées et Sensations* et *Manette Salomon*, leurs derniers livres (1868).

II

LES ROMANS FÉMININS

Les Anglais ont, pour désigner une femme auteur, un mot qui manque à notre langue. « Auteur » est chez nous indistinctement masculin ou féminin, et l'homme qui écrirait *auteure* commettrait un barbarisme. En Angleterre, on imprime en toutes lettres le mot *authoress* et on lui ouvre toutes grandes les colonnes du dictionnaire. Évidemment cette différence a une cause. Je ne sais qui a dit un jour que la philologie renfermait toutes les sciences du monde, et qu'on pouvait juger des mœurs et des idées d'un peuple par la façon dont il plaçait les accents sur les voyelles. Cette opinion est peut-être paradoxale, au moins à l'apparence. Je suis persuadé cependant que l'étude attentive des curiosités d'une langue nous conduirait droit à la connaissance intime des gens qui la parlent. Si les Anglais ont le mot, c'est qu'ils ont la chose, j'entends qu'ils admettent parfaitement et sans conteste qu'une femme ait le droit d'écrire des livres et de les publier. Évidemment, nous avons aussi nos *authoress* et nous lisons leurs livres; mais, à bien prendre, l'attention que nous leur donnons n'est qu'une sorte de tolérance, et la plume, comme l'épée, semble un des attributs, disons mieux, un des droits de l'homme. On m'objectera que si l'Angleterre a créé le mot *authoress*, elle a également inventé le mot *bas-bleu*, dont on a beaucoup abusé, à mon

avis. Mais, en dépit de Byron, qui rit beaucoup des *blue-stockings*, je parierais que cette épithète colorée vient en droite ligne de notre spirituel pays.

De tout temps, en effet, nous avons eu d'impitoyables railleurs pour s'amuser et nous amuser aux dépens de tout ce qui peut avoir l'apparence du ridicule. Le fameux vers :

> Du côté de la barbe est la toute-puissance,

est un vers français du plus français de nos poëtes. Molière n'a pas eu de répit qu'il n'eût écrit les *Femmes savantes*, alors qu'il lui suffisait d'avoir nargué les précieuses ridicules. Autant la première satire, fustigeant les Cathos et les Madelon, était digne de toute approbation, autant la seconde me paraît injuste et peut-être inutile. Le titre lui-même parle contre la pièce. En vérité, pourquoi donc une femme ne serait-elle pas *savante ?* C'est une précieuse ou une pédante qu'il ne faut à aucun prix. Mais non, le vieux Chrysale est tenace et s'en va chercher des arguments dans Montaigne, qui disait « qu'une femme estoit assez sçavante quand elle sçavoit mettre différence entre la chemise et le pourpoint de son mary. » Le bonhomme me semble mal raisonner. Il s'emporte contre Bélise, qui parle de nourrir l'esprit du *suc de la science*, et contre Philaminte, qui trouve rude à son oreille le mot *sollicitude*, et peut-être a-t-il raison. Mais que demande-t-il, qu'exige-t-il de la *femme modèle ?*

> Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
> Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
> Et régler la dépense avec économie
> Doit être son étude et sa philosophie.

Économie ! bon ordre ! entretien du ménage ! soit. Mais l'éducation de l'enfant est aussi du programme. C'est la mère qui fait le fils, et, disait Sheridan, « c'est avec les femmes que la nature écrit dans le cœur des hommes. »

Je lisais hier un excellent article extrait d'une revue mensuelle que dirige, en Belgique, une institutrice éclairée. Mademoiselle Galli de Gamond réclame pour les femmes l'enseignement normal que l'on donne à l'homme; et, nommée par la ville de Bruxelles directrice d'une école moyenne de filles, elle énonçait franchement ses idées dans une brochure fortement discutée et fortement attaquée chez nos voisins. Les femmes, à son avis et au nôtre, doivent être instruites, doivent être *savantes*, s'il est possible, parce qu'elles doivent être mères. « Elles sont mères, dit mademoiselle G. de Gamond, et elles auront à répondre à tous les *pourquoi* placés dans la bouche de l'enfant par une sagesse providentielle, aussitôt qu'il commence à voir et à parler. Cette heure appartient à la mère; c'est l'heure où elle doit ouvrir en même temps le jeune cœur à l'amour et la faible intelligence à la vérité. Hélas! combien de fois cette même heure n'a-t-elle pas été témoin de l'impuissance de la mère (1) !... » La mère, voilà ce que Molière, ce Molière qui savait tout et voyait tout cependant, n'a pas aperçu clairement dans la femme; la mère, telle qu'il la comprend, est plutôt une nourrice qu'une institutrice, et la mère, telle qu'on la rêve, doit à la fois être celle qui nourrit et celle qui enseigne.

Je crois, d'ailleurs, que ces questions-là sont résolues et que les *bas-bleus* ont à présent pris leur revanche. On a beaucoup raillé cette femme du siècle dernier, qui ne parlait de rien moins que de *désubalterniser son sexe*. Peu à peu, pourtant, grâce à cette Bélise qui s'appelait madame de Staël, grâce à ces Armandes qui ont signé plus d'un chef-d'œuvre, le sexe s'est *désulbaternisé* tout seul. Et je me demande comment on peut s'étonner que les femmes écrivent des romans ou des drames, quand on admet

(1) *L'Enseignement normal des Femmes*, par mademoiselle I. Galli de Gamond. (*Indépendance belge*, 15 novembre 1864.)

qu'elles se fassent sages-femmes ou institutrices. Autre point de vue : le sort de la femme est si misérable encore dans notre société, et les ressources qu'elle a pour vivre sont si restreintes, qu'on peut bien trouver naturel qu'elle demande à sa plume l'existence quotidienne, le bien-être et l'indépendance. Donc, encore une fois, la femme est parfaitement libre d'écrire, et Chrysale aujourd'hui serait forcé d'avouer que, toute « savante » qu'elle est, George Sand est une femme de génie. Il n'avait deviné, le bonhomme, ni madame de Staël, ni madame Roland ! Mais la femme peut écrire à la condition qu'elle restera femme dans ses livres, qu'elle ne se masculinisera point et qu'elle gardera ce qui fait sa force et sa puissance, son honnêteté, sa triomphante faiblesse et sa pudeur.

Voilà le difficile, je le sais, et il y a là une imperceptible limite bien facile à franchir ! Et comme elle est imperceptible, nous avons aussi cette nuée de créatures romanesques, éperdues, affolées, toutes ces élucubrations féminines et ces romans d'alcôve, tracés à la hâte par je ne sais quelles femmes libres ! Comptez toutes les têtes féminines que le génie de George Sand a renversées ! Mais que m'importe, si nous avons George Sand ?

Il faut avouer que si le mot *authoress* nous manque, nous possédons du moins des *authoress* en quantité. L'Allemagne peut tout au plus mettre en ligne deux ou trois femmes de lettres, la fougueuse comtesse Ida Hahn-Hahn, ou cette adorable et romanesque Bettina, que le hasard a faite écrivain ; pour l'Angleterre, elle a des romancières en grand nombre, et mistress Troloppe, et Curell Bell, et lady Fullerton, et mistress Gaskell, et miss Braddon ! Mais en Angleterre, les *authoress* sont, la plupart du temps, des jeunes filles emportées vers la carrière littéraire par la passion des lettres, ou même simplement élevées pour écrire des livres, comme certaines Américaines pour être *médecines* ou *avocates;* en France, au contraire, ce

sont des femmes jetées « dans la littérature » par les événements, le malheur ou le hasard, quelque fatalité ou quelque accident. Et nos femmes de lettres sont nombreuses! Parcourez les catalogues des libraires, partout et de tous côtés des livres féminins! Nous avons, en première ligne, les chefs-d'œuvre de madame Sand, toujours nouveaux, toujours étonnants, ceux d'aujourd'hui surpassant ceux d'hier qu'on croyait inimitables (1). Nous avons les livres de Daniel Stern, animés toujours d'un souffle divin de liberté et d'un sincère amour de la beauté et de la grandeur; l'étincelant esprit de madame de Girardin et les vers douloureux de Desbordes-Valmore; les causeries souvent profondes et toujours charmantes d'Horace de Lagardie; les études honnêtes, sincères et émouvantes de madame Émile Bosquet (voyez le *Roman des ouvrières*); les éloquentes rêveries de l'auteur de *Vesper;* et pendant que mademoiselle Clémence Royer n'hésite pas à traduire des livres comme celui de Darwin, et écrit un peu trop dogmatiquement *les Jumeaux d'Hellas*, Louise Colet tente de nous faire oublier *Lui*, ce roman indiscret, par de pittoresques souvenirs de voyage; madame la comtesse Dash continue à nous conter finement ses chroniques légères du siècle passé, et, sur son papier saupoudré d'iris, elle trace d'une main ferme les portraits de Jacques Reynaud; Max Valrey essaye et cherche; madame Rattazzi, princesse et comtesse, veut ajouter une plume à son blason, et Claude Vignon étudie savamment les mœurs de la province (2).

Mais, à côté de ces œuvres dignes d'attention circulent,

(1) Faut-il en excepter *Cadio*, où l'auteur, croyant la défendre, peut-être, a calomnié la Révolution? (Juin 1868.)

(2) La Revue où j'écrivais cet article avait déjà parlé d'un nouveau roman, *la Croisade noire*, dont l'auteur, qui signe L. M. Gagneur, est aussi une femme. Je n'oublie pas non plus les récits algériens de madame Camille Périer.

couverts de noms féminins, des volumes qui ne sont point des livres, une littérature de hasard et de pacotille, des romans où le *cœur* sert de pseudonyme aux nerfs ou aux sens, des confidences de boudoirs chargées de je ne sais quelle odeur de patchouly et de poudre de riz, et qui nous racontent sans réticences les folies byroniennes de *Ryno*, ou les aventures de *l'Amant de carton*. Il y a là de tout un peu, des indiscrétions et des souvenirs, le sel de la réalité et le poivre du scandale, et, cette fois, ces romans féminins semblent être non pas le fruit d'un travail quelconque, mais le résultat de quelque accès d'hystérie littéraire.

Ce n'est point de tels livres que je m'occuperai. Non, Dieu merci, il en est d'autres, et je les nomme : on commence, par exemple, à parler beaucoup (1) de certains romans signés André Léo, et qui feront leur chemin dans le monde des lettres. André Léo est le pseudonyme d'une femme qui débutait, il y a deux ans, par une sérieuse étude de la vie de campagne, *un Mariage scandaleux*. Ce livre était une thèse sociale en même temps qu'une peinture des mœurs bourgeoises en province et un prétexte à éblouissants paysages. On le lut avec intérêt, et on attendit l'auteur à son prochain livre. Il y a deux mois, André Léon publiait une petite nouvelle très-alerte et très-touchante, *une Vieille Fille*, et ce récit charmant n'était que l'avant-coureur du livre qui paraît aujourd'hui, *les Deux Filles de M. Plichon*. André Léo, cette fois, a su faire d'un roman attachant un tableau fidèle, saisissant et très-ému, des besoins, des sentiments, des doutes et des problèmes difficiles qui agitent notre temps. L'auteur n'écrit pas seulement pour charmer, quoiqu'il y réussisse, mais pour discuter, chercher, étudier. Temps de critique et

(1) On en a parlé bien davantage et madame André Léo (madame Champceix) a compté depuis trois ans le nombre de ses succès par le nombre de ses livres (1868). Voir entre tous *Un Divorce*.

d'analyse ! temps de malaise où chacun ausculte, demande, questionne, attend. Mais ne croyez pas qu'André Léo ait écrit une œuvre de désespoir et de dégoût. Son esprit sagace sait découvrir les plaies et sonder leur profondeur, et les montrer béantes, mais il tente de les guérir; il indique le remède, le remède éternel, l'amour! William, son héros, est un esprit confiant et droit, lassé de la vie, comme tant d'autres, non pas qu'il en ait abusé, mais parce que la vie ne lui a pas tenu ce qu'elle lui promettait; il a aimé et il a été trompé, « il a pris des baisers pour des serments; » puis, un jour, désillusionné, il a senti ce que souffre un cœur vide, et ce que pèse l'ennui. Mais dans de telles âmes la vie est toujours prête à renaître; au premier regard, à la première rencontre, au premier sourire, ce cœur à demi-mort doit se ranimer, et comme auparavant, bondir, aimer, espérer. Et William, en effet, se reprend à l'amour. Cette fois, celle qu'il aime est une blonde jeune fille, avec des yeux d'Allemande et des cheveux d'Anglaise, ravissante, irrésistible et riche à embellir toute laideur. William est ruiné, mais William est noble. Le père de Blanche s'appelle M. Plichon, et ce bourgeois voltairien serait tout fier d'être le beau-père de M. de Montsalvar, non pas que William vende son titre pour la dot : il ne songe qu'à son amour. Donc, voilà qui est décidé. Le mariage se fera. William est fiancé à Blanche, et les deux jeunes gens échangent les premières paroles, — les plus charmantes de tout roman amoureux. Pauvre William ! Ce cœur destiné aux méprises s'est encore trompé. Il cherche son idéal à travers les réalités de la vie, et son idéal, à coup sûr, ce n'est point Blanche. William est grave et recueilli, elle est frivole et coquette; il traverse la vie en songeant, elle va et vient, et court de sourire en sourire. William a fait fausse route dans sa course au bonheur, et il le sent déjà, et il regarde Édith avec tristesse. Édith est la sœur de Blanche, la sœur aînée, une

noble et sérieuse jeune fille, qui a compris le sens de la vie et qui, pour l'âpre amour du sacrifice, a résolu de ne point se marier. Édith veut être indépendante; elle veut user de tous les moyens que lui donne la nature et que permettent nos mœurs. Elle désire s'affranchir par le travail, se faire institutrice, apprendre, enseigner. Elle étonne d'abord William. Cette jeune fille qui demande à un jeune homme une grammaire et un dictionnaire danois afin de traduire Œlenschlager, eût bien fait rire le vieux Chrysale. William surpris s'arrête, songe lentement, étudie Édith et la comprend, et l'estime. Et tandis que son amour pour Blanche diminue, son affection pour Édith augmente et se fortifie. Tout tend à ce double effet, et les rêveries du jeune homme et les événements eux-mêmes. L'auteur, avec un talent infini, nous fait assister à cette lutte de William contre lui-même, à cette série de désillusions douloureuses qui le font s'écrier tristement : « Se connaître l'un et l'autre, est-ce donc fatalement ne plus s'aimer ? »

C'est que l'amour fondé sur une rencontre, une sympathie subite, un désir, n'est pas l'amour, et qu'en dépit de son apparente passion William n'aimait point Blanche. C'est qu'il lui fallait, non pas cette volage et charmante enfant, avec ses gentillesses et ses caprices, ses séductions de sirène et ses vanités de femme, mais cette compagne ferme et sage, cette affection solide et sûre, cette amie de toujours qui a nom Édith. Mais Édith ne se mariera pas. Mais la parole de William est donnée, et il épousera Blanche. La douleur sans grands éclats de William est d'autant plus profonde, et ses yeux dessillés voient enfin clair dans tout ceci. Il aime Edith, il n'en peut douter cette fois; il l'aimera toujours, et il sent que pour lui le bonheur certain serait dans cette union. Que faire ?

La fatalité vient dénouer brusquement le roman de William et de Blanche. Blanche épousera l'homme qui lui

convient, quelque chose comme un élégant de province. Édith sera la femme de William, et William écrit à son ami quelques années plus tard :

« Notre amour s'augmente par des découvertes toujours nouvelles, par ce besoin profond que nous avons l'un de l'autre, par tant de bonheur échangé déjà, par tant de bonheur que nous nous gardons encore. Nous ne sommes pas absorbés l'un dans l'autre; l'absorption est un rêve, un despotisme; c'est la mort d'une âme... Quand deux êtres sont unis à la fois par un grand amour et par des communes croyances, leur mariage, c'est le roc solide, inexpugnable, éternel, contre lequel se brise tout effort de l'océan, du temps ou des hommes, et sur lequel fleurissent les plus douces choses que puisse créer le mélange des forces de la terre et de la rosée du ciel. »

J'ai dit le fond même du livre et l'idée principale, mais ce qui fait son charme et sa force, son originalité, sa valeur, les digressions sur les hommes et les choses, les pensées toujours saines et robustes, sur la religion ou la philosophie, ce *Journal* d'Édith où la jeune fille dépose ses pensées, ses craintes et ses espérances, toutes ces échappées de justice et de vérité, ces problèmes de l'éducation et de l'instruction de la femme et du pauvre, éloquemment posés et souvent résolus, ces réflexions d'une âme honnête sur l'Inconnu de notre destinée, cette ferme confiance dans l'avenir, cette instruction solide et sans pédanterie, cette raison souveraine et cette émotion contenue, ce sentiment si vif de la nature et cette science de la vie attristée, mais sans amertume, ces élans de colère contre le mal qui éclatent à chaque page comme des coups de foudre, ces regrets et ces soupirs qui se montrent discrètement, voilà ce que je n'ai pu indiquer et ce qu'il faut aller chercher dans le livre lui-même. Le caractère principal de l'œuvre, cet amour profond du vrai et du juste, dénote chez l'auteur un esprit ouvert à toutes les idées larges et saines, une âme accoutumée à toutes les nobles émotions. Les livres sont rares que l'on ferme à la dernière page, comme l'on quitterait un ami. Or, le dernier livre d'André Léo est

de ceux-là. Tout au plus pourrait-on lui reprocher cette forme épistolaire que nous allons retrouver dans un autre roman féminin, et qui ôte toujours au récit je ne sais quoi de convaincant et de réel; peut-être encore aurait-on le droit de s'étonner que William, son héros, déjà revenu de plus d'une erreur, s'éprenne si subitement d'une poupée charmante; je sais, en outre, certains esprits qui se plaignent de voir des questions sociales tomber (est-ce bien tomber?) dans le domaine du roman. Mais à ce reproche, le livre lui-même me paraît répondre seul et comme il faut.

Étrange succession du goût et des idées! Il y a trente ans, l'idéal de tout héros de roman était inévitablement le trouble et le désordre, et ces Achilles romantiques montraient le poing aux dieux et à la société, prêts à tout blasphème et à toute négation. Aujourd'hui, la passion qui agitait Lélia ou Sténio est éteinte, et l'idéal de tout personnage présentable est le devoir. J'estime qu'il y a progrès et qu'enfin la voie à suivre, la droite voie, est trouvée. Ce que demandent et ce qu'envient les héros divers du dernier livre de Raoul de Navery, c'est, — qu'en dis-tu, Indiana? — le bonheur dans le mariage. Et *le Bonheur dans le mariage* est aussi le titre d'un livre.

J'apprécie autant que personne le talent de Raoul de Navery, et ses livres soigneusement faits. Mais j'ai malheureusement moins de sympathie pour ses idées; je vais dire pourquoi. L'auteur met en scène deux jeunes femmes, deux amies de couvent, Amice et Lucienne, et les marie dès les premières pages du livre. Amice et Lucienne s'écrivent mutuellement leurs impressions de nouvelles mariées, comme Renée de Maucombe et Louise de Chaulieu dans le roman de Balzac. Amice, élevée par une famille dévote, s'est mariée, en dépit de ses parents, avec un écrivain libre-penseur qui publie des brochures philosophiques, mais qu'elle espère *amener à Dieu*. Lucienne a

épousé, avec le consentement joyeux de sa mère, un notaire d'Alais, et les deux époux, avant de se mettre au lit, ont fait leur prière en commun. Amice parle à Lucienne de la joie qu'elle a de courir les théâtres et les bals et les concerts, et de lire sur épreuves les beaux livres de son mari; Lucienne lui répond qu'elle n'est pas moins satisfaite et qu'elle possède soixante paires de draps, « ce qui lui permet de ne faire la lessive qu'une fois l'an! » Les résultats de deux existences si diverses se font bientôt sentir. Amice s'ennuie; son mari, dit-elle, la délaisse pour ses livres et ses études; Lucienne la console et confectionne déjà la layette de son petit garçon. On songe aussitôt à la femme de Valvèdre, jalouse des minéraux que collectionne son mari, et à cette bonne madame Fernel, — une des plus charmantes créations du roman contemporain — qui savait si bien préparer ses confitures de groseilles. Mais le récit et l'antithèse continuent. Séverin, pour occuper sa femme, la confie assez niaisement à un poëte de ses amis. Amice se prend de belle passion pour ce romanesque rimeur, et tant et si bien, que Séverin reçoit un grand coup d'épée du galant et ne trouve moyen d'être heureux en ménage qu'en abjurant ses doctrines philosophiques, en oubliant le *Ramayana* qu'il aimait tant, et en écrivant des histoires religieuses pour la plus grande joie des écrivains du *Monde* et de Mgr Dupanloup.

Raoul de Navery loue beaucoup Séverin d'avoir fait comme La Harpe, qui, — il l'a raconté lui-même, — se convertit un beau jour, en lisant l'*Imitation*. Mais Séverin oublie peut-être que La Harpe avait été un des Orphées du tribunal révolutionnaire et ne passa bravement au catholicisme que lorsque la réaction eut rendu le catholicisme sans danger. Fi de telles conversions! J'aurais d'autres reproches à faire à ce Séverin. Je trouve par exemple qu'il est un peu bien naïf, ce mari, pour un jeune homme qui vit si avant dans le mouvement contemporain. Puis, la provin-

ciale Lucienne, cet ange de la lessive, ne dit-elle pas qu'elle n'est jamais habillée avant midi, à cause de ses enfants? Je n'aime pas une femme que la maternité rend si peu coquette. Ensuite, elle appelle son garçon un *bébé*. C'est très-joli, bébé ; *baby*, c'est très-anglais. Mais il y a là-dessus une si ravissante page dans les *Deux Filles de M. Plichon!* — « Mon bébé! dit une mère. — Et la paysanne à côté s'écrie : *Le drôle!* » Je suis comme André Léo, *le drôle!*... j'aime mieux cela.

Ce que je blâmerai encore, ce sont ces Pères de l'Église et ces livres saints qui viennent traverser l'action et montrer leur titre à tout bout de chapitre. Amice et Lucienne ont été élevées par une supérieure qui s'appelle la mère Hilarion, sans craindre les quatrains de Voltaire, et au sortir de sa cuisine, Lucienne se met à lire, — devinez quoi? — les *Lettres de saint Jérôme à Eustochie*. Cette fois, involontairement, je prête à Lucienne la cornette de Bélise, et je me demande comment elle s'y prend pour recoudre exactement les boutons de son mari. Mais, ceci dit, il n'y a vraiment plus qu'à louer, et le récit et le style, et ce délicieux épisode de Marie-Rose donnant à sa rivale les moyens de séduire son mari, et de délicates pensées, poétiques et charmantes, qui vous arrêtent souvent et vous font songer.

En résumé, quelles que soient les idées et les tendances qui séparent leurs auteurs, il y a plus d'un rapport entre le roman d'André Léo et celui de Raoul de Navery. Leur idéal est le même ; l'un et l'autre, ils témoignent d'un profond désir de calme et de paix. Ils viennent bien à leur date, à cette heure de malaise et de tâtonnements où l'on demande avant tout des remèdes à des maux souvent mal connus. Seulement, avec sa conclusion mâle et vigoureuse et ses libres paroles, le livre d'André Léo rassérénera et apaisera plus d'esprits, j'en suis sûr, que le récit bizarre de la conversion soudaine d'un homme, tour à tour et

presque à la fois philosophe avec fièvre et religieux avec passion.

Un dernier mot sur la puissance du roman. Il y a des gens qui nient la puissance du livre, comme M. de Girardin nie ou niait la puissance de la presse. — Qu'importe le roman et que prouve-t-il? — Or, on me racontait hier qu'un roman de cours d'assises, — les moins appréciés des romans et parfois les plus curieux, — *Un drame judiciaire*, avait donné lieu à la révision d'un procès criminel et à la réhabilitation de l'accusé. — Je conseille aux détracteurs du roman de répondre comme Anne d'Autriche à Bassompierre : « Vous m'en direz tant ! » et de ne point trop dédaigner ces sortes de livres. Le roman a cessé d'être frivole, le jour où le but de la vie n'a plus été le plaisir seul, et il faut savoir gré aux romanciers d'en faire un instrument de progrès, surtout lorsque ces romanciers sont des femmes. Un homme qui instruit fait son devoir, une femme qui instruit accomplit une bonne œuvre. Et c'est pour elle la meilleure façon de prouver qu'elle doit avoir enfin son droit à la pensée, comme elle a son droit au dévouement et à l'amour !

— 1864. —

III

OCTAVE FEUILLET [1]

Il y a deux ou trois mois, lorsque la *Revue des Deux Mondes* commença la publication du dernier roman de M. Octave Feuillet, il se produisit dans le *monde lisant* non pas une rumeur, — le temps des rumeurs littéraires est passé, — mais un certain mouvement de surprise. *Monsieur de Camors* débutait assez bruyamment, d'un ton cavalier, et l'auteur qui nous le présentait semblait tenir une gageure audacieuse. On s'expliquera facilement l'attention que lui accorda le public, à la fois étonné et charmé, en relisant les pages qui ouvrent le volume. Ce sont les meilleures du livre, parce qu'elles sont les plus nettes. Elles promettaient beaucoup.

Elles ont une saveur réelle; sagement pimentées, elles vous mettent en appétit. Elles ressemblent à ces apéritifs un peu violents que prennent les gourmands avant de se mettre à table. Dès qu'on les a dégustés, on se sent prêt à dévorer, et, si la nappe est mise, on dévore. Le malheur est que M. Octave Feuillet n'a guère servi, en fin de compte, que des entremets à des gens dont il avait lui-même aiguisé les dents. Il renverra très-affamé plus d'un convive et fera bien des mécontents. Les invités déjà murmurent; ils

(1) *Monsieur de Camors.*

n'ont point, — on me pardonnera ces comparaisons, — digéré le repas, qu'ils se plaignent tout haut du menu. Je veux rechercher s'ils ont tort.

Ce qui fit tout d'abord le succès de ce roman, ce fut son allure décidée, pas du tout exempte de provocation, et qui tranchait si fort sur le ton général des œuvres de M. Feuillet. On croyait à une transformation radicale, à un grand vol pris bravement, à un de ces coups de désespoir qui peuvent être et qui sont très-souvent des coups de maître. M. Feuillet, se disait-on, fatigué d'être éternellement classé par la critique dans l'immense catégorie des talents féminins, veut aujourd'hui s'affirmer par un livre mâle qui fera d'autant plus ressortir les gracieuses qualités de ses précédents ouvrages. Il veut secouer son surnom, et renvoyer au voisin le titre de *Musset des Familles*. Le clair de lune, disait-on, est bel et bien devenu soleil.

Et j'ai, de confiance, ouvert le livre.

M. de Camors n'est, pour ainsi dire, qu'une édition nouvelle de Montjoie. La comédie s'est faite roman, peut-être pour se transformer bientôt en drame. Montjoie, comme Camors, était, si vous vous en souvenez, un *homme fort*, ennemi de ce qu'il appelait *le bleu* dans les sentiments et tout prêt à voir couler, sans trouble aucun, « les larmes des femmes et le sang des hommes. » Entre ces deux caractères, la seule différence qui existe, — et M. Feuillet ne nous fait pas assez sentir qu'elle est énorme, — c'est que Montjoie, homme d'affaires véreuses, enrichi par une série de spéculations louches, s'inquiète fort peu de l'honnêteté, tandis que M. de Camors, tout ambitieux et débauché qu'il est, se promet pourtant de garder intact en lui un sentiment, celui de l'honneur. Il faut avouer, il est vrai, que cette vertu n'est pas bien fortement ancrée dans son âme, car le souffle du moindre caprice l'abat du coup dans la poussière. On comptait trouver un homme de marbre ; la statue s'égrène et devient tas de plâtre.

J'imagine que M. Octave Feuillet a voulu montrer par là combien peu sont résistantes les vertus qui ne reposent sur aucune autre religion que celle de l'honneur. Il a tenu à écraser du coup ce matérialisme contemporain qui attire sur lui tous les mandements du monde, absolument comme les aiguilles attirent la foudre. « Le matérialisme, écrit, avant de se brûler la cervelle, M. de Camors le père au comte Louis de Camors, le matérialisme n'est une doctrine d'abrutissement que pour les sots ou pour les faibles : assurément je ne lis dans son code aucun des préceptes de la morale vulgaire, de ce que nos pères appelaient la vertu ; mais j'y lis un grand mot qui peut suppléer à bien d'autres, l'honneur, c'est-à-dire l'estime de soi. Il est clair qu'un matérialiste ne peut être un saint ; mais il peut être un gentilhomme, c'est quelque chose. » Eh bien, non, si l'on en croit M. Octave Feuillet, un matérialiste ne saurait même pas être un gentilhomme, ou, en démocratisant le titre, un gentleman. Voyez Camors. Est-il assez élégant, assez séduisant, assez intelligent, assez clairvoyant ! Il est fait pour appeler et supporter toutes les bonnes fortunes et pour braver toutes les mauvaises. Habile à deviner les dangers, à les éviter avec tact, il est capable comme personne de les regarder en face et de les combattre en paladin, après avoir essayé de les détourner en politique. Il connaît à la fois et à fond l'escrime du monde et celle des salles d'armes; il se défend dans un salon comme sur le terrain ; il est à l'aise sur le terrain comme dans un salon. C'est qu'on est toujours le fils de quelqu'un, surtout en littérature. Camors a reçu de ses frères aînés toute leur science pratique et toutes leurs qualités romanesques. Il traite les affaires avec la sûreté de coup d'œil de Montjoie et monte à cheval, rime et dessine avec la grâce du Jeune Homme Pauvre. Rien dans le cœur au surplus qu'un vide immense, rien dans le cerveau qu'une façon de délire ambitieux, mais cela suffit encore

pour marcher droit au but déterminé et pour se tirer à son honneur de la bataille humaine.

Eh bien! encore une fois non, cela ne suffit pas. La preuve, c'est que M. de Camors est battu; sa barque sombre et sa fortune avec elle. Il lui manque l'étoile qui dirige le pilote, la clarté d'en haut qui le guide; il se perd faute d'idéal. C'est au moins M. Octave Feuillet qui en répond. Et voilà un homme à la mer! L'honneur, paraît-il, ne saurait le tenir bien longtemps sur l'eau, et je ne m'en étonne guère, car M. de Camors a jeté cet honneur-là par-dessus tous les moulins et toutes les aventures. En manière de passe-temps, il a pris, un jour qu'il pleuvait, la femme de son meilleur ami; un autre jour, la femme de son protecteur, le vieux général de Campvallon. Il a épousé mademoiselle Marie de Tècle après avoir, très-chastement, il est vrai, adoré la mère. Il a trompé la pauvre femme, il s'est joué d'elle, et c'est à peine si, à la fin, il s'est senti désarmé par les sourires de son enfant. Mais, en vérité, qu'est-ce donc que cet *homme d'honneur* qui prend de tels chemins, si effroyablement boueux, avec la prétention de ne point se salir?

« C'est, me répondra M. Feuillet, un philosophe! »

Ainsi la philosophie conduit fatalement les hommes aux vilenies ou aux crimes. Mais encore faut-il qu'on me montre des hommes. M. de Camors n'est qu'un pauvre diable de cerveau troublé, très-faible sous des dehors robustes, hésitant avec des allures affirmatives, sentimental comme une romance, alors qu'il se prétend net et accentué comme un théorème. Cet homme-là doit se cacher en quelque coin de son logis pour pleurer sur les larmes qu'il fait répandre et dont il rit tout haut avec affectation. Le singulier homme fort! Et qu'il aille donc demander à ce grand honnête homme d'Helvétius ce que c'est qu'un matérialiste!

On devine quels tableaux peuvent fournir à l'auteur les stations diverses d'une route pavée, par M. de Camors lui-

même, de mauvaises intentions. J'aurais souhaité un peu plus de courroux, plus de fermeté chez l'historien de cette existence brisée. Il est évident que M. Octave Feuillet n'a pas voulu faire de Camors un *jeune premier* de vignettes, mais un *homme*, un contemporain, quelques-uns disent (et le propos ne nuira pas au succès de l'œuvre) un contemporain célèbre. Mais pourrait-on le deviner à la façon molle dont le sujet est traité?

M. de Camors, après avoir commencé comme don Juan, finit comme René ou Obermann. La douleur le dompte et le brise. Les coquins que M. Feuillet étudie ont au surplus l'habitude de ces conversions dernières. Montjoie, l'ennemi du *bleu* pendant quatre heures, se perdait, au cinquième acte, à pleines ailes, dans l'azur. Le Mercadet devenait archange au dénoûment. Le matérialiste Camors, si sa maladie ne l'emportait brutalement, quitterait, certes, la tribune pour la chaire. Je n'ai qu'un regret, c'est que les Camors et les Montjoie, que nous coudoyons tous les jours, pratiquent si peu cette facile méthode et meurent ironiquement dans l'impénitence finale. Et après tout, cela est plus attristant peut-être, mais, à coup sûr, cela est plus moral. Trop souvent, avec ces repentirs soudains, on enlève, on crochète, pour ainsi dire, le pardon des honnêtes gens.

Monsieur de Camors, comme tous les livres de M. Feuillet, a un grand défaut, qui paraîtra à plusieurs, aux gens épris de nuées roses, une précieuse qualité. Ce n'est pas la vie qu'il nous raconte; quoi qu'il dise, ce n'est pas la société contemporaine qu'il nous présente, et s'il peut nous aider à comprendre notre temps, ce n'est point grâce à lui, mais par lui et malgré lui. Il n'est pas, en un mot, un tableau, mais un signe de nos mœurs. Son succès, qui sera très-grand, caractérise, en les flattant, les goûts de la majorité, ou du moins, d'une classe du public.

Je ne sais rien, dans le roman, de plus pernicieux que le romanesque. Il ne s'agit pas ici de jeux de mots. Le roma-

nesque, avec ses allures sentimentales, ses pages humides qui se fondent en pleurs, son vague parfum d'encens mélangé à quelques grains de poudre de riz, trouble délicieusement les têtes faibles et égare les yeux sur les visions flottantes et malsaines. On a beaucoup crié contre le roman analytique, cruellement exact, et qui, changeant son héros en sujet anatomique, le couche brusquement sur une table de dissection. En vérité, on ne saurait hésiter pourtant entre les deux genres. Le réalisme poussât-il trop loin ses procédés, mieux vaut encore étudier le corps humain jusque dans ses plaies, que de s'enivrer dans la contemplation fiévreuse de fantômes.

Des peintures trop crues peuvent repousser; elles repoussent, et le remède alors est à côté du mal. Les autres attirent, au contraire, et elles ont le magnétisme singulier des sources, sans en avoir la pureté. La maladie de Germinie Lacerteux (1) vous attriste, celle de Sybille vous déconcerte et vous allanguit. Les peintures merveilleuses de l'extatique Fra Angelico feront des illuminés, l'étude des réalités de Rembrandt fera des hommes.

Je comparerais volontiers ce volume de M. Octave Feuillet à un livre de messe où les images mondaines se heurteraient bizarrement aux figures religieuses. Et que dis-je, mondaines? Il y a là quelque chose de plus que de l'élégance et de la légèreté, il y a çà et là je ne sais quelle perversité capiteuse, une débauche sans cœur, des sensualités semi-religieuses, des amours sans amour, des chutes sans passion. Quel assemblage!

Je plains M. Feuillet, qui sera toujours, quoi qu'il fasse, inévitablement comparé à Alfred de Musset. Son M. de Camors a évidemment lu la *Confession d'un enfant du*

(1) Je pourrais ajouter le cas de Thérèse Raquin (voy. ce très-remarquable livre de M. Zola) — (1868).

siècle. Il a pris à l'ami de Desgenais son mépris souverain, son ironie, sa cruauté froide; comme le héros de Musset dit à madame Pierson qui lui demande : « Suis-je à votre goût? — Ote ces fleurs, ôte cette robe; » Camors, à madame Lescande, qui se donne à lui et qui s'écrie : « Vous devez me mépriser, » Camors répond : « Parbleu! » en se dressant brusquement devant elle. Puis, comme l'enfant du siècle aux pieds de Brigitte, Camors se traîne devant madame Lescande, couvre de baisers le bas de sa robe et répète : « Pardon! pardon! »

Tout cela est fort bien, mais chez Musset je vois, je sens bouillonner la passion, l'éternelle et terrible passion, la conseillère des folies belles ou laides, la flamme sacrée qui consume les impuretés et qui, faite de je ne sais quels détritus, n'en monte pas moins, haute et fière, vers l'éther. Et c'est cette passion que je ne rencontre pas chez M. de Camors. Aime-t-il? Je n'en sais rien. Tu me dis que tu aimes, montre-moi que tu souffres. Les femmes lui plaisent, voilà tout. Aime-t-il madame Lescande, qu'il a vue six ou huit fois et qu'il abandonne brusquement? Pour celle-ci, non. Aime-t-il madame de Campvallon, qui lui propose, — ou à peu près, — de tuer sa femme? Elle l'a étonné, rien de plus. Aime-t-il même sa femme, pour laquelle M. Feuillet semblerait indiquer qu'il meurt consumé de chagrin? Elle lui échappe, il s'en aigrit. C'est du dépit, c'est une maladie de foie, ce n'est pas là de l'amour. Et madame de Tècle, à qui il déclare son adoration dans un style de cantique, l'aime-t-il davantage?

« Vous seule ne voyez pas la *douce* flamme de vos *grands* yeux, le reflet de votre âme *héroïque* sur votre *jeune* front *sévère!* Votre charme... il est dans tout ce que vous faites... vos moindres gestes en sont empreints... *Dans les devoirs les plus vulgaires de chaque jour, vous apportez une grâce sacrée comme une jeune prêtresse qui accomplit les rites délicats de son culte!...* Toutes les *saintes* folies des

poètes, des amants, des *martyrs*, je les comprends devant vous! »

J'entends Alceste qui écoute :

> Ce style figuré, dont on fait vanité,
> Sort du bon caractère et de la vérité.

Et cet homme-là, ce Camors, ce damné qui réclame le martyre, est un matérialiste? Et M. Feuillet prétend incarner en lui certaines doctrines philosophiques contemporaines et les combattre en pourfendant ce mannequin mystique? M. de Camors, lorsqu'il parle ainsi, avec tant d'épithètes dans le discours, et si bien choisies, me paraît simplement un séminariste qui a pris pour un jour la clef des jardins défendus.

Je juge assez souvent, ceci n'est point un paradoxe, un auteur sur les adjectifs qu'il emploie. Il laisse échapper par là, faites-y attention, sa doctrine, et quand il n'en a pas, son humeur, son goût. L'adjectif est le bout de l'oreille de l'écrivain. Chez M. Feuillet, — la remarque est facile à faire, — tous les personnages sont *jeunes* et portent de *vieux* noms et habitent de *vieux* manoirs. En vérité, ceci est l'exactitude même. A tourner seulement les pages du livre, on les rencontre un peu partout, ces inévitables qualificatifs. Le *jeune comte*, la *jeune comtesse*, son *jeune front* s'encadrent avec une facilité prodigieuse dans les *vieilles allées* de *vieux ormes* et dans les *vieilles salles* du *vieux château*. Ce serait là une querelle d'Allemand, — et de grammairien par conséquent, — si cette façon d'écrire ne rentrait pas aussi complétement dans la manière de M. Feuillet. Tout cela a son but et son utilité. Tant de jeunesse plaît infiniment à certain public, qui n'est pas indifférent non plus à tant de souvenirs nichés dans de vieilles pierres. Ainsi, comme dans la *Belle au bois dormant* de M. Feuillet lui-même, la tradition s'unit à la vie

moderne, qui a bien son charme, et les lectrices sensibles applaudiront délicatement à ce mariage.

J'en dirai autant du libéralisme doux qui embaume certains chapitres de *Monsieur de Camors*. Il devra séduire bien des gens. Parfumé sans odeur violente, il ne fera, je le gagerais, reculer personne. C'est une essence conciliatrice, non aux mille fleurs, mais aux trois ou quatre couleurs, — un arc-en-ciel qui sent bon. En bas, on ne saurait s'en fâcher ; en haut, on y applaudira. Il a une teinte légère de philosophie ; mais il est, n'ayez peur, absolument orthodoxe. En un mot, il est parfait. Je sais des gens qui portent bravement leur libéralisme à leur boutonnière ; on pourrait fort bien mettre celui-ci sur son mouchoir.

Sans raillerie, le genre de roman auquel appartient *Monsieur de Camors* est singulièrement irritant, en dépit de ses qualités de style et de la musique souvent très-charmante de la phrase. Imaginez les *Liaisons dangereuses* qui voudraient passer pour la *Morale en action*. M. Barbey d'Aurevilly a justement traité ce même sujet du libertin pris entre sa passion et son devoir, dans la *Vieille Maîtresse ;* mais, plus coloré dans ses peintures, M. Barbey est cependant moins troublant. Dans *Monsieur de Camors*, certaines scènes, comme la chute de madame Lescande (qui meurt un peu bien vite de désespoir), comme le baiser de madame de Campvallon dans son boudoir, en présence de M. de Campvallon qui dort, sont presque compromises, au lieu d'être sauvées, par les aménités du style. En revanche, tels épisodes, celui du chiffonnier du boulevard, de Camors épiant son enfant pour l'embrasser, sont très-saisissants et traités avec art.

Mais ne croyez pas qu'ils feront le succès du roman. De tels livres ne réussissent que par leurs défauts. Le d'Estrigaud de M. Émile Augier, qui est un Camors plus vivant, avait décontenancé le public par le relief de sa personnalité et la franchise de ses vices. M. de Camors, qui n'est

qu'un d'Estrigaud affaibli, plaira pas sa gracieuse malhonnêteté et son spirituel scepticisme, — et je gagerais qu'il a déjà fait de nombreuses passions, ou qu'il en fera, de Saint-Lô à Paris et de Paris à Compiègne,

— 1867 —

ERCKMANN-CHATRIAN [1]

Il est difficile aujourd'hui de faire du nouveau. Rien d'inédit sous le soleil. Longtemps avant nous, Salomon avait renoncé à l'espoir d'être original. C'était une faute ; il fallait seulement rechercher quel était le meilleur mode d'originalité. MM. Erckmann-Chatrian, qui avaient su se faire une place dans le domaine du bizarre, ont appris à rechercher une originalité encore trop méconnue par le temps qui court, *l'originalité de la vérité*. Ils ont réussi à conquérir un coin tout particulier dans ce champ terriblement défriché du roman; ils le cultivent avec soin et désormais la possession de ce morceau de terre leur semble assurée. Quel est donc le secret de leur succès? Quel moyen ont-ils employé pour attirer et en quelque sorte attacher l'attention? — Ils ont été simples, il ont recherché des sujets capables de remuer profondément la foule, ils se sont attachés à être vrais, vivants et sincères. Ils ont mis leur talent au service d'idées saines et bonnes; ils ont choisi, parmi les préoccupations habituelles des hommes, celles qu'il était courageux de combattre ou généreux de faire triompher. Bref, ils ont fait du roman une arme, mais une arme utile, quelque chose comme une pioche bonne à saper telles et telles idées dangereuses,

(1) *Waterloo*, un volume in-18.

par exemple ce sauvage amour de la guerre qui se réveille en nous de temps à autre, comme pousse son virus, par des éruptions soudaines, une maladie mal guérie.

Il faut croire que MM. Erckmann-Chatrian ne reconnaissent pas seuls la justice des idées pacifiques et libérales, puisque les livres destinés à vulgariser ces idées s'enlèvent par éditions successives. MM. Erckmann-Chatrian sont au reste *vulgarisateurs* sans être *vulgaires*, et ce point-là est important. Leur clarté et leur simplicité éloquentes ont assuré leur popularité. Ils ont trouvé dans le roman le filon approprié aux exigences et aux tendances de l'époque présente. S'ils ont si bien réussi, c'est qu'ils ont exprimé ce que sentait et ce que pensait à côté d'eux ce romancier anonyme qui collabore souvent pour sa part aux plus grandes œuvres, et qui s'appelle Monsieur Tout le Monde.

Mais avant d'aborder l'étude de ce dernier livre, *Waterloo*, qui est aussi bien un poëme qu'un roman, le poëme de la misère et du dévouement des soldats, je tiens à indiquer comment MM. Erckmann-Chatrian ont dû être amenés à prendre pour ainsi dire une *seconde manière*. Ce nom, aujourd'hui en pleine lumière, d'Erckmann-Chatrian, on put le voir pour la première fois, il y a tantôt six ou sept ans, sur la couverture jaune d'un livre de contes, l'*Illustre docteur Mathéus*. Le livre eut du succès. Il y avait longtemps qu'on n'avait lu de récits fantastiques. Ce mélange d'Hoffmann et d'Edgar Poë fit l'effet d'un mets exotique dans un repas. Un peu de haschich ne déplaisait pas après le ragoût normand et le cidre de *Madame Bovary*. On se mit à lire le *Docteur Mathéus*. C'était l'amusante histoire d'un original d'outre-Rhin, sorte de Don Quichotte allemand chevauchant à travers le monde, suivi d'un écuyer Sancho qui se nommait Coucou Péter. Le maigre profil du chevalier de la Manche est tellement illustre qu'il porta bonheur à ce *Quijote* en houppelande, couvert du tricorne

germain. Mais ce ne fut pas le *Docteur Mathéus* qui assura la fortune du livre. MM. Erckmann-Chatrian lui avaient donné une escorte de contes et nouvelles véritablement curieuses, attachantes, étonnantes, qui surprirent et charmèrent.

Des récits bizarres, fantastiques, où se mouvaient comme dans une pénombre des créatures falotes, des êtres doués d'une vie singulière, quelque chose de capiteux et de magnétique, une sincère étude de la vérité unie à un goût prononcé pour la chimère, un mélange de réalisme et de fantaisie, tout cela contribua à fixer l'attention et à éveiller la curiosité. Après voir lu l'*Auberge des Trois-Pendus* ou l'*Oreille de la Chouette*, on se demandait d'où sortait ce nouveau-venu qui contait comme Hoffmann ou comme l'auteur de *Pierre Schlegel*.

Cette signature, Erckmann-Chatrian, était tout simplement la signature sociale de deux amis. Un Allemand, M. Erckmann, et un Français, M. Chatrian, avaient trouvé bon d'associer leurs intelligences et leurs efforts communs pour enfoncer cette lourde porte de la célébrité. L'Allemand avait apporté son imagination heurtée et surprenante, le Français, sans doute, sa raison souveraine et son style singulièrement précis et parfait. L'un dictait, l'autre écrivait, et cette originalité nouvelle de nom composé stimulant encore le lecteur, ce double nom se retrouvait à la suite de plus d'un livre qui passait bien vite dans toutes les mains.

Hugues le Loup, *Maître Daniel Rock*, les *Contes des bords du Rhin*, les *Contes de la Montagne*, succédaient à l'*Illustre docteur Mathéus*. Tous ces livres, ou à peu près, accentuaient davantage cette note fantastique qui avait fait le succès du premier ouvrage. Je n'ai pas oublié tel récit, comme l'*Esquisse mystérieuse*, par exemple, qui ferait pousser la chair de poule sur la peau d'un héros. MM. Erckmann-Chatrian avaient d'ailleurs bien compris ce que pou-

vait être pour des Français — et pour des Français de ce temps-ci — *un conte fantastique*. Leur merveilleux était pour ainsi dire un « merveilleux naturel. » Ils cherchaient et trouvaient leurs surprises dans cette source de tous les étonnements qui s'appelle la Nature. Les problèmes du sommeil et du rêve, du magnétisme, de la catalepsie, de la divination et de leurs effets morbides les attiraient, les préoccupaient et les inspiraient singulièrement. Mais, à les voir accumuler les surprises et les bizarreries, on pouvait croire que viendrait un temps où les auteurs se lasseraient, ou lasseraient leurs lecteurs. Sans doute, MM. Erckmann-Chatrian pensaient de cette façon, car un beau jour ils laissèrent de côté leur ancienne manière et se lancèrent dans le *roman réel*, et pour ainsi dire patriotique, avec le *Fou Yégof*, épisode de l'invasion de 1814.

Essayons, avant de nous séparer de ces premiers romans, de les caractériser un peu. Ils ont tous entre eux un grand air de famille et sont compatriotes et parents. Tous habitent le même village, un de ces villages allemands, paisibles à l'apparence, et qui recèlent des drames souvent terribles. Mais que ces rues sont propres, nettes, ces maïsons luisantes! Quel sentiment de bien-être et de satisfaction calme! Les poules picorent dans les rues, les enfants se roulent les uns sur les autres. Les femmes et les filles, assises sur le seuil des portes, travaillent en chantant quelque poétique *lied*. Les vieux lisent, les jeunes travaillent. Les garçons en gilets rouges, à vestes brillantes, se carrent d'un air faraud. Par les fenêtres entr'ouvertes, on aperçoit dans la salle à manger les longues tables bien luisantes. Les assiettes sont placées, le coucou marque l'heure du repas et dans la cuisine fument la *sauer-kraut* et les bonnes saucisses. La servante aux bras nus rejette ses tresses blondes sur ses épaules pour être plus à l'aise en tirant la bière du tonneau. Les verres à vin du Rhin vont se remplir. Quel savoureux repas se prépare, et qu'il

fait doux vivre dans ce paisible petit village! Mais qu'y a-t-il? Les figures pâlissent, les yeux se troublent. Là-bas, une vieille sorcière a passé, jetant des cris de malheur. On a trouvé dans quelque étang, les yeux encore ouverts, le cadavre d'un homme égorgé. La vigne qui donna ce vin pousse ses racines dans le cimetière; on se raconte tout bas que le sang des morts a passé dans les flacons de M. le bourgmestre; on rentre chez soi, on se calfeutre, on se cloître, on a peur, et tout au loin, dans la forêt, il semble qu'on entende à de courts intervalles le lugubre hurlement du loup...

Fatigués peut-être de raconter les festins hyperboliques (voyez ce pantagruélique chef-d'œuvre, l'*Ami Fritz*) et la choucroûte arrosée de bière, et les amours et les misères de ce petit village, MM. Erckmann-Chatrian, encouragés par le succès du *Fou Yégof*, écrivirent *Madame Thérèse*, et de ce roman date en quelque sorte leur popularité. Qu'était-ce donc que *Madame Thérèse*? Ce n'était pas un roman, mais bien plutôt une histoire. C'était une suite de conversations éloquentes où le récit se trouvait sacrifié aux idées, et l'action aux discussions. Mais la fable qui relie entre eux les divers discoureurs est attachante, simple et émouvante comme la vérité.

Madame Thérèse est une fille de paysans qui, au jour de l'invasion du territoire républicain, se lève comme Jeanne d'Arc pour défendre la patrie. Elle part, elle emmène son petit frère Jean. Il bat du tambour pendant que, sous le feu de l'ennemi, elle verse du vin aux troupiers, et tous deux entrent en Allemagne, triomphants, sous les lambeaux d'un drapeau tricolore. Or, il arrive que les Français sont surpris par les Autrichiens dans un petit village (le village de tout à l'heure, mais débarrassé de ses originaux). On se bat à outrance, et les pages qui nous racontent la bataille gardent comme une odeur de poudre. Madame Thérèse est laissée pour morte, et le petit Jean suit en

pleurant son bataillon qui va s'abriter dans les bois. « Il avait sa caisse sur l'épaule et le dos plié pour marcher ; de grosses larmes coulaient sur ses joues rondes, noircies par la fumée de la poudre ; son camarade lui disait : — Allons, petit Jean, du courage ! mais il n'avait pas l'air d'entendre. » Vous pensez bien que Madame Thérèse n'est pas morte. De braves Allemands la recueillent, la soignent, la guérissent et ce sont les conversations de la cantinière française avec les villageois qui forment pour ainsi dire le *libretto* d'après lequel MM. Erckmann-Chatrian ont écrit d'éloquentes variations sur la liberté, l'égalité, l'esprit révolutionnaire et le progrès. Cette femme représente la France. Les auteurs ne l'ont pas au hasard choisie parmi les compatriotes de Jeanne d'Arc. Le sang lorrain bout dans ses veines. L'esprit nouveau — nous sommes en 1792, — le souffle d'émancipation embrase sa tête et son cœur. Elle met le feu à ces esprits paisibles et satisfaits. Elle parle au nom de son pays qui proclame là bas les Droits de l'Homme ; bref, elle convertit à la Liberté ces représentants du moyen âge, elle fait marcher leur immobilité En avant ! Et ses prédications sont d'autant plus efficaces qu'elles sont plus sincères et moins ampoulées.

L'écueil à éviter en un pareil sujet, c'était l'emphase, et MM. Erckmann-Chatrian y ont parfaitement réussi. Encore une fois, c'est qu'ils aiment avant toutes choses la vérité. Leurs descriptions, par exemple, et leurs paysages sont marqués au coin d'un *réalisme poétique*, si les deux mots ne hurlent pas de se voir ainsi accouplés. C'est ce sentiment si vif de la réalité et c'est la façon artistique dont ils l'expriment qui font le charme de leurs livres. M. Meissonnier doit, paraît-il, illustrer cette série de romans nationaux qui se nomment : *Madame Thérèse*, *le Conscrit de* 1813, *Waterloo*. Dans *Madame Thérèse*, il trouvera un tableau tout fait et singulièrement réussi : le matin éclairant les soldats français campant dans les rues

du village. La teinte adoucie de cette page laisse dans l'esprit une impression d'autant plus forte, et j'aurais grande envie de citer ici le morceau tout entier.

Au reste, ce livre est peut-être le meilleur des ouvrages de MM. Erckmann-Chatrian (1). *Le Conscrit de* 1813 a trouvé chez les gens qui lisent un accueil sans doute plus sympathique. Quant à moi, j'ai pour *Madame Thérèse* une involontaire préférence. J'avoue que dans *le Conscrit* la note est plus mâle, plus accentuée, l'impression plus forte. Le point de vue est d'ailleurs nouveau. Il ne s'agit plus de célébrer le triomphe des nouvelles idées françaises sur des esprits alourdis par des siècles d'oppression, il faut montrer quelles douleurs, quelles misères, quelles souffrances naissent de la guerre, et ce qu'elle fait couler de larmes et de sang.

Le procédé de MM. Erckmann-Chatrian est bien simple. Ils prennent un conscrit, un pauvre diable d'apprenti horloger, le plus humble et le moins *dramatique* des hommes, — un piètre héros de roman, s'il faut en croire la *poétique* classique ; — ils le fiancent à une brave fille qui l'aime de tout son cœur. ils lui montrent tous les rêves de félicité qui peuvent tenir dans la perspective d'un mariage heureux; puis, brusquement, ils l'arrachent à son foyer, à son pays, à ses parents, à sa fiancée; ils le jettent le sac au dos parmi les batailles, et, laissant parler le pauvre diable, ils écoutent de sa bouche tout ce que peuvent souffrir un homme — et cent mille hommes! — engloutis dans une campagne. C'est une terrible tragédie aussi, ce drame d'un malheureux paysan forcé de s'aller faire casser bras et jambes pour la volonté d'un seul. Assez longtemps on a gémi sur la fatalité qui poursuivait les Orestes et les Agamemnons. Mais la fatalité qui frappe le pauvre, le

(1) Lors de la publication de cet article, *le Blocus*, que je regarde comme le chef-d'œuvre de cette série, n'avait point paru (1868).

malheur qui courbe le petit, le destin qui écrase le plus humble, voilà ce que nous montre le roman moderne. Et ce qui fait qu'on frissonne en lisant les maux de Joseph Bertha, c'est que le sort d'un seul est le sort de tous ; c'est que les douleurs ne sont pas éteintes encore ; c'est qu'on peut interroger un peu partout de vieilles mères qui ont vu partir ainsi leurs enfants sans jamais les voir revenir.

Le Conscrit de 1813, c'est le complément et aussi la contre-partie de *Madame Thérèse.* Après les combats pour l'indépendance et la justice, les inutiles batailles de l'ambition ; après la guerre sainte, la guerre impie. Dans *Madame Therèse*, c'est la Guerre qui triomphe, ou plutôt c'est l'Idée. Dans *le Conscrit*, l'idée a changé de camp, et la Guerre a changé de sort. La Victoire semble avoir déserté.

Dans les premiers temps, dit un Allemand dans *le Conscrit*, vous nous parliez de liberté ; nous aimions à entendre cela, et nos vœux étaient plutôt pour vos armées que pour celles du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche ; vous faisiez la guerre à nos soldats et non pas à nous ; vous souteniez des idées que tout le monde trouvait justes et grandes, et voilà pourquoi vous n'aviez pas affaire aux peuples, mais à leurs maîtres... Aujourd'hui, c'est notre tour de parler de liberté, de patrie, et voilà pourquoi je pense que cette guerre vous sera funeste. Tous les êtres qui pensent, depuis les simples étudiants jusqu'aux professeurs de théologie, vont marcher contre vous. Vous avez à votre tête le plus grand général du monde, mais nous avons la justice éternelle.

Ne vous semble-t-il pas entendre comme un écho de ce cri superbe d'Hermann parlant à Dorothé, dans le poëme de Goëthe :

Hommage éternel aux peuples résolus qui se soulèvent pour repousser l'ennemi, pour protéger leur religion, leurs lois, leurs femmes et leurs enfants !... Ah ! si chacun de nous était animé du même sentiment, la force se lèverait contre la force, et bientôt la paix répandrait ses bénédictions sur nous (1).

(1) *Herpiann et Dorothée*, trad. N. Fournier.

La conclusion de l'idylle est aussi la conclusion du drame. Joseph Bertha souhaite la paix, et il la prépare en faisant haïr la guerre, en la montrant dans toute sa repoussante horreur. C'est un livre de sang et de mort, qui terrifie, afflige, enseigne. On en sort avec la religieuse terreur qui doit vous saisir lorsque vous parcourez un champ de bataille. — Il y avait autrefois, au Diorama des Champs-Élysées, une vue complète du champ de bataille d'Eylau. Un vieux soldat, qui avait assisté à cette tuerie immense, expliquait aux visiteurs les vicissitudes de cette journée bonne pour la Mort. Après avoir raconté la boucherie du cimetière, les attaques successives, les égorgements à la baïonnette, la victoire longtemps indécise, il ajoutait : « Lorsque Napoléon visita le champ de bataille, il se tourna vers Murat avec des yeux pleins de larmes, et lui dit : La guerre !... Maudite soit la guerre !... Il en avait assez, il ne voulait plus de guerre !... » Le vétéran s'arrêtait, caressait sa moustache, clignait de l'œil, souriait, puis il concluait : « *Et le lendemain nous recommencions !* »

Je n'ai jamais oublié cette moralité, et j'y songeais en lisant *le Conscrit de* 1813. Je me la rappelais hier encore, en parcourant *Waterloo*. — *Waterloo* n'est que la suite et comme l'épilogue du *Conscrit*. Joseph Bertha, revenu dans ses foyers après Leipzig, reprend le fusil après les Cent-Jours, marche sur Ligny, fait le coup de feu contre les Prussiens, et va risquer sa vie une dernière fois, sans profit et sans gloire, devant la ferme de la Haie-Sainte. Ce n'est pour MM. Erckmann-Chatrian qu'une occasion nouvelle de plaider par l'horreur la cause de la paix, et un prétexte pour raconter cette mystérieuse et « providentielle » bataille de Waterloo.

Nous allons nous y arrêter un moment.

J'ai déjà parlé (1) d'une visite récente au *champ de ba-*

(1) Voy. *la Presse* du 15 septembre 1864 et les *Voyages d'un Parisien*.

taille de Waterloo, et j'ai essayé de faire sentir l'émotion qui vous saisit à l'aspect de ce terrain couvert de moissons, cultivé, paisible, où l'antithèse du hasard a voulu que des milliers d'hommes vinssent un jour s'égorger. Singulière puissance de la vérité! On a beau écrire sur ce sujet terrible, on ne l'a pas épuisé. Sans compter Grouchy et Napoléon, M. Thiers, M. Edgar Quinet, le colonel Charras, Victor Hugo, Stendhal ont décrit, chacun selon son tempérament, leur *Bataille de Waterloo*. Victor Hugo en a fait un poëme saisissant, où son énergie se déploie dans toute sa splendeur. C'est l'*orgie de la force*, disait un jour M. Alfred Assollant. M. Thiers a été clair, précis, peut-être vrai; Charras a mis tout son talent dans son beau livre; M. Edgar Quinet, chassant les éblouissements d'Ahasvérus et les séductions de Viviane, s'est montré calme, froid, sévère, juge autant qu'historien. — Stendhal, enfin, ne voulant voir dans ce drame que le côté épisodique, a peint les coulisses du combat d'une couleur ineffaçable. Je ne parle ni de Grouchy, ni de Napoléon, qui sont juges et parties dans la cause.

Quant à MM. Erckmann-Chatrian, les derniers venus, il se sont évidemment inspirés de Stendhal, mais en acceptant les idées de Charras et de M. Edgar Quinet. Au lieu de nous décrire les grandes lignes de la bataille, ou, comme Victor Hugo, le déploiement gigantesque de ce serpent d'acier qui était les cuirassiers de Milhaud, ils n'ont voulu regarder dans la bataille que ce que pouvait apercevoir Joseph Bertha, j'entends les épisodes personnels, les plus terribles et les plus navrants. Lorsque les cuirassiers français sabrent, par exemple, la cavalerie anglaise, le héros de MM. Erckmann-Chatrian ne va pas s'inquiéter de la manœuvre qui a lieu et si le mouvement est bien ou mal dirigé.

On entendait, disent-ils, chaque coup glisser sur les cuirasses, les chevaux souffler; on voyait, à cent pas, les lances monter et descendre, les

grands arbres s'allonger, les hommes se courber pour piquer en dessous, les chevaux furieux se dresser et mordre en hennissant d'une voix terrible, et puis les hommes à terre, sous les pieds des chevaux, essayer de se lever en se garant de la main.

... De tout ce spectacle affreux, ce qui m'est le plus resté dans l'esprit, c'est que nos cuirassiers, en revenant, leurs grands sabres rougis jusqu'à la garde, riaient entre eux, et qu'un gros capitaine avec de grandes moustaches brunes, en passant près de nous, clignait de l'œil *d'un air de bonne humeur*, comme pour nous dire : « Eh bien! vous avez vu... nous les avons ramenés vivement. »

Ce parti pris de ne voir que les côtés épisodiques, et de nous présenter Waterloo au point de vue du conscrit Joseph Bertha, fait le charme ou plutôt l'intérêt douloureux du livre; mais, tout en lui donnant une vérité particulière, il lui enlève quelque peu de la vérité générale ou historique.

Le héros de MM. Erckmann-Chatrian, ce héros contraint à l'héroïsme, oublie un peu trop qu'il s'agit dans cette journée de la fortune de la France, pour se souvenir trop souvent de la douleur qu'il éprouve à se voir séparé de sa jeune femme. Évidemment il doit souffrir; mais nous, lecteurs, pouvons-nous le plaindre? Ce n'est pas Joseph, c'est *la bataille* qui nous importe. Napoléon lui-même n'est qu'un personnage de second plan, pour ainsi dire; qu'il soit battu, renversé, blessé à mort dans son orgueil et sa folie, tant pis — ou tant mieux, — l'acteur principal, c'est la patrie. Je comprends bien le point de vue de MM. Erckmann-Chatrian et je l'approuve. Faire détester la guerre, montrer quelle réalité sinistre se cache sous sa poésie farouche, poésie si puissante qu'un jour elle tenta et grisa Proudhon; la tâche est belle. Mais Waterloo n'est pas une guerre ; c'est un duel suprême, une convulsion dernière, le dernier enjeu d'un peuple qui met sur le tapis, non plus sa liberté, mais son indépendance. Maudite soit l'ambition qui veut de ces carnages comme les idoles barbares exigent des sacrifices humains! mais, à l'heure où la garde va mourir, Catherine Bauer est oubliée; Jo-

seph Bertha nous vole une partie de notre émotion. Vous appelez votré livre *Waterloo*, et vous oubliez le dernier carré!

Aussi bien, la bataille de Waterloo même n'est-elle point le morceau que je préfère dans ce livre excellent. Cette fois le procédé épisodique a montré son impuissance; mais ce qui est vraiment hors de pair, c'est le combat dans les rues de Ligny, c'est la lutte corps à corps dans la grange, c'est ces horribles détails, comme « cette boue rouge » où les caissons tracent, en passant au galop, des ornières profondes, « de la boue de chair et d'os écrasés, » c'est mainte réflexion animée d'un souffle ardent de justice et de paix. En un mot, c'est le livre lui-même, qui s'affaisse un peu sous ce titre si lourd, *Waterloo*, mais qui n'en est pas moins un utile et beau livre.

Il en faudrait beaucoup de cette sorte et nous aurions besoin de nous sentir, pour ainsi dire, réveillés par de telles œuvres (1).

Écrits d'un style simple et fort, les derniers romans de MM. Erckmann-Chatrian méritent de durer. Ils survivront à leur succès; c'est le plus bel éloge que j'en puisse faire. On y a cherché des allusions; j'y ai vu mieux que cela, de belles et franches vérités, dites à visages découverts. Ce sont des œuvres de progrès, et qui entrent de plain-pied dans ce grand mouvement d'idées des générations nouvelles. MM. Erckmann-Chatrian ont renoncé à ce premier genre de récits, très-séduisants, très-curieux, qu'ils devaient aimer entre tous les autres; ils se sont astreints à l'étude sévère et âpre du Vrai; ils ont voulu créer, pour ainsi dire, dans le roman, le *roman patriotique*. Après l'armée, peut-être peindront-ils le peuple;

(1) MM. Erckmann-Chatrian en ont publié depuis d'une valeur aussi haute. (Voy. *la Guerre*, et surtout, je le répète, *le Blocus*.)

après la caserne, l'atelier (1). MM. Erckmann-Chatrian sont, parmi les écrivains nouveaux, de ceux sur lesquels notre curiosité, notre impatience, notre soif de vérité peuvent compter sans craindre d'être déçues.

(1865.)

(1) Ils l'ont fait dans l'*Histoire d'un homme du peuple* (1863).

M. H. TAINE

I

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE

Le vent souffle décidément de Londres. L'étude des hommes et des choses d'Angleterre est chez nous à la mode et les livres se succèdent qui étudient, qui analysent, qui commentent les œuvres anciennes ou nouvelles de ceux qu'on appelait, il y a cinquante ans, nos *ennemis naturels*, et qu'on nomme à présent nos *alliés naturels*.

Les belles études de M. Alfred Mézières sur Shakspeare, son temps, ses prédécesseurs et ses contemporains, les pages magistrales de M. Guizot sur le même sujet, et son travail sur la vie de Robert Peel, les travaux des commentateurs célèbres et des traducteurs zélés, comme M. Amédée Pichot, M. B. Laroche et M. Forgues, ont paru s'amasser comme pour former un piédestal digne de lui au livre définitif de M. Taine. Notre voisine, celle qu'on se croyait jadis obligé d'appeler la perfide Albion, ne se plaindra pas d'être chez nous une étrangère. Les jeunes maîtres en critique, qui laissent à d'autres le soin de nous doter d'une histoire littéraire nationale, prennent souci d'élever un monument à une littérature rivale.

La littérature anglaise est digne de tous ces efforts et de

cette admiration. Dominée par ce géant qui a nom Shakspeare, « l'homme qui a le plus créé après Dieu, » elle voit se grouper autour de lui une foule nombreuse de poètes, d'orateurs, de critiques, d'écrivains illustres qui composent une phalange admirable. Je ne les nommerai pas et vous laisserai le soin d'aller les étudier dans l'ouvrage de M. Taine. Mais n'eût-elle à mettre en ligne aucun de ces génies superbes qui sont les avant-gardes des nations, n'eût-elle personne à opposer à l'Italie lui présentant Dante, à l'Espagne lui objectant Cervantes, à l'Allemagne nommant Goëthe ou Schiller, à la France évoquant Rabelais et Montaigne, Corneille et Molière, Jean-Jacques et Voltaire, l'Angleterre, n'eût-elle ni Shakspeare, ni Milton, ni Byron, pourrait encore se parer d'une couronne qui n'est qu'à elle, d'un joyau qu'on ne rencontre que chez elle, d'une qualité de race qui est la sienne, qu'on ne lui disputera pas. L'Espagne a la grande allure, l'Italie la grâce exquise, l'Allemagne — je cite ici les qualités secondaires de toutes les nations — l'Allemagne a la rêverie sensible, l'intraduisible *wehmuth*, la France a l'esprit, l'Angleterre a l'*humour*. L'humour, cet indéfinissable charme, ce je ne sais quoi de ravissant, cet Oberon de la pensée, vêtu d'arc-en-ciel, souriant avec des larmes dans les yeux, allant de ci, de là, vous jetant au nez des orties ou des roses, méchant comme Puck et bon comme Trilby, poussant après chacun de ses tours un éclat de rire qui est bien à lui, un éclat de rire parfaitement anglais, strident comme celui de Punch, doux à l'oreille comme le rire argentin des jeunes misses sous les grands arbres de Regent's-Park.

L'humour, en un mot, c'est ce Sterne que tout le monde envie à l'Angleterre, génie étonnant que tous ne comprennent pas et qui s'adresse d'ailleurs à l'élite seule, aux souffrants, de préférence aux nerveux, aux malades, génie fantasque s'apitoyant sur tout et sur rien, sur une mouche

qui vole et sur un âne qui meurt, capable de mal faire et de bien dire qu'il a mal fait, génie variable, maintenant à la pluie, tout à l'heure au beau fixe, emporté par son humeur et sa bizarrerie, suivant à la fois mille pensées ou, pour employer l'expression qu'il a éternisée, enfourchant mille *dadas* à la même heure, allant de la Bible à Rabelais, et du cimetière à la goguette, moral comme un sermon, et pourtant licencieux, mais pas plus qu'un petit enfant nu, génie fait de nuances, de caprices, de petits sourires et de grosses larmes, des amertumes de Yorick et de la bonhomie du caporal Trim. Ah! ce Sterne, on le hait ou on l'adore! C'est un de ces compagnons aux allures étranges qu'on voit venir avec impatience ou avec joie, qui semble détestable aux uns et irrésistible aux autres, un de ces gens qui comprennent tout et qui vous mettent a l'aise, car ils se livrent entièrement et de telle façon qu'on leur confie toutes choses et que l'on est sûr de trouver toujours en eux une parole attendrie qui vous console, une saillie mélancolique, un sourire mouillé qui vous amènent l'oubli et, au besoin, une aiguisée plaisanterie qui vous venge.

Tel est Sterne. M. Taine l'a maltraité cruellement, celui-là. Et de fait, ces sous-entendus, ces finesses curieuses, ces accès de philantropie fébrile suivis de petits désespoirs sombres, ce talent hyperthrophique ne pouvait convenir à l'ami des natures robustes et nettes. M. Taine compare injustement, à mon avis, *Tristam Shandy* à une façon de fromage avancé dont la saveur âcre contente les palais gâtés. La vérité est qu'il préfère la viande saignante et noire, substantielle de Shakspeare. Mais je nie que *Tristan Shandy* soit le plat de gens blasés. Des délicats, soit; de toute cette partie d'esprits malheureux, — les délicats sont malheureux, disait l'autre, — qui se consolent des grandes catastrophes par les petits bonheurs, et de la vie ne ramassent que les miettes. Miettes d'amour et miettes de gaieté.

Je voudrais savoir exactement ce que les Anglais pensent

de Sterne. A l'apparence, ils font profession de l'estimer beaucoup, mais il a trop lu nos conteurs gaulois pour leur plaire complétement. Il est curieux de voir comment les Anglais jugent ceux de leurs auteurs que nous préférons, qui vont mieux à notre nature. Ce sont précisément ceux-là qu'ils détestent cordialement, tout en les admirant sans doute beauçoup. Ne parlons pas de Byron, qu'ils condamnent, et que ce peuple de Platons peu platoniques exilerait volontiers de sa république en le couronnant de roses. Byron leur a dit des vérités trop dures et qu'ils ne pardonneront jamais complétement. Ils oublieront toujours ses poëmes les plus parfaits pour se rappeler ses plus violentes apostrophes, et cette parole de lui retentit sans cessè à leurs oreilles : le premier mobile de l'Angleterre, c'est l'hypocrisie. « *The* « primum mobile » *of England is Cant!* »

Mais, parlons de Shelley, par exemple, de Shelley qui fut l'ami de Byron et que nous commençons à connaître et à apprécier à sa valeur en France. Shelley fut coupable d'avoir franchement exprimé ses doutes, ses négations, et ses désespoirs au milieu d'une société que la vérité effarouche et qui baisse les yeux devant les couleurs trop crues. Grande faute! Que dis-je? Crime énorme! Voici comment sa patrie le traita. Il était né le 4 août 1792, à Fieldplace, dans le comté de Sussex, en pleine tourmente de notre révolution. Son père, sir Timothy Shelley, était baronnet, grand ami du prince de Galles, et portait la vertu sur ses armes. Aussi, quel fut son courroux, lorsque le supérieur du collége d'Éton lui renvoya Percy Bisshe Shelley, son fils, chassé pour ses opinions religieuses, Shelley libre penseur, Shelley auteur d'un écrit qui s'appelait la *Nécessité de l'Athéisme*. « Shelley, dit le capitaine Medwin, cousin de l'auteur de la *Reine Mab* (1), Shelley fut assez fou pour

(1) Voir l'étude sur Shelley, par M. Pierre Leroux, dans la *Grève de Samarez*, poëme philosophique.

envoyer son écrit aux évêques, sous son nom. La conséquence naturelle de cette folie fut une citation devant les *masters* du collége, et, comme il ne voulut pas rétracter ses opinions, et qu'il se préparait au contraire à les soutenir contre les maîtres, il fut renvoyé de l'Université! » Il se sacrifiait; on l'avait fiancé à une jeune fille qu'il aimait, miss Harriett Westbrook, et cette affirmation de ses opinions rompait à jamais le mariage... Qu'importe; il avait la gloire de confesser son doute; M. Pierre Leroux l'appelle éloquemment le *Polyeucte de l'Athéisme.*

Shelley chassé d'Éton, Shelley maudit par son père, Shelley auteur conspué d'un libelle scandaleux, qu'allait faire Shelley? Il entra en lutte contre tous, contre les siens, contre la foule, contre l'hypocrisie, contre la tyrannie. Ce n'était pas à sa négation qu'il tenait, c'était *à son droit de nier*. Son premier pas dans la vie fut une révolte. Il court à Londres, il enlève miss Westbrook et l'épouse à Gretna-Green. « Leurs âges réunis, dit Medwin, se montaient à trente-trois ans. » A peine marié, Shelley écrivait ces vers qui devaient être prophétiques :

Le jour de demain arrive : les nuages s'amoncèlent, leur sombre masse roule sur l'eau.

Le jour de demain arrive! Il était triste, ce jour-là. C'était la misère, la faim, les tortures, la persécution, la mort de son cher Keats, la fuite de sa femme, la douleur, pis que cela, la honte. Cette femme fut condamnée parce qu'elle avait volé. Il y avait longtemps qu'elle avait laissé seul le pauvre Shelley ; n'importe, l'Angleterre s'écria que cette femme avait volé parce qu'elle était femme d'un athée. Il avait divorcé, il s'était remarié, il pouvait être heureux, Mary Godwin lui souriait, et lui promettait de servir de mère aux enfants qu'il avait eus d'Harriett Westbrook. Le chancelier vint qui lui enleva ses enfants, « sous pré-

texte d'athéisme. » — « Mais je les aime, mes enfants ! » — Un athée n'a pas le droit d'être père. On les lui arracha. Ce fut trop. Il s'éloigna, plante sans tige, il voyagea cherchant l'oubli, jusqu'au jour où il devait mourir, dernière ironie, dans une promenade en mer, entre Livourne et Lerici, à vingt-neuf ans. Et Byron fit faire, à ce Grec égaré dans une patrie sans soleil, les funérailles d'un Alcibiade. En Italie, en effet, Shelley avait rencontré Byron, ce Byron qui trouvait dans son ami « *plus de poésie qu'en aucun homme vivant.* » Il s'était attaché à lui, il se l'était attaché. Sur les glaciers, devant les Apennins gigantesques, à Rome, parmi les ruines, au pied du Vésuve ou dans la vapeur du volcan, ils échangeaient leurs cris d'amertume, leurs sanglots, leurs âpres souffrances; chênes déracinés, battus des vents, poètes sans patrie et sans dieux, Manfreds sans espoir. Et quand, au couvent du Saint-Gothard, un moine leur tendait un registre en les priant d'écrire leurs noms, ils écrivaient : *Byron-Shelley*, ΑΘΕΟΙ : *Athées !*

Étaient-ils bien athées, en effet? Ils doutaient, rien de plus. Ils voulaient découvrir un dieu et non l'accepter. Ils voulaient aller à lui par la Raison, par la Nature, par l'Amour. Leur athéisme embrassait les choses d'un regard épris. Byron croyait aux abstractions sublimes qui ramènent à la Foi, — ou plutôt qui sont notre foi, — il croyait à la Beauté, à l'Art, à la Liberté. Devant le Parthénon, saisi de fureur en apercevant les mutilations de lord Elgin, il écrivait à la pointe du couteau : *Quod non fecerunt Gothi, hoc fecerunt Scoti.* Shelley, lui, croyait à l'humanité, à la raison humaine, à l'esprit humain. « Voltaire a paru, disait-il, place à la raison! » Il avait lu Spinosa, il entendait passer comme un souffle *l'âme de la nature.* : — *Natura naturans.* —

Spirit of Nature! All sufficing Power!
Necessity! thou mother of the world!

« Ame de la nature! Puissance qui suffit à tout! » Il aimait les matins empourprés, « *the sanguine sunrise*, » les grandes lignes et le murmure immense de la mer, les oiseaux et les fleurs, la *sensitive*, dont il a fait un poëme. Il aimait les pauvres et les opprimés. « Il gagna une fois une ophthalmie à visiter les chaumières malsaines. » Il aimait cet art merveilleux de la Grèce, le beau de Platon, celui-là, *to Kalon*, la splendeur du vrai. Il était né Grec, comme Chénier et mieux que Chénier. Il aimait aussi cet idéal populaire que le laboureur Robert Burns chantait alors en poussant la charrue, et, se dévouant et vivant pour son œuvre, il se disait, jeune encore et déjà lassé d'une vie bien remplie : « Je puis mourir maintenant, j'ai vécu autant que mon père! »

Encore une fois, Shelley ne niait point pour nier. Pas d'ironie dans sa négation, mais une immense douleur, un trouble profond et comme un tremblement.

Quelle puissance, s'écriait-il, fait ses délices de nos tortures? Je sais que, pour mon compte, je ne dois pas en totalité ce que je paye maintenant, quoique je puisse devoir quelque chose. Hélas! aucunes fraîches fleurs n'ont jonché le chemin où, m'égarant sans prévoyance, je rencontrai la pâle Peine, mon ombre, qui ne me quittera plus. Si j'ai erré, il n'y eut pas de joie dans l'erreur, mais chagrins et outrages, et trouble et terreur. Je n'ai point, comme d'autres, acheté ma pénitence par le plaisir et par une noire, quoique douce offense; d'où il suit que si l'amour, la tendresse et la vérité avaient survécu à l'étourderie de ma jeune espérance, ma bonne foi m'aurait racheté du repentir. Mais, excité par de bien autres semblants, jusqu'à ce que le but fût atteint, — et comme un homme qui rêve en douce paix et confiance, je m'éveillai, et me trouvai dans l'état où je suis aujourd'hui (1).

Ne croirait-on pas lire quelque passage détaché de ce

(1) *Julien et Maddalo*, conversation. — Shelley, cet admirable Shelley n'a jamais été traduit en français. — Je prends ce fragment dans la traduction partielle que vient de donner M. Pierre Leroux dans la quatrième livraison de la *Grève de Samarez*. Cette conversation entre Julien (Shelley) et le comte de Maddalo (qui n'était autre que Byron) s'ouvre par un des plus beaux paysages que poète ait tracés : Venise s'endormant au soleil, la Venise rouge et solitaire de *Lélia* et de Musset.

poétique et superbe morceau de Théodore Jouffroy, *Comment les dogmes finissent?* Même mélancolie, même grandeur de tristesse et d'expression. Comme Jouffroy, Shelley n'a plus en lui-même *rien de vivant qui soit debout*. Mais, comme Jouffroy, il croit à la beauté, à la bonté, à la vertu. Non, ce douteur ardent, l'auteur de la *Reine Mab*, et d'*Alastor*, et des *Cenci*, l'auteur de *Prométhée déchaîné*, l'auteur de l'*Élégie sur la tombe de Keats*, non Shelley n'était pas un nihiliste, il avait, il professait sa religion, religion humanitaire et rationnelle qui était celle du sacrifice. Mais il avait confié ses doutes à une nation sourde à la passion, sourde à la recherche de la vérité, sourde aux accents sincères, écrasée sous la main de plomb du *cant*, hypocrite et peureuse. Les poètes comme Byron ou comme Shelley ne sont pas de ceux qu'aime l'Angleterre. Ils heurtent trop violemment son égoïsme, ils déchirent trop brusquement ses voiles et choisissent les mots trop vivants dans le Dictionnaire. Quoi donc! ce Shelley, c'était un républicain et presque un socialiste! Ces gens-là sont-ils dignes d'avoir des enfants?

Thomas Moore, Tennyson, à la bonne heure : Thomas Moore qui vit parmi les anges, Tom Moore qui promène ses blondes lectrices dans la vallée embaumée où fleurit Lalla-Rook, Tom Moore qui risque discrètement les larmes et qui fait pleurer ses héros, sans pleurer lui-même, sur les adieux touchants de Hinda au Guèbre, Tom Moore qui plus tard brûlera dans les papiers de Byron tout ce qu'il jugera dangereux, terrible, infernal, *vrai*. Ou Tennyson, le Tennyson d'aujourd'hui, que la reine voulait faire hier baronnet et dont les suaves poëmes ne causeront pas d'insomnies aux *gentlemen* de la Grande-Bretagne, Tennyson, irritant dans sa perfection, sans un pli, sans une tache, sans un cri vraiment cruel, sans une douleur vraiment saignante, sans une souffrance vraiment humaine. Ceux-là, l'Angleterre les aimera, les applaudira, les enrichira.

Elle leur élèvera des statues, pendant que le tombeau de Byron, sculpté par Thornwaldsen, restera séquestré à la douane et qu'un marguillier gardera prudemment la clef dans sa poche. Il faut bien le punir après sa mort, ce farouche Byron!

Les romanciers, il est vrai, osent davantage que les poètes ; où Tennyson se tait, Dickens parle. Que de réserves pourtant! *Madame Bovary*, *Fanny*, *Germinie Lacerteux* sont des romans impossibles en Angleterre. Au reste, les romanciers anglais mêmes les prisent très-peu. Miss Braddons seule, me dit-on, a le courage de proclamer *Madame Bovary* un chef-d'œuvre. Si la littérature était le tableau exact des mœurs d'un peuple, on pourrait croire que l'Angleterre est le pays du monde où la morale est le plus scrupuleusement respectée. Mais les romans anglais nous peignent plutôt la tendance des esprits et en quelque sorte l'*idéal* de ce peuple que ses mœurs elles-mêmes. Tels sont les héros de miss Gaskell ou de Charlotte Brontë (*Jane Eyre*), tels voudraient être les gens qui lisent leurs aventures, leurs malheurs ou leurs exploits. Je viens de me servir d'un mot déplacé ici, le mot *idéal*. Il semble là-bas frappé au mauvais coin ; il n'a pas cours — ou si peu — dans cette Angleterre amie de l'*utile!* En ce pays, on estime surtout l'homme pour ce *qu'il vaut*, pour ce qu'il a, et pour ce qu'il peut rapporter. C'est un reproche que les Anglais adressent souvent aux Américains et que les Américains pourraient bien leur rendre. La preuve en est dans la façon dont nos voisins envisagent la mort. Leurs églises sont entourées de tombes sur lesquelles le passant marche sans se gêner, et quand vient un convoi, ce n'est point, comme à Paris (Paris, la ville pourtant incrédule), sur le parcours du cortége funèbre, une longue succession de gens qui se découvrent devant le mort... Non. A quoi sert un cadavre? qu'est-ce que le souvenir de ce qu'il a été? Le souvenir? Est-ce une valeur cotée au Stock-Exchange?

Aussi bien, lorsque les romanciers s'efforcent de toucher au vif des choses, comme Thackeray, par exemple, doit-on leur en savoir un gré infini. La *Foire aux vanités* et le *Livre des Snobs* sont en ce genre de hardies tentatives; avec quelle infinie volupté Thackeray dissèque ces mannequins orgueilleux qui sont les nobles de l'Angleterre! Il faut lire son livre pour bien en juger. Thackeray avait su d'ailleurs se ménager le camp des bourgeois et n'attaquer l'hypocrisie nobiliaire que certain, d'un autre côté, d'un appui sérieux. L'ironie est son arme; il la manie avec l'âpreté singulière de Swift, il va jusqu'au bout, enfonce vaillamment le poignard et le retourne dans la plaie. L'égoïsme, un vice né anglais, se voit pilorié dans l'*Histoire de Pendennis*. Mais, gai quand il le faut, Thackeray, profondément anglais, va, en revanche, jusqu'à l'horreur dans ses peintures; il accumule avec plaisir les tristesses de la vie et les compte avec volupté. D'ailleurs, ce hardi accusateur n'ose pas aller jusqu'à peindre la passion. Il attaquera l'Angleterre dans son hypocrisie, mais cette hypocrisie, il ne la bravera point, il trouvera des paroles pour demander pardon de la liberté grande qu'il prend, et cela de peur d'un immense *tolle*.

A son tour, Dickens s'élèvera courageusement contre les vices de son pays, il flétrira dans *Olivier Twist* l'égoïsme qui porte sur le visage le masque de la bonté; il maudira l'avarice, la sécheresse de cœur, le crime et encore un coup l'éternelle hypocrisie; mais les orages de la vie, il n'osera les raconter; ces luttes intestines, ces égarements éperdus qui remplissent les pages de nos romans, il ne les aborde jamais. Ses coquins et ses *traîtres* vont parfois jusqu'aux dernières limites de l'horrible, comme cet Uriah Heep, dans *David Copperfield*, comme le terrible Sikes d'Olivier Twist, comme l'odieux M. Quilp dans le *Magasin d'antiquités*, qui fait trembler sa femme lorsqu'il lui dit : « Je t'aime, » qui force la malheureuse à demeurer éveillée toute la nuit,

tandis qu'il fume et boit un grog interminable en faisant la grimace aux étoiles; mais là s'arrête la hardiesse de Dickens. Ce Quilp est bien d'ailleurs la plus effrayante création que je sache, et c'est un personnage complétement britannique dans son horreur. Il dit à un de ses commis : « Vous, veillez sur le débarcadère; et si vous vous avisez encore de sourire, *je vous couperai un pied!* » Et le livre est rempli de ces plaisanteries qui font frémir. Oh! ce comique anglais, saccadé, nerveux, grimaçant, terrible, comme Charles Dickens l'a manié! Ses personnages ont parfois les allures grinçantes d'hommes de bois, mais ils vivent animés d'une vie singulière, originale (1). D'ailleurs, si le *cant* l'empêche de peindre la *passion*, bannie à jamais, paraît-il, du cœur des Anglais, il sait aller aussi loin que possible dans la peinture de certains autres *défauts* de ses compatriotes. Il a souvent de ces accents profondément émus qui vont jusqu'à l'âme; sa grande vertu, c'est la pitié. Pitié pour les misérables, pitié pour les faibles, pitié pour les vaincus. Il montre quelque part les rues de Londres, « où les malheureux sans abri et sans pain s'en-« dorment pour ne plus s'éveiller; où plus d'un paria de « nos cités, consumé par la faim, ferme l'œil sur le pavé « pour ne plus le rouvrir que dans un monde qu'il ne peut « trouver pire, quels qu'aient été ses crimes dans celui-ci. » Cet amour de l'humanité, ce sentiment de pitié profonde, cette douceur et cette bonté font de Dickens le plus sympathique des écrivains. Nul n'a peint comme lui les enfants,

(1) Je lisais dernièrement sur Charles Dickens un article d'une pénétration vive et d'un tour heureux, où M. Louis Dépret faisait remarquer aussi et à sa façon la bizarrerie et en même temps la grandeur de l'œuvre de l'illustre romancier. M. Dépret connaît d'ailleurs à fond cette littérature anglaise et surtout les humoristes, les Sterne, les Swift, les Smollet, les Ch. Lamb. J'ai lu de lui des études achevées qui gagneraient à être réunies en volumes. Humoriste lui-même, il a signé plus d'un charmant livre, *Rosine Passmore*, *Si jeunesse savait*, et tout dernièrement un recueil aimable de nouvelles choisies, *le Mot de l'Énigme* (1868).

ces pauvres petits êtres que leur faiblesse expose à toutes les persécutions, victimes souriantes qui semblent appeler les bourreaux. Il a été leur défenseur, leur avocat, leur ami, leur poète. Partout, toujours, sa mansuétude le rend admirable et lui donne quelquefois, ô témérité! le courage de braver l'opinion de ceux qui l'entourent.

Si j'écrivais ici un essai sur le roman anglais, il me faudrait encore parler de sir Edward Bulwer Lytton. Celui-ci est le romancier de l'aristocratie, écrivain de race, gentilhomme dans son style, dans ses sympathies, dans le choix de ses sujets. Tandis que Dickens nous montre le moribond Joë repoussé par un lord au sortir d'un repas, Bulwer nous donne le spectacle de quelque homme du peuple appréhendé au collet au moment où il plonge sa main dans la poche d'un grand seigneur. Le *Dernier des barons* est un roman excellent, mais il semble écrit spécialement pour nous prouver que les archers ont absolument besoin d'un blason et d'un titre pour ficher leurs flèches dans le but proposé. Tout vilain y est maladroit, tout grand seigneur est l'adresse même. On songe à *Gerfaut*, à M. de Bergenheim renversant d'un revers de main l'homme du peuple qui l'insulte, à toutes les créations aristocratiques de ce disciple de Balzac qui avait nom Charles de Bernard. Et de fait, sir Edward Bulwer Lytton est le Charles de Bernard de l'Angleterre, mais il n'écrirait pas la *Femme de quarante ans*. — C'est le mot du duc de Guise : *Il n'oserait!*

Pour trouver un tableau à peu près complet, partant véritablement lugubre de l'Angleterre, il faudrait laisser de côté la littérature et s'adresser à l'art. Le peintre, en ce pays, a des hardiesses que le romancier n'a pas. Hogarth, ce sublime et réaliste Hogarth, nous a donné mieux que tout autre le portrait de l'Angleterre au dix-huitième siècle. Vie politique et vie sociale, il a tout vu, il a tout montré. Et Cruikshank, notre contemporain, lui aussi, a

voulu mettre un miroir devant le visage de son pays, en lui disant : Regarde-toi donc, face blême! Et il a écrit ces mots sinistres en tête d'une suite d'albums qui sont des chefs-d'œuvre : *Vivre à Londres, c'est mourir!* Ce jour-là certes Cruikshank fut un courageux et grand artiste.

L'une des séries de cette collection de dessins, la plus belle peut-être, s'appelle *la Bouteille* (*the Bottle*). Huit gravures, huit chefs-d'œuvre. D'abord, c'est un gai ménage d'ouvriers; la famille est attablée; le petit enfant, la petite fille regardent le père. Le père plaisante; il tient à la main une bouteille, la *bouteille*, cet accessoire qui va jouer le premier rôle dans le drame. Il la tient entre ses mains, il la caresse en plaisantant, et sa femme sourit. Dans un coin, le buis bénit du dernier Noël, du *Christmas*, la cheminée encombrée de ces petits riens qui sont le luxe des ouvriers, des tasses peintes et décorées, des coquetteries en verre filé, des plâtres, des statuettes. Une pendule de porcelaine à rocailles marque l'heure.

Au second tableau, le décor n'a pas changé, mais le malheur est déjà dans le logis. Le père est rentré ivre, la figure bouleversée, l'œil égaré, la pipe aux dents. Il s'est assis lourdement sur une chaise au coin du feu et demeure immobile. Sa femme prend la bouteille et va la cacher; elle le regarde avec douleur, ses enfants l'examinent avec effroi. Mais il va sortir encore. Où va-t-il? Voyez : *Wines and spirits*, dit l'enseigne. Oui, c'est là! Il ne sort plus de ce bouge. C'est son logis, et son logis préféré. L'autre, la maison de ses enfants, il l'abandonne aux juges, aux procureurs, aux créanciers, à la saisie. La belle pendule, on la lui prend; ses petits tableaux accrochés au mur, ses chaises, sa table, on lui prend tout. Qu'importe! il lui reste le cabaret, le palais du gin. C'est au *gine palace* que sa femme va le chercher; elle est déjà maigre et hâve, en haillons ; elle tient entre ses bras sa petite fille, la dernière née, malade, enveloppée dans une couverture. Elle montre l'enfant au père. Le père

ne voit rien : il est ivre. Enfin, il rentre. Le voici revenu dans cette chambre autrefois si gaie, maintenant froide et nue. Plus de meubles ; seules les murailles délabrées. Dans la cheminée, pas de feu. Le père, hébété, regarde le foyer vide, la mère pleure, le petit s'accroupit aux pieds de sa mère. La fille aînée contemple au fond, avec terreur, sa petite sœur déjà couchée dans son petit cercueil. Tout est donc fini ? Non, Cruikshank veut nous conduire jusqu'au dernier cercle de cet enfer qui a le gin pour roi. Il est bien Anglais, il lui faut les dénouements complets et féroces. Voilà toujours la même chambre, mais lézardée, lépreuse, horrible. Le mari bat sa femme à présent : il met son rude poing fermé sous le visage de la malheureuse, il la menace, elle a peur. Les enfants s'accrochent à la jupe déguenillée de leur mère. Une voisine accourt. A sa vue peut-être le misérable va avoir honte. Oui, une dernière pudeur lui reste aujourd'hui, mais demain ?

Demain ! regardez la scène, cette fois. Il est rentré ivre tout à l'heure, comme toujours. Il portait avec lui la *bouteille*, qui ne le quitte plus, qui *le tient* pour ainsi dire. Il a voulu boire ; elle a voulu lui prendre la bouteille des mains. Alors, il a frappé. Il a frappé, voyez le sang. La femme est tombée roide, le crâne brisé. Elle est morte. Les voisins accourent, avec les voisins la police. On le saisit, et lui, hébété, anéanti, l'œil fixe, le visage blême, il ne voit ni les voisins, ni la police, ni ses enfants qui pleurent, il ne voit que le cadavre, que la bouteille brisée, que le sang qui se mêle au gin, que cette femme qui était la sienne et qu'il a tuée !

Mais le dernier dessin est plus terrible encore. Le buveur de gin est devenu fou : la folie, dénouement de tous ces mélodrames où l'alcool joue le premier rôle. Seulement Cruikshank n'est pas un dramaturge banal. A côté de ce maniaque aux cheveux ras, les yeux hagards, les bras croisés nerveusement, enfoncé dans le coin de son caba-

non comme une bête fauve, l'artiste a placé, — dernière ironie! — deux jeunes gens, un garçon, une fille, qui ajoutent un trait suprême à cette leçon de morale par l'horreur. Elle a seize ans, quinze ans peut-être; mise avec recherche, mais sans goût, elle regarde le fou. Ses riches vêtements sentent le vice. Et lui, ce jeune drôle, les cheveux pommadés et peignés en accroche-cœurs, la casquette sous le bras, une rose à la bouche, souriant, clignotant des yeux, cynique, il sent la prison. Est-ce que Cruiksank n'a pas représenté là le fils et la fille de l'ivrogne devenu assassin?

Que dirait Gavarni, ce dessinateur des frivolités élégantes de la vie parisienne? Que dirait l'Espagnol Goya, qui savait peindre si bien les picaresques et fiers haillons des foules castillanes, les grâces des toreros et le charme piquant des mañolas, devant les dessins de ce lugubre et courageux Cruikshank, qui n'a pas craint de soulever le drap jeté sur les plaies de sa patrie?

Il ne pouvait naître d'ailleurs que dans le pays d'Hogarth, ce railleur sans pitié, qui flétrit le *gin palace* comme le chemin qui conduit le plus sûrement à l'hôpital de Bedlam ou à la prison de Newgate. Mais les Anglais lui pardonnent. Ils se laissent prendre, par les yeux, au spectacle si terriblement vrai de ces misères. Peut-être eussent-ils été plus rebelles si l'on s'était adressé à leur esprit. Mais en Angleterre, comme partout ailleurs, l'œil est le plus court chemin pour aller au cœur; car la sensation vient alors en aide au sentiment. C'est ce qui fait qu'un drame, représenté sur un théâtre, aura toujours plus de puissance qu'un roman lu au coin du feu. Et cette puissance, dit-on, vient de son infériorité même.

Voilà que je m'éloigne singulièrement de mon sujet, j'y reviens bien vite. Après avoir marqué les tendances ou plutôt les résistances de l'esprit anglais, il me resterait à faire voir quel mouvement rapide emporte les idées en

Angleterre vers la vérité, cette effrayante vérité que nous aimons tant. Le progrès se fait ; « la muraille bâtie contre la Révolution par l'intolérance politique, dit M. Taine, se fendille et s'ouvre ; l'antique édifice s'ébranle et la Révolution y entre ; non par une inondation subite, comme en France, mais par des infiltrations lentes. » — Qu'importe, si tout s'élargit, se transforme, s'améliore ? Tous travaillent à cette œuvre, et Sidney Smith, et Arnold, et Stanley, et Stuart Mill... Macaulay a eu hier sa part de lutte, Carlyle aujourd'hui a la sienne. Carlyle ! Un nom qui commence à devenir populaire chez nous, et dont MM. Odysse-Barot et Élias Regnault ont traduit avec succès le *The French Revolution, a history*, Carlyle, une sorte de Michelet anglais, non par l'idée, mais par le style, Carlyle, homme de réaction et en même temps de progrès, révolutionnaire par instinct, — imagination hardie et raison timide, — mais grand homme en dépit de tout et dont on a pu dire : « Il a vraiment l'air d'un géant ! »

Nous avons donc raison d'étudier, dans son ensemble et dans ses détails, cette immense littérature, pleine d'inconnu pour quelques-uns d'entre nous. Sans cesser de pratiquer les Corneille, les Molière, les Retz, les Saint-Simon, les Voltaire, les Diderot, qui sont de notre race, il nous faut aussi connaître les génies étrangers qui nous entourent, à qui nous avons emprunté quelque peu et qui nous ont souvent emprunté beaucoup. C'est seulement ainsi qu'on arrive à avoir une idée complète de la valeur, des travaux, des grandeurs de l'esprit humain. Une nation qui se contenterait de ses grands hommes ressemblerait à un homme qui se croirait le plus beau du monde parce qu'enfermé dans sa chambre il passerait ses journées devant sa glace à se contempler. — Hommes et patries, individus et foules, gens de Paris ou de Tombouctou, prenez garde au sort de Narcisse !

— 1865 —

II

VOYAGE EN ITALIE

M. Taine a inventé — ou appliqué — un système de critique anatomique qui consiste à disséquer un talent comme on démonterait une pendule. C'est un prosecteur en critique, ou, si l'on veut, c'est un horloger. Étant donné tel tempérament d'écrivain, dès l'abord il découvrira en lui le grand sympathique ou le grand ressort; en un mot, la *faculté maîtresse*. Ce résultat obtenu, étudiant les milieux dans lesquels a vécu l'écrivain, il expliquera nettement l'incubation de sa pensée, et pourquoi tel résultat a été obtenu et comment on ne pouvait en obtenir tel autre.

Depuis dix ans, M. Taine applique avec un succès toujours croissant ce système un peu bien rigoureux aux poètes et aux philosophes, aux peintres et aux penseurs de tous pays, à La Fontaine comme à Shakspeare, à lord Byron comme à Cellini. Il réduit le génie en formules, comme les homœopathes mettent en globules leurs médicaments. Il fait, avec une sûreté de main et une assurance d'esprit vraiment remarquables, un cours très-écouté sur la chimie des œuvres d'art.

Là-dessus, que de choses à dire! Et, — pour en indiquer une seule, — M. Taine juge les gens sur ce qu'ils ont produit, en montrant comment et pourquoi ils ne pouvaient produire autre chose. Mais ignore-t-il donc que bien souvent les nécessités de la vie, les hasards du métier et les secousses diverses vous obligent à garder pour vous-même le plus pur et le plus intime de votre pensée et à mettre au jour le contraire souvent de ce que vous rêviez? Que

d'illustres méconnus dans la galerie des grands hommes! Que de génie ignoré même dans un génie immortel! Mais M. Taine n'en tient pas compte. Pourtant, — pour appliquer en passant sa méthode, — je dois dire qu'étant donnés les instruments intellectuels que M. Taine tient à sa disposition, son éducation antérieure et ses goûts, et sa faculté maîtresse — la volonté — j'aurais deviné en le voyant partir pour l'Italie de quelle façon il allait écrire son *Voyage*.

J'aurais parié y rencontrer une instruction solide, une profonde érudition (parfois ennuyeuse et inutile comme dans le premier volume : *Naples*, où M. Taine nous apprend, vérité banale, que les anciens avaient des muscles parce qu'ils les développaient), des éclats de style très-étonnants et très-*voulus*, une violente étude de l'art poussée jusqu'à la migraine, un profond dédain pour ces inutiles actualités qui s'appellent l'état moral et politique d'un peuple; bref, j'aurais affirmé que M. Taine rapporterait d'Italie à peu près ce que rapporte un professeur de botanique d'une promenade dans les champs; moins de parfums que de science, moins un parterre qu'un herbier.

Nous allons voir si je me serais trompé.

Il y a diverses sortes de voyageurs, depuis le voyageur sceptique jusqu'au voyageur sentimental, depuis le voyageur qui voyage pour voyager jusqu'à celui qui voyage pour avoir voyagé. Faut-il le dire? C'est dans cette catégorie dernière que j'aurais grande envie de placer M. Taine. Il me paraît être allé en Italie surtout pour en être revenu. Il l'a parcouru comme on ferait ses classes. C'est un livre qu'il faut avoir étudié et qu'il se dépêche de lire. Il n'attend pas que l'impression vienne à lui, il va à elle tout droit, l'aborde sans façon et parfois la prend au collet. Il sait d'avance ce qu'il lui faudra voir dans telle ville, quel est le tableau fameux de telle église, le monument renommé de telle rue, il y va.

Le voilà devant la toile célèbre, le bronze illustre ou le marbre immortel. Il regarde, prend des notes, referme son calepin et s'éloigne. La chose est vue. Il lui suffira de repasser à l'encre ses pattes de mouche au crayon. Maintenant à une autre ville, à une autre sculpture, à d'autres peintures. En route! tant de chefs-d'œuvre l'appellent, et le temps est si court! On devine surtout cette façon de procéder dans les descriptions de lieux, dans ces paysages que M. Taine peint, en wagon même, à larges traits, instantanés comme la photographie.

Ne lui proposez pas une halte, un repos, ne lui offrez point de s'arrêter une heure. Il a assez vu. Les notes prises, les coups de pinceaux donnés ainsi lui suffisent. Il a aperçu et décrit la campagne de Rome ou la route de Florence à Pise, ou le haut des Alpes, ou le bord des lacs. Son siége est fait. L'intensité de sa vision lui a montré, en un instant, les grandes lignes de toutes choses; vienne un voyageur après lui, celui-ci devra constater la singulière fermeté, la rapidité de brosse du peintre qui a vu si vite et si bien. M. Taine n'ambitionne pas autre chose.

Quant aux tableaux de mœurs, à l'imprévu du voyage, à tout ce qui arrête et distrait en chemin, M. Taine ne s'en inquiète guère. Il est et veut être un *artiste* avant tout. Or, l'artiste, paraît-il, dédaigne volontiers les personnages qui gâtent le paysage. M. Taine, peut-être par amour pour Stendhal, semble s'être attaché à donner raison à cette parole de l'auteur — très-italien — de *Rouge et Noir* : « Je serai peut-être le dernier voyageur en Italie. Les autres pourront voir les monuments. J'aurai vu et étudié les hommes (1). »

(1) M. Taine aime beaucoup Stendhal. Pourquoi n'a-t-il pas pris modèle sur les *Mémoires d'un touriste*, un livre intime où, en dépit de son dédaigneux dilettantisme, Beyle se laisse aller souvent jusqu'aux confidences toutes personnelles et aussi jusqu'à l'indignation civique? Que de pages à relire, à méditer dans ce volume! Que d'aperçus d'une justesse na-

M. Taine, ai-je dit, veut être artiste: il l'est. Et c'est là, j'imagine, le triomphe de la volonté. Il l'est à tout prix, mais à tout propos. Comme il se contraint à *faire de l'art*, à peindre, il peint toutes choses avec la même *furia* de pinceau, le monument et la chaumière, le temple de Jupiter et le fétu de paille. Il en résulte pour le lecteur une sorte de lassitude. Tant de couleur ainsi prodiguée fatigue la vue; tant de richesse, aussi fastueusement comptée et recomptée, agace l'ouïe. On devait sortir altéré d'eau pure des festins de Lucullus et prêt à chanter un hymne à la sobriété. On sort du livre de M. Taine altéré de simplicité et tout disposé à déguster avec amour le moindre style clairet.

Puis, — grave reproche dans un livre de voyage, — l'*homme* est absent, j'entends le voyageur en casquette et en pantoufles, comme vous et moi, qui, tout en admirant l'azur du ciel ou la splendeur des monts, se plaint des cahots de la voiture et laisse échapper par mille portes les secrets et jusqu'aux infirmités de sa nature. C'est en voyage surtout qu'on fait bien connaissance; l'intimité forcée est une pierre de touche. Un voyage a séparé pour la vie des amis et réuni à jamais des indifférents. Je veux qu'en voyage un homme *se livre*, dût-il m'entretenir, pendant toute la route de sa gravelle, comme Montaigne, ou de son irrigateur, comme Victor Jacquemont.

Victor Jacquemont est un de ces auteurs (au fait, Jacquemont n'est pas un auteur, et c'est là sa force) qui deviennent bientôt, pour ceux qui les lisent, des amis, de vrais amis qu'on aime à consulter aux heures troublées, et qui, toujours, sous une forme doucement attendrie et sceptique à la fois, tiennent pour vous en réserve quelque bon conseil. On ne les compterait point par groupes, ces chers compagnons de rêveries, et le coin de la bibliothèque

vrante et prophétique! C'est une des lectures les plus curieuses qu'on puisse faire assurément.

est petit où on les loge côte à côte : Montaigne s'appuyant sur La Fontaine, qui se penche vers Vauvenargues. Pour figurer parmi eux, cependant, il n'est guère besoin d'être un homme de génie. Il suffit — mais voilà le difficile — de regarder la vie avec cette émotion résignée, ce sourire indulgent en sa raillerie, qui, dès la première vue, vous font reconnaître comme de la famille. M. Paul de Saint-Victor, l'autre jour, parlant de Victor Jacquemont, lui reprochait d'avoir vu l'Inde « à travers les lunettes de l'esprit voltairien » et comparaît notre maigre et élégant ami, juché sur un éléphant de Cachemire, à Sancho Pança, le gros et gras Sancho, monté sur son âne. Cela est injuste, la note est forcée. Jacquemont peut avoir autant de bon sens que Sancho (ce qui n'est pas une faiblesse), mais il a de plus que lui la mélancolie que laissent les chimères envolées. Plus justement pourrait-on le comparer à Don Quichotte, chevauchant vers les grandes aventures, ce jeune savant, qui donnait sa vie pour une découverte, gravissait l'Himalaya pour y arracher une fleurette inconnue, et allait seul, par les déserts immenses, se sacrifiant sans se plaindre et tombant sans phrases pour la science et pour son pays. Argonaute échoué à mi-chemin, Icare dont le destin a brisé les ailes, amoureux trahi, ambitieux déçu, celui-là aussi mourut de son rêve.

Mai quoi! M. Paul de Saint-Victor est peintre, et il reproche à Victor Jacquemont de ne nous adresser point de saisissante peinture du mystérieux pays indien. « Comment! dans ce berceau du monde vous ne trouvez rien, vous ne voyez rien! » Un de mes amis, ce pauvre Alfred de Bréhat, mort l'an passé, et qui avait, lui aussi, visité l'Inde, me disait que Victor Jacquemont, dont il lisait les lettres et le gros livre posthume, avait tout vu et deviné, hommes et choses, mœurs et paysages. « Je ne sais comment était organisé Jacquemont, mais je n'ai pas trouvé dans l'Inde un brin d'herbe qu'il n'eût étudié. »

Il faut bien s'y résigner, mais l'Inde n'est décidément pas du tout ce que Méry nous l'a faite. Cette féerie merveilleuse est, m'a-t-on dit, une terne réalité. Le prince Soltykoff, en son voyage, force les couleurs, monte les tons, empâte son tableau. Jacquemont, lui, constate justement dans sa *Correspondance inédite* (1) que tout ce qu'il voit est *étrange*, mais *monotone*. » Comment pourrais-je, dit-il, mettre du rouge, du bleu, du jaune et du vert, là où il n'y a que du gris et du blanc? Comment pourrais-je faire un événement d'un arbre ou d'une maison, après plusieurs jours de marche, sans avoir vu ni une herbe, ni un homme? » Victor Jacquemont est paysagiste un peu à la façon de M. Henri Duveyrier ou encore de Volney, lorsque l'auteur des *Ruines* décrit l'Égypte. Il dessine d'un trait les grandes lignes, nettement, un peu à la façon des sculpteurs lorsqu'ils échangent leur ciseau contre un crayon. Les silhouettes de chouans de David (d'Angers), au musée d'Angers, ont cette précision et cette sévérité.

Jacquemont, d'ailleurs, et au contraire de M. H. Taine, Jacquemont s'attache à penser, non à décrire. Il y a dans ses lettres mieux qu'un peintre, il y a un homme. Ses lettres sur l'Amérique ont l'intérêt social des notes de voyages d'un Arthur Young. Souvent aussi l'économiste devient un philosophe. Jacquemont écrit, à propos de la brochure du docteur Channing sur Napoléon :

« Je lève les épaules quand on veut s'apitoyer sur le sort de Bonaparte à Sainte-Hélène. Il avait huit domestiques, quatre courtisans, douze mille guinées par an, dix chevaux dans son écurie, etc., etc.! Quand j'avais huit ans — il y en a vingt de cela — des gens de la police, munis des ordres de Fouché, vinrent un dimanche envahir notre maison; ils enlevèrent les livres, les papiers; fouillèrent partout pour trouver des traces de conspiration, puis

(1) 2 volumes in-8°, 1868.

emmenèrent mon père. Pendant onze mois, il resta enfermé dans une chambre étroite et obscure, que je me rappellerai toute ma vie, y étant allé, pendant ces onze mois, deux fois par semaine, c'est-à-dire autant que cela était permis. C'est là que j'appris à lire et à écrire. Mon père, en prison, n'avait pour domestique qu'un misérable détenu qui venait le raser et le coiffer tous les matins ; car on ne lui permettait pas d'avoir des couteaux ni des rasoirs. Au bout de onze mois, il sortit enfin, mais pour subir un exil qui dura autant que l'empire. Il est vrai qu'il n'avait pas eu, comme son prédécesseur, la gloire de désoler le monde. »

Ailleurs, le politique devient un moraliste attendri et singulièrement touchant, quelque chose comme un Vauvenargues en voyage :

« Le système de la vie anglaise, dit-il, n'est qu'une suite d'erreurs toutes fatales au bonheur ; ils se pendent ou s'enivrent par *ennui*, quand nous nous noyons par *passion*. Ils parlent d'*home* sans cesse (*home*, « la maison, le chez soi »), et cet *home* qu'ils aiment tant, ce sont les chaises élastiques, les choses matérielles de leur maison ; notre *home* à nous, dont nous ne parlons pas, c'est le cœur. »

Ce Victor Jacquemont évoque aussitôt en moi le souvenir d'un autre écrivain, mort trop jeune, et mort pour son droit, George Farcy. Je ne les sépare jamais de ma pensée. Ils ont entre eux une affinité singulière de sentiments, de raisonnements, une tournure d'esprit identique. J'imagine qu'ils avaient les mêmes traits. Farcy devait être pour Jacquemont cet *étranger vêtu de noir* dont parle Musset, et qui lui ressemblait comme un frère. Je ne crois pas qu'ils se soient jamais connus. George Farcy était à Naples, en Sicile ou au Brésil, pendant que Jacquemont explorait l'Amérique du Nord. Supposez-les survivant à la révolution de 1830 : ils entraient ensemble à la Chambre, nouaient des relations et formaient, sans aucun doute,

avec tels autres, un petit noyau d'honnêtes et hardis hommes d'État.

Me voilà loin de l'Italie et loin de M. Taine. En vérité, moi qui n'ai pas l'honneur de connaître l'auteur de ce *Voyage*, je serais bien empêché, après avoir fermé ces deux gros volumes, de vous dire si l'homme qui les a écrits est triste ou gai, maladif ou bien portant, s'il tient pour la larme ou pour le sourire.

M. Taine, il est vrai, nous répondra qu'il est libre de voyager comme il l'entend et de nous livrer de ses impressions tout juste ce qu'il lui plaît de faire connaître, et que les amateurs de confessions morales n'ont rien à voir dans un livre qui n'est autre chose après tout qu'un manifeste artistique venant épauler un manifeste littéraire, comme l'*Histoire de la littérature anglaise*, et tel manifeste philosophique, comme les *Philosophes français*. Mais c'est précisément ce caractère, je dirais volontiers *officiel*, que je reproche au *Voyage en Italie*.

C'est bien moins l'homme de lettres que je retrouve dans ces pages que le professeur à l'École des beaux-arts. Et ce professeur vient, dirait-on, gêner dans ses opinions le littérateur tout prêt à déclarer bravement ce qu'il pense. Voyez, par exemple, M. Taine lorsque, étudiant la *Peinture florentine* (tome II), il passe en revue ce groupe hors de pair des artistes individualistes, les Ghirlandajo, les Signorelli, les Botticelli, les Lippi, les Francia ; on sent à ne s'y point tromper que toutes les fibres de sa nature l'attirent vers ces peintres qui furent vraiment libres, vraiment eux-mêmes, que l'école imita plus tard, sans les égaler, qui n'avaient cure du *vrai beau* et des esthétiques de convention, qui, sans verre de couleur, regardaient la nature et voyaient l'homme. Ah ! comme volontiers M. Taine saluerait en eux (et il aurait raison) les véritables grands hommes de la peinture et les modèles inimitables !

Mais quoi! le professeur pourrait courir le risque d'être taxé d'hérésie, et l'homme de lettres doit faire quelques restrictions et immoler ces artistes singuliers, à la fois peintres et sculpteurs, poètes et architectes, artistes et citoyens, sur l'autel de Raphaël, qu'il aime après tout — on le devine encore — médiocrement. « Il est *sincère* et il est *simple*, dit-il, en parlant de Ghirlandajo; *ce qu'il raconte, il l'a éprouvé;* il n'y a point encore de *style accepté* qui enferme dans une beauté *convenue* les naissantes aspirations de son cœur. » En vérité, mais que faut-il donc de plus pour saluer ce Ghirlandajo du nom de grand homme? Des types acceptés? Le Pérugin est là, et ses élèves après lui, qui vont en emplir les musées. « Plus tard, dit M. Taine lui-même, les peintres feront mieux, mais ils *seront moins originaux.* » A qui donc, en ce cas, voudriez-vous donner la palme?

Je reprocherai aussi à M. Taine de n'avoir pas fait suffisamment ressortir le caractère de la fresque. La fresque est une des manifestations de l'art dont on ne peut bien se rendre compte qu'en Italie. M. Taine reproche leur froideur aux fresques de Masaccio et de Filippino Lippi, qui, malgré leur vétusté, sont bien ce qu'il y a de plus chaud et de plus saisissant en peinture. Il irait même jusqu'à blâmer l'habitude qu'avaient leurs autenrs de placer, dans chacune de ces fresques, aux deux côtés de la scène principale, — Annonciation ou Nativité, — des personnages réels, des portraits de citoyens, de poètes, d'artistes, dans leur costume de tous les jours, avec l'habituelle expression de leur visage.

Or, c'est peut-être là ce qui fait la grandeur de la fresque. Elle est comme un Panthéon où le peuple, tout en priant, tout en errant dans l'église, peut reconnaitre et saluer ses grands hommes. Elle est la récompense du talent, elle est parfois la réhabilitation du génie. Dante exilé rentrait dans sa patrie par son image, tandis que ses ossements de-

meuraient à Ravenne. Savonarole, consumé par le bûcher, revivait aux yeux des Florentins sous le pinceau de ces artistes qui montraient au peuple son profil énergique et dur. Ce côté politique de l'art, je le trouve à peine indiqué par M. Taine. Est-il indiqué seulement?

C'est que M. Taine semble se soucier fort peu de la politique, même — pour ne pas dire *surtout* — de la politique courante. A Rome, les processions et les bénédictions papales, avec leurs pompes, leurs dorures et leur encens, le frappent bien plus que l'aspect morne, accablé, terrifié de ces rues où « l'*eterna gente ove non nasce alcuno* » a fait son nid. Quoi! pas une parole de protestation, pas une colère, pas un cri? Des conversations entendues çà et là et rapportées avec une froideur qui veut être de l'impartialité, quelques mots en passant négligemment jetés : mais rien de cette passion qui emporte si loin et parfois si haut M. Taine devant un monument ou devant un paysage.

C'est que, pour juger les hommes, il faut demeurer plus longtemps que pour regarder les choses. Si l'on risque un avis, on court la chance de se tromper, et plus d'une fois je pourrais prendre sans vert l'auteur du *Voyage en Italie :* « Il semble très-dur à l'Italien de quitter sa maîtresse ou sa femme, de s'enrôler, de subir une discipline; l'esprit militaire est éteint dans ce pays depuis longtemps. » Ainsi dit-il en passant par ce pays même où nous avons vu, nous, les jeunes gens partir en chantant, et tout quitter, femme, maîtresse, table et foyer. pour courir comme au hasard vers l'ennemi.

Plus loin, rencontrant dans unet able d'hôte de Bologne une dame italienne qui commande et un mari qui obéit, M. Taine affirme, ou à peu près, que les époux italiens se laissent volontiers conduire par e bout du nez. Notre voyageur se contente un peu trop facilement du propos échangé avec le compagnon de route, de l'impression première, du fait isolé. Il est bien Français en cela, lui que

j'ai entendu accuser de germanisme; il généralise avec une désespérante promptitude, et, selon la coutume de notre nation, conclut rapidement de la fraction au tout.

Même en matière d'art il juge de la sorte, étudie ou exalte un peintre sur un tableau, sur une parcelle de son œuvre. Il se prononce sur Francia en passant par la Pinacothèque de Bologne, et cela sans avoir vu les merveilleux Francia, étonnants de couleur et de vie qui sont à la Certosa de Pavie.

Pour en revenir à la politique, M. Taine semble la dédaigner presque systématiquement. Voulez-vous connaître l'impression dernière qu'il remporte d'Italie, sa réflexion suprême, les *ultima verba* et comme la morale de ce voyage : « Qu'est-ce que l'histoire? sinon un conflit d'efforts inachevés et d'œuvres avortées? Qu'ai-je vu dans cette Italie, sinon un tâtonnement séculaire de génies qui se contredisent, de croyances qui se défont, d'entreprises qui n'aboutissent pas? Qu'est-ce qu'un musée, sinon un cimetière; et qu'est-ce qu'une peinture, une statuaire, une architecture, sinon le mémorial qu'une génération mortelle se dresse anxieusement à elle-même pour prolonger sa pensée caduque par un sépulcre aussi caduc que sa pensée? » Parlez-lui des eaux, du ciel, des montagnes; voilà des « êtres achevés et toujours jeunes! » — « L'accident n'a pas de prise sur eux, » ils ont un éternel printemps, une existence éternelle! Et le panthéiste écrase, pour ainsi dire, dans un hymne final, tout un peuple, tout un passé, tout un présent, sous des entassements de rochers et de forêts « *pleines de sève.* »

Il oublie le tableau pour le cadre, l'homme pour les choses. Plus ne lui est rien, rien ne lui est plus que les escarpements des Alpes ou les mélèzes du Simplon. Il n'est permis d'avoir ce détachement ou ce désespoir qu'aux seuls hommes sur lesquels a roulé un rocher de Sisyphe ou qui portent en eux quelque grand espoir écroulé.

Ah! que je préfère M. Taine lorsqu'en passant — d'un trait — il redescend à notre taille, quitte ces airs de Lara universitaire pour nous apprendre, par exemple, que les Italiens « sont très-fiers de leur presse libre et se moquent de la nôtre. » A la bonne heure, voilà qui nous intéresse et nous touche, et cette fois je sens l'*homme* vivre, le contemporain qui visite l'Italie, non comme un musée, mais comme un arsenal d'idées. « A vrai dire, sur ce chapitre, — la liberté de la presse, — nous faisons triste figure à l'étranger; quand on a lu dans un café le *Times*, le *Galignani*, le *Kœlnische* ou l'*Allgemeine Zeitung*, et qu'on retombe sur un journal français, l'amour-propre souffre. » On sait gré à M. Taine de cette observation qui est juste, que tout le monde a faite, et de cette souffrance que chacun de nous a éprouvée. Ce spectateur peut donc jouer son rôle aussi?

Certes. Et M. Taine n'aurait qu'à le vouloir. Ce livre, que j'ai discuté, est, en fin de compte, une œuvre remarquable et hors ligne, — elle dépasse de beaucoup le niveau des ouvrages parus depuis un certain temps. J'ai dit par quels côtés elle était, à notre sens, défectueuse. Pour être juste, il faudrait maintenant louer la merveilleuse chaleur du style, la splendeur des paysages et les éblouissements de la couleur.

La description de la campagne de Rome par M. Taine, rapprochée de la fameuse lettre de Châteaubriand à M. de Fontanes, pourrait montrer comment le goût a marché et que les façons de voir ont leur *mode* comme toutes choses. Bref, le *Voyage en Italie* vaut d'être examiné et étudié. Telle de ses pages, pittoresquement parlant, est définitive. On relira surtout, en ce sens, les descriptions de Venise, pleines de soleil et d'air, de flamboiements et de rayons, enlevées avec la palette d'un Vénitien. C'est du Canaletto inspiré, retouché par un Véronèse.

— 1866 —

ALFRED DE VIGNY [1]

Quand la Mort aura frappé quelques coups encore, lorsqu'elle aura touché de son ongle fatal quelques fronts glorieux, alors elle pourra s'arrêter rassasiée, car de tout ce qui fut notre enivrement et nos enthousiasmes, de tout ce qui sera la gloire et l'éclat de ce siècle, elle n'aura rien laissé. Celui qu'elle vient de nous enlever était une des gloires de ce siècle, un homme qui poussa le talent jusqu'au génie, et un honnête homme. Je le vois encore : l'âge avait courbé cette taille haute, ridé ce front songeur, pâli ce visage noble et régulier dont le profil pur semblait fait par le ciseau d'un maitre. Et comme si la maladie n'était pas assez forte pour tuer le corps, le malheur était venu étreindre cette âme. Au commencement de l'année, M. Alfred de Vigny perdait sa femme. C'était la com-

(1) Je réimprime ici, dans leur intégrité, plusieurs articles et études qui datent déjà d'assez loin et qui me paraissent à présent défectueux. J'accentuerais davantage aujourd'hui, et quand j'écrivais la plupart de ces fragments, nouveau venu dans le métier et, en quelque sorte, apprenti, je tâtonnais et cherchais. On s'en apercevra trop souvent, on s'en est évidemment aperçu par les précédents morceaux. Mais je suis d'avis que ces essais ont un intérêt quelconque et qu'on peut leur pardonner leur imperfection en faveur de leur sincérité. — Je serais plus complet à présent, écrivant sur Alfred de Vigny, et plus intéressant, à coup sûr, surtout si je faisais usage du *Journal du poète*, publié par M. Louis Ratisbonne, et de la série d'articles donnés par M. Jules Levallois à l'*Opinion nationale* (1868).

pagne de toute une vie, l'amie dévouée, la confidente de tous les rêves, qu'on lui arrachait. Son agonie commença à partir de ce jour-là.

Alfred de Vigny était né à Loches en Touraine, un peu avant ce siècle, le 27 mars 1799, d'une famille de militaires, dit M. Vapereau, d'un père, ancien officier de cavalerie, qui avait fait la guerre de Sept-Ans. Ses mains enfantines jouèrent de bonne heure avec l'épée de soldat; jeune homme, il entra dans l'armée; on lui donna rang dans une des compagnies rouges de la maison du roi. Il n'avait pas seize ans. Plus tard, il passa dans l'infanterie; cependant la vie de garnison lui pesait, il avait rêvé les batailles, les actions d'éclat, la gloire. « Il appartenait, a-t-il dit lui-même, à cette génération née avec le siècle, qui, nourrie de bulletins par l'empereur, avait toujours devant les yeux une épée nue, et vint la prendre au moment même où la France la remettait dans le fourreau des Bourbons. » Il jeta bien vite cette épée inutile, et prit une autre arme aussi noble. En 1828, il était capitaine, lorsqu'il donna sa démission. Mieux que cela, il était déjà un grand poète. *Le Bal*, *la Prison*, *la Femme adultère*, *le Déluge*, *la Neige*, *le Cor*, *Moïse*, *Éloa*, *Éloa*, cette création unique dans la poésie de ce temps; tous les *Poëmes antiques et modernes* avaient paru. Alfred de Vigny avait aussi publié *Cinq-Mars*. Solitaire en ses nuits de veille, aux pieds des Pyrénées, il avait deviné, devancé le grand mouvement poétique. Il en devait représenter le côté racinien et immaculé. Mais lorsque ce mouvement se produisit ouvertement, lorsque ces insurgés de la littérature furent reconnus, de par leur talent, parties belligérantes par l'opinion publique, Alfred de Vigny, qui aurait pu prétendre au grade de chef d'armée, n'hésita pas à suivre la fortune du jeune général qui commandait cette armée d'enthousiastes. « M. de Vigny, dit un critique, fut au premier rang du bataillon sacré; mais

il ressembla à ces généraux de l'ancien régime, qui servaient comme simples soldats dans l'armée de Condé avec leurs épaulettes de généraux. » Je ne suivrai pas Alfred de Vigny dans toute sa carrière ; son œuvre immortelle a été ici même l'objet d'une sincère étude (1). Mais je signalerai l'unité de pensée qui relie entre elles des productions de genres si divers. Le mot suprême de cette œuvre est ce mot surhumain, ou plutôt si profondément humain, *la pitié*. Pitié pour les faibles, pour les souffrants, pour les opprimés, pitié pour tous (2). Au cri sinistre du spectre : *Despair and die*, il a répondu par un appel au cœur de tous. Et pendant que la foule disait à Chatterton, à Gilbert, à Chénier, à tant d'autres : Désespérez et mourez, il demandait pour eux ce qui leur manquait, ce qu'il leur fallait : du *temps* et du *pain*.

L'œuvre est belle et s'étend superbe, comme un fronton de temple grec que les années ne pourraient mordre. Mais point de froideur dans cette pureté: l'auteur de *Servitude et grandeur militaires* a été toute sa vie un soldat. Il a lutté, et sa voix qui se taisait depuis longtemps s'est élevée un jour pour plaider la cause de la propriété littéraire, au nom de mademoiselle Sedaine. Oui, l'œuvre est belle, mais plus belle encore est cette vie noblement renfermée dans le labeur austère au milieu des « saintes solitudes; » les actes de M. de Vigny répondaient aux paroles, et toute sa vie d'enthousiasme et de douceur, de courage et de bonté, pourrait se résumer dans une ligne : il défendit Gilbert mort, il essaya de sauver Hégésippe Moreau vivant.

M. Sainte-Beuve a déjà noté quelques-unes des distractions de M. de Vigny. Dans le *Capitaine Renaud*, par exemple, le héros du récit se met à lire une lettre, sur le boulevard, au milieu d'une obscurité profonde, ce qui

(1) Cet article paraissait dans la *Revue française*.

(2) On le trouvera répété souvent dans ce volume. C'est que je ne me lasse pas de l'écrire (1868).

est difficile à admettre. Puis, tantôt il est officier dans la ligne et tantôt dans la garde. Une anecdote à ce propos : Alfred de Vigny rapportait à Bourdilliat, son éditeur, les épreuves de son volume de *Poëmes antiques et modernes*. — Chose étonnante, dit-il, je n'ai pas trouvé une faute à corriger. — Je n'en sais rien, mais... c'est impossible... — J'ai lu et relu attentivement. Tout est pour le mieux. Voici le bon à tirer. — On imprime le volume; on le met en vente, et, l'entr'ouvant par hasard, Bourdilliat trouve le *premier* vers ainsi défiguré :

> Le soleil PLONGEAIT sur la cîme des tentes
> Ses obliques rayons...

Il fallait *prolongeait*. L'édition de la Librairie-Nouvelle conserve encore la marque de cette distraction.

Alfred de Vigny n'avait de mémoire que pour obliger les souffrants. Après une représentation de *Chatterton*, Hégésippe Moreau lui parle de sa détresse. Le soir même, il trouvait chez son concierge une bourse et la carte de M. de Vigny, avec ce seul mot : *Courage!* Un jour, un poète de dix-neuf ans envoie ses premiers vers à M. de Vigny. C'était le simple hommage d'un cœur plein de foi à un homme de grand talent. Deux heures après, le débutant voit entrer dans sa chambre Alfred de Vigny, qui lui tend les mains et dit : « J'ai lu votre volume, j'ai couru chez votre éditeur, et je n'ai pas voulu attendre plus longtemps pour saluer un frère ! » Les poésies s'appelaient les *Cariatides*, et le poète c'était Théodore de Banville. L'hommage avait d'autant plus de prix, que M. de Vigny, un peu fier, n'en était point prodigue. Au moment où il faisait ses stations académiques, il se présente chez Royer-Collard, qui le reçoit du haut de sa cravate autoritaire. — Vous voulez être académicien, monsieur ? — Je suis l'auteur de *Cinq-Mars*, de *Stello*, de *Chatterton*, dit

Alfred de Vigny, et si vous avez jeté les yeux... — Monsieur, interrompit Royer-Collard, à mon âge on ne lit plus, on relit. Et il se lève. C'était conclure la visite d'une brusque façon. Le lendemain, Royer-Collard recevait richement reliées et armoriées les œuvres d'Alfred de Vigny, et avec les volumes le billet suivant :

Permettez-moi de vous offrir mes modestes ouvrages. Le texte est imprimé en français. Par malheur, je n'ai pu rencontrer ici certaine traduction russe que je vous destinais.

On n'en agirait pas autrement avec Mourawief.

Je lisais encore hier, dans une étude sur Alfred de Vigny, publiée par Horace de Lagardie dans la *Revue nationale*, ce vers qu'Antony Deschamps adressait, il y a déjä longtemps, au poète d'*Éloa* :

Tu n'attachas jamais de cocarde à ta muse !

M. Antony Deschamps entendait adresser par là un éloge — singulier éloge dans une époque de lutte comme la nôtre — à M. de Vigny.

Mais, quoi qu'en ait dit M. Antony Deschamps et en dépit des biographes nombreux du poète, Alfred de Vigny voulut aussi prendre part au mouvement de son temps. Il ne se contenta pas de chanter *Gilbert* ou *Chatterton*, il ne voulut pas seulement servir la cause des poètes, il voulut aussi servir celle du peuple (1).

Alfred de Vigny était né légitimiste : j'entends que sa famille l'avait élevé dans les idées royalistes; mais il était devenu, par l'étude, et surtout poussé par sa nature, ennemie de toute injustice et de tout frein, un libéral, et sinon un démocrate dans le sens qu'on donnait à ce mot en 1848,

(1) Ceci n'est plus une révélation depuis la publication du *Journal* de M. de Vigny, par M. Ratisbonne. On y voit un de Vigny révolutionnaire, inattendu.

au moins un républicain. Il professait un culte profond pour la liberté et pour ce pur gouvernement des États-Unis qui lui semblait une sorte de terre promise, mais surtout il haïssait singulièrement le gouvernement de Juillet. On peut même dire qu'il a étrangement choisi son heure pour maudire ce pouvoir tombé et ceux qui hâtèrent sa chute, car je vois que la pièce intitulée les *Oracles* (1) est datée de l'an 1862. Quatorze ans après la chute du gouvernement parlementaire, M. de Vigny élevait la voix pour essayer de le flétrir! C'est dégaîner un peu tard.

J'ai dit que M. de Vigny fut, lui aussi, un homme politique. Je tiens à le prouver, et pour cela j'aurai seulement besoin de citer cette proclamation électorale qui date de 1848 et qu'un ami de M. de Vigny a bien voulu me communiquer. Elle répondra parfaitement, ce me semble, au vers d'Antony Deschamps et montrera que M. de Vigny savait comprendre son temps et marcher avec lui.

AUX ÉLECTEURS DE LA CHARENTE

C'est pour moi un devoir de répondre à ceux de mes compatriotes de la Charente qui ont bien voulu m'appeler à la candidature par leurs lettres, et m'exprimer des sentiments de sympathie dont je suis profondément touché.

La France aussi appelle à l'Assemblée constituante des hommes nouveaux. Ce sentiment est juste après une révolution plus sociale que politique, et qui a enseveli dans les débris les catégories haineuses des anciens partis.

Mais les hommes nouveaux qu'il lui faut, ne sont-ils pas ceux que des travaux constants et difficiles ont préparés à la discussion des affaires publiques et à la vie politique?

Ceux qui se sont tenus en réserve dans leur retraite sont pareils à des combattants dont le corps d'armée n'a pas encore donné.

Ce sont là aussi des hommes nouveaux et je suis de ceux-là.

Chaque révolution, après sa tempête, laisse des germes de progrès dans la terre qu'elle a remuée, et après chaque épreuve l'humanité s'écrie :

« Aujourd'hui vaut mieux qu'hier, demain vaudra mieux qu'aujourd'hui. »

(1) Voyez les *Destinées*, poésies posthumes.

Je me présente à l'élection sans détourner la tête pour regarder vers le passé, occupé seulement de l'avenir de la France. Mais si mes concitoyens veulent chercher dans les années écoulées pour y voir ma vie, ils y trouveront une indépendance entière, calme, persévérante, inflexible.

Seize ans de cette vie consacrée au plus rude des services de l'armée, tout le reste donné aux travaux des lettres, chaque nuit vouée aux grandes études, existence sévère, dégagée des entraves et des intrigues des partis.

J'ai ce bonheur, acquis avec effort, conservé avec courage, de ne rien devoir à aucun gouvernement, n'en ayant ni recherché ni accepté aucune faveur.

Aussi ai-je souvent éprouvé combien cette indépendance de caractère et d'esprit est plus en ombrage au pouvoir que l'opposition même. La raison en est celle-ci : les pouvoirs absolus ou qui prétendent à le devenir peuvent espérer corrompre ou renverser un adversaire; mais ils n'ont aucun espoir de fléchir un juge libre qui n'a pour eux ni amour ni haine.

Si la République sait se comprendre elle-même, elle saura le prix des hommes qui pensent et agissent selon ce que je viens de dire. Elle n'aura jamais rien à craindre d'eux, puisqu'elle doit être le gouvernement de tous par chacun et de chacun par tous.

Ainsi conçu, ce mâle gouvernement est le plus beau.

J'apporte à sa fondation ma part de travaux dans la mesure de mes forces. Quand la France est debout, qui pourrait s'asseoir pour méditer ?

Lorsque l'Assemblée nationale, dans de libres délibérations, aura confirmé au nom de la France la République déclarée, efforçons-nous de la former à l'image des républiques sages, pacifiques et heureuses qui ont su respecter la propriété, la famille, l'intelligence, le travail et le malheur ; où le gouvernement est modeste, probe, laborieux, économe; ne pèse pas sur la nation ; pressent, devine ses vœux et ses besoins ; seconde ses larges développements, et la laisse librement vivre et s'épanouir dans toute sa puissance.

Je n'irai point, chers concitoyens, vous demander vos voix. Je ne reviendrai visiter au milieu de vous notre belle Charente qu'après que votre arrêt aura été rendu.

Dans ma pensée, le peuple est un souverain juge qui ne doit pas se laisser approcher par les solliciteurs et qu'il faut assez respecter pour ne point tenter de l'entraîner ou de le séduire.

Il doit donner à chacun selon ses œuvres. — Ma vie et mes œuvres sont devant vous.

ALFRED DE VIGNY,
Membre de l'Institut (Académie française.)

Paris, 27 mars 1848.

On se rappelle qu'Alfred de Vigny disait à l'Institut, le

29 janvier 1846, dans sa séance publique de réception :

Messieurs, l'indépendance, si magnifique dans une chaumière, est belle encore même dans un château.

Le peuple, toujours attentif à la parole des écrivains célèbres, écoute religieusement la voix qui sort des chaumes, comme celle qui vient des tourelles, pourvu seulement qu'il sache bien que c'est une voix libre qui lui parle.

L'amour du juste et du vrai fait asseoir partout la liberté de la pensée : Rabelais la trouve à son côté dans son pauvre presbytère, Mathurin Régnier dans ses carrefours, et l'opulent Montaigne dans ses domaines; Milton, aveugle et ruiné, dans une masure, entre ses deux filles; Spinosa, le sombre ouvrier, au fond de son atelier; et Descartes, l'hôte et l'ami des reines, la rencontre dans leurs palais; Gilbert dans sa mansarde, et Montesquieu dans ses parcs, Malebranche dans sa cellule, Bossuet dans ses palais épiscopaux, et, de nos jours, Burns à sa charrue, et Byron à la poupe de son vaisseau.

Tous possédaient au même degré cette libre énergie qui se puise, non dans la condition, mais dans le caractère.

(Discours de réception, 29 janv., Institut.)

La proclamation est belle, la profession de foi est celle d'un honnête homme, simple et sincère dans son éloquence.

Le 10 avril 1848, M. de Vigny adressait la lettre suivante à l'ami qui m'a communiqué cette pièce fort curieuse et très-oubliée :

Madame de Vigny et moi nous vous avons attendu hier soir chez M. de Sainte-C..., mais inutilement. Je vous envoie aujourd'hui la lettre de M. de Lamartine; voyez, je vous prie, quel usage on pourrait en faire dans le département; mais, après que vous l'aurez lue, je vous serais reconnaissant de me la conserver.

Tout à vous, avec les meilleurs sentiments,

ALFRED DE VIGNY.

Voici la lettre de M. de Lamartine :

1er avril 1848.

Mon cher de Vigny,

Je suis heureux d'apprendre que vous vous présentez aux élections dans le département de la Charente; je désire vivement que vous soyez

appelé par vos concitoyens à l'Assemblée nationale. L'élévation de votre caractère et l'éclat de votre talent vous désignent suffisamment à leurs suffrages. On peut s'en remettre pour votre succès au bon sens du peuple; il comprendra que tout ce qui l'honore dans les lettres doit le fortifier dans la politique.

Mes amitiés et mes vœux,

LAMARTINE.

A M. de Vigny, rue des Écuries d'Artois, 6.

Le concurrent heureux d'Alfred de Vigny fut M. Babaud-Laribière, esprit ardent et ferme, cœur droit, qui depuis des années lutte en province pour les idées qu'il a défendues à Paris, il y a vingt ans, et qui date de Confolens des Lettres Charentaises dignes souvent des pamphlets de Claude Tillier, le Paul-Louis Courier de Clamecy.

Il y a près de trois ans déjà, après une lecture de *Chatterton*, j'avais écrit à M. Alfred de Vigny. Ce que j'avais mis dans cette lettre, je ne m'en souviens guère.

Peut-être M. Alfred de Vigny ne vit-il là qu'une sollicitation comme il devait en recevoir bien souvent; on le savait bon, sincère et dévoué à la cause des lettres. Il me répondit :

Vous voulez me voir, monsieur? Rien de plus facile. Ayez la bonté de venir chez moi le 31 août, vendredi, de 1 heure après midi à 2 heures. Je vous attendrai. Vous saurez en peu d'instants comment vous devez, à mon avis, vous diriger sur cette mer très-orageuse des lettres. Je vous donnerai quelques conseils que vous n'aurez pas le courage de suivre, très-vraisemblablement. Mais peu importe. Je vous aurai vu pour la première fois et peut-être quelques signes certains me feront-ils deviner votre vocation. Vous me raconterez quelle a été votre première éducation, et je vous dirai comment je comprends la seconde, la forte, la véritable éducation, celle que l'on se fait à soi-même.

Mais ne m'apportez point de manuscrit, le temps me manquerait pour le lire. Je n'en ai pas assez pour mes propres travaux, et je suis forcé de le prendre sur les heures du sommeil.

Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours.

Venez donc après-demain, monsieur, et ne doutez pas de tout l'intérêt avec lequel je vous écouterai.

ALFRED DE VIGNY.

20 août 1860, mercredi.

Je n'avais pas demandé cette entrevue, mais l'occasion était belle de voir de près un homme qui comptera parmi les illustres de ce temps. — Cependant, de combien d'importuns n'est pas assailli celui qui, grâce à son génie ou son travail, est enfin sorti vainqueur de la mêlée? Je ne voulais pas être de ceux-là, et à une nouvelle lettre, M. Alfred de Vigny voulut bien répondre encore :

Je vous conseille, monsieur, de faire tous vos efforts pour vaincre votre excès de timidité. C'est en quoi peut-être l'éducation de l'armée est bonne aux jeunes gens de votre âge. Elle enseigne à entrer plus fièrement dans la vie.

Se présenter avec calme, consulter avec confiance, causer avec sincérité, quoi de plus simple et de plus digne d'estime? Quand vous penserez que vous pouvez vous décider à cette entrevue avec moi, souvenez-vous alors que je serai prêt à vous être agréable. Je crois que vous n'y trouverez rien de terrible et que vous en sortirez rassuré pour toujours. Écrivez-moi quelques jours d'avance, monsieur, et je prendrai une heure de liberté pour vous la donner.

Puis il terminait sa lettre, dont je copie l'écriture large, noble, franche, semblable à celle de Châteaubriand, a-t-on dit, — par des conseils sur l'art d'écrire — et surtout d'écrire en vers, car, avant d'être l'auteur de *Cinq-Mars*, il était l'auteur de *Dolorida*.

Prenez le temps de penser, dit-il, et de choisir dans vos réflexions celles qui vous sembleront les plus justes, les plus vraies, les plus dignes de revêtir la forme de la poésie. Que cette forme soit *vôtre*, qu'elle ne se ressente d'aucune imitation, mais représente comme un miroir ardent les émotions de votre âme. Écoutez-la en silence, et ensuite écrivez et parlez.

ALFRED DE VIGNY.

Vendredi, 31 août 1860.

Je devais entrevoir plusieurs fois M. Alfred de Vigny. Ceux qui l'ont approché savent mieux et diront sa cordialité, que rendaient plus précieuse son regard fier et son geste un peu roide. Ce profil sévère et pur, cet œil songeur, ces lèvres spirituelles ont inspiré un chef-d'œuvre

au pinceau de Gigoux. Les longs cheveux argentés qui encadraient ce pâle visage lui donnaient une majesté de plus. M. Alfred de Vigny était bien placé dans son salon lorsque, plongé dans un fauteuil, il causait et défendait, avec une éloquence piquante, la cause des faibles, celle de Gilbert comme celle de Chénier.

Le poète est un peu semblable au chêne, disait-il... Victor Hugo a fait de beaux vers là-dessus. Le vent s'acharne après lui pour le déraciner.

Et, me dit-on, hochant la tête, il répétait les premiers vers des *Odes et Ballades :*

Le vent chasse loin des campagnes
Le gland tombé des rameaux verts;
Chêne, il le bat sur les montagnes,
Esquif, il le bat sur les mers.

« Savez-vous, disait-il, que cela est bien beau et trop vrai? » Puis il ajoutait : « Il n'en faut pas moins espérer et combattre. J'ai reçu, un jour, une ode magnifique d'un poète inconnu. J'y ai répondu par un poëme qu'on trouvera dans mon prochain volume de vers. En voulez-vous connaître l'idée? » — Puis, doucement, d'une voix grave, il récitait ces strophes, qui figureront sans doute dans ses *Poëmes philosophiques*, la première des *Œuvres posthumes* que publiera Michel Lévy (1) :

Le vrai Dieu, le Dieu fort, est le Dieu des idées!
Sur nos fronts, où le germe est jeté par le sort,
Répandons le savoir en fécondes ondées;
Puis, recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,
Tout empreint des parfums des saintes solitudes,
Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :
— Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

En pénétrant, l'autre jour, dans cette demeure de la rue

(1) Tout cela est publié.

des Écuries-d'Artois, j'ai trouvé les meubles à leur place, et les statues, et les portraits.

Ici, le pastel de Lebrun représentant un des aïeux de l'illustre écrivain, M. de Vigny, *colonel général des Lombardiens;* là, le portrait de Bougainville, grand-oncle du poète, qui tenait justement de l'amiral la propriété de deux îles en Océanie, — îles peuplées d'anthropophages, il est vrai, et qu'il eût été dangereux d'habiter. Plus loin, le portrait de Regnard, et une statuette d'*Éloa*, la sœur des anges; cette séraphique création de M. de Vigny avait été traduite, a-t-on dit, par un pauvre sculpteur, mort de misère en Italie. Les livres aussi, ses chers livres, étaient là; mais à la place du poète vivant, il n'y avait plus qu'une bière qu'entouraient de rares amis.

Ceux qui ont conduit le corps du poète jusqu'à sa tombe n'étaient pas nombreux. Deux académiciens seulement (il y en avait trois derrière le cercueil d'Alfred de Musset!), un peloton de soldats entourant une poignée d'hommes de lettres.

C'était tout — et c'était assez, puisque ceux-là que le mort avait aimés ne manquaient pas au funèbre rendez-vous.

(1865.)

M. VEUILLOT [1]

Comme tout le monde, je viens de lire les *Odeurs de Paris*. De la rage et du courage, le souverain dégoût et le mépris hautain, il y a de tout dans ce livre, qui m'a profondément séduit, remué, réjoui, quoiqu'il s'attaque plus d'une fois à ceux que j'aime le mieux et que j'admire le plus. Je parle là des hommes. Quant aux idées, s'il en est que je suis loin de partager, j'en vois un grand nombre auxquelles il me faut applaudir. Mais, en vérité, M. Veuillot a jeté là de ces cris que les adversaires de ses croyances ne désavoueraient pas. J'aime ces colères et ces violences. D'où qu'elle vienne, la passion me plaît, en un temps où la passion agonise, étouffée, écrasée, étranglée par je ne sais quel pseudonyme du *cant*. D'ailleurs, la plupart des choses qui irritent M. Veuillot nous irritent aussi. Nous avons raillé les mêmes mœurs, nous sifflerions les mêmes pièces.

Quand il s'agit d'attaquer tel vice, de cautériser telle verrue, de peindre telles espèces, rôdeurs de coulisses ou

(1) C'est encore là un de ces articles que j'accentuerais, que j'armerais en guerre aujourd'hui. Je me suis laissé prendre à tout ce qu'il y a d'art et d'éloquence dans M. Veuillot sans songer qu'il faut agir politiquement avec ses adversaires. Mais, après tout, ne vaut-il pas mieux saluer, avant le combat, celui dont on peut admirer l'adresse et détester les idées et l'escrime, et surtout celui dont on ne redoute point le fer? (1868).

de guillotines, il nous emprunte une page, un mot qu'il cite comme des *témoignages*.

Nous avons le même odorat, si nous n'avons point le même idéal, et les émanations du ruisseau, les senteurs de la boue, les âcres parfums des détritus parisiens nous donnent les mêmes nausées. Nous ressemblons à des gens qui, placés en face l'un de l'autre, mais séparés par une rivière, pousseraient la même exclamation. Je ne dirai pas le nom de la rivière, mais j'ai bien peur qu'elle ne soit infranchissable. Pour ma part, je déclare que je tiens à cette rive, la mienne. D'ailleurs, je ne saurais pas nager.

A propos de ce livre, et de ce qu'on dit de ce livre, je voudrais faire une ou deux observations. Tout d'abord, on finirait, dirai-je, par trouver que l'on reproche trop souvent à M. Veuillot son peu de charité chrétienne, s'il ne jetait si fréquemment au visage des gens leurs libres façons d'agir et de penser. Que vous importe que l'auteur du livre qui vous passionne aille ou n'aille pas à la messe? En vérité, les braves gens qui s'enrouent à crier au sacristain derrière les chausses de M. Veuillot, me semblent tout aussi peu libéraux que M. Veuillot lui-même, lorsqu'il vous décerne ces épithètes (effroyables, paraît-il) — de philosophe ou de chroniqueur.

Est-on vraiment si noir que cela lorsqu'on préfère Diderot à l'illustre Nonotte, ou lorsqu'on écrit des chroniques? En ce cas, je me hâte de déclarer que j'entre aussi dans les églises, — par exemple, lorsqu'il s'agit d'y contempler quelque tableau célèbre ou d'y accompagner le cercueil d'un ami mort.

Autre reproche, et celui-ci tout à fait injuste. On a dit à M. Veuillot : Vous attaquez les gens, et quand ils vont droit à vous, deux épées sous le bras, dans une enveloppe verte, vous leur répondez : « On ne se bat point à côté d'un autel! » On lui a rappelé que son cabinet de travail n'était point une sacristie, et que l'habitude est prise ici, lors-

qu'on nargue les gens, de leur sacrifier, un matin, quelques heures de son temps.

Mais M. Veuillot l'avait parbleu bien prise, cette habitude. Il s'est battu comme un autre, aussi bravement qu'un autre, plus souvent qu'un autre. D'ailleurs, son style ne sent rien moins que le tremblement. Mais on a oublié l'histoire.

C'était à Rouen, en 1832. M. Louis Veuillot avait dix-neuf ans. Le ministère l'avait envoyé là-bas rédiger l'*Écho de la Seine-Inférieure*. Il y écrivait de tout un peu, de la littérature et de la politique, la chronique de la préfecture et la chronique des théâtres. J'ai même lu, dans ce journal, de bien curieux articles, qui sont de lui, j'en jurerais. Un jour un acteur vient le provoquer. Le jeune homme va *sur le pré*. L'autre voulait lui *tirer du sang*. Y eut-il blessure? Je n'en sais rien. Je crois que M. Veuillot égratigna son adversaire.

Un autre jour, c'est un rédacteur du *Journal de Rouen* qui se déclare offensé. On se bat encore. Ci : *deux duels*.

M. Veuillot quitta Rouen bientôt et vint à Périgueux. Il dirigeait le *Périgord*. Comme toujours il plaisantait agréablement aux dépens de ses adversaires.

Le *Périgord* ne vivait pas alors, comme aujourd'hui, en paix — ou à peu près — avec son voisin l'*Écho de Vésone*. Les deux journaux se fusillaient. Entre autres amabilités, lorsque M. Veuillot citait ce titre, l'*Écho de Vésone*, il ne manquait jamais d'écrire :

« L'*Écho de Vésone* (passez-moi l'expression)... »

A la fin, l'*Echo de Vésone* se fâcha *tout rouge*. M. Eugène Brossard répliqua par quelque chose d'énergique aux acerbes plaisanteries de M. Veuillot et signala l'article de ses initiales :

« E. B. »

Le lendemain, le *Périgord* contenait la réponse de M. Veuillot.

— E. B.! disait le futur auteur des *Odeurs de Paris*, qui est ce E. B.? Le nom n'est pas complet. Il faudrait ajouter une autre lettre. — Je connais le nom véritable. C'est *E. B. T.*

Eugène Brossard envoya des témoins. On se battit au pistolet. On échangea une balle, deux balles. Puis on arrêta le combat.

M. Veuillot donc a fait ses preuves, — et cela sans avoir eu le triste avantage de tuer son adversaire.

Depuis Périgueux, M. Veuillot a passé par Rome — et d'*incrédule*, a-t-il dit, il est devenu chrétien. M. Veuillot nous a assuré que Rome possède un parfum. A peine M. Veuillot l'a-t-il eu respiré, — il y a trente ans de cela, — que M. Veuillot, enivré, s'est converti. Un voyage a tout fait. Il voit passer, place Saint-Pierre, la procession du *corpus Domini*. Il regarde. C'est la procession de Damas; les écailles lui tombent des yeux. Il était parti avec Montaigne dans sa poche, il revient avec l'*Imitation* à la main. Je n'ai pas éprouvé, je dois l'avouer, la même impression dans cette Rome immense et triste, pleine d'effroi, de noirs couvents qui ressemblent à nos casernes, où l'on peut si difficilement entrer et d'où l'on tremble de ne pouvoir sortir. Les senteurs de Rome m'ont, hélas! médiocrement charmé. Qu'en pensera M. Veuillot? M. About, qui n'a pas tout dit là-dessus, mais qui a dit ce que je dirais, avec plus de colère encore peut-être, s'est vu traité par lui de *singe*, — mieux que cela, de *petit journaliste*.

M. Louis Veuillot n'aime pas la petite presse, je pourrais dire la presse, car, petite ou grande, il fait profession de la détester. Il combat ce qu'il appelle *la bête d'encre*, comme d'autres ce qu'ils appellent l'*hydre de l'anarchie*. Je ne lui reprocherai donc pas d'avoir attaqué le petit journalisme et d'avoir épargné le grand; il n'a rien épargné, ni personne. Je lui reprocherais plutôt, lui qui sait ce qu'il faut de sacrifices et d'efforts, de résolution morale et même

d'énergie physique pour tenir l'arène, je lui reprocherais volontiers d'avoir voulu frapper la presse tout entière.

Pour le reste, y a-t-il vraiment un grand et un petit journalisme? De grands journalistes, s'il faut tout dire, je n'en vois guère. Des petits, j'en aperçois plus d'un, ici et là, dans tous les formats et dans tous les camps. Au milieu de ce carnaval moral et littéraire, où tout est confondu, broyé, où, pêle-mêle, tout roule en se heurtant, bien fin qui nous dirait les différences. Il y a des *journalistes qui ont du talent* et des *journalistes qui n'en ont pas*, il n'y a plus de *grands* ou de *petits journalistes*. Mesurer le talent d'un homme à la grandeur du papier qu'il noircit, c'est classer les livres par formats, c'est ranger les hommes par leur taille, c'est mettre le dictionnaire avant l'in-octavo, l'in-quarto bouffi d'erreurs avant l'in-trente-deux rempli de vérités, c'est donner le pas au tambour-major sur M. Thiers.

Mais supposons, — un moment encore, — qu'il y ait deux journalismes, comme quelqu'un voulait qu'il y eût deux morales. M. Louis Veuillot est-il un grand ou un petit journaliste? Si nous parlons de talent, le grand journalisme le réclame. Si nous parlons du *genre* des articles, de la *matière*, de la *façon*, du style, le petit journalisme lui met la main sur l'épaule en s'écriant : *Tu es des nôtres!* Journaliste agressif, cherchant le *mot* volontiers, aimant à plaisamment dire les choses, de plus *personnaliste* en diable — (ou en Dieu, comme on voudra) — M. Veuillot est un petit journaliste. Qu'il ne s'en fâche pas! Le premier des journalistes de la Révolution, Camille Desmoulins, fut un petit journaliste; Paul-Louis Courier fit des pamphlets comme il ferait présentement du petit journal, et, pour remonter un peu plus haut, ce *damné* de Voltaire nous a laissé le cours le plus complet de petit journalisme, cette merveilleuse *Correspondance* que M. Veuillot, j'en mettrais la main au feu de l'auto-da-fé, a dû lire et relire bien souvent.

J'avoue que le *petit journal* a beaucoup trop de *journalistes petits*, souvents ignorants, seulement occupés des niaiseries, ne comprenant rien à leur temps et ne s'inquiétant guère d'y entendre quelque chose, prenant volontiers un *mot* bon ou mauvais pour une idée, et se laissant aller, tant bien que mal, au courant de l'actualité, ce ruisseau! Mais il a ses intelligents comme ses vaillants. On y trouverait plus d'un *juste*. Balzac qui, pas plus que M. Veuillot, ne le caressait, qui l'appelait *un mauvais lieu de l'intelligence*, ne pouvait s'empêcher de déclarer que *là se trouvait tout le sel du journalisme, un esprit constamment original dépensé en feux d'artifices*... Parbleu, mieux vaudrait, de cette poudre, charger un canon, que remplir une fusée!... Mais on fait ce qu'on peut, et M. Veuillot le sait bien.

Et si bien le sait-il que, — sa plume de *vespérin* une fois brisée, — voulant pour un moment changer le livre en journal, faire de chaque feuillet un article, de chaque chapitre un numéro, du volume entier un *Univers* in-8°, il n'a garde d'emprunter au grand journalisme son fusil de munition, il prend au petit journalisme son épée, il laisse le salpêtre aux moineaux et court lestement à la baïonnette. Dans la guerre où l'encre est versée, comme dans les rencontres où le sang coule, l'alerte, cruelle, inévitable baïonnette sera toujours l'arme française!

Il est petit journaliste, M. Veuillot, de par son esprit, son amour du trait, de la plaisanterie, du rire qui soufflette, de l'ironie qui pénètre. Il est petit journaliste aussi de par sa nourriture intellectuelle qui, quoi qu'il en ait, est prise à l'étal de Rabelais et à la cuisine de *Monsieur Arouet*. Il est petit journaliste aussi de par son tempérament, à la fois éloquent et gouailleur, qui le condamne à la plaisanterie, l'entraîne invinciblement vers le gras et gai propos, et lui fera terminer toujours une apostrophe biblique par une *salade* gauloise.

Il est petit journaliste enfin et pour abonder dans son

sens, — (puisque, dit-il, les petits journalistes se moquent volontiers des choses sérieuses, donnent des crocs-en-jambe à la littérature et font des pieds de nez à la science), — il est petit journaliste de par l'horreur ignorante qu'il professe pour les découvertes modernes, pour les inventions nouvelles, pour ce merveilleux mouvement scientifique qui entraîne à présent l'humanité. On sent que là M. Veuillot perd pied. En vain veut-il nier, plaisanter, maudire. La sourde machine n'entend pas, la vapeur ne demande point de rétractation; si l'électricité lui répondait, elle daterait sa réponse de la Chine, mais elle n'a guère le temps et va.

Niez-la, monsieur Veuillot, cette littérature moderne, bizarre, étrange, heurtée, incomplète, romantique ou réaliste. C'est affaire de goût, ces choses ne se prouvent pas. Mais la science! Évidemment elle est bornée, mais qu'elle est vaste! évidemment elle peut se tromper, mais comme elle sait deviner et découvrir! La physiologie se contredit! Aujourd'hui dément Hier, et Demain dira à Aujourd'hui : « Tu t'es trompé! » Soit! Pourtant les choses avancent. La physique, la chimie progressent. Il ne faut pas essayer de remplacer le gaz par un cierge d'église... Mais cette imprimerie, que vous détestez, ne vous a-t-elle point permis de lui crier à elle-même : « Je te maudis! » et de vendre en deux jours six mille exemplaires de votre factum?

Pendant que vous écriviez, monsieur, songez-y, la science avait marché!...

Résumons-nous. Avec son immense talent d'écrivain, ses qualités éminentes de styliste, cette langue ferme, hardie, colorée et précise à la fois, si M. Veuillot possédait un corps de doctrine, ou s'il exposait de façon à pouvoir nous convaincre les motifs de sa foi, s'il avait une flexibilité ou une sincérité qui lui permit d'avouer ses erreurs ou ses partis-pris, — il serait vraiment, — et on pourrait l'appeler le *Proudhon du catholicisme*, — un *Proudhon converti*.

PROUDHON ET M. LOUIS VEUILLOT

Ce *Proudhon converti* qui terminait l'article précédent déplut singulièrement à M. Veuillot. En remerciant M. Jouvin d'un travail sur les *Odeurs de Paris*, le polémiste sacré répondit ce qui suit dans une lettre qui fut publiée alors :

. . . . . .

Encore que je ne craignisse point cela de vous, je ne saurais vous dire combien je vous sais gré de ne m'avoir point assis sur un tabouret dans le voisinage du piédestal de feu Proudhon. On le fait quelquefois même par courtoisie, et c'est le vrai moyen de m'insulter jusqu'au cœur. Il m'est horrible de me voir comparer à ce rustre impie et vaniteux.

Je ne souhaite et ne vois, Dieu merci, entre Proudhon et moi, d'autre rapport sinon que j'adore ce qu'il outrage, et que je voudrais mériter de mourir pour ce qu'il aspire à renverser. Son œuvre me paraît le plus grand des crimes et le dernier des délires. Quant à son talent, il ne consiste, à mon avis, qu'en une certaine furie de langue, claire dans les mots, fort obscure dans les idées, extrêmement bornée et beaucoup plus emportée que forte, un vulgaire outil d'ergoteur sans finesse et de déclamateur sans entrailles. Mes ambitions littéraires, si j'en pouvais nourrir, s'indigneraient de n'avoir à manier que cette pioche et ce tambour.

Un jeune écrivain, qui mûrira, je l'espère, imaginait l'autre jour un Proudhon converti. Si Proudhon s'était converti, il n'y aurait plus eu de Proudhon du tout. Le baptême aurait noyé son talent particulier comme il efface la tache originelle. Plus d'orgueil, plus de blaspbème, plus de coups de pioche enragés et fastueux à la base sacrée de la société humaine, que reste-t-il de Proudhon ? Un notaire limpide.

Jamais le rayon divin de l'art n'aurait touché ce front ; il ne pouvait être illuminé que d'en bas. J'affirmerais que Proudhon l'a compris, et ce fut peut-être la principale horreur de son intelligence contre les vérités de la foi.

Je souhaitais, il y a longtemps, de dire ceci en bon lieu. Assurément,

je consens d'être classé comme on voudra. La vraie place où j'aspire en comprend point de ces classements. Favorables ou contraires, ils me touchent peu. Mais me distribuer dans cette froide, stupide et hideuse région du blasphème, c'est contre nature, et je m'y refuse pour l'honneur de mon baptême et de ma raison.

LOUIS VEUILLOT.

Et à mon tour je répliquai :

L'attaque de M. Veuillot contre Proudhon, cet énorme coup de poing, cet artistique coup de massue, m'a donné l'idée de rechercher si Proudhon lui-même ne s'était point défendu par avance, n'avait pas, dans un de ses écrits, paré la botte ou frappé lui-même. Je viens de parcourir les volumes, de feuilleter les journaux, les *Confessions d'un révolutionnaire* et la *Justice dans la Révolution*, le *Peuple* et la *Voix du Peuple*. Je n'ai trouvé là que des polémiques impersonnelles où l'*Univers* est en jeu, non M. Veuillot, discussions et fusillades politiques dont je ne pourrais parler. Il semble que Proudhon dédaigne cet adversaire. Il en a tant d'autres ! C'est vers eux qu'il marche, et M. Veuillot, tout gros qu'il paraisse, est mis de côté.

Proudhon a d'ailleurs des courtoisies singulières. Lorsque l'archevêque de Paris, en 1850, inflige un blâme public à l'*Univers*, il n'abuse pas de la situation, ne fait pas ressortir l'imprévu du cas. Il enregistre le mandement et passe. Ou bien il annonce que M. Eugène Veuillot part pour Rome, va, au nom de son frère, protester devant le pape. Proudhon ne nomme M. Louis Veuillot, dans une note de ses *Essais de philosophie populaire*, qu'au moment où l'*Univers* est supprimé, et c'est pour s'affirmer en faveur du journaliste qui vient d'être frappé.

Voilà de beaux motifs à une si terrible sortie ! N'importe, je suis satisfait. J'avais atteint juste, l'autre jour, en appelant M. Louis Veuillot un Proudhon converti. Proudhon converti ! Là-dessus M. Veuillot s'emporte ; il se fâcherait tout rouge si ses opinions le lui permettaient, Je

vois bien maintenant que M. Veuillot regarde Proudhon comme un pleutre (Voltaire en est un autre) et s'estime placé à cent mille piques au-dessus de lui. M. Veuillot n'est pas dégoûté! Il y a entre lui et Proudhon toute la distance qui existe entre un grand écrivain et un grand esprit. Cela est facile à mesurer. M. Veuillot a le style, mais Proudhon a l'idée. M. Veuillot amuse, Proudhon enseigne. Celui-ci fait penser où celui-là fait rire. On sort d'un livre de Veuillot comme du spectacle d'une farce qui, je suppose, serait écrite par un maître. Cela sent les frères de l'abbaye de Thélème autant que les pères de l'Église. Le livre achevé, on se dit: *Cela est drôle!* Mais en fermant un livre de Proudhon, on se dit : *Cela est fort!* Ce sont au surplus des mâles l'un et l'autre. Ils ont *de la poigne* et de la voix, du fer dans le sang et des muscles aux membres.

Je les aurais voulu voir aux prises, l'implacable logique de Proudhon contre l'impétuosité robuste de Veuillot, la hallebarde du suisse contre la bêche du paysan! Ces deux lutteurs, farouches comme des belluaires, s'étreignant au torse et faisant craquer leurs os! Puisque M. Veuillot en ressentait l'appétit, que ne l'a-t-il fait — j'allais dire que n'a-t-il osé le faire — du temps que Proudhon vivait? Elle retarde, cette belle colère, — si belle qu'elle est admirable, malgré son injustice! Il fallait regarder sous le nez, non la statue du « rustre, » mais le rustre lui-même, et cela encore tandis que la forte main du Franc-Comtois, que la mort seule a désarmée, tenait la plume, — son outil de labourage, à ce semeur d'idées!

Il vous déplaît d'être rapproché de lui? La comparaison est une injure? Vous aurez beau faire, si les hasards des convictions ou des conversions vous séparent, c'est la fatalité du talent qui vous réunit!

Aussi bien, on me l'a reprochée, cette comparaison. Les amis de Proudhon ont crié au blasphème. Y a-t-il donc une religion proudhonnienne? En ce cas, tant pis. C'est la

philosophie, non la religion de Proudhon que je salue. M. Veuillot, lui, qui se soucie peu de nos classements, ambitionne une autre place, une place au ciel, cela est dit clairement dans sa lettre. Qu'il y aille! Nous autres, qui ne tenons pas les clefs de l'enfer, nous ne damnons personne.

Mais, quoi qu'il en ait, le *polémiste en chaussons* est de la race du *polémiste en sabots*. Ils sont du peuple l'un et l'autre, ils s'en vantent. Le fils du tonnelier, c'est Proudhon! le fils du marchand de vin, c'est Veuillot. L'un cercle la barrique, l'autre la débite. Si les liqueurs diffèrent, elles sortent du même tonneau.

Comment! mais M. Veuillot est même fils de tonnelier, absolument comme l'autre! Écoutez-le :

> Il y avait une fois, non pas un roi et une reine, mais un ouvrier tonnelier, qui ne possédait au monde que ses outils, et qui, les portant sur son dos, l'hiver à travers la boue, l'été sous l'ardeur du soleil, s'en allait à pied de ville en ville, et de campagne en campagne, fabriquant et réparant les tonneaux, brocs et cuviers... Il se nommait François; il était né dans la Bourgogne; il ne savait pas lire; il ne connaissait que son métier.
>
> (Préface de *Rome et Lorette*.)

« Je suis le premier de mon nom, dit-il plus loin, et du nom de ma mère, qui ait su lire, ou tout au moins qui ait su un peu d'ortographe. »

Il ajoute éloquemment que sa *vaillante mère* inspira à ses enfants *l'amour de la justice et le courage de la pauvreté*.

Proudhon s'écrie de son côté :

> Quiconque est pauvre est de ma famille. Mon père était garçon tonnelier, ma mère cuisinière; ils laissèrent à leurs cinq enfants, après avoir bien travaillé, leur pauvreté.

Autre rapprochement : ils étaient grands, qu'ils n'avaient rien lu, rien appris. M. Veuillot avoue qu'il ne connaissait

que *Lamothe-Langon* et *Paul de Kock*, Proudhon les *Quatre fils Aymon* et *l'Évangile*. Oui, Pierre-Joseph lisait *l'Evangile* à l'heure où Louis Veuillot feuilletait *Gustave le Mauvais sujet!* Tous les deux se sont rattrapés. Pour s'enrichir, la langue a décidément besoin de sortir du peuple. On le voit par ces deux hommes, partis d'en bas, de la ferme ou de l'atelier.

Ils sont donc tous deux fils de Jacques Bonhomme, mais les destinées sont multiples dans les familles. Au temps passé, où la féodalité tenait les petits à la gorge. M. Veuillot eût béni la main qui, de par le droit divin, l'eût étranglé, tandis que P.-J. Proudhon eût été de ces patauds qui cassèrent un beau jour leurs sabots sur la face de leurs seigneurs.

Et même aujourd'hui, — voyez l'antithèse, — Proudhon meurt parmi les petits, parmi les humbles, parmi les pauvres, il meurt sans un sou, après avoir vécu en ouvrier, mangeant des pommes de terre et des choux, qui gonflent, bourrent, emplissent l'estomac *sans le tenir*. M. Veuillot fréquente au Vatican, se frotte aux dorures des grands de l'Église, et respire le parfum de Rome par la portière entr'ouverte des voitures de cardinaux.

Ils n'ont pas eu le même idéal, c'est certain. Celui de M. Veuillot est le droit de Dieu, celui de Proudhon était le droit humain, la justice. J'avoue pourtant que je trouve, dans leur existence, deux traits qui les rapprochent encore. Proudhon apporte un jour à des financiers, dont le nom est célèbre, un tracé de chemin de fer, son œuvre. Il en a demandé la concession. Si l'on appuyait son projet, si l'on poussait la chose, tout irait bien. Cette concession, les financiers l'obtiennent pour eux-mêmes. Ils ont, il est vrai, la bonté d'inviter Proudhon à passer à leur caisse pour y recevoir une indemnité. « Quelle indemnité? dit-il. Je ne connais pas ces gens-là. Ils m'ont pris mon idée, qu'ils la gardent, mais qu'ils gardent surtout leur argent! »

C'est ainsi, d'un pareil mouvement, que M. Veuillot quittait un jour une place au ministère de l'intérieur, place importante, appointée, certaine, pour l'incertain métier de journaliste, mais si cher, mais si enivrant, mais si doux dans son amertume!

Cette amertume, M. Veuillot se plaît à répéter qu'il la ressent aujourd'hui cruellement. *J'étouffe*, dit-il dans sa lettre à M. Jouvin. Ces saisissants articles sur les odeurs, rôdeurs et maraudeurs de Paris, sont une série de cris. Eh bien, soit! Je constate, mais croyez-le bien, je ne m'attendris pas (1). Je viens de relire *l'Univers* ce matin même — et j'y ai vu que M. Veuillot sait aussi pousser les *Væ victis!* « *Ces personnages doivent souffrir*, dit-il quelque part, *mais ils l'ont bien mérité!* » Quand M. Libri passe en jugement — (septembre 1850) — il donne le procès *en feuilleton*, il profite de l'occasion pour affirmer que les *libres penseurs* sont des *voleurs à la tire* et des *bonjouriers*. — Les mots y sont. — Quand de pauvres diables qu'il traite de *faquins* partent pour l'exil après juin, il rit à grosses lèvres, et je crois voir s'illuminer la large et puissante tête de ce Mirabeau-bedeau :

O gloire de l'infortune, gloire du Dante, gloire des grands lutteurs, des grands révoltés, des grandes victimes! Honneur des grandes vertus, orgueil des grands forfaits, vous voilà par terre et contaminés, comme toute hauteur : le faquinisme n'est pas proscrit, hélas! mais la proscription est faquinisée.

Or, j'ai dit tout à l'heure que ce *notaire limpide*, ce *rustre vaniteux*, Proudhon, — qui n'était pas chrétien, — le jour où M. Veuillot avait été frappé, s'était senti frappé lui-même. Et l'homme libre, *illuminé d'en bas*, écrit l'auteur des *Odeurs de Paris*, — c'est-à-dire, ô M. Veuillot,

(1) Je m'attendris d'autant moins aujourd'hui que M. Veuillot n'est plus *à pied*, qu'il a son journal, et qu'il s'en sert — hélas! — pour attaquer toute liberté, pour célébrer et appeler toute réaction! (1868).

penché vers la terre dure, écoutant le chœur souterrain des mineurs et des travailleurs, — l'antéchrist, la *bête noire* de M. Veuillot et de M. Clairville, avait protesté. comme si celui-là qu'on atteignait n'était pas son irréconciliable ennemi.

Mais je veux finir cette causerie plus gaiement.

M. Veuillot, dans cette lettre déjà célèbre et d'un bout à l'autre remarquable, veut bien me donner en passant *un bon point* — que j'accepte — me dire qu'il espère que je mûrirai. Je l'espère aussi. Je fais du moins, écrivant beaucoup mais lisant davantage, tout ce qu'il faut pour mûrir. Et M. Veuillot, lui aussi, a été un fruit vert, croquant et croustillant sous la dent, une pomme sure que les filles d'Ève, je le gagerais, aimèrent à cueillir (nous parlons-là de sa littérature). En faisant ces recherches, j'ai mis la main sur deux ou trois nouvelles signées *Veuillot* et qui ont trente ans de date. Je tiens à vous le servir, ce vieux fruit vert, et je vous en vais découper une tranche. J'ai le choix. D'abord un chef-d'œuvre, *l'Anneau,* — une nouvelle qui servirait de pendant au fameux — au trop fameux — *Mouchoir bleu* de Béquet. Deux jeunes gens aiment la même femme. L'un d'eux, un garde du corps, a reçu d'elle une bague que l'autre veut avoir. Ils se trouvent face à face, armés, pendant les journées de juillet, celui-ci du côté du peuple, celui-là du côté du roi. Le garde du corps est tué dans le duel. L'autre se penche sur le cadavre, arrache l'anneau. Une main se pose sur son épaule : « Tu déshonores le peuple ! *A mort le voleur !* » On le fusille. C'est une page à conserver.

On pourra parcourir encore avec intérêt, dans le *Cabinet de lecture* (1833), un petit récit, *Eugénie,* mais on fera bien d'aller tout droit aux *Plaisirs, Réflexions et Pressentiments d'un mari au bal*, et à l'*Histoire de deux amants et d'un apothicaire*, qui divertiront sûrement leur monde.

Je résume cette dernière œuvre d'art.

« *Faites-bien attention à vos nerfs!* » c'est la première recommandation de M. Veuillot. Puis il commence : « *L'amant était autrichien, — peut-on être autrichien?* » — (C'est M. Veuillot qui parle; non-seulement on peut être Autrichien, mais — M. Veuillot en sait quelque chose — on peut le devenir.) *L'amante était italienne, l'apothicaire fut infâme. L'histoire s'est passée à Venise le* 1er *juin* 1817.

M. Veuillot nous montre d'abord une jeune Vénitienne, Ginevra, penchée à son balcon et contemplant les lagunes. « *Il faisait nuit, mais nuit vénitienne*, etc. » Arrive une gondole. Une voix s'élève. Je cite la romance :

Ma Ginevra, ma belle,
Étoile de mes nuits,
Astre pur et fidèle
Qui sur mes jours reluit,
C'est ma voix qui t'appelle!

Elle a reconnu la voix. Un officier autrichien sort de la gondole et grimpe au balcon. *C'est Ludwig de Sprennhartz-Horrenzollern.* Il presse Ginevra sur son cœur : *Ponchur, Tchinéfra!* Il l'appelle *mon anche*, et lui annonce que son gouvernement l'envoie de Venise en Hongrie. Ginevra pousse un cri du cœur : — *Oh! les damnés chiens!*

« *Les femmes italiennes*, dit M. Veuillot, *sont comme cela. Quand leurs passions parlent, elles ne cherchent point à leur donner un habit habillé. Au besoin, elles jureraient, car cela ne les rend pas moins jolies.* » S'en est-il aperçu?

Ginevra, au surplus, ne se contente pas de jurer. — « *Si tu ne reste pas*, dit-elle à son amant, *je te tue, et je me tue aussi, et je tuerai mon père!* » C'est bien simple. — « *Mais si je reste*, dit l'autre, *je suis déshonoré! — Alors il faut nous tuer ensemble! — Nous tuer? — Nous tuer!* L'officier (M. Veuillot nous l'assure) *se sentait tout l'amour que peut raisonnablement éprouver un Autrichien.* Il

prend le parti de mourir. Il descend chez le pharmacien Scarpi, lui demande du poison. — Prenez, dit Scarpi. Il lui tend une boîte de globules. Les amants font le partage. Ils avalent, ils vont mourir. Ah! bien oui, mourir! Souvenez-vous que M. Veuillot a lu Paul de Kock! « Un *sakrement!* un *teufel!* montent aux lèvres de Ludwig. Il devient vert. « *Il se tortillait comme une plume sur un brasier, et la pauvre petite, se contortionnant, suant à grosses gouttes, regardait son ange et le trouvait bien laid.* » A la fin, Ginevra et Ludwig tombèrent épuisés sur le carreau de la chambre... qui, nous dit complaisamment M. Veuillot, « *n'était pas humide de sang!!!* » Bast! On a lu Molière et la reine de Navarre!

« *Eh quoi! nous ne sommes pas morts?* » C'est le premier cri lorsqu'ils renaissent — « *Non, répondit Scarpi, vous êtes purgés!* » Le *barbare auteur de Ginevra* (sic), *qui déteste les Autrichiens*, permet alors à Ginevra d'épouser son Tudesque. Mais l'amour s'est envolé. Depuis qu'elle l'a aperçu humectant le parquet, tout est dit, elle ne l'aime plus.

« *Deux jours après, le capitaine partit pour la Hongrie, où il épousa une baronne.* »

Voilà, je crois, mieux qu'un fruit acide. C'est bel et bien du gros et gras rire, et M. Louis Veuillot, — qui est rabelaisien, — me pardonnera certainement d'en avoir ici fixé l'écho.

N'est-il pas vrai, mon frère?

(1866.)

M. JULES JANIN

Vous connaissez Jules Janin. Qui n'a pas lu ses feuilletons, ses séduisantes causeries dramatiques, qu'on pourrait appeler les fantaisies du lundi? Cela est charmant et chatoyant, brillant, sémillant. Le style est preste, la phrase court, saute, s'enlève élégamment et voltige. En ouvrant *les Gaietés champêtres*, M. Sainte-Beuve a dit un jour : « Un livre de Janin n'est pas un livre, c'est une nature. » Le mot est profond. Si jamais la fameuse définition de Buffon a été de mise, c'est à propos de M. Jules Janin. On peut le dire ici, en toute sûreté, le style, c'est l'homme même.

Il ne faut pas avoir vu souvent, pour se convaincre de cette vérité, l'auteur de *la Fin du monde*.

Il y a dans la figure de Jules Janin je ne sais quoi de rieur, de spirituel, de jovialement railleur; dans son regard, une vivacité pleine de bonne humeur et de pénétration narquoise. Il est plutôt petit que grand, gros et gras, portant haut la tête, avec une certaine expression de sensualité délicate et satisfaite.

Si j'avais à définir M. Jules Janin, je le ferais en deux mots : C'est un homme heureux et c'est aussi un heureux homme.

Il a su ordonner sa vie. Il a été sage.

Il y a quelques années, lorsqu'on sortait des jardins du Luxembourg par la grille de la rue de Vaugirard, on pouvait apercevoir, au cinquième étage de la maison qui fait

l'angle de la rue Molière, un magnifique ara qui voletait, attaché par une chaînette, au balcon de la fenêtre. A coup sûr, au moins, on l'entendait. Il remplissait tout le voisinage de ses notes discordantes. Cet oiseau bavard et criard, ce perroquet ennemi du silence, était célèbre. Il appartenait à M. Jules Janin.

Parfois le critique se montrait à la fenêtre. Il agaçait du doigt l'ara, qui redoublait de cris et de battements d'ailes. C'est ainsi que j'aperçus pour la première fois l'homme qui, depuis trente ans passés, tient royalement la main de justice au rez-de-chaussée du *Journal des Débats*. M. Jules Janin habite maintenant, à Passy, un élégant chalet, tout empli des choses de l'art et des merveilles du goût. Il s'est retiré là pour y vivre un peu loin du bruit et de la foule; et, content, entouré de tout ce qui lui est cher, il clôt sa petite porte sur laquelle s'entrelacent les deux lettres fatidiques formant son chiffre : J.-J., et ne l'ouvre qu'à ses amis, qui sont nombreux, il est vrai.

Le vendredi, cependant, notez ce point, Janin ne reçoit personne. Ce jour-là, Janin est heureux : il est voué tout entier au feuilleton du *Journal des Débats*. Le vendredi, un bien mauvais jour pour les mauvaises pièces. Tout lui sourit. Sa vie est calme et comme rayonnante. Il vit en philosophe, sans cependant ambitionner ce titre. Il faut le voir, chez lui, vêtu d'une modeste veste brune, coiffé d'une petite casquette, benoîtement assis dans son fauteuil, un livre à la main et causant au lieu de lire. Sa physionomie est souriante; sa bouche, pleine de finesse, laisse parfois échapper un large rire à la gauloise. Il fait volontiers montre de sa main, tout en parlant. Il en joue, pour ainsi dire, comme une jolie femme.

Sa main fine, blanche, petite, potelée, ravirait le chiromancien Desbarolles, qui l'a, je crois, au reste, étudiée, — et plus d'un sculpteur la prendrait pour modèle. Janin est fier de sa main. C'était justement une des coquetteries

de Napoléon Ier. Il est, en outre, de l'avis de Balzac : « Une goutte d'encre au doigt est indigne d'un homme de lettres. Il n'y a que les bureaucrates qui se salissent les mains en écrivant. »

Ceux qui ont lu les livres et les feuilletons de Janin ne le connaissent qu'à demi. Il faut le voir, il faut l'entendre. Il cause volontiers, et beaucoup, comme les gens qui savent causer. Il parle assez souvent de lui, mais plus souvent de ceux qu'il aime. Jules Janin a un grand mérite. Quoi qu'on en ait pu dire, il sait admirer. Lorsque les noms amis viennent sur le tapis, Horace, Diderot, Richardson ou Victor Hugo; par exemple, il s'anime, il s'échauffe, il parle, il entasse arguments, preuves, jugements, anecdotes, défend son homme, attaque ses rivaux, les pique, les harcèle, lance ses pointes acérées avec une rapidité et une vigueur éloquentes, vous éblouit, vous fascine, vous entraîne.

Quand il parle de son cher Horace, à coup sûr, il se délecte, il s'écoute, il cherche ses plus douces paroles, et voudrait coucher son idole sur un lit de roses. Horace est d'ailleurs non-seulement pour lui une admiration, mais un modèle. Il ne se contente pas de l'aimer, il suit sa trace; on dit qu'on prend, après quelque temps, les façons et les allures d'un ami. Jules Janin a longtemps vécu avec Horace. Il lui en est resté quelque chose.

— Horace, disait-il un jour, nonchalamment étendu dans son fauteuil mobile, sur le perron de son chalet aux devises latines, Horace était un fortuné mortel. Après avoir vécu de la vie de Rome, il s'était retiré de la ville pour finir doucement sa vie dans quelque modeste demeure pleine de bons livres, ces compagnons des heures clémentes, et là, seul, aux côtés d'une compagne aimée, il vivait heureux, satisfait, humant le soleil sur *le perron de son chalet*, durant les beaux jours, et s'enfermant avec ses livres aimés aux tristes jours de pluie.

Ainsi, disait-il, Jules Janin, et il souriait, regardant le soleil et aspirant à pleins poumons le vent frais qui venait à travers les arbres du jardin.

Puis il répétait, avec Horace :

Ici, je me cache! Ici, je me repose et vis doucement! Ici, je m'abrite et me dorlotte contre la maligne influence du mois de septembre. O retraite heureuse et saine où je me garde à mes amis!

Toute sa philosophie est encore celle de son maître. « Pour être heureux, il ne s'agit, comme l'a dit un sage appelé Mimnerme, que d'aimer et d'être jovial. »

Jules Janin est un de ces amateurs délicats qui aiment les livres. Oh! les beaux livres! Rien n'est beau comme un beau livre, — un livre vieux et rare. Concevez-vous ce plaisir de raffiné, lire Montaigne dans une édition contemporaine de Montaigne? Jules Janin possède de vrais trésors. C'est un de nos riches bibliophiles. Et que de livres curieux! Entre autres, cette édition de Victor Hugo, illustrée par Victor Hugo lui-même. Jules Janin l'a achetée, je crois, lors de la vente du mobilier de la place Royale. Certains de ces dessins, faits à la plume, avec une fougue qui rappelle la manière de Gustave Doré, sont des chefs-d'œuvre. Jules Janin y tient comme un avare lapidaire tiendrait au Régent, s'il possédait ce diamant illustre.

Je n'ai jamais pu me trouver en face de Jules Janin sans me souvenir aussitôt du charmant portrait qu'en a tracé, de souvenir, un de ses camarades de collége, M. Edgar Quinet :

Jules Janin était plus jeune que nous de deux ou trois ans. Ah! le bon compagnon! La jolie tête enfantine, espiègle, épanouie! Les beaux cheveux noirs bouclés! Et quels francs rires de lutin dans nos corridors sombres! Les murs doivent s'en souvenir.

Quelle joyeuse, gracieuse ignorance de soi-même! Il jouait alors aux billes; il jouait surtout de la harpe, et bien mieux que le roi David

Aussi faisions-nous de saints concerts dans l'église à l'élévation et au salut, Janin jouant de l'instrument du prophète, moi, du violon, son maître, M. Bélard, de la basse, un autre de l'alto. Notre maître de philosophie chantait des *alleluia* d'une voix claire et vibrante. Ces concerts de séraphins nous donnaient, le jour où ils avaient lieu, de grands priviléges, tels que celui de manger à une table d'honneur, en compagnie de MM. les chantres.

Janin, aujourd'hui, ne joue plus, que je sache, de la harpe. Il a délaissé la musique. Son passe-temps, ce sont les animaux. Il a toujours aimé les chiens. *Azor*, que lui avait donné, jadis, le libraire Ladvocat, a été célébré par lui dans un article du livre des *Cent et Un* : *le Marchand de chiens*.

Le marché aux chiens n'avait pas, autrefois, de visiteur plus assidu. Jules Janin aime les chiens comme Théophile Gautier aime les chats, et il se vante d'avoir possédé le dernier des carlins.

L'épagneul qu'il a maintenant est un de ses élèves. C'est un serviteur docile, à l'œil doux et bon. Il obéit au moindre signe de son maître. Ordinairement, il est couché sur le perron du chalet; dès que se fait entendre la sonnette de la porte, il y court. Est-ce un étranger? Il le reçoit poliment, avec affabilité. Tel maître, tel valet. Est-ce un ami ? Il jappe et saute tout joyeux. Si c'est le facteur, le chien prend un air important, lève la tête et attend qu'on lui remette les lettres ou les journaux. Puis, aussitôt, il va vers son maître, lui remet gravement ces papiers et se recouche sans mot dire. Pourquoi faut-il que j'aie oublié le nom de ce bon serviteur, de ce compagnon dévoué, de cet ami?

Jules Janin a bien encore, pour remplacer l'ara qu'il a perdu, une pie qui va, vient, se perche, ici et là, sur votre chapeau ou votre épaule, ou vous pique irrévérencieusement les talons. Mais je n'en parlerai pas. Je hais les pies, depuis que j'ai lu la très-véridique histoire de la pauvre servante de Palaiseau.

A M. Jules Janin.

« Mon cher maître,

« Je viens d'avoir deux agréables surprises : on m'envoie à la fois, et par le même courrier, un petit journal que vient de publier la jeunesse du quartier latin, *Démocrite*, huit pages de bel et bon esprit, et l'*Almanach du théâtre et de la littérature*, que vous faites paraître tous les ans à la librairie Pagnerre. J'ai lu la brochure et j'ai lu le journal, et j'y ai trouvé justement, sans chercher beaucoup, le sujet du premier article que je dois envoyer au *Globe*, où j'ai l'honneur d'être votre voisin. Permettez-moi de vous l'adresser sous forme de lettre, car aussi bien je suis pris à partie de la plus aimable façon du monde, dans cet élégant almanach, et je tiens à répondre un mot.

« Un mot de journaliste, cela est bien aussi long, prenez garde, qu'un quart d'heure de perruquier.

« Mais, je vous avoue que j'ai sur le cœur le reproche que vous me faites, que vous nous faites un peu à nous tous, qui n'avons pas trente ans, mais que la vie a rendus quinquagénaires. « Pourquoi ne riez-vous pas, pourquoi préférez-vous à la gaieté légère d'un Catulle les grognements du vieux Caton ? » Pourquoi sommes-nous des censeurs, quand nous pourrions être des joueurs de flûte ? Pourquoi ce pli creusé entre nos deux sourcils ? Pourquoi ces jeunes colères et ces courroux, et ces dégoûts que vous trouvez prématurés ? Pourquoi notre poète, puisqu'il nous en faut un, s'appelle-t-il Juvénal et non Ovide ? Pourquoi *l'Art d'aimer* est-il remplacé, sous notre chevet, par le mâle traité de la Boétie ? Vous voulez le savoir, mon maître, et je vais vous le dire.

« Ce journal nouveau, *Démocrite*, vous le dirait d'ail-

leurs aussi bien que moi. Journal de la rive gauche, ardent, bouillant, comme ses aînés! Journal qui croit naïvement et courageusement qu'il va transformer le monde et le purifier! Journal de combat et de foi, mis en vente comme on lancerait un défi! Journal où l'on bafoue les hochets et ceux qui les portent, où l'on combat tous les mensonges et ceux qui en vivent, où l'on salue toutes les vérités et ceux qui les défendent. Journal qui sombrera d'ailleurs, comme les autres; acceptant l'héritage de celui qui l'a précédé pour le léguer à celui qui le suivra; mais journal utile, comme tous ceux qui ont paru, brillé et disparu aux vitrines des libraires du quartier latin.

« Ceux-ci, ces nouveaux venus, s'écrient aussi comme vous, comme d'autres : *Jeunesse ne meurt pas!* Mais ils entendent la jeunesse comme nous l'entendons, et leur muse est sévère et sombre. Muse en deuil par les temps lugubres! Pipeaux brisés, chansons oubliées, refrains de la vingtième année désappris depuis longtemps! Nous sommes tristes, que voulez-vous? Et, en vérité, il faudrait être curieusement organisé pour demeurer gai quand le moment est sinistre, quand les aiguilles des fusils grincent en glissant dans leurs rainures, lorsque toutes les misères crient, lorsque toutes les plaies saignent. Je ne vois que les « petits crevés » qui rient encore. Notre rire, à nous, s'appelle depuis longtemps l'ironie.

« Et ne la remplaçons pas, cette ironie, qui est une arme, par le désespoir, qui est une abdication.

« Hélas! le caractère qui domine aujourd'hui dans la jeunesse pensante est celui d'un homme las et dégoûté, souffrant non pas de cette douleur vague que les romantiques nommaient le *mal du siècle*, mais d'un mal plus sérieux et plus facile à désigner, qui est le mépris. Jamais peut-être la vie, ce qu'on appelle le sort, n'aura secoué plus durement des êtres pour faire tomber comme d'un arbre toutes leurs illusions, toutes leurs espérances. Cette

époque morale ressemble aux temps de neige boueuse et de dégel, où l'on éprouve je ne sais quelle crainte de mettre les pieds dehors, et où l'on regarde avec une pitié amère les gens qui se crottent dans la rue. S'il y avait un orage à affronter, le torrent et le tonnerre, les grands éclats et les dangers de la foudre, on se lancerait avec une joyeuse audace au devant de cette tempête; mais, piétiner lentement dans un noir amalgame de neige souillée, de blancheur déchue, de fange pétrie, la tâche semble au-dessus des forces de quelques-uns qui, sans abdiquer, se résignent, et sans désespérer se courbent.

« D'autres, en revanche, luttent encore. Et les débutants du *Démocrite* sont de ceux-là. Qui écrira l'histoire de ces journaux d'outre-Seine, en ces dernières vingt années? De 1848 à 1868, que d'essais, de tentatives, d'avortements, mais que d'idées et de vaillances! C'était *l'Avant-garde* en 1848, *l'Avant-Garde, journal des Écoles*, et j'ai là le premier numéro daté du mois de janvier 1848. Vingt ans!

« H. Bosselet dirigeait cette *Avant-Garde*. Il a vieilli sans changer; nous l'avons retrouvé candidat à la députation, quelque part, en ces derniers temps.

« *La Lanterne* vint ensuite, avec Antonio Watripon pour rédacteur en chef, un journal intermittent qui organisait des banquets d'écoliers, où les commissaires, en brassards rouges, s'appelaient Wilfrid de Fonvielle, Melvil-Bloncourt, etc. Raspail s'y faisait représenter, Louis Blanc y envoyait son toast, Proudhon venait y prononcer le sien, André Lemoyne y disait des vers. *La Lanterne*, je crois, eut quatre numéros. J'en souhaite davantage aux petits livres rouges de H. Rochefort.

« Dix ans après, *la Voix des Écoles* faisait fureur sur la rive gauche. Jean du Boys apportait ses premières *nouvelles* au journal nouveau; Alcide Dusolier ses premiers articles; Tandou, ce pauvre désespéré, qui s'est pendu, — à la suite de quelles tortures! — signait alors des poé-

sies charmantes et tristes de ce pseudonyme de *Belligéra*, qui était — on devine là un roman — l'anagramme de *Gabrielle*.

« *La Jeune France, la Jeunesse, le Mouvement, les Écoles de France;* quelle succession de journaux! Ce fut dans *les Écoles de France* que s'ouvrit, vers 1864, une souscription pour élever un monument à Rousseau et à Voltaire. On venait alors d'apprendre, de façon certaine et de bonne source, que les cléricaux de la Restauration avaient jeté les restes de ces deux grands ennemis, réconciliés dans la gloire et dans les gémonies, à l'égout... Ils auront des statues et point de tombeaux!

« Vous savez l'histoire de *la Rive gauche*. Ceux-là non plus n'étaient point gais; ceux-là, comme les rédacteurs du journal qui prenait pour titre en 1866 ce cri : *En avant!* comme les rédacteurs de *l'Étudiant*, comme les fondateurs du *Démocrite*, qui succède à *l'Étudiant*, fronçaient le sourcil et grognaient, semblables à Caton l'intraitable. Il faut leur pardonner. D'autres à côté riaient, d'autres chantaient les amours et les roses; d'autres, sur papier teinté, faisaient paraître une *Gazette*, un journal de menus propos, *l'Escholier*, qui disait, avec Rabelais :

> Mieulx est de ris que de larmes escrire,
> Pour ce que rire est le propre de l'homme.

« Et ils riaient! Ils disaient gaiement :

> Nous avons des années pour acquérir la science, pour arracher à la politique et à la philosophie leurs noirs secrets; mais nous n'avons qu'une minute pour nous étendre sous les arbres verts et écouter ce que disent les oiseaux et les vents, et froisser la robe blanche de Mimi Pinson!

« Ils avaient rencontré Mimi Pinson, paraît-il. C'est peut-être parce que les autres ne l'avaient point trouvée qu'ils étaient tristes. Mimi Pinson, un mastodonte, le plus

gracieux des animaux antédiluviens, ils l'avaient déniché ! Mais où cela ? A la Closerie ou à Bullier.

« Permettez-moi de préférer à la gaieté de ces insouciants la tristesse des autres. Sans doute, aux heures légères, — et vous les avez connues jadis, — quand le temps est beau, le ciel clair, le vent doux, vivifiant et chaud, la feuille verte, il fait bon oublier et courir, se rouler dans l'herbe, dévaliser les buissons et voler aux bois leurs violettes. Mais notre génération dirait volontiers comme ce pauvre Swift, un jour que son amertume débordait :

« — Or ça, avez-vous eu un seul beau jour dans votre vie ?

« Tout homme gai, aujourd'hui, ne pense pas ou ne pense guère.

« Nous sommes nés le front serré, comme ces enfants dont les ignorants ou les méchants compriment le crâne, et nous avons pour longtemps mal aux tempes. Laissez-nous crier, ne demandez pas de rires à ceux qui n'ont que des plaintes. Et d'ailleurs, ne vous plaignez-vous pas aussi, malgré votre jeunesse qui survit, et votre gaieté que rien n'éteint, ni la massue de l'âge, ni les déchirements de la vie; n'avez-vous pas (que si fait bien, vous en avez, mon cher maître !) de ces indignations d'honnête homme, de ces accès de bile, de ces jets de colère qui font dire aux réjouis et aux satisfaits :

« Il y a donc encore des mécontents ?

« Les heureuses gens que ces gens ! Et c'est pour eux sans doute qu'on a fait ce vers :

Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre.

« Mais la Pologne ne boit pas, — et, ce qui est pis, — elle ne mange pas tous les jours. Et voilà pourquoi notre rire est muet.

« Agréez, etc. »

(1868.)

M. MICHELET

J'aime à admirer.

Je ne sais pas de sentiment plus noble et qui vous rende plus fier de vous-même, que celui qu'on éprouve lorsqu'on se sent ému par la rencontre d'un grand homme ou la lecture d'un beau livre. Hélas! c'est là un sentiment qui se perd!

M. Michelet est une de mes grandes admirations. Cette merveilleuse nature, brûlante, d'une force prodigieuse sous son frêle aspect, m'étonne. Il y a du voyant et de l'illuminé dans cet homme d'un esprit si juste et si fin. Par ses deux côtés, l'observation et, dirai-je, la divination, il attire et confond. Petit, maigre et vif, le visage ridé, d'une intensité de vie singulière, il braque ses yeux de flamme sur les choses comme s'il regardait au delà du temps. Cette physionomie inquiète, ce front sinueux, ce nez aux narines mobiles, larges, ardentes, aspirant le vent, ces longs cheveux drus, blancs aujourd'hui et qui de bonne heure grisonnèrent, ne s'oublient pas. Avant de le connaître, on le reconnaît.

J'ai lu cette histoire qu'un enfant, apercevant, à la vitrine d'un libraire, à Londres, la photographie de Carlyle, autre visage troublé, s'écria d'instinct :

— Oh! ce doit être un géant!

Le front de M. Michelet, coupé en deux par les longues mèches de cette chevelure puissante, cette tête contractée sont d'un géant aussi. La taille de l'homme est cependant

au-dessous de la moyenne. Mais l'expression grandit, exhausse. Dans *Cléopâtre*, la petite mademoiselle Dumesnil, jouant avec fièvre, paraissait plus grande que mademoiselle Clairon, qu'elle écrasait. Ingres, haut comme M. Michelet, avec son air dur, lourdaud, court et ramassé sur lui même, semblait petit. Telle crispation de la figure élargit, empâte; telle illumination du regard élève et transfigure.

J'aime ce visage, cet admirable froncement de la bouche chez Michelet, ces rides qui se creusent, descendent le long du menton en partant des commissures des lèvres, sans donner à la bouche pourtant cette expression amèrement songeuse que la lèvre inférieure, pendante, prend chez Littré et dans tel buste des Uffizzi qu'on dit être celui de Machiavel.

Michelet, avant M. Taine, a affirmé, en renchérissant sur Montesquieu, l'influence du climat, de la race, du sol, des fatalités du sang qui bat dans les veines de l'homme et de l'air qu'il respire. Il demande à l'aïeul ignoré le secret du génie de l'homme en lumière. Né de Picards et d'Ardennais, il a, — pour appliquer sa méthode, qui est bonne, — l'ardeur, l'alacrité, le coup de feu de cette *colérique Picardie* (le mot est de lui), et aussi la robuste vaillance, la ferme et forte volonté des solides gars de l'Ardenne. Fils de paysans, il a dit un jour avec orgueil : Je suis un *barbare!* Il a laissé les élégances correctes à d'autres, les grâces caressantes aux écrivains « enfants gâtés du monde. » Il a voulu demeurer peuple par l'âpreté du labeur, par la foi, par la force, par toutes les vertus d'en bas, apprises autrefois aux jours d'enfance, quand, devant sa casse d'imprimeur, ouvrier, il gagnait son pain et peut-être aussi celui de sa famille, de son père l'imprimeur, qu'un décret de l'empereur, majesté dure à la presse, avait ruiné.

Il y a aussi en lui du Parisien, j'entends du Parisien de la race de Molière ou de Béranger, Parisien de la rue, de

la promenade, de la guinguette, non du carrefour. Parisien de la grande race, ligueuse et frondeuse « J'ai crû, dit-il, comme une herbe entre deux pavés; mais cette herbe a gardé sa sève autant que celle des Alpes. » Lui seul était capable d'écrire cette *Histoire de la Révolution* qu'il va réimprimer; livre bouillant, hymne plutôt que récit, coup de clairon, chant de guerre et de gloire, dithyrambe fier en faveur des méconnus, des humbles, des petits, de monseigneur Tout le Monde, *Herr Omnes*, comme disait Luther. Il a tâté le pouls du peuple avant de lui parler. Il a vécu à ses côtés, dans son faubourg. Professeur, donnant des leçons, des répétitions, il revenait, sa journée finie, à son logis du faubourg Saint-Antoine, et là, cultivant « la fleur intérieure de l'âme, » il lisait, quoi ? Virgile et Théocrite, à deux pas des *pôvres gueux* qui passaient chantonnant gaiement un refrain d'Émile Debraux.

Et chez lui, cet amour de M. Tout le Monde, devant qui s'inclinait Voltaire, n'est point factice et de pure culture. Il est né avec lui.

— Je ne crois, me disait-il un jour, qu'à la justice souveraine des foules. Si je cause, je puis m'arrêter; si je parle, jamais. J'ai été intimidé parfois devant quatre personnes, jamais devant quatre mille.

C'est cette électricité de tous qui a jailli de ses livres : livres de bonne foi, ceux-là, et de passion, que Michelet nourrit intérieurement, qu'il raconte avant de les tracer, jugeant de l'effet que fera la page écrite par l'effet que produit la page parlée. Avec quel superbe égoïsme d'artiste il se consacre exclusivement à son travail, laissant de côté tout ce qui se dit, tout ce qui s'écrit d'étranger, pour ne plus voir que son œuvre même ! Songe-t-il à l'*oiseau*, l'histoire est oubliée; à Louis XVI, l'insecte devient invisible. Il laisse de côté, pour les retrouver plus tard, à l'heure voulue, quand sa pensée se portera vers leur but, des livres importants qu'il examine dix

ans quelquefois après leur publication. C'est que sa science complète, son encyclopédique génie lui permet d'attendre ainsi : Son cerveau est tout nourri d'avance.

— Je lis les livres seulement à mesure qu'ils se trouvent *sur mon rail.*

De même, on ne le voit jamais au théâtre.

— Le drame dérangerait *mon drame intérieur.*

Ces travaux fougueux, embrasés, qu'on dirait tracés souvent, tant les nerfs y jouent un rôle important, dans le silence obsédant de la nuit, comme les romans d'un Balzac, sont écrits le matin dans le calme du réveil du jour, à la lampe l'hiver, l'été avec la caresse d'une clarté d'aurore. Point d'excitation. Cette passion se nourrit par sa vivacité même, cet enthousiasme vit de sa propre intensité, et cette flamme est de celles qui ne s'éteignent point. C'est en effet un des traits distinctifs de Michelet que cette ardeur n'excluant point le calme. Tout ce mouvement, qui pourrait sembler excessif, est sagement pondéré; ce courroux est, — comment dirai-je? — doublé de paix.

L'indigné de l'histoire devient bien vite l'amant enivré d'un soleil levant, d'une journée d'été, d'un joyeux murmure d'abeilles. On lui reproche cet amour, ce besoin d'épanchement, telles de ses pages qui sont des cantiques brûlants. Mais cela est sa vie. C'est cette inextinguible ardeur qui lui a permis de traverser, sans y rencontrer la désillusion sombre et le désespoir, ces longs siècles d'infamies, d'injustices et de douleurs, et de suivre, sans jeter sa lumière avant le terme, la route immense semée de cadavres, — et de cadavres de martyrs, — qu'on appelle l'histoire.

C'est cette humeur, cette ardeur, cette soif de printemps, qui l'a laissé jeune, gai, de cette gaieté doublée d'ironie dont je parlais tout à l'heure, et qui, s'il a au cœur la mélancolie du passé, lui laisse aux lèvres le sourire confiant dans l'avenir. « Allons, barbares, c'est-à-dire voya-

geurs en marche vers la Rome de l'avenir, allons lentement sans doute, chaque génération avançant un peu, faisant halte dans la mort; mais d'autres n'en continuent pas moins... » On le voit, il n'a rien d'un désespéré. Rien n'est brisé en lui, et sa foi est intacte, aujourd'hui comme hier et comme au premier jour.

— Je vais publier la *Montagne*, me disait-il encore de cette voix cuivrée, franche, vibrante, qui frappa le jésuitisme à la tête, ne pouvant (et pour cause) le frapper au cœur. Je vais publier la *Montagne*. Dans un temps où tout penche et s'affaisse, j'ai voulu remonter la pente et gagner les sommets.

C'est le vieux cri : En haut les cœurs! Qui n'a tenté d'escalader ces Pyrénées et d'aller boire là-haut, loin de notre boue rongeante, un peu de cette neige rafraîchissante fondue dans le creux de la main?

M. Michelet a fait, lui, l'ascension avec un compagnon qui est un guide. Ces publications d'histoire naturelle, ces études de l'oiseau, de l'insecte, ces chefs-d'œuvre cachent un mystère que les initiés eussent deviné si l'auteur ne l'avait dévoilé lui-même. Collaboration touchante, où l'une apporte son dévouement, son esprit, son cœur, tout ce charme qui nous a touché si profondément dans ses souvenirs d'enfance, et l'autre son génie. Pages précieuses où, sur la ligne encore fraîche qu'a tracée la main de la femme, le mari répand à profusion sa poudre d'or. — Livres uniques et éloquents où l'on ne voit qu'un nom sur la couverture et où, en les lisant, on sent avec émotion palpiter deux âmes!

(1868.)

M. SAINTE-BEUVE

Nous traversions dernièrement la Cour du Commerce, suprême asile des librairies studieuses et des humbles réduits de médecins et d'avocats futurs, débris du quartier Latin respecté par la pioche du démolisseur. A quelques pas de la vieille maison qui fut celle de Danton et de Camille Desmoulins, on nous montra un petit hôtel garni de médiocre apparence, et l'ami qui nous accompagnait, très-versé dans les petites chroniques littéraires du temps, nous dit :

— C'est là, c'est là même que M. Sainte-Beuve, en sa jeunesse, écrivit son roman *Volupté*.

— Là?

— Dans une modeste chambre, au troisième. Pour mieux s'isoler dans ce Paris où tous les bruits, tous les indiscrets et tous les désœuvrés frappent à votre porte, il quittait chaque matin, après le déjeuner, la demeure qu'il partageait avec sa mère, dans la rue Montparnasse ; il gagnait presque furtivement la Cour du Commerce, montait avec rapidité l'escalier de l'hôtel, et s'enfermait, le verrou mis, devant son papier et ses plumes. Le petit appartement était loué au nom de *M. Charles Delorme*, un parent sans doute de ce *Joseph Delorme* qui venait de publier des poésies si remarquées.

Ah! les belles heures de travail, les doux instants de production! Tout rayonnait et la passion débordait sur le cahier du romancier, cette passion ardente qui anime tout

le livre, comme un sang généreux et chaud parcourt le réseau des veines. Passion décevante d'ailleurs, amère et attristée, et que le solitaire jeune homme, en évoquant le souvenir de madame de Couaën, en peignant avec tant de force les désespoirs énervants d'Amaury, laissait échapper comme d'une blessure.

L'auteur de *Volupté*, comme on l'appela longtemps, fut en effet de ceux que cette terrible maladie, qui porta le nom de *mal du siècle*, atteignit, à son heure, profondément. On l'a oublié aujourd'hui, parce qu'en somme M. Sainte-Beuve ne mit aucune affectation à paraître blessé, et ne fut pas de ceux qui étalèrent leur plaie béante à tous les yeux; et puis le poëte meurtri de la jeunesse est devenu le lutteur ardent de l'âge mûr, et l'on hésiterait à reconnaître dans le commentateur et le biographe robuste du robuste Proudhon ce Joseph Delorme, dont M. Sainte-Beuve disait, comme Senancour parlant d'Obermann : « Il n'a pas eu de malheurs éclatants, mais, en entrant dans la vie, il s'est trouvé sur une longue trace de dégoûts et d'ennuis; il y est resté, il y a vécu, il y a vieilli avant l'âge... » « Il s'y est éteint, » ajoutait Senancour; mais, pour M. Sainte-Beuve, il faudrait dire : « Il y a trouvé comme une existence nouvelle, et une ardeur inépuisée qui devait donner un but à sa vie et faire ressembler sa critique à une plante sans cesse verdissante, — peut-être parce qu'elle a poussé ses racines dans une terre ainsi baignée d'une rosée de poésie et de larmes. »

On retrouvera l'impression de ces premières années de doute et de souffrances dans ces *Poésies* premières que M. Sainte-Beuve a plusieurs fois revues et qui n'ont point vieilli. Dès les strophes du début, le poëte affirme ce décevant amour de la mélancolie, qui s'empare invinciblement de certaines âmes au seuil du monde, hésitantes, incertaines, effrayées. Cruel état de l'âme! — On tremble, on recule, on est las avant le combat: pour tout dire, on

n'aime point la vie, on se nourrit de sa propre douleur : « Le désespoir lui-même, pour peu qu'il se prolonge, devient une sorte d'asile dans lequel on peut s'asseoir et se reposer. »

Printemps, que me veux-tu? Pourquoi ce doux sourire,
Ces fleurs dans tes cheveux et ces boutons naissants?
Pourquoi dans les bosquets cette voix qui soupire,
Et du soleil d'avril ces rayons caressants?

Printemps si beau, ta vue attriste ma jeunesse;
De biens évanouis tu parles à mon cœur;
Et d'un bonheur prochain ta riante promesse
M'apporte un long regret de mon premier bonheur.

Il y a là vraiment une souffrance intime et non une grimace de douleur. La maladie dont Joseph Delorme est atteint, — atteint au cœur, — n'a rien de commun avec la manie furieuse d'un Antony. S'il fallait comparer à quelqu'un l'auteur de ces poésies trempées de larmes, c'est jusqu'à saint Augustin, jusqu'à ce grand blessé, jusqu'à ce rêveur, jusqu'à cet insatiable et ce martyr (martyr de lui-même), que je n'hésiterais pas à remonter. Les deux cas de pathologie morale sont identiques. Et M. Sainte-Beuve lui-même n'a-t-il pas donné pour épigraphe à son livre ce beau mot des *Confessions : Et requiescebam in amaritudine ?*

M. Sainte-Beuve avait alors pour ami Lacordaire, qui se chargea d'écrire dans *Volupté* toute la description du séminaire, et d'exprimer les sensations et les sentiments, et jusqu'aux révoltes du novice. Le futur dominicain collaborant à un roman d'amour! L'histoire littéraire ne laissera pas échapper, je gage, ce piquant détail.

Nous avons un portrait de M. Sainte-Beuve, tel qu'il était à cette époque, peint en quelques touches magistrales par M. de Lamartine dans une note des *Harmonies*.

C'était en 1829. J'aimais alors beaucoup un jeune homme pâle, blond, frêle, sensible jusqu'à la maladie, poète jusqu'aux larmes, ayant une grande analogie avec Novalis en Allemagne, avec les poètes intimes qu'on nomme les *Lakistes* en Angleterre : il s'appelait M. Sainte-Beuve. Il vivait à Paris avec une mère âgée, sereine, absorbée en lui, dans une petite maison sur un jardin retiré, dans le quartier du Luxembourg. Il venait souvent chez moi, j'allais chez lui avec bonheur aussi.

A l'époque dont parle M. de Lamartine, en 1829, M. Sainte-Beuve, qui est né à Boulogne-sur-Mer (décembre 1803), avait vingt-six ans. Il était déjà presque célèbre. Son *Tableau de la poésie française au seizième siècle*, cette brillante et savante passe d'armes en faveur de Ronsard et de la Pléiade — du romantisme, par conséquent, et de l'école nouvelle, — l'avait mis l'année précédente tout à fait en lumière, et depuis 1825 ses articles du *Globe* lui donnaient une évidente autorité. Dans cet assaut livré à la tradition, M. Sainte-Beuve, critique, était comme l'historiographe vaillant qui rédige les comptes rendus de la bataille sous le feu de l'ennemi. Mais déjà il corrigeait les épreuves de ces *Poésies de Joseph Delorme* dont j'ai parlé et qui allaient faire de lui comme un Wordsworth romantique. Délicates, précieuses rêveries, où s'écoulent pour ainsi dire toutes les tristesses d'une âme aimante et repliée sur elle-même, où la vérité est chantée sans fausses pudeurs, où le réel est montré dans toute son intime et pénétrante poésie ; touchantes élégies qui émeuvent par une rare et poignante simplicité de ton, frappant d'autant plus fort qu'elles soupirent plus juste ; plaintes éloquentes qui représentent bien sous un jour à demi méconnu jusque-là tout un côté de la douleur.

Que le temps est loin de ces journées premières ! et quel cycle d'événements ! que d'œuvres commencées, achevées, que de projets menés à bonne fin, quel monument élevé par cette main qui tint le bistouri avant de tenir la plume ! Tant de choses et de si diverses ! Les *Consolations* et *Port-Royal*, ce livre que M. Sainte-Beuve vient de reconstruire,

— « Je puis mourir, disait-il dans sa dernière maladie, *Port-Royal* est achevé ; » — les *Pensées d'Août* et les *Portraits de femmes*, *Châteaubriand* et *Virgile*, les articles du *National*, sous Armand Carrel, et les *Causeries* du *Constitutionnel*, sous le docteur Véron. C'est que, dans cette époque tourmentée, mal assise, dans le flux bizarre de ces dernières années, M. Sainte-Beuve a souvent hésité, bien des fois rebroussé chemin, oublié parfois le lendemain les émotions de la veille. Mais il avait pour se guider un grand amour au cœur, amour profond et indéracinable, l'amour des lettres, l'âpre affection, le dévouement acharné, la passion de l'étude et la soif du vrai. Aussi bien s'est-il retrouvé toujours, et toujours entier, homme de lettres avant tout et philosophe; homme de lettres en 1848 et ne demandant rien à la République, homme de lettres en 1867 et ne sacrifiant pas à l'empire, pour un fauteuil au Sénat, la liberté de sa parole.

Il habite là-bas, toujours, où toujours il a vécu.

La maison est petite, les volets fermés, la porte close. C'est un retrait, on le sent bien. Un penseur doit demeurer là. Entrons. Tout est propre et net, simple d'ailleurs, un peu bourgeois. On monte. En bas, le salon ; en haut, le cabinet d'étude, des livres, un lit dans la bibliothèque même, un buste en plâtre du maître du logis, et, par la fenêtre au fond, les arbres du petit jardin, qui se penchent, qui frissonnent et qui babillent.

Il faut avoir vu M. Sainte-Beuve chez lui, souriant, accueillant, sans façon, sa calotte sur la tête, en petite robe de chambre brune, la chemise à jabot, proprct, coquet, pétillant ; ses lèvres, ses mains, toute sa physionomie soulignant finement ses paroles ; il parle, il s'échauffe, il raconte, il se souvient : tant de personnages, de dates, de souvenirs défilent au galop devant lui ! Un nom oublié lui remet le passé en mémoire, et, causant, il va trottant vers ceux qui ne sont plus, les évoquant, les ressuscitant, et de

la voix et du geste les faisant vraiment revivre. Tout ce visage mobile et fin, plein de vie, plein de mouvement, s'anime. Les yeux vifs vont et viennent, courent, brillent, questionnent, étudient; les sourcils accentuent; les lèvres, pleines de réticences, précisent en souriant ou en se fronçant; les doigts, froissés l'un contre l'autre, donnent le dernier trait. Nul ne saurait causer ainsi, sans roideur, avec ce feu, cette verve, ces éclairs.

M. Sainte-Beuve connaît l'art de mettre à l'aise ceux qui l'écoutent. Parfois il s'arrête, il demande, il feint d'ignorer; la contradiction lui plaît; il vous réfute d'un tour de main, ou avec précaution, à mots couverts, selon qu'il lui plaît, car il est le premier dans l'art si français, — si compromis, — de la conversation, comme dans celui de la lecture.

Aujourd'hui, M. Sainte-Beuve a soixante-quatre ans. Mais il y a des jeunesses éternelles. La voix, la vivacité, les allures sont d'un jeune homme. Il marche vivement, parfois court et s'emporte. Le visage même, gras et bien portant, le corps petit et rablé, sont juvéniles. L'embonpoint plein de santé n'est pas embarrassant. Preste et coquet, M. Sainte-Beuve va et vient, souriant lui-même de cette ardeur toujours nouvelle.

Dans cette maison de la rue Montparnasse, qui est la maison de sa mère, et qui rappelait à M. de Lamartine les « presbytères qu'il avait tant aimés dans son enfance, » M. Sainte-Beuve a vécu depuis plus de trente ans. Sa vie, toute d'études, de recherches, de labeur, vous la retrouverez, en détail, dans ses *Causeries*, revenant par fragments à sa mémoire, au gré des souvenirs, au courant des noms jetés sous sa plume. Il n'a rien caché de ses affections, rien des changements apportés à ses sentiments par le temps qui marchait, par la désillusion ou par l'âge. Il y a presque toujours, dans les écrits de M. Sainte-Beuve, deux points de vue, deux articles parfois sur le même

homme, bien différents l'un de l'autre, éloignés comme la brume du soir et le rayon du matin ; le premier souvent plein de rêve, et le second plein de regret. C'est que M. Sainte-Beuve, avec son goût de l'exactitude, son amour de la science, sa passion de la sincérité, — n'a jamais cru devoir, sur les hommes et sur les choses, s'en tenir à l'impression première, — et qu'il a voulu obéir à sa devise, *Truth*, et aller jusqu'au fond de la vérité.

A l'heure qu'il est, le remueur d'idées, cet inventeur de la critique physiologique, triomphante aujourd'hui, est là toujours pour défendre une tentative nouvelle; il sait lutter. Hier encore, il saluait la pléiade nouvelle des jeunes poëtes. On sentait qu'il s'enivrait du vin d'autrefois. Au fond, le poëte subsiste en lui. Sa conseillère en critique est proche parente de sa muse, de cette muse sensible, souffrante, attachée à la terre par tous les frissonnements et tous les maux, dont il disait :

— Si pour chasser..... la terreur délirante
Elle chante parfois, une toux déchirante
La prend dans sa chanson, pousse en sifflant un cri,
Et lance les graviers de son poumon meurtri.

Il y a en lui un poète et un chirurgien. Tandis que le chirurgien dissèque et regarde, courbé sur la matière, le poète se joue avec le scalpel, sourit et couronne de fleurs le *sujet* que son compagnon étudie. Cette salle de critique, — ce salon plutôt, — ressemble à un amphithéâtre qui, magiquement, s'emplirait de fleurs. Oui, le poète est toujours là, et c'est lui qui trouve ces finesses exquises, ces délicatesses inouïes, qui dicte ces pensées d'un charme pénétrant, si mélancoliques parfois; c'est lui qui lance à pleins rayons ces échappées de soleil à travers les rudes chemins de l'analyse.

M. Sainte-Beuve travaille beaucoup. Il aime les livres, les plumes, l'encre. C'est sa vie. Il lit et connaît tout, sait

tout, cause et s'informe de tout. Le bon mot de la veille se case à sa place dans son cerveau, à côté de la dernière discussion du Sénat. Ce qu'il amasse de notes, de souvenirs, retrouvés à temps dans sa mémoire ou dans ses tiroirs est prodigieux. M. de Girardin, seul, possède à égal degré ces ressources étonnantes et cet acquis énorme.

Ces notes que M. Sainte-Beuve amasse formeraient à coup sûr les plus curieux mémoires qu'on puisse imaginer sur la littérature de notre temps. Son journal, qu'il tient depuis longtemps, n'est pas un journal purement contemplatif et de penseur, de spectateur, comme celui d'Alfred de Vigny, par exemple, mais d'acteur, d'homme jeté dans la bataille, de juge et de peintre. On y retrouverait, en buste ou en pied, dessinées dans leur ensemble ou de profil, et d'un trait, toutes les figures non-seulement les plus importantes et les plus grandes, mais celles qui se détachent de la foule par une certaine originalité, ou qui s'y rattachent par quelque pensée. Il faudrait seulement avoir la clef de ces autres *caractères* pris sur le vif, et certes aussi saillants que les figures de La Bruyère. M. Sainte-Beuve, en effet, désigne par des pseudonymes, des pseudonymes aux racines grecques, ceux des personnages qu'il met en scène pour lui-même, et qui jouent devant lui, critique, une comédie que la postérité, sans aucun doute, voudra applaudir ou siffler.

C'est ainsi, je crois, que dans le mystérieux *cahier brun* que M. Sainte-Beuve renferme précieusement dans son tiroir et tient sous cadenas, le feuilletant rarement devant ses plus intimes, y puisant de loin en loin, y butinant quelque jugement, quelque souvenir, Victor Cousin s'appelait *Théodamas*, et c'est ainsi qu'un autre, un philosophe encore, se nomme *Alcippe*. Là, dans ce *cahier brun* qui sera publié un jour (M. Sainte-Beuve a depuis longtemps légué le soin de cette publication à son ancien secrétaire, M. Auguste Lacaussade), tout ce qu'a vu le critique,

tout ce qu'il a entendu de mots, d'idées, de paradoxes, depuis les soirées glaciales de l'Abbaye-au-Bois, où madame Récamier disait avec tant de lenteur et d'affectation : « *Monsieur de Châteaubriand, prendrez-vous un peu de crême ?* » jusqu'aux dîners d'*athées* du restaurant Magny, où M. Ernest Renan cause de la Judée avec Théophile Gautier, tandis que les frères de Goncourt apprennent à M. Schérer qu'Hébert, le *Père Duchesne*, était un disciple de Rabelais; tout le curieux, tout l'ignoré, tout le dessous des événements littéraires de ces trente ou quarante dernières années se retrouvera vivant et peint avec ces couleurs singulièrement justes et bien choisies, si durables, inaltérables en un mot, dont se sert le maître portraitiste.

Esprit ouvert à toutes choses, M. Sainte-Beuve n'est peut-être pas un artiste dans le sens extérieur du mot. Ses livres sont des chefs-d'œuvre d'art, vous m'entendez bien, mais je veux dire que, par exemple, la physionomie d'un homme le frappe moins au point de vue plastique qu'au point de vue philosophique, et aussi par ses côtés pathologiques. Il cherchera, par exemple, dans le portrait de la *Joconde*, le tempérament particulier plutôt que l'harmonie des lignes ou de la couleur. Et pourtant, M. Sainte-Beuve a étudié des artistes, Horace Vernet, Gavarni, avec un bonheur rare. Non, décidément, rien ne lui échappe.

J'ai lu parfois, j'ai lu souvent, que par un trop grand souci de l'analyse, un soin trop continuel de la finesse et du menu, M. Sainte-Beuve arrivait à manquer de grandeur dans ses vues, à peindre avec la même complaisance les grands et les petits, les figures les plus importantes et les moindres; Corneille et Grimm, madame de Sévigné et madame de l'Épinay. Il y a là un reproche injustement fait. Et tout d'abord, quel est le but de la critique ? Beaucoup moins, à mon avis, de discuter les chefs-d'œuvre admis sans hésitation par la foule, que de faire connaître les œuvres de marque trop négligées, trop dédaignées, sou-

vent même inconnues au plus grand nombre. Lorsque M. Sainte-Beuve aura étudié Molière, lorsqu'il aura tracé quelqu'un de ces jugements qui restent — par exemple : *Tout homme de plus qui sait lire est un lecteur pour Molière*, — certes, il aura rendu service aux lettres, et salué comme il convenait un des génies de notre race; mais, quand il aura vécu, pour nous le représenter ensuite, dans l'intimité de tel esprit mineur, de tel écrivain mal défini, d'un auteur de lettres ou de mémoires, le résultat ne sera-t-il pas utile et le régal plus doux aux lettres? M. Sainte-Beuve a choisi cette spécialité de critique. Il s'accommode mal des peintures consacrées par l'admiration universelle, des tableaux de grands maîtres que tout le monde connaît plus ou moins, des Titien ou des Véronèse, il lui faut les pastels effacés à demi, et dont le temps a fait envoler la poussière comme les ailes desséchées d'un papillon; il préfère ces tableaux de choix, minuscules parfois, mais achevés, ces gravures rares, désespoir des amateurs, et sa verve alors s'aiguise, son érudition bouillonne, sa faculté étonnante d'animer les choses fait de ces œuvres d'art des objets vivants; et le pastel ignoré, non-seulement reparaît avec sa vigueur première et son doux coloris d'autrefois, mais le portrait lui-même semble renaître; la chair est là, — non plus le crayon —; et les lèvres roses, et les dents blanches se satinent et se nacrent de leurs éclats passés.

Et puis, s'il veut, à son tour, prouver qu'il y a en lui un poète et un philosophe sous l'analyste, adieu le dix-huitième siècle des soieries, voilà le dix-huitième siècle des idées, mieux que cela, le dix-neuvième. Voilà, tracé avec l'ampleur vaillante et je ne sais quelle ardeur quasi-prophétique, le tableau de l'existence sacrifiée, âpre et sublime du penseur et du chercheur. Je fais allusion ici à telle page du neuvième volume des *Nouveaux Lundis*, qui est peut-être ce que M. Sainte-Beuve a écrit de plus cou-

rageux et de plus saisissant. Quel portrait que celui de ce philosophe sans fortune, sans famille, durement voué à la recherche du vrai, à l'étude de l'humanité! Quelle savante et puissante évocation des premiers âges du monde, quelle grandiose vision ! Et l'éloquence ici s'appuyant sur les faits, cela est comme du Bossuet scientifique. Lisez cette page. Le partisan de la liberté religieuse, qui défendit au Sénat les lettres attaquées, le droit de discussion dénié, se retrouve là tout entier. M. Guizot crut, à ce propos, qu'en ce chapitre, parlant du critique « spectateur curieux et douteur, » M. Sainte-Beuve avait tracé son propre portrait. « Non, répondit M. Sainte-Beuve, je n'aurai jamais la prétention de m'offrir à l'état d'un type quelconque. Je mets seulement mon honneur à les comprendre tous, sauf à préférer, en définitive, celui qui, toute expérience faite et toutes illusions dissipées, me parait le plus vrai. »

Je classerais volontiers les esprits d'après le plus grand nombre de facultés qu'ils possèdent. Classement patriotique, au surplus, et qui serait le bienvenu en France, où l'universalité, le don de tout comprendre, de tout saisir, — l'esprit à fleur de peau, si je puis dire, — sont plus appréciés, — et avec raison, je crois, — que la profondeur si souvent creuse. Mais le Linnée littéraire qui dresserait ainsi le tableau des intelligences contemporaines devrait mettre en première ligne M. Sainte-Beuve, le plus jeune, le plus vaillant, le mieux voyant de nos contemporains.

— 1867 —

M. A. DE LA GUÉRONNIÈRE

Les sénateurs se suivent et ne se ressemblent point. Entre M. Sainte-Beuve et M. de La Guéronnière, il y a toute la différence qu'on pourrait trouver entre un exemplaire de Voltaire et un volume de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Celui-ci s'efforce de rallumer un feu sacré — le feu d'un cierge — que celui-là met ses efforts à éteindre. Il y a un peu de l'iconoclaste dans M. Sainte-Beuve; mettons qu'il y a de la vestale dans M. le vicomte Arthur de La Guéronnière.

Je voudrais d'ailleurs retracer ici la physionomie littéraire du sénateur,—physionomie qui m'est sympathique — plutôt que son portrait politique qui demanderait d'autres couleurs, certes, que celles dont je puis disposer (1) et ou il me faudrait être moins indulgent.

M. A. de La Guéronnière est né, en 1816, aux environs de Limoges, d'une famille originaire du Poitou et attachée depuis longtemps aux principes de la légitimité. Son enfance s'écoula dans le château de Touron, libre au milieu d'une nature pittoresque.

De même que les deux écrivains qu'il devait plus tard admirer si profondément, M. de La Guéronnière reçut des objets extérieurs les premières et les plus fortes impressions. On nous l'a montré errant et rêvant, le fusil sur l'épaule; et, dans ce songeur, nous avons revu comme un nouveau Châteaubriand, faisant confidence aux grèves de

(1) Cette étude paraissait dans une revue purement littéraire.

la Bretagne de ses espoirs et de ses doutes, ou comme un nouveau Lamartine, descendant, suivi de ses chiens, les côteaux du Maconnais et s'asseyant, le cœur déjà plein de soupirs prêts à s'épancher, au coin du feu, dans quelque métairie de paysans amis.

Chacun se souvient ainsi d'une sorte de halte qu'il a faite, au sortir de l'adolescence, avant d'entrer délibérément dans la vie. C'est une heure d'ivresse et de langueur ineffable où les espoirs et les rêves passent rapidement devant les yeux éblouis, où les doutes eux-mêmes gardent, dans leur amertume, comme un secret parfum. Les âmes délicates ont toutes éprouvé cette sorte de maladie, où l'esprit flotte indécis, hésitant entre le nuage qui passe ou le papillon qui vole; mais elles n'y ont vu jamais qu'un moment de repos, un instant de répit pour donner un dernier souvenir à la chère vie de l'enfance, avant de revêtir la robe prétexte, qui brûle et consume quelquefois comme la robe de Nessus.

M. de La Guéronnière, dans les rêveries de cette heure dangereuse par sa séduction même, puisa peut-être cette grâce naturelle et ce charme qui distinguent son style; mais il comprit bien vite que l'action le réclamait. Marié à vingt ans, il s'enferma dans la vie domestique pour demander à l'étude le moyen de compléter et de développer ses brillantes facultés. On ne le connaissait pas encore, et il ne cherchait pas à se faire connaître. Il ne songeait qu'à s'armer de toutes pièces, avant d'entrer dans la mêlée. Le propre des esprits élevés est de savoir admirer: M. de Châteaubriand et M. de Lamartine avaient alors, je l'ai dit, aux yeux de M. de La Guéronnière un prestige éclatant. Il avait pour eux une profonde et respectueuse prédilection. Il se sentait avec eux déjà de certaines et douces affinités. On aime véritablement l'homme qui a su trouver la note secrète de notre pensée, la route de notre cœur, et qui a fait vibrer en nous la corde cachée. M. de

La Guéronnière était réellement fait pour comprendre ces deux génies brillants et limpides ; Châteaubriand l'éblouissait par sa pompe majestueuse, M. de Lamartine, par le charme musical de son style.

M. de La Guéronnière sortait à peine de cette période de la vie qu'on pourrait appeler la période « d'incubation spirituelle, » lorsque son frère aîné, M. Alfred de La Guéronnière, grand admirateur des institutions anglaises et des doctrines des parlementaires, voulut, comme avaient essayé déjà de le faire Benjamin Constant, Châteaubriand et M. de Genoude, donner rang à l'aristocratie dans nos assemblées et la rendre l'instigatrice du progrès et de la marche du pays. C'est une erreur dont tout le monde est revenu, je pense, excepté M. Renan, peut-être, qui veut pour le peuple des tribuns à soixante quartiers (1). Dans ce but, M. Alfred de La Guéronnière fonda à Limoges un journal, intitulé *l'Avenir national*. Cette feuille n'a de commun que le titre avec le courageux organe de la démocratie, que M. Peyrat a fondé avec Étienne Arago, Frédéric Morin, J. Mahias, et où j'ai eu l'honneur d'écrire. C'est dans *l'Avenir national* — premier du nom — que parurent les premier articles de M. Arthur de La Guéronnière.

Dès son début, M. Arthur de La Guéronnière se classa parmi les écrivains d'élite. Il avait, à la fois, une forme exquise et une ardeur d'esprit, une élévation, qui le firent justement remarquer de ceux-là mêmes dont il se disait le disciple. De cette époque datent ses rapports avec M. de Lamartine et cette amitié qui lui fut si chère et, disons tout, si profitable.

M. de La Guéronnière apporta à *l'Avenir national* sa

(1) « L'homme sérieux ne se mêle d'une façon active aux affaires de son temps que s'il y est appelé par sa naissance... » (Préface des *Questions contemporaines*, 1863.) Voyez la vaillante réponse de M. J. Labbé, *M. Renan et la Démocratie.*

collaboration active. Il s'exerçait ainsi, dans un labeur presque quotidien, aux luttes qui l'attendaient à Paris. Mais ne se laissant jamais entraîner, par sa merveilleuse facilité d'improvisation, à des productions hâtives, il savait conserver, jusque dans ces fiévreux travaux de la jeunesse, un soin, une attention, un culte profond de la forme.

Cet instant de sa vie est-il celui que M. de La Guéronnière a appelé « l'obscurité de la lutte ? » — C'était le moment où l'œil le plus clairvoyant n'aurait pu entrevoir ce que réservait l'avenir. Tout était en question. Le monde frémissait, on entendait déjà les craquements d'un trône, les couronnes glissaient des fronts des rois, et le sort des empires se débattait autour d'une table de banquet, où des citoyens portaient le toast de la réforme et de la liberté. Au milieu de ce trouble, M. de La Guéronnière, qui, par sa famille, appartenait au parti légitimiste, et qui, par ses aspirations et ses idées, pouvait se dire un homme des temps nouveaux, cherchait sa voie, selon son expression, à travers les ruines « du passé et les incertitudes de l'avenir. » Nous retrouverons tout à l'heure, dans les œuvres de l'écrivain, la trace évidente de cette hésitation et du combat qui se livrait alors dans son esprit entre ses souvenirs et ses espérances. En saluant l'aurore nouvelle, M. de La Guéronnière, — rendons-lui cette justice, — n'a pas oublié le jour de la veille, et il a retrouvé, au fond de son cœur, d'éloquentes paroles pour parler du dernier descendant de cette maison que sa famille servit autrefois.

Au mois de février 1848, M. Arthur de La Guéronnière avait trente-deux ans. Il était l'ami de M. de Lamartine, alors roi de la République française. M. de Lamartine lui proposa la préfecture de la Corrèze. M. de La Guéronnière refusa. Il ne voulait point sans doute quitter Paris, cette capitale des ambitieux.

Ceux qui ont connu M. de La Guéronnière, à cette

époque, nous disent qu'il était plutôt réservé que concentré. Sa simplicité lui tenait lieu de grâce, sa modestie lui conciliait la sympathie. Naturellement doux et peu résistant, il possédait ce charme indéfinissable qui attire les caractères les plus différents, et qui l'a mieux servi, sans nul doute, que n'eût fait l'audace. Il n'essayait de briller aux dépens de personne : il gardait pour ses plus intimes confidents les aspirations de son âme. Comme toutes les natures souples et faciles, M. de La Guéronnière eut, tout d'abord, beaucoup d'amis. On allait à lui comme à un esprit bienveillant et délicat, amoureux du silence et de l'ombre. Sa suprême aménité lui a, depuis, fait pardonner, par ses amis eux-mêmes, cette ambition profonde et cachée qu'ils n'avaient pas su deviner.

M. de Lamartine ne garda pas longtemps le portefeuille des affaires extérieures. On sait l'histoire de l'ingratitude populaire. Légèrement attristé, mais non meurtri, par cette chute, le poète comprit qu'il se devait encore à la défense de sa cause. Il se fit journaliste et créa *le Bien public*. Pendant six mois que dura le journal, M. de La Guéronnière, tout dévoué à M. de Lamartine, combattit à ses côtés. Il apporta à une œuvre qui ne pouvait durer toutes les ressources de son esprit. Ce fut en vain, et *le Bien public* sombra.

M. de La Guéronnière eut un instant de découragement. Seul, dans Paris, condamné à espérer, à l'heure où il faut autre chose que l'espérance, il n'avait pas même l'amère et suprême consolation de la gloire. Il était déjà connu, il n'était pas encore célèbre. Peut-être le Limousin lui apparaissait-il alors comme un lieu de refuge, qui pouvait remplacer la terre promise, et regrettait-il le vieux château, les grands prés et les bois de châtaigniers, où il allait rêver autrefois. Cette lassitude dura peu. M. Émile de Girardin, toujours en quête d'hommes nouveaux et de jeunes esprits, avait remarqué, deviné peut-être, le talent

de M. de La Guéronnière. Il lui ouvrit les colonnes de *la Presse*.

Grâce à l'habileté de son directeur, *la Presse* avait pris le pas sur les autres journaux. M. Émile de Girardin était parvenu à grouper autour de lui de vaillantes recrues. Lui-même, toujours au premier rang, toujours à l'œuvre et toujours sur la brèche, se multipliait avec une étonnante ardeur. Net et brillant, d'un esprit primesautier, courant de l'irréfutable vérité au paradoxe le plus hasardé, lorsque le paradoxe peut être une arme, tantôt léger, tantôt grave, ironique ou sérieux, faisant de sa plume une épée, de son épée une massue, écrasant son adversaire ou le piquant au vif, plein de hardiesse, d'originalité, d'imprévu, alerte, spirituel, profond, terrible, tel était et tel est encore M. Émile de Girardin.

La Presse fut pour M. de La Guéronnière le premier marchepied de la fortune. Elle le mit aussitôt en relief. Plein de zèle, dévoué à son œuvre, l'écrivain se plaça, tout d'abord, parmi les journalistes qui comptent et que l'on écoute. On remarquait ses comptes-rendus des séances de la Chambre, improvisations composées à la sortie de longues et fatigantes discussions, articles courts et rapidement jetés, pleins de verve, de sève et de ce pittoresque qui les faisait ressembler à des tableaux animés. M. de La Guéronnière avait, cette fois, plié son style à la manière brève de M. de Girardin. Il demeura quinze mois à *la Presse*. Bientôt, M. Émile de Girardin, saisi par certains côtés attirants du socialisme, voulut mettre *la Presse* au service de ses nouvelles opinions. Sur ces entrefaites, M. de Lamartine fonda *le Pays*, et, le 9 avril 1851, ce journal contenait une lettre de M. de La Guéronnière, par laquelle il envoyait, en ces termes, sa démission à M. Émile de Girardin :

C'est un congé que je viens prendre de vous et de *la Presse*. Cette résolution coûte à mes sentiments. Elle n'est pas une inconstance, ni une

ingratitude; elle est un scrupule de conscience. Un soldat doit combattre là où est son drapeau. Je viens de reconnaître le mien dans une main qui m'est chère, dans une main qui me reprend à côté de vous, après m'y avoir conduit. Mon illustre ami, M. de Lamartine, a accepté la direction politique du *Pays*. Il m'a fait l'honneur, après s'en être entendu avec vous, de me demander mon concours, en me proposant d'en être le rédacteur en chef. Je vais donc combattre à côté de M. de Lamartine.

Et M. de La Guéronnière ajoutait :

C'est un collaborateur qui vous quitte ; c'est un ami qui vous reste.

Il devint rédacteur en chef du *Pays*. C'est là que, se délassant de ses travaux de polémique quotidiennne par l'étude de quelques *Portraits politiques* contemporains, M. de La Guéronnière publia la plupart des remarquables études qui ont été depuis réunies en volume.

Le comte d'Orsay lui ayant, un jour, confié certaines lettres intimes du prince Louis-Napoléon, M. de La Guéronnière étudia cette correspondance. L'homme, dans une lettre, déshabille sa pensée. Lorsque parut le portrait du président de la République, le prince fit appeler M. de La Guéronnière à l'Élysée et lui demanda : « Comment me connaissez-vous si bien ? » Presque en même temps, M. de Lamartine désavouait publiquement son collaborateur, qui quitta *le Pays*.

Le coup d'État du 2 décembre trouva M. de La Guéronnière à peu près libre de tout engagement, et le prince Louis-Napoléon voulut compter cet admirateur de la veille parmi les serviteurs du lendemain. Le portrait fut ainsi largement payé au peintre par le modèle.

Candidat officiel du gouvernement dans les élections de 1852, M. de La Guéronnière fut envoyé au nouveau Corps législatif par les électeurs du département du Cantal ; il excita, dans l'Assemblée, une vive émotion par la lecture,—pleine d'à-propos, on l'avouera,—d'un remarquable rapport sur l'abolition de la peine mort en matière poli-

tique. Deux ans plus tard, il était nommé conseiller d'État et commandeur de la Légion d'honneur. En 1859, il était préposé à la direction de la presse, et ces fonctions s'élevaient, spécialement pour lui, à une importance qui les faisait ressembler à un véritable ministère. Il apporta, dans ce poste si difficile, l'esprit de modération qui le distingue, et quand il quitta ces fonctions, la presse lui paya son tribut d'éloges (1). Elle semblait prévoir qu'on regretterait bientôt une telle administration.

Ce n'est point un des moindres mérites de M. de La Guéronnière d'être resté, en dépit des honneurs (il a failli être ministre, lorsqu'il s'est agi de rassurer le pape effrayé), le journaliste et le polémiste d'autrefois. Ses brochures, après ses articles, sont venues jeter sur son nom un lustre nouveau. On n'a pas oublié le retentissement qui accueillit ces diverses publications, véritables manifestes qu'on disait être l'expression d'une volonté souveraine. Abstraction faite des idées politiques de l'auteur, on retrouve dans ces brochures l'élégant et irréprochable écrivain. Son style coule, avec une séduisante limpidité, en harmonieuses périodes qui charment la généralité des lecteurs. Sa prose musicale semble s'adresser à l'oreille d'abord et s'empare d'autant mieux de la pensée des hésitants qu'elle l'enveloppe d'une sorte d'harmonie vague qui la berce tendrement. Ces brochures politiques semblent être écrites souvent par une plume de poète.

En 1860, M. de la Guéronniére fut remplacé dans ses fonctions de directeur de la presse et nommé sénateur. Un jour on apprit qu'il allait fonder un journal. La presse et le public attendaient. *La France* parut le 8 août 1862. Elle contenait un manifeste politique de M. de la Guéronnière, qui, au nom du gouvernement, qu'il appelait « l'empire

(1) Il ne fut pas étranger, a-t-on dit, à l'amnistie en faveur des journaux, qui signala le ministère de M. le duc de Padoue.

conservateur et libéral, » faisait le procès aux pouvoirs antérieurs, à la Révolution et surtout aux gouvernements parlementaires qui ont vécu de 1814 à 1848. Tout en reconnaissant que ce pouvoir « a jeté un grand éclat sur le pays, » qu'il « a formé de magnifiques talents et de nobles caractères, » qu'il « a concouru dans une large mesure au perfectionnement de notre droit public, » M. de la Guéronnière le condamnait sans rémission, avec une sévérité qui ressemblait à de l'injustice. Le fondateur de *la France* avait, semble-t-il, un peu bien oublié le journaliste de l'*Avenir national!*

Un petit neveu de Paul-Louis Courier, en un jour d'heureuse rencontre et de spirituelle fantaisie, incarna dans des personnages vivants la plupart de nos journaux (1). La plaisanterie fut bien prise et courut la ville durant huit jours. Si *la France* eût alors existé, il est probable que M. About, continuant ses métaphores, eût mis en scène, pour la représenter, une femme de trente-cinq ans environ, noble, assez majestueuse, vêtue de velours et de soie, et passant volontiers du faubourg Saint-Germain au faubourg Saint-Honoré, de la messe au théâtre, un pied dans la sacristie et un pied dans les coulisses. « Elle marche, eût-il dit peut-être, avec une rare élégance, elle porte haut la tête, prenant des airs d'impératrice, et parle avec une distinction pleine d'une onctueuse éloquence. Sa main gauche tient un livre de messe richement relié. Elle a ouvert chez elle, à côté du salon où l'on discute, un salon où l'on cause. La plupart des habitués de sa maison sont des gens instruits et sérieux, qui saluent M. Nisard quand il passe, sans l'avoir jamais blâmé de son invention des *deux morales*, qui lui a valu un brevet du gouvernement. Plusieurs ont fait antichambre au *Journal des Débats*.

(1) Voyez la première *Lettre d'un bon jeune homme* dans *l'Opinion nationale*.

Cette dame est de bonne famille; son aïeul avait pour devise : *Dieu et mon roi*. Mais, avec le temps, les parchemins changent de formules, et où l'on écrivait *Pro rege*, il faut tracer *Pro populo*. Elle se pique donc de démocratie, de cette démocratie point tapageuse qu'on porte comme en sautoir sous la coupole du Luxembourg. »

— Je ne lis jamais qu'avec colère le journal sénatorial, disait M. de Boissy, qui était sénateur et qui donnait raison à mon dire de tout à l'heure : les sénateurs se succèdent avec des physionomies diverses. Ce marquis de Boissy! Il n'y a pas un an, nous allions à Genève, quelques amis et moi, en compagnie de M. Glais-Bizoin, qui voulait faire là-bas représenter le *Vrai Courage*. C'est à Culoz que le chemin de fer laisse de côté la ligne d Italie. Il y a là quelques minutes d'arrêt. Nous étions descendus, secouant nos habits sous une pluie fine qui glaçait les os. Toutes ces hautes montagnes qui encaissent le chemin de ce côté semblaient noyées dans une vapeur grise. On marchait, frappant du pied pour se réchauffer. Seul, appuyé contre le mur de la station, l'œil droit devant lui, immobile, un petit homme restait là, insensible au froid, ne se doutant pas qu'il pleuvait, et pourtant regardant la locomotive qui ruisselait d'eau. Il m'eût paru comique, certes, avec sa petite figure enfouie dans une casquette de voyage qui lui couvrait le front et les oreilles, sa redingote mal boutonnée, et dans la main un gros parapluie rouge qu'il tenait fermé; il m'eût fait sourire, n'eût été l'expression accablée de son regard, le mouvement tout entier, fatigué, las, — non de la lutte, mais de la vie, — de son corps. Ce petit homme était le marquis de Boissy, qui venait d'enterrer sa fille.

Je le désignai à M. Glais-Bizoin, qui alla à lui la main tendue. Je n'oublierai jamais cette rencontre de deux hommes qui auront leurs places marquées et parallèles dans notre histoire parlementaire. M. Glais-Bizoin était,

ce jour-là, coiffé d'un béret rouge qui ressemblait fort au bonnet de jacobin.

Ils échangèrent quelques mots, M. de Boissy d'un ton distrait, avec le regard des gens qu'une seule pensée accable. Il eut pourtant un sourire bien triste au départ. « Je vais en Italie, dit-il. Adieu ! » Ils se séparèrent; ils ne devaient plus se revoir.

M. le marquis de Boissy n'était déjà plus ce coquet et pimpant vieillard que j'avais vu passer, dans son habit de sénateur, la taille serrée, les mollets bien pris dans la courte culotte, arquant la jambe avec un aplomb charmant, comme un autre marquis de La Seiglière. Quelle physionomie intelligente, vivante, vivace! Le sourire le plus fin, une bouche pincée, railleuse, les lèvres tendues comme un arc, les yeux pétillants, des joues qui se dessinaient tout exprès pour souligner le mot, un front hardi avec des cheveux en coup de vent, à la mode de 1830. Petit, élégant, presque frêle, avec un intensité de vie, une énergie singulières, quelque chose de l'allure infatigable d'une souris. On lui eût donné quarante ans encore. Une douleur a tout brisé. Ce n'est point la maladie qui a tué ce vert et séduisant vieillard, c'est la maladie de sa fille.

Il avait soixante-huit ans. Depuis vingt-sept ans, il conservait à la tribune ce rôle d'enfant terrible qu'il jouait en enfant gâté de la foule. Sans être un grand orateur, ni un grand politique, il a trouvé le moyen de dire des vérités politiques, — et souvent les plus grandes vérités qui aient été dites, — dans une forme toute personnelle, toute spirituelle, toute française. M. de Boissy abordait une harangue comme les gamins de Paris vont au feu. C'était une manière à lui de se précipiter tête baissée dans la mêlée, baïonnette en avant, et de s'escrimer à droite, à gauche, de façon à ce qu'on lui fît place. Rien ne l'arrêtait, ni les rumeurs d'une majorité grondante, ni les rappels à l'ordre d'un président exaspéré. « Cet homme abrégera

ma vie, » disait, on s'en souvient, le duc Pasquier, qui agitait vainement sa sonnette contre son redoutable, insaisissable, infatigable adversaire.

Grâces en soient rendues à M. le marquis de Boissy ! il a gardé intacts, sa vie entière, le culte et l'habitude de cette liberté de parole qui est un droit pour tous, et dont il se faisait un devoir. Il a dit ce qu'il pensait, comme il le pensait, s'inquiétant peu de savoir s'il était suivi ou s'il était seul. Il a lancé, parmi tant de choses hasardées, bien des traits, bien des mots, bien des cris dont s'emparera l'histoire. Il n'a servi, de 1839 à 1866, que ses propres idées. « Incorrigible ! » lui disait un jour le roi Louis-Philippe. Et jamais M. de Boissy ne s'est corrigé. Invité avec M. d'Alton-Shée au banquet du douzième arrondissement, après avoir prédit la chute du gouvernement, il avait sonné le glas de la royauté, le 24 février 1848. *Le sang coule dans Paris !* C'est ainsi qu'il interrompit les discussions de la chambre des pairs. Son *interruption* restera.

Je n'aurais pas applaudi tant de fois à la libre parole de M. de Boissy que je l'aimerais encore au seul point de vue littéraire. Il parlait comme on écrivait, au siècle passé, les chroniques au jour le jour, — sans façon, avec un mélange parfait de désinvolture et de retenue. Tel de ses discours vaut, certes, un chapitre de Bachaumont ou une lettre de Grimm. On n'a eu ni plus d'esprit, ni plus d'imprévu; c'était une adorable causerie, très-souvent pleine d'audace, un bavardage où tout se coudoyait, le bon sens et le paradoxe, l'émotion et l'ironie, où la vérité amenait l'éclat de rire et l'éclat de rire la réflexion, — quelque chose comme du Camille Desmoulins revu par Rivarol.

Hélas! de tout cet esprit, de cette verve infinie, de ce cœur loyal, il ne reste rien aujourd'hui. Le *Moniteur* a simplement annoncé, l'autre jour, que M. de Boissy venait de mourir. On s'est rendu à Louveciennes, une messe a été dite, le chemin de fer a ramené le corps à Paris. Voilà

tout. Point de cérémonie, point de discours. Tel écrivain contesté en aura trois ou quatre. Mais un homme qui, tout le monde l'avouera, était animé d'un dévouement profond pour son pays, qui rêvait sa patrie libre et grande, qui, dans son patriotisme parfois aveugle, lui sacrifiait les nations, lui eût immolé l'Europe, et, disait-il, lui eût donné son sang, un orateur qui ne dépendait après tout de personne que de la France, — n'était-ce pas suffisant de l'enterrer ainsi?

J'aurais voulu savoir comment les journaux anglais ont enregistré cette mort. Ah! cette vieille Angleterre, de quelle haine il la poursuivait, notre marquis! L'empereur, un jour, le prend par le bras et lui dit :

— Vous ne me demandez jamais rien, monsieur de Boissy, demandez-moi donc quelque chose!

— Ah! sire, si vous vouliez m'accordez ce que je vous demanderais...

— Dites toujours, mon cher marquis, nous verrons.

— Eh bien, sire, accordez-moi la préfecture de Douvres.

M. de Boissy n'est plus. J'eusse voulu l'entendre, cette fois, avec sa pétulance irrésistible, s'attaquer, — le geste bref et la tête haute comme un coq gaulois qui s'irrite, — à cette tête de fer germanique ,qui s'appelle M. de Bismark.

Étudions maintenant dans la partie de son œuvre qu'il a réunie en volume, le talent et quelques-unes des idées de M. de la Guéronnière. Nous avons vu qu'au milieu de ses occupations habituelles et dans ses moments de liberté, — nous allions dire de repos, — il s'était essayé à divers portraits politiques. Ce sont ces travaux que M. de la Guéronnière a rassemblés en un volume, sous ce titre : *Études et Portraits politiques contemporains.* Ce volume contient huit portraits de valeur et d'intérêt divers : l'empereur Napoléon III, l'empereur Nicolas Ier, le roi Léopold Ier, le comte de Chambord, le prince de Joinville, M. Thiers, le

comte de Morny, le général Cavaignac. C'est une galerie bien incomplète des principales figures de l'époque. « C'est, dit M. de la Guéronnière, une esquisse d'histoire contemporaine, par la mise en scène des hommes qui en ont été les principaux acteurs. Tous les partis qui ont divisé notre pays revivent dans ces physionomies, qui en sont l'expression vivante et le résumé. » Et l'auteur ajoute, faisant lui-même l'analyse de son livre : « Deux souverains, dont le rôle a été bien différent, l'empereur Nicolas et le roi des Belges, figurent également dans ce tableau, pour en agrandir les perspectives et y reproduire l'une des faces les plus intéressantes du mouvement européen. Mais ce travail présente néanmoins dans son ensemble une certaine unité qui est celle du grand drame de la vie des peuples, des événements qui s'y déroulent, des rôles qui s'y dessinent et des individualités qui en surgissent. »

Nous regrettons, avec M. de la Guéronnière, que certains portraits n'aient pu trouver place dans son cadre et surtout M. Guizot, ce pâle visage de stoïcien religieux et entêté; lord Palmerston, « qui résume si bien le génie de la politique anglaise; » enfin M. de Lamartine, que ses malheurs rendraient illustre si son génie ne l'avait fait immortel. Prenons cependant le livre tel qu'il est, et cherchons-y, pour ainsi dire, la note personnelle de l'écrivain. C'est moins une œuvre d'histoire anecdotique et particulière qu'un livre d'histoire générale. Les divers personnages étudiés par M. de la Guéronnière lui ont fourni l'occasion de juger la plupart des hommes et des événements contemporains, et d'établir ce que nous appellerions volontiers (car le mot, encore un coup, est singulièrement juste pour lui) la *poétique* de sa politique. L'impression générale qu'il nous laisse est celle d'une parfaite et douce harmonie. Point de tons choquants, de violentes attaques ou de récriminations amères. Avec ses adversaires eux-mêmes, — je n'ose dire ses ennemis, — M. de la Guéron-

nière est modéré, et ce n'est pas un mince éloge qu'on lui doive adresser. Il a été modéré au milieu des temps les plus tourmentés, à cette époque de la révolution de 1848, où tout esprit bouillonnait et dictait à la plume des mots irrités et brûlants ; et il n'a pas, comme certains, employé cette modération à détruire l'œuvre que tous les gens de cœur avaient alors le devoir de consolider. Cette modération, M. de La Guéronnière l'a toujours cherchée ; il l'a toujours aimée. Il s'en fait gloire. « J'ai, dit-il, traversé la presse à une époque bien agitée. J'y ai touché à des situations diverses. J'ai cherché ma voie, comme tant d'autres, dans l'obscurité de la lutte... Mais il y a une boussole qui m'a toujours guidé : c'est la modération. » Telle est la règle que s'est imposée l'auteur des *Portraits politiques*. Nous allons voir comment il a su l'appliquer.

Avec M. le comte de Chambord, M. de La Guéronnière se trouve en présence de la légitimité, et il n'oublie pas que ses premiers enthousiasmes furent pour la cause légitimiste. Lorsqu'il approche « de ce nom et de cette figure », il y a en lui, quoi qu'il fasse, plus de respect que d'indépendance. C'est bien « la plus grande race royale du monde » qui lui apparaît, c'est bien « le passé le plus glorieux de la France ; » mais c'est aussi son passé, à lui, qui revit, c'est encore cette race qu'on lui a fait apprendre à aimer et à honorer, qui l'éblouit. Éblouissement, telle est, en effet, l'impression qu'il ressent. Le visage du comte de Chambord n'est pas un visage d'homme, « mais un tableau de Raphaël et une statue de Phidias. » M. le comte de Chambord ne respire pas, il rayonne. « Une lumière intérieure » s'échappe dans sa « vie physique. » M. le comte de Chambord, peint par M. de La Guéronnière, est plus qu'un homme et plus qu'un roi : c'est presque un demi-dieu ! Mieux que cela, car une comparaison païenne pourrait paraître blessante au défenseur de la papauté, c'est un archange. Encore une fois, il y a autre chose que du res-

pect dans le sentiment d'admiration que professe M. de La Guéronnière pour le dernier descendant des Bourbons. Il se rappelle involontairement que M. Lusigny de La Guéronnière, son oncle, suivait M. de La Rochejaquelin dans cette guerre de la Vendée, où les royalistes fusillaient les *bleus*, sans songer qu'ils frappaient au cœur notre France.

Le gentilhomme se montre encore lorsqu'il dit, un peu plus loin, que « les Bourbons naissent chevaliers, tandis que les d'Orléans naissent citoyens. » Il a beau admirer profondément ce titre de citoyen, le plus éclatant de tous, le titre de chevalier lui en impose davantage. Il se laisse entraîner, plusieurs fois, à des comparaisons entre la branche aînée des Bourbons et la branche cadette, et sa sympathie évidente demeure du côté de la première. Il ne veut pas admettre que Louis-Philippe eût le droit d'accepter le trône qu'on lui offrait en Juillet après la victoire du peuple. « Mieux eût valu, dit-il, que la monarchie disparût tout entière en 1830 avec la légitimité. Elle eût disparu dans sa dignité, et elle n'eût pas été réduite à monter en fiacre dix-huit ans plus tard, pour échapper à un outrage du peuple. » Oh! ce fiacre bourgeois, M. de La Guéronnière ne le pardonnera pas au roi Louis-Philippe! Que le souverain déchu n'est-il monté à cheval, comme Charles X! Au moins cela eût été digne, et cela sauvait les apparences! Mais une fuite en fiacre! M. de La Guéronnière, qui cultive la forme et le style avec soin, est naturellement ennemi de toute vulgarité; aussi bien, n'a-t-il de haine égale à celle qu'il professe contre la bourgeoisie voltairienne que sa haine de la « démagogie. » Démagogie! mot élastique pour calomnier l'élan, la passion, la fougue d'un peuple.

Mais, d'ailleurs, lorsque M. de La Guéronnière vient à peindre le prince de Joinville et qu'il pénètre dans cette famille d'Orléans, son indépendance se change encore en respect. Louis-Philippe, cet honnête homme, « époux

irréprochable, frère dévoué, père tendre et éclairé, » la reine Amélie et ses fils, toute cette famille enfin le séduit; sa justice instinctive est là, et bientôt, comme Robert Peel portant un toast, il semble près de s'écrier : « Au roi des Français! à ce roi privilégié, dont tous les fils sont braves et dont toutes les filles sont vertueuses! »

Nous aurions voulu pouvoir suivre M. de La Guéronnière dans les diverses parties de son œuvre et étudier avec lui le régime actuel de la Belgique, en abordant le portrait du roi Léopold Ier. Nous l'aurions vu en face de ce gouvernement du « tiers état » qu'il répudie, et par une inconséquence qui n'est point rare dans sa vie politique, saluer avec une ardeur qui tient presque de l'enthousiasme les institutions de cette Bétique du dix-neuvième siècle, que l'on parle souvent d'annexer à la France et à laquelle tout au contraire on devrait bien nous annexer. Mais cette étude est surtout écrite au point de vue littéraire (1). Et pourtant, à propos de la condamnation portée par le serviteur du gouvernement de Décembre contre le gouvernement de Juillet, ne pourrait-on remarquer qu'en général on n'aime guère le pouvoir sous lequel, jeune et ambitieux, on n'a trouvé que des obstacles et d'incessantes difficultés? Ne pourrait-on surtout reprocher à l'auteur des *Portraits politiques* son jugement sur la vie du général Eugène Cavaignac, honnête homme et républicain intègre?

Je sais tout ce qu'on peut reprocher à la mémoire du chef du pouvoir exécutif, et la lamentation des transportés étouffe parfois la voix de sa renommée. Il fut un soldat; c'est là sa faute, et courba la loi sous le sabre. Avez-vous vu, au cimetière Montmartre, le maigre et fier visage de Godefroy, que la douleur de voir la liberté trahie a creusé plus encore que la phthisie ? Celui-ci demeurera dans

(1) Elle a paru dans la *Revue française*, non autorisée à verser son cautionnement. C'est ce qui peut expliquer le ton adouci de ces pages.

notre souvenir comme une figure respectée de citoyen. Le frère, triste et superbe tête d'officier, restera comme celle d'un héros qui n'eut qu'une faiblesse, la crainte de passer pour avoir peur; car tout le secret de l'homme est là. Il se roidissait devant la menace, répondait par un front hautain aux calomnies, et, pour n'avoir point l'air de faiblir, punissait et frappait. Après la séance de nuit où il avait parlé contre Louis Blanc, le loyal et bouillant Étienne Arago criait dans un couloir. « Eh bien! qu'avez-vous? lui dit Cavaignac, vous grimacez. — Que voulez-vous? dit Arago avec ironie, c'est ma nature méridionale; mais, si mon visage grimace, mon cœur grimace bien davantage. Savez-vous ce que vous venez de faire? Non-seulement vous venez de combattre la République, mais de déserter les traditions mêmes de votre famille! » Étienne Arago, l'ami de Godefroy, lui qui avait moulé le visage du tribun mort et commandé à Rude, d'après ce moulage, la statue du cimetière Montmartre, avait le droit de parler ainsi à Eugène.

Cavaignac pourtant fit un mouvement, et son œil jeta un éclair. Il s'avançait sur Arago, lorsque M. Thiers, courant, lui sauta littéralement au cou et de se sa voix perçante : « Ah! général, dit-il, vous avez parlé comme un ange! » Cavaignac aussitôt fut comme écrasé : « Si vous croyez, dit-il à M. Thiers d'un ton brusque, que vous me faites plaisir! » Et il s'éloigna. « Eh bien! lui dit Étienne Arago, eh bien! Eugène? » Cavaignac tira alors un billet de sa poche, et le lisant avec colère à Arago : « Voilà, dit-il, ce qu'on m'écrit. Tenez : *Si tu votes la transportation, je te brûle la cervelle au coin de la rue de Varennes, où tu passes tous les jours.* Est-ce que je pouvais céder? J'aurais eu l'air d'avoir reculé devant une balle! »

Il ne me déplaît pas de faire connaître les hommes par certains traits caractéristiques de leur vie. Je sais une simple action d'Eugène Cavaignac qui peint mieux que de

longues phrases cet homme éminent, qui ne sut pas se délivrer de préoccupations médiocres et qui servit la république comme une sentinelle garde sa guérite, non comme un politique défend son parti. Après juin, le général assistait à un diner, chez un parent, où un jeune homme, devenu poète depuis lors et auteur dramatique applaudi, se trouvait aussi. Je ne le nommerai point, mais je puis garantir la vérité scrupuleuse de son récit. Il était le fils de l'hôte du général et son petit-cousin. Il avait quinze ou seize ans. On vint à parler des barricades, des derniers combats, de la façon dont Cavaignac avait organisé la défense de Paris, lorsque l'enfant (c'était bien un enfant) dit brusquement :

— Les mobiles n'en restereront pas moins les bourreaux de Cavaignac, et Cavaignac lui-même le bourreau de Paris. C'est l'*Événement*, journal de Victor Hugo, qui l'a dit.

Le général avait pâli. Le père, irrité, ordonne à son fils de quitter la salle. Le jeune homme monte à sa chambre, s'y enferme et, tout fier d'avoir dit sa pensée à cet homme, ouvre un livre, Rousseau ou Tacite, et lit. Au bout d'une heure, on frappe doucement à sa porte. — Qui est là? — C'est moi. — Qui vous? — Cavaignac! La porte ouverte, le général entre, sérieux et triste, et tendant la main au jeune homme :

— Mon ami, dit-il, il ne faut point parler à la légère de ces choses atroces qui s'appellent des guerres civiles. Vous trouvez que j'ai mal agi? Permettez-moi de vous raconter cette heure terrible de notre histoire. Vous me condamnerez après, si vous voulez.

Et lui, le chef du pouvoir exécutif, l'homme qui tenait dans sa main l'Assemblée et la France, il se confessa, il s'excusa, il ouvrit sa conscience et son âme à cet enfant dont il ne pouvait supporter la malédiction.

Ce sont de tels hommes que Plutarque eût aimés, et que juge sévèrement M. de La Guéronnière.

Pour connaître tout entier M. de La Guéronnière, il faudrait aller rechercher ses travaux dans les nombreux journaux où il a écrit, dans les Revues, dans ses discours et dans ses brochures. M. de La Guéronnière a partout apporté ce style savant, harmonieux, lamartinien, qui est moins personnel que charmant. Certains de ses articles, destinés à la rapide publicité d'un jour, sont exquis de forme, d'élégance et de clarté. M. de La Guéronnière est aimable, indécis. Il a, dans toute sa personne, cette séduction qu'on retrouve dans son style. Il est bon, impressionnable; il parle doucement, comme les gens qui rêvent ou sont fatigués. Son éloquence a plutôt la limpidité que la fougue, la séduction que l'entraînement. Son abord est facile et bienveillant; il s'engage souvent et se livre avec peine; sa bienveillance réelle pourrait passer quelquefois pour de l'indifférence ou de la banalité.

Outre les ouvrages que nous avons déjà signalés, M. de La Guéronnière a publié, en ces derniers temps, dans *le Moniteur* et *la Revue contemporaine*, divers articles qui devront trouver place dans un nouveau volume. Nous citerons, entre autres, les études sur *les Souverains écrivains et les Œuvres de Napoléon III*, qui sont des modèles de recherches historiques et critiques, et aussi de louange discrètement adroite. M. de La Guéronnière y passe en revue les « souverains dont la renommée littéraire est une partie de la gloire de leur règne et de leur nom : » César, Charlemagne, Henri IV, Louis XIV, Frédéric II, Napoléon Ier, Napoléon III. La *Vie de César* n'avait point paru. Les articles de M. de la Guéronnière sur Marc-Aurèle, où le philosophe est assez maltraité, et sur la *République* de Cicéron, à propos d'un article de M. Villemain, nous ont démontré comment on pouvait faire servir l'histoire des anciens à la polémique contemporaine. Nous croyons que

cette méthode est dangereuse. M. Beulé a suffisamment prouvé que les admirateurs des systèmes que prône M. de La Guéronnière n'ont rien à y gagner (1).

A la suite d'une *relation* sur le coup d'État du 2 décembre, dont nous n'avons point parlé, et pour cause, M. de La Guéronnière annonçait que lorsqu'il serait permis de juger le second empire français, il en écrirait l'his-

(1) M. Beulé vient de donner une suite à son remarquable travail sur *Auguste, sa famille et ses amis*. Il a réuni sous ce titre, *Tibère et l'héritage d'Auguste*, une partie des leçons qu'il a faites à la Bibliothèque, et qui sont assurément un des cours les plus intéressants de l'enseignement supérieur actuel. Nous aurons plus tard les successeurs de Tibère, ce Caligula dont nous parlait M. Beulé il y a quelques semaines à peine. En attendant, voici Tibère, « la plus mémorable victime du pouvoir absolu, » comme l'appelle M. Beulé.

Nulle histoire ne montre mieux que ce livre la fatalité et les périls du despotisme, et c'est l'enseignement éloquent qui ressort de chacune de ces pages. Avec quelle vigueur patiente M. Beulé a mis en relief les figures qui gravitent autour de l'héritier d'Auguste : Séjan, qui voulut lutter contre ce césar terrible, et à côté de Séjan, Livilia, Drusus, Livie. Ce sont là comme des camées à la manière antique, sculptés, fouillés d'un ciseau tout moderne et d'une main remplie de colère. Il faut lire ce livre, qui m'a rappelé telle page du *Socrate chrétien* de Balzac (celui que le dix-septième siècle appelait le *grand Balzac* et que le dix-neuvième nommerait volontiers le petit), un des plus beaux morceaux de notre langue classique, où l'auteur peint en traits de feu les terreurs de Tibère à Caprée :

« Cette longue suite de condamnés, de laquelle il fut dit qu'il avait fait un peuple de morts, se présente à ses yeux le jour et la nuit. Il voudrait bien les pouvoir tuer encore une fois; mais ils ne sont plus en sa puissance : ils ont été les martyrs de sa cruauté; ils sont maintenant les bourreaux de son esprit. Ce sont les fantômes, ce sont les spectres hideux qui forcent les avenues de son île, qui assiégent son palais, qui volent autour de son lit et de sa chaise, qui lui montrent leur sang et leurs plaies, qui lui reprochent ses crimes et sa tyrannie.

« Que les princes, ajoutait Balzac, se glorifient tant qu'il leur plaira de ne voir rien que le ciel de plus élevé que leur trône; qu'ils parlent tant qu'ils voudront de l'indépendance de leurs couronnes : il y a deux tribunaux dont ils ne peuvent décliner la juridiction, et devant lesquels il faut tôt ou tard qu'ils se représentent : c'est au dehors le tribunal de la renommée, et celui de la conscience au dedans. » (*Socrate chrétien*, VIIIe livre, 9e discours.) C'est donc devant le premier de ces tribunaux, celui de la renommée, que M. Beulé a fait comparaître Auguste, et après Auguste, Tibère et ses successeurs (1868).

toire. « Nous ne reconnaissons pas, ajoutait-il, de plus noble ambition que celle de raconter avec impartialité les événements d'un règne glorieux, et d'être le témoin de la grandeur de son siècle devant la postérité. » Eh bien ! soit. Nous souhaitons vivement la réalisation de cette promesse, et nous verrons comment l'historien racontera tant de gloire. Mais nous doutons un peu que M. de La Guéronnière la mette jamais à exécution. Je crois même que cette histoire du second empire deviendra simplement un tableau des mœurs et des idées contemporaines et, s'il faut en croire les indiscrets, tout ne serait point rayonnant dans ce livre, qui ne voudrait pourtant pas devenir une satire; mais, pour peu que l'on soit sincère, le spectacle de toute décadence emplit l'esprit d'un certain courroux et l'encre la plus rose se teinte légèrement de noir.

M. de La Guéronnière, qui a écrit *le Pape et le Congrès*, et qui maintenant défend le cléricalisme, sait d'ailleurs admirablement plier son style au sujet qu'il traite. Grave, froid, un peu roide, dans le portrait de Cavaignac, il est souple et leste dans le portrait de M. Thiers, dont il n'a pas assez fait ressortir les côtés patriotiques et si éminemment français ; il est élégant et mondain quand il met en scène ce héros de Balzac, ce de Marsay officiel qui s'appelle M. de Morny. Nous avons noté le portrait de la duchesse de Berry comme un modèle. Dans le portrait du prince de Joinville, M. de La Guéronnière, parlant de l'Océan, s'élève à la hauteur de la grande poésie. En un mot, c'est un écrivain, c'est un artiste, et, artiste, il l'est tellement que le sentiment de l'art entraîne bien souvent chez lui la conviction. C'est par là que je voudrais terminer l'esquisse d'une physionomie aimable, qui charme les amis et contre laquelle les adversaires ne sauraient profondément s'irriter.

Décembre 1862.

CONCLUSION

> ..... Daru ajouta que j'avais traduit des ouvrages français, et notamment le *Mahomet* de Voltaire. L'empereur répliqua : « Ce n'est pas une bonne pièce. »
>
> (Goëthe : *Annales*, 1808.)

Un des journalistes envoyés à Salzbourg pour raconter les menus propos éclos autour des souverains nous donnait, au mois de septembre 1867, un précieux renseignement, un renseignement d'ailleurs tout littéraire : il s'agit de certaine conversation entre l'empereur et M. Schindler, lettré et député autrichien. On a, paraît-il, en quelques minutes, causé là-bas de tout un peu, et l'entretien pourrait être publié à part, comme le dialogue fameux entre Goëthe et Napoléon à Weimar. M. Schindler n'est pas Goëthe, mais l'empereur ne lui en a pas moins fait part de ses tristesses, et lui a montré même un certain *point noir* littéraire qu'il avait devant les yeux. « L'empereur, dit le correspondant de l'*Avenir national*, porta alors sur la littérature contemporaine de la France un jugement qui ne fut pas favorable. »

La vérité est que la littérature de notre temps ne pèche point par un excès de grandeur. Mais, à qui la faute? Les littérateurs en sont-ils bien coupables? Jamais peut-être on ne compta, réunis sur un seul point, un nombre aussi considérable d'hommes de talent. On en trouverait un choix dans tous les sens. L'histoire, la critique, la philoso-

phie ont produit de bien remarquables ouvrages en ces derniers temps. Le malheur est qu'il ne se trouve plus grand monde pour les apprécier. La masse lisante grossit, il est vrai, tous les jours, et se multiplie; mais, que lit-elle, à la vérité? Les plus remarquables productions restent en paquets chez les libraires. Les éditeurs qui publient encore des livres de valeur me semblent cuirassés d'un triple airain comme le marinier d'Horace. A quoi bon des livres?

La foule, à proprement parler, ne lit plus de livres. Elle en achète encore, par contenance ou par habitude, et les fait relier pour les déposer religieusement sur les rayons d'une bibliothèque, et parce que les nervures produisent un excellent effet sur le veau fauve, la littérature est devenue *meublante*. Les in-8° font tapisserie contre la muraille. Quant à être feuilletés, lus et relus comme jadis, c'est l'impossible. Je ne connais que deux sortes d'ouvrages bien distincts qui tentent le public et conservent leur clientèle : les ouvrages pieux ou de controverse religieuse et les volumes d'alcôve. Certains libraires le savent de reste, et le côté droit de leur vitrine est respectueusement ouvert aux historiettes mystiques à couvertures grises, aux images catholiques, aux petites sculptures en stéarine; tandis que le côté gauche, qui est celui du cœur, se pare, comme de décorations, des photographies de contemporains et des mémoires des *anonymas*. Soyez Eugénie de Guérin, l'abbé *** ou mademoiselle Grelot, et vous aurez chance d'être lu; autrement il n'y faut pas compter.

Et puis *ceci* a tué *cela* : le journal a étouffé le volume. Il s'en publie tant de ces journaux, que ce papier imprimé suffit amplement à la consommation quotidienne du plus acharné liseur. Que voulez-vous qu'on ait l'appétit de dévorer trois cents pages d'un in-18 lorsqu'on digère plus ou moins paisiblement les cinquante ou soixante colonnes de prose des journaux du soir? On est ensuite

affairé ou tiraillé de tous côtés : on n'a qu'une faible parcelle de temps à accorder aux lettres! Dans un journal, on ne lit même pas toutes choses, mais seulement les petites nouvelles servies en hâte, découpées par minces tranches, des *articulets* qui ont de faux airs de sandwiches. Les repas littéraires ressemblent, en effet, aujourd'hui à ces repas orientaux où votre hôte pétrit une boulette composée de viande, d'herbes et de parfums, et vous les met entre les dents. La seule différence, c'est que ces globules littéraires du jour ne sont, il faut l'avouer, guère substantiels.

Les journaux politiques étant, pour la plupart, — je pourrais citer trois ou quatre exceptions, — fort en arrière sur l'esprit public ou, dans leurs mouvements, très-empêchés et retenus, il s'ensuit que la foule, n'y trouvant point ce qu'elle cherche, se jette sur les feuilles dites de renseignements, qui se piquent médiocrement de tenir haut et droit le drapeau d'un parti; qui ne prétendent aucunement enseigner, mais renseigner; qui n'ont point pour but l'utilité, mais l'actualité; qui remplacent l'idée par la nouvelle, la discussion par l'information, l'émotion par la raillerie, la passion par l'ironie, les affirmations de la science par les *on dit* du boulevard.

Et qu'arrive-t-il? Ce journalisme de dessert, tout occupé des petits faits, — non de ces petits faits physiologiques dont parle Stendhal, mais des cancans de la demi-heure, des rognures du présent; — ce journalisme bavard fait un public crédule. La conscience littéraire, la conscience morale ne reposent plus sur de solides assises, tout est glorieux de ce qui est brillant, tout est soudain accepté, prouvé, consacré de ce qui est imprimé. La vision nette des choses s'altère dans ce kaléidoscope. Plus de mesure. Faraday meurt, on lui consacre deux lignes à peine, et l'on a élevé la veille une statue à un vaudevilliste spi-

rituel. On discute, on raillerait un Velpeau; on acclame un zouave Jacob.

Puis, il s'est formé une école nouvelle, ou du moins un groupe qui, très-brillant, je le reconnais, amusant parfois, parfois aussi assez maussade, a trouvé le secret d'emporter d'assaut la renommée avec une verve singulière et une audace particulièrement heureuse. Les uns ont adopté un drapeau pour s'y tailler un costume, les autres affectent de n'embrasser aucun parti, afin de baiser toutes les mains. Ces braves gens, doués d'un esprit vif, n'ont d'ailleurs que peu de style, point de science, mais beaucoup de tempérament et, comme ils diraient, de l'*estomac*.

A proprement parler, aujourd'hui le talent importe peu; pour réussir, il suffit d'avoir un tempérament. Encore le *tempérament* est-il lui-même une superfluité; du *tempérament*, c'en est assez. Le talent suppose une certaine agrégation de qualités, une solidité d'instruction, une volonté, une application, un désir du bien; le tempérament n'évoque qu'une simple idée d'affirmations ou de négations bruyantes, de tapage, de brisure de vitres, et d'excentricité plutôt que d'originalité. Le talent dit bonnement les choses comme elles sont, et prend par la main la vérité toute nue pour la présenter telle qu'elle est à la lumière. Le tempérament l'habille d'oripeaux et la pare de guenilles; toujours sous le coup d'un torticolis, il affecte une tension de muscles, une tension de style vraiment affligeantes. On aurait envie de lui dire : « Prenez bien garde, vous allez vous faire du mal! »

L'homme de tempérament est, au surplus, assez malheureux. Quoi qu'il fasse, il est l'esclave de ce tempérament, affecté ou naturel. Il a adopté un genre, une allure, ç'en est fait, la grimace lui reste. S'il est Jean qui pleure, il essayera vainement de redevenir Jean qui rit. S'il a déclaré que son tempérament le pousse vers les égouts, il est condamné à ne jamais s'asseoir au bord d'une source

fraîche. Marche! marche! « Mais je ne suis pas aussi noir que j'en ai l'air, mais j'aime aussi le bleu du ciel se reflétant dans le cristal des fontaines! » Marche! marche! Il est le forçat de sa propre invention; il s'est attaché lui-même un masque sur le visage, et, qu'il étouffe ou non, il le gardera.

Le public tient aux étiquettes. Il ne faut pas qu'un brûleur de temples se change en gardeur de brebis. Tel qui démolit le Panthéon tous les huit jours, sera tenu de démolir sans trêve et de démolir encore. Que l'ennemi des grands hommes respecte un seul grand homme dans le tas, il n'est plus l'ennemi des grands hommes et le voilà démonétisé. C'est un carcan aussi que le tempérament. Ah! pauvres gens, que je vous plains! quand il était si facile d'affirmer que deux et deux font quatre, aller chercher si ces nombres additionnés ne pourraient pas à la fin donner huit! Fuir la simplicité que nous recherchons tous! Outrer la note, jouer tous les morceaux *rinforzando*, prendre le bruit pour l'harmonie, la cacophonie pour la musique! Que je vous plains, gens à tempérament, ilotes littéraires qui, pour moraliser la galerie, vous enivrez tous les soirs, et titubez devant le public!

Encore est-ce bien pour moraliser? Je constate, avec regret, que dans cette littérature courante, l'idée morale ne fait point figure. A quoi bon? Le contraire plutôt serait exact. Ceux-là mêmes qui se croient, en effet, des satiriques, dans ce groupe, apportent à la décomposition générale leur contingent de dissolvants. On dissout, on dissout. C'est, parait-il, pour quelques-uns, un moyen de révolutionner. Hélas! on ne révolutionne que par la foi, par l'enthousiasme et par l'amour des grandes choses!

C'est peut-être une erreur, après tout, que d'accorder à ce coin littéraire une importance qu'il n'a pas.

Je m'imagine un étranger visitant Paris, l'interrogeant, lui tâtant le pouls, passant de ses librairies à ses théâtres,

de ses musées à ses journaux, de ses palais à ses rues, et cherchant à se faire une idée exacte de la grande ville. Le théâtre est bruyant, l'opérette y règne, l'art dramatique tressaute, comme pris d'une irrésistible danse de Saint-Guy; la ronde court, tournoie, grossit, fait rage, le public bat des mains, et la critique prêche dans un désert d'épileptiques. La foule est grande sur le boulevard, elle se coudoie, elle se salue, elle se sourit, elle s'évite. Voici l'illustre Grumeau, le galant Bastien, le terrible Culot, l'incomparable Goussard. Des célébrités par centaines. Ce sont ceux-là qui font aujourd'hui le beau temps et surtout la pluie, qui tiennent le haut de notre pavé crotté, qui dirigent l'esprit des masses. Quelle est leur vertu? Le comique, ou plutôt non, la drôlerie. Ils sont drôles, c'est le grand diplôme. A ce titre on les écoute, on les adopte, on les acclame. Vive Grumeau, cet autre Swift! et n'oublions pas Goussard, fils de Stern! « Eh quoi! dira l'étranger, la France en est réduite à cette maigre pitance? Voici les bruyants d'aujourd'hui, les triomphateurs, les élégants, les modèles! Fi de Paris! Ramenez-moi aux carrières! »

Mais, à cette heure même, Michelet, au bord de la mer, écrivant le dernier volume de son histoire, évoque Beaumarchais et Figaro, et la grande aurore; Quinet, les yeux sur l'horizon, interroge, désespère, et cependant persiste; Victor Hugo achève son œuvre; ceux d'hier sont toujours l'exemple d'aujourd'hui, et Littré, seul, à l'heure où les nouveaux dotent la France d'un argot, lui, l'ancien, lègue à la France l'histoire de sa langue.

Et qui sait? D'autres aussi souffrent, attendent, cherchent, travaillent. Les mineurs n'ont point vu le jour, mais le filon, en bas, est exploité, le minerai à nu. Que l'étranger quitte le boulevard et jette un coup d'œil aux mansardes, ces cervelles des rues. Si le gaz éclate autour des Variétés, l'huile brûle, là-haut, doucement. Que d'efforts ignorés, que d'héroïsmes cachés, de grandeurs la-

tentes! Un rayon de brin de soleil, un peu de flamme, et peut-être — comme un éblouissement, — ce salpêtre inconnu, dans un embrasement, étonnerait le monde!

« ..... L'empereur porta alors sur la littérature contemporaine de la France un jugement qui ne fut pas favorable. »

APPENDICE

BÉRANGER ET LE SECOND EMPIRE

Je trouve dans l'ouvrage de M. Arthur Arnould une chanson à peu près inconnue, non réunie dans les *Œuvres complètes* de Béranger, et qui prouve bien que le *poète national* n'était pas, comme on a voulu le dire, un poëte césarien. Cette chanson a pour titre : *le Mort et la Police*. Je suis heureux de la citer.

LA MORT ET LA POLICE

AIR : *Des Amazones.*

De par le préfet de police,
Qui vous sait à l'extrémité,
Moi, monsieur, délégué d'office,
Je viens vous remettre en santé.
A table, et vive la gaieté!
Que vos docteurs d'ici fassent retraite,
Par eux toujours la mort prend ses ébats;
Or, de mourir défense vous est faite. } *Bis.*
Obéissez, monsieur, ne mourez pas! }

Vous mort, il faut qu'on vous enterre.
Que de gens viendront au convoi!
Pleureurs de mauvais caractère,
Prête à tout mettre en désarroi.
Nous savons comment tombe un roi;
Voudriez-vous que le char de l'empire
Sur votre fosse allât faire un faux pas?
Bien que ce mot vous arrache un sourire,
Obéissez, etc.

Tout vous défend la résistance ;
Le prince et ses législateurs
Comptent pour rien ce que la France
Vous dut de chants consolateurs :
Vous n'êtes point de nos flatteurs.
Pour les mouchards une loi fort bénigne
Vous met au ban, vous, avec les forçats;
Flétri du nom de citoyen indigne,
Obéissez, etc.

Vivez, à la cour vont éclore
Grandeur, clémence et loyauté;
Grâce à l'argent qui sert de chlore,
Nous amputons la liberté,
Déesse au parlage effronté.
Presse et tribune existent pour mémoire ;
Avoir raison n'est plus un embarras :
Ne sachant rien, le peuple va tout croire.
Obéissez, etc.

Mais votre nom, avant l'année,
Doit de plus en plus s'amoindrir
Sous votre couronne fanée,
Sans risque pour nous à courir,
Oui, bientôt vous pourrez mourir.
Alors sans bruit, sans discours, sans service,
Un char décent vous conduira là-bas!
En attendant, aux ordres de police
Obéissez, monsieur, ne mourez pas.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. — Lettre à M. Duruy, ministre de l'instruction publique. 1
Béranger 27
La Fontaine et M. de Lamartine 55
La Fontaine et ses critiques 101
Cervantes et Don Quichotte 127
Etienne de la Boétie 147
Victor Hugo 157

LES ROMANCIERS

I. Edmond et Jules de Goncourt 169
II. Les romans féminins 187
III. Octave Feuillet 201
IV. Erckman-Chatrian 211
M. H. Taine. — I. Histoire de la littérature anglaise 225
— II. Voyage en Italie 241
Alfred de Vigny 253
M. Veuillot 265
Proudhon et M. Louis Veuillot 273
M. Jules Janin 283
M. Michelet 293
M. Sainte-Beuve 299
M. A. de La Guéronnière 311
CONCLUSION 333
APPENDICE 347

Paris. — Imp. L. Poupart-Davyl, rue du Bac, 30.